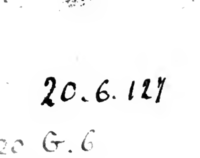








OEUVRES
DIVERSES
DE POPE.

TRADUITES DE L'ANGLOIS.

NOUVELLE EDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE D'UN GRAND NOMBRE DE PIECES QUI N'AVOIENT POINT ENCORE ÉTÉ TRADUITES.

Avec de très-belles Figures en taille-douce.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

Chez { SAILLANT, Rue St. Jean de Beauvais, &
VINCENT, Rue St. Severin.

MDCCLXVII.

TABLE

Du Contenu de ce Troifieme Volume.

*



ESSAI
SUR
L'HOMME.

A

MYLORD BOLINGBROKE.

Pl. VIII.

Homme, sois donc humble dans tes espérances, et ne prends d'essor q'avec crainte. Dans l'attente des instructions de la mort, ce grand Maître des humains, adore Dieu.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE I.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à l'Univers.

Reveillez-vous, mon cher Bolingbroke; laiſſez toutes les petites choſes à une baſſe ambition & à l'orgueil des Rois. Puiſque tout ce que la vie peut nous donner, ſe borne preſque à regarder autour de nous & à mourir, parcourons donc au-moins cette ſcene de l'homme: prodigieux labyrinthe, mais qui a ſa régularité; campagne où la fleur croît confondue avec le chardon; jardin qui tente par des fruits défendus. Allons enſemble, battons ce vaſte champ; & ſoit couvert ou découvert, voyons ce qu'il renferme. Reconnoiſſons (1) les ſentiers ſecrets de ce qui rampe dans l'aveuglement, & les vertiges ou l'eſſor inſenſé de ce qui ſe perd dans l'élévation. Suivons de l'œil

(1) C'eſt-à-dire, la conduite de ceux qui ſe laiſſent guider par d'aveugles paſſions, ou de ceux qui renonçant à l'humble uſage du ſens-commun, ſe perdent dans les hautes régions de la Métaphyſique.

les pas de la Nature: frappons la folie dans sa course, & saisissons les mœurs dans leur naissance. Rions lorsqu'on le doit, ayons de la candeur lorsqu'on le peut: mais surtout justifions à l'homme les voies de Dieu.

Nous ne pouvons juger de l'homme que rélativement à notre propre systême, ignorant la rélation générale des systêmes & des choses.

Que pouvons-nous dire de Dieu ou de l'homme, qu'en raisonnant en conséquence de ce que nous connoissons? Et que connoissons-nous de l'homme? seulement sa demeure ici-bas: c'est d'où partent, c'est à quoi se rapportent tous nos raisonnemens. Quoique (1) Dieu se manifeste par des mondes innombrables, c'est à nous à le rechercher dans celui où il nous a placés. Celui qui pourroit percer au travers de la vaste

(1) *Hunc cognoscimus solummodo per proprietates suas & attributa, & per sapientissimas & optimas rerum structuras, & causas finales.* NEWT. *Princ. Schol. gem. sub fin.*

(2) La pensée est noble, & exprimée avec toute l'exactitude philosophique possible. Le systême de l'Univers est une combinaison de convenances *naturelles* & *morales*, comme l'homme est un composé de *corps* & d'*ame*. Ainsi notre Auteur entend par les *fortes connexions*, la partie *physique* du monde, & par les *dépendances subtiles*, la partie *morale*. De-là vient, que dans l'endroit où il suppose que les desordres *physiques* peuvent contribuer à quelque bien plus grand dans le monde *naturel*, il suppose aussi que les desordres moraux peuvent tendre à quelque bien plus grand dans le monde *moral*.

(3) Tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la Nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est un cercle infini dont le centre est par-tout, la circonférence nulle part. Enfin c'est un des plus

immensité, voir des mondes entassés sur d'autres mondes former un seul Univers, observer le rapport des regles systématiques d'une partie aux regles systématiques d'une autre, reconnoître d'autre planetes, d'autres soleils; quels sont les differens êtres qui habitent chaque étoile; celui-là pourroit dire pourquoi Dieu a fait toutes choses telles qu'elles sont. Notre ame transcendante a-t-elle pénétré les supports & les liens des différentes parties de l'Univers, (2) leurs fortes connexions, leurs subtiles dépendances, & leurs justes gradations? Petites parties de Tout, pouvons-nous le comprendre (3)?

grands caracteres sensibles de la toute-puissance de Dieu, que notre imagination se perde dans cette pensée.... L'intelligence de l'homme tient dans l'ordre des choses intelligibles, le même rang que son corps dans l'étendue de la nature : & tout ce qu'elle peut faire, est d'appercevoir quelque apparence du milieu des choses, dans un desespoir éternel de n'en connoître ni le principe, ni la fin. Toutes choses sont sorties du néant, & portées jusqu'à l'infini. Qui peut suivre ces étonnantes démarches? L'Auteur de ces merveilles les comprend, nul autre ne le peut faire. *Pens. de Pascal. chap. 22.*

Si l'homme commençoit par s'étudier lui-même, il verroit combien il est incapable de passer outre. Comment se pourroit-il faire qu'une partie connût le tout? Il aspirera peut-être à connoître au-moins les parties avec lesquelles il a de la proportion. Mais les parties du monde ont toutes un tel rapport, & un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connoître l'une sans l'autre, & sans le tout. . . . Toutes choses étant causées & causantes, aidées & aidantes, médiatement & immédiatement, & toutes s'entretenant par un lien naturel & insensi-

Cette grande chaîne qui attire & réunit toutes les parties, & qui par-là conserve le tout eſt-elle entre les mains de Dieu, ou entre celles de l'homme?

Homme préſomptueux, prétens-tu découvrir la raiſon d'où vient que tu as été formé ſi foible, ſi petit, ſi aveugle? Premiérement, ſi tu le peux, trouve la raiſon encore plus difficile à comprendre d'où vient que tu n'as pas été formé plus foible, plus petit, & encore moins éclairé. Fils de la terre, demande-lui pourquoi les chênes ſont plus hauts & plus forts que les ronces auxquelles ils donnent de l'ombrage? ou demande aux plaines azurées pourquoi les ſatellites de Jupiter ſont moindres que Jupiter?

Si l'on convient que de tous les ſyſtêmes poſſibles, la Sageſſe infinie doit préférer le meilleur, où tout doit être rempli, parce que s'il ne l'étoit pas il n'y auroit point de cohérence; & où tout ce qui eſt, eſt dans le degré où il doit être: il eſt évident que dans la progreſſion des êtres qui vivent & qui ſentent, il doit y avoir un être tel que l'homme: & toute la queſtion (que l'on diſpute tant que l'on voudra) ſe réduit à ce point, ſi Dieu l'a mal placé?

ble, qui lie les plus éloignées & les plus différentes, je tiens impoſſible de connoître les parties ſans connoître le tout, non plus que de connoître le tout ſans connoître particuliérement les parties. *Ibid. ch.* 31.

Ce que nous caractérisons d'injuste par rapport à l'homme, étant considéré comme relatif au tout, non seulement peut être juste, mais il doit l'être. Dans les ouvrages humains, quoique poursuivis avec un travail pénible, mille mouvemens produisent à peine une seule fin. Dans les ouvrages de Dieu, un simple mouvement non seulement produit sa fin, mais encore seconde une autre opération. Ainsi l'homme qui paroît ici le principal être, ne joue peut-être que le rôle de second par rapport à une sphere inconnue, n'est que le mobile de quelque roue, le moyen de quelque fin : car nous ne voyons qu'une partie, & non le tout. L'homme est proportionné au rang qu'il occupe dans la création, & à des rélations qui lui sont inconnues.

Quand un fier coursier connoîtra pourquoi l'homme le modere dans sa course orgueilleuse, ou le pousse au travers des plaines : quand le bœuf stupide saura pourquoi il ouvre un dur sillon, (1) ou pourquoi métamorphosé en Dieu Egyptien il est couronné de guirlandes : alors la sotte présomption de l'homme pourra comprendre l'usage & la fin de son être, de ses passions & de ses actions : pourquoi il agit, il souffre, il est retenu, il est excité; pourquoi dans ce moment il est un Esclave, dans celui qui suit une Divinité.

Ne disons donc point que l'homme est im-

(1) Le titre de Dieu *Egyptien* convient au bœuf à cause du culte religieux qu'on rendoit au Dieu *Apis* dans toute l'étendue de l'*Egypte*.

parfait, que le Ciel a tort: difons plutôt que l'homme eft auffi parfait qu'il doit l'être: fon être eft proportionné à fon état, à la place qu'il occupe; fon tems n'eft qu'un moment, & un point eft fon efpace.

C'eft en partie fur l'ignorance des événemens futurs, & en partie fur l'efpérance d'un bonheur à venir qu'eft fondé le bonheur actuel de l'homme.

Le Ciel cache à toutes les créatures le Livre du Deftin, excepté la page qui leur eft néceffaire, celle de leur état préfent; il cache aux bêtes ce que l'homme connoît, à l'homme ce que connoiffent les efprits: autrement qui pourroit ici bas fupporter fon exiftence? Ta volupté condamne aujourd'hui l'agneau à la mort; s'il avoit ta raifon, bondiroit-il & fe joueroit-il fur la plaine? Content jufqu'au dernier moment, il broute le pâturage fleuri, & leche la main qui s'éleve pour l'égorger. O ignorance de l'avenir, qui nous eft charitablement donnée, afin que chacun puiffe remplir le cercle que lui a marqué l'Etre Suprême! Dieu de tous, (1) il voit d'un œil égal un héros périr & un paffereau tomber; les atômes fe confondre, ou les cieux fe bouleverfer; une bulle d'eau, ou un monde s'éclater.

Hom-

(1) Ne vend-on pas deux pafféreaux pour une pite? & cependant aucun d'eux ne tombe en terre fans la volonté de votre Pere célefte. *Math.* X. 29.

(2) On a objecté, que le *fyftême du meilleur* affoibliffoit les argumens que la raifon nous fournit en faveur d'un état à-venir: car, dit-on, il n'y a point d'homme de bien qui ne foit charmé de fouffrir pour l'avantage général; ainfi il n'a befoin d'aucun dédommagement. On peut répondre, que le *fyftême du meilleur*, bien loin d'affoiblir l'efpérance d'un avenir heu-

Homme, fois donc humble dans tes efpérances, & ne prends d'effor qu'avec crainte. Dans l'attente des inftructions de la mort, ce grand Maître des Humains, adore Dieu (2). Il ne te fait point connoître quel fera ton bonheur futur, mais il te donne l'efpérance pour être ton bonheur préfent. Une efpérance éternelle fleurit dans le cœur de l'homme; il n'eft jamais heureux, il doit toujours l'être. L'ame inquiete & bornée à elle-même, fe repofe & fe promene dans les idées d'une vie à-venir.

Obfervez ce pauvre Indien dont l'efprit fans culture voit Dieu dans les nuées, ou l'entend dans le vent. Une fcience orgueilleufe n'apprit point à fon ame à s'élever auffi haut que l'orbe du Soleil, ou que la voie lactée. Cependant la fimple nature ne l'a pas laiffé dénué d'efpérance; plus humble, il fe figure un Ciel au-delà d'une montagne dont les nuages lui dérobent le fommet, un monde moins dangereux dans l'épaiffeur des forêts, quelque ifle plus heureufe fituée au milieu de l'Océan, où les efcla-

heureux, la fortifie au contraire. Car fi les maux qui tombent en partage aux gens de bien, font de purs defordres, qui ne tendent point au plus grand bien du tout; alors, quoique nous ne puiffions nous difpenfer de conclurre que ces defordres feront redreffés, ce coup d'œil cependant ne laiffe pas de repréfenter Dieu comme fouffrant les maux pour un but bien moins noble que celui de les faire fervir d'abord à l'avantage général, & enfuite à celui de chaque être particulier.

ves retrouveront leur pays natal, où ils n'appréhenderont nul Démon qui les tourmente, nul Chrétien dévoré de la soif insatiable de l'or. Exister forme le plus ambitieux de ses desirs; il ne souhaite ni les aîles des Anges, ni le feu des Séraphins; mais il croit que son chien fidele lui tiendra compagnie dans le séjour libre & fortuné qu'il attend. Toi donc, qui es plus habile, pese dans les balances de ta raison ton opinion contre la Providence; appelle imperfection ce que tu t'imagines tel; dis, ici Dieu donne trop, là il donne trop peu; détruis toutes les créatures pour ton goût ou pour ton plaisir; & crie cependant, si l'homme est malheureux, s'il n'occupe seul tous les soins d'enhaut, s'il n'est le seul être parfait ici-bas, immortel dans le Ciel, Dieu est injuste; arrache de ses mains la balance & le sceptre; juge la justice même, & sois le Dieu de Dieu.

Impiété de l'homme qui veut juger de la justice ou de l'injustice des dispensations de Dieu.

Nos erreurs ont leur source dans les raisonnemens de l'orgueil. On sort de sa sphere, & l'on s'élance vers les Cieux. L'orgueil en veut toujours aux demeures célestes: les hommes voudroient être des anges, & les anges des Dieux. Si les anges aspirant à être Dieux sont tombés, les hommes aspirant à

L'orgueil est la cause des erreurs de l'homme & de sa misere.

(1) C'est ce qui n'arrive jamais, l'Auteur de la nature agissant en tout avec dessein. „ Puisque les „ cometes parcourent des orbites fort excentriques, „ dans toutes les directions imaginables, un Destin „ aveugle n'a jamais pu faire mouvoir les planetes

devenir des anges, fe rendent coupables de rebellion. Qui ofe fouhaiter de renverfer les loix de l'ordre, peche contre la caufe éternelle.

Que l'on demande pour quelle fin brillent les corps céleftes? pourquoi la terre exifte? „ L'orgueil répond, c'eft pour moi. Pour „ moi la nature libérale éveille fes puiffan- „ ces productrices, fait germer l'herbe & „ épanouïr les fleurs. Pour moi le raifin „ renouvelle chaque année fon nectar déli- „ cieux, & la rofe fes fraîcheurs odorifé- „ rantes. Pour moi la mine enfante mille „ tréfors. Pour moi la fanté découle de „ mille fources; les mers roulent leurs on- „ des pour me tranfporter; le foleil fe leve „ pour m'éclairer; la terre eft mon marche- „ pied, & le ciel eft mon dais".

Abfurdité des'eftimer l'objet final de la création, & de vouloir dans le monde moral une perfection qui n'eft point dans le monde phyfique, & qui ne peut être dans les chofes créées.

Mais (1) la nature ne s'écarte-t-elle point de fa bonté & de fa fin, lorfqu'un foleil brûlant darde des rayons mortels; lorfque des tremblemens de terre engloutiffent des villes, & que des inondations fubmergent des peuples entiers? „ Non, répondra-t- „ on : La premiere caufe toute-puiffante „ n'agit point par des loix particulieres, „ mais par des loix générales. Il y a eu

„ du même côté dans des orbites concentriques; à „ l'exception de quelques irrégularités peu confidérables, qui naiffent des cometes & des planetes l'une „ fur l'autre". *Optique de* NEWTON *Dern. Queft.*

„ quelques altérations depuis le commen„ cement; mais qu'y a-t-il de créé qui soit „ parfait "? Pourquoi donc l'homme le seroit-il? Vous prétendez que la félicité humaine est la grande fin de la nature; mais pouvez-vous nier qu'elle ne s'en écarte? & pourquoi l'homme ne s'en écarteroit-il pas aussi? Cette fin n'exige pas moins un cours réguliérement alternatif de pluie & de beau tems, qu'une régularité constante dans les desirs de l'homme; un printems éternel & des cieux sans nuages, que des hommes toujours sages, calmes & tempérés. (1) Si des pestes ou des tremblemens de terre ne détruisent pas le vrai dessein de Dieu *dans l'ordre de la nature*, pourquoi l'existence d'un Borgia ou d'un Catilina le détruiroit-elle? C'est de l'orgueil que jaillissent nos raisonnemens: jugeons des choses morales, ainsi que des choses naturelles. Pourquoi blâmer le Ciel dans celles-là, & le disculper dans celles-ci? Dans les unes & dans les autres, pour bien raisonner, il faut se soumettre (2).

(1) Pour sentir la force de cet argument il faut considérer, que nous ne connoissons pas assez l'Univers, pour oser décider *à priori*, que chaque mal moral particulier sert au bien général de cet Univers. Une pareille assertion ne peut se prouver que par *analogie*, en faisant voir que le même Etre qui préside au monde moral & au monde physique, a réglé les choses de façon, que chaque mal physique particulier tend au bien général de notre système.

(2) La derniere démarche de la raison, c'est de connoitre qu'il y a une infinité de choses qui la sur-

Peut-être nous paroîtroit-il mieux que dans le monde physique tout fût harmonie, que dans le monde moral tout fût vertu; que jamais l'air ou l'océan ne ressentît le souffle des vents, & que jamais l'ame ne fût agitée par aucune passion? Mais tout subsiste par un combat élémentaire, & les passions sont les élémens de la vie. L'ordre général a été observé depuis le commencement, & dans la nature, & dans l'homme.

Que voudroit-il cet homme? tantôt il s'éleve, & (3) peu inférieur aux Anges il voudroit être au-dessus d'eux: tantôt baissant les yeux vers la terre, il paroît chagrin de n'avoir point la force du taureau, & la fourure de l'ours: s'il dit que toutes les créatures sont faites pour son usage, de quel usage lui seroient-elles, s'il en avoit toutes les propriétés? Injustice des plaintes de l'homme contre la Providence.

La nature, libérale sans profusion, leur a assigné des organes, des facultés propres; elle les a dédommagées de chaque besoin apparent, les unes par des degrés de vîtesse,

passent. Elle est bien foible, si elle ne va jusque-là. Il faut savoir douter où il faut, assurer où il faut, se *soumettre* où il faut. Qui ne fait ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il y en a qui pêchent contre ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstration; ou en doutant de tout, manque de savoir où il faut se soumettre; ou en se soumettant en tout, manque de savoir où il faut juger. *Pens. de Pascal, ch. 5.*

(3) Tu l'as fait un peu moindre que les Anges, & tu l'as couronné de gloire & d'honneur, *Ps.* VIII. 6.

les autres par des degrés de force (1), tout dans une proportion exacte avec leur état. Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher. Chaque bête, chaque insecte est heureux dans l'état où il est. Le Ciel seroit-il donc cruel pour l'homme, & pour l'homme seul? Celui-là seul qu'on appelle raisonnable ne sera-t-il satisfait de rien à moins qu'il n'ait tout?

Le don de la raison dédommage l'homme de toutes les qualités que les bêtes ont au-dessus de lui: des facultés sensitives plus délicates le rendroient misérable.

Le bonheur de l'homme, si l'orgueil ne nous empêchoit point de le reconnoître, n'est pas de penser ou d'agir au-delà de l'homme même, d'avoir des puissances de corps & d'esprit au-delà de ce qui convient à sa nature & à son état (2). Pourquoi l'homme n'a-t-il point un œil *microscopique?* c'est par cette raison bien simple, que l'homme n'est point une mouche. Et quel en seroit l'usage, si pouvant considérer un ciron, sa vue ne pouvoit s'étendre jusqu'aux Cieux?

(1) C'est un axiôme dans l'anatomie des créatures, que leur force ou leur vîtesse est plus grande ou moindre dans une proportion rélative l'une à l'autre; ensorte que plus elles ont de force moins elles ont de vîtesse, & plus elles ont de vîtesse moins elles ont de force.

(2) Nos sens n'apperçoivent rien d'extrême. Trop de bruit nous assourdit; trop de lumiere nous éblouit; trop de distance & trop de proximité empêchent la vue; trop de longueur & trop de briéveté obscurcissent un discours; trop de plaisir incommode, trop de consonances nous déplaisent. Les qualités excessives nous sont ennemies & non pas sensibles. Nous ne les sentons plus, nous les souffrons... Les choses extrêmes sont pour nous comme si elles n'étoient

Quel feroit celui d'un toucher plus délicat, fi, trop fenfible & toujours tremblant, les douleurs & les agonies s'introduifoient par chaque pore? D'un odorat plus vif, fi les parties volatiles d'une rofe par leurs vibrations dans le cerveau, nous faifoient mourir de peines aromatiques? D'une oreille plus fine, fi la nature fe faifoit toujours entendre avec un bruit de tonnerre, (3) & que l'on fe trouvât étourdi par la mufique de fes fpheres roulantes? O combien nous regretterions alors que le Ciel nous eût privés du doux bruit des zéphirs & du murmure des ruiffeaux! Qui peut ne pas connoître la bonté & la fageffe de la Providence, également & dans ce qu'elle donne, & dans ce qu'elle refufe?

Autant que s'étendent les divers & nombreux degrés de la création, autant croît la progreffion des facultés fenfitives & intellectuelles. Quelle gradation depuis ces millions

Dans l'Univers vifible il y a un ordre & une gradation géné-

pas, & nous ne fommes point à leur égard. Elles nous échappent, & nous à elles. *Penf. de Pafcal, ch.* 22.

(3) Le trait eft Poétique, & même fublime, mais déplacé. Pour argumenter d'une maniere philofophique, il ne devoit employer que des objets *réels*. Le cas eft différent, quand dans la fuite il repréfente les Corps céleftes comme dirigés dans leurs mouvemens par des Anges. Car que des Anges foient chargés d'un pareil miniftere, ou non, il y aura toujours un *mouvement* réel, & l'argument ne demandoit rien de plus; mais fi les Spheres ne forment aucun *concert de Mufique*, il n'y a point de fon réel: or il en faut un, pour que le raifonnement de l'Auteur ait quelque jufteffe.

rale, d'où résulte une subordination de créatures à créatures, & de toutes à l'homme. Gradation de sens, d'instinct, de pensée, de réflexion, & de raison.

d'insectes qui peuplent les champs, jusqu'à la race impériale de l'homme! Que de modifications différentes dans la vue entre ces deux extrêmes, le voile de la taupe, & le rayon du linx! Dans l'odorat, entre la lionne (1) qui se jette avec tant d'impétuosité sur sa proie, & le chien qui en suit la piste avec tant de sagacité! Dans l'ouïe, depuis ce qui vit dans l'onde, jusqu'à tout ce qui gazouille dans les feuillages du printems! Que le toucher de l'araignée est subtil! Sensible à la plus légere impression qui affecte le moindre fil de sa toile, elle paroît vivre dans l'ouvrage qu'elle a tissu. Que la délicate abeille a le sentiment exquis & sûr, pour extraire d'une herbe venimeuse une rosée bienfaisante! Quelle différence d'instinct entre celui d'une truye qui se vautre; & entre le tien, éléphant, être presque doué de raison! Que la barriere est mince entre l'instinct & la raison, (2) séparés toujours, &

(1) Lorsque les lions des déserts d'Afrique vont à l'entrée de la nuit chercher leur proie, ils font d'abord un grand rugissement, qui fait fuir les autres animaux : ensuite attentifs au bruit que ces animaux font dans leur fuite, ils les poursuivent, non par l'odorat, mais par l'ouïe.

(2) *Proches* par la ressemblance de leurs opérations; *séparés* par la différence infinie qu'il y a dans la nature de leurs puissances.

(3) Si peu de chose, que *Protagoras* soutenoit que la *pensée n'étoit autre chose que sentiment*; d'où il inféroit que *chaque imagination*, ou *opinion étoit vraie*. Notre Auteur raisonne plus Philosophiquement, en disant que peu de chose divise le sentiment de la pensée. C'est ainsi (pour éclaircir cette vérité par un

toujours très-proches! Quelle alliance entre la réflexion & le reſſouvenir! (3) Que peu de choſe diviſe le ſentiment de la penſée! Et avec combien d'efforts les êtres d'une nature relative & pour ainſi dire moyenne, ne tendent-ils point à s'unir, ſans pouvoir jamais paſſer la ligne inſurmontable qui les ſépare! Sans cette juſte gradation entre les différentes créatures, les unes pourroient-elles être ſoumiſes aux autres, & toutes à toi? Toutes leurs puiſſances étant vaincues par toi ſeulement, ta raiſon n'eſt-elle pas ſeule toutes ces puiſſances enſemble?

Regarde au travers des airs, ſur la terre & dans l'onde, la matiere prête à éclôre, s'agiter, crever, & produire; à quel point la progreſſion des Etres peut s'élever en haut, s'étendre ſur la ſurface, ſe cacher dans la profondeur, au-deſſus, autour, au-deſſous de nous. Quelle vaſte chaîne, qui commence depuis Dieu! natures éthérées &

Cet ordre & cette ſubordination de créatures peut s'étendre encore beaucoup plus loin tant au-deſſus qu'au-deſſous de nous.

exemple) qu'un Géometre, conſidérant un triangle, dans le deſſein de démontrer l'égalité de ſes trois angles à deux droits, a l'image de quelque triangle ſenſible dans ſon ame, ce qui eſt *ſentiment:* cependant il doit néceſſairement avoir auſſi l'idée d'un triangle intellectuel, ce qui eſt *penſée;* car toute image d'un triangle doit néceſſairement repréſenter un triangle obtuſangle, ou rectangle, ou acutangle; mais le triangle qui, dans ſon ame, eſt le ſujet de ſa propoſition eſt la *raiſon* d'un triangle, ſans détermination à aucune de ces eſpeces. C'eſt ce qui a fait dire à *Ariſtote: Les conceptions de l'ame different tant ſoit peu des images ſenſibles; ce ne ſont pas des images ſenſibles, & néanmoins elles n'en ſont pas entiérement dégagées.*

terreſtres, ange, homme, bête, oiſeau, poiſſon, inſecte! O étendue que l'œil ne peut voir, que l'Optique ne peut atteindre, depuis l'infini juſqu'à toi, depuis toi juſqu'au néant (1)! Si nous pouvons empiéter ſur les puiſſances ſupérieures, les inférieures le pourroient ſur nous; autrement il y auroit un vuide dans la création, où un degré étant ôté, la grande échelle eſt détruite. Qu'un chaînon ſoit rompu, la chaîne de la nature l'eſt, & l'eſt également quel qu'il ſoit, le dixieme ou le dix-millieme.

Une partie du tout qui ſortiroit de ſa place, romproit la connexion de la totalité des choſes.

Si chaque monde ſe meut dans un ordre graduel qui n'eſt pas moins de ſon eſſence que de celle de l'Univers, ce Tout merveilleux; la moindre confuſion dans un ſeul, entraîneroit non ſeulement la ruine entiere de ce monde particulier, mais encore celle du grand Tout.

La folie & la vanité d'un tel deſir.

Que la terre perdant ſon équilibre s'écarte de ſon orbite, que les planetes & le ſoleil courent ſans regle au tra-

(1) Qu'eſt-ce qu'un homme dans l'infini? Qui le peut comprendre? ... Qui ſe conſidérera de la ſorte, s'effrayera ſans-doute de ſe voir comme ſuſpendu dans la maſſe que la nature lui a donnée entre ces deux abîmes de l'infini & du néant, dont il eſt également éloigné. Il tremblera dans la vue de ces merveilles; & je crois que ſa curioſité ſe changeant en admiration, il ſera plus diſpoſé à les contempler en ſilence, qu'à les rechercher avec préſomption. Car enfin qu'eſt-ce que l'homme dans la nature? Un néant à l'égard de l'infini, un tout à l'égard du néant, un milieu entre rien & tout. Il eſt infiniment éloigné des deux extrêmes; & ſon être n'eſt pas moins diſtant du

vers des Cieux, (2) que les anges préſidant à chaque ſphere en ſoient précipités, qu'un être s'abîme ſur un autre être, un monde ſur un autre monde, que toute la fondation des Cieux s'ébranle juſque dans ſon centre, & que la nature frémiſſe juſques au trône de Dieu; que tout l'ordre, cet ordre admirable, ſoit donc détruit: Et pour qui? pour toi, ver mépriſable! O folie! orgueil! impiété!

(3) Que ſi le pied deſtiné à fouler la pouſſiere, ou la main deſtinée au travail, aſpiroit d'être la tête: ſi la tête, l'œil, ou l'oreille ſe fâchoient de n'être que les purs inſtrumens de l'eſprit qui les gouverne: quelle abſurdité! Et ce n'en eſt pas une moindre, ſi dans cette fabrique générale, une partie prétend être une autre partie, & murmure contre la tâche ou la peine que (4) le grand Eſprit, ordonnateur de tout, a marquée.

Tout ce qui eſt, n'eſt que partie d'un tout ſurprenant dont la nature eſt le corps,

néant d'où il eſt tiré, que de l'infini où il eſt englouti. *Penſ. de Paſcal, ch.* 22.

(2) Notre Auteur emploie avec beaucoup d'art, en pluſieurs endroits de ce Poëme, différentes notions *Platoniques* d'une grande beauté.

(3) Cette admirable comparaiſon en faveur du *ſyſtême de la Nature*, eſt empruntée de l'Apôtre *St. Paul*, qui l'emploie pour la défenſe du *ſyſtême de la Grace.*

(4) *Veneramur autem & colimus ob dominium. Deus enim ſine dominio, providentiâ, & cauſis finalibus, nihil aliud eſt quam* FATUM & NATURA. NEWTONI Princip. Schol. gener. ſub finem.

& dont Dieu est l'ame : diversifié dans chaque être, & cependant toujours le même; aussi grand sur la Terre que dans le Ciel, il échauffe dans le soleil, rafraîchit dans le zéphir, brille dans les étoiles, & fleurit sur les arbres : il vit dans chaque vie, s'étend dans toute étendue, se répand sans se partager, donne sans rien perdre, respire dans notre partie mortelle, aussi puissant, aussi parfait dans (1) *la moindre partie de la créature que dans la plus noble*, dans l'homme vil qui se plaint, & dans le Séraphin pénétré de respect & transporté d'amour : pour lui, rien de haut, de bas, de grand, de petit; il remplit, il limite, il enchaîne, il égale tout.

L'homme doit donc, tant par rapport à son état présent, qu'à son état futur, avoir une soumission absolue à la Providence.

Cesse donc, & ne donne point à l'ordre le nom d'imperfection. Notre bonheur dépend de ce que nous blâmons. Connois ton être, ton point. Le Ciel t'a donné un juste, un heureux degré d'aveuglement & de foiblesse. Soumets-toi, sûr d'être aussi heureux que tu peux l'être dans cette sphere ou dans quelque autre sphere que ce soit; & sûr, soit à l'heure de ta naissance ou à celle de ta mort, de trouver ton salut entre

(1) L'Original porte : *Aussi parfait dans la formation du cheveu que dans celle du cœur.*

(2) Cette proposition n'auroit jamais été attaquée, si l'on s'étoit donné la peine nécessaire pour la bien comprendre. C'est proprement une conséquence des prémisses, *que le mal particulier tend au bien général.*

les mains de qui diſpoſe de tout. Toute la nature eſt un art qui t'eſt inconnu : le hazard eſt une direction que tu ne ſaurois voir ; la diſcorde eſt une harmonie que tu ne comprens point ; le mal particulier eſt un bien général : & en dépit de l'orgueil, en dépit de la raiſon qui s'égare, (2) cette vérité eſt évidente : QUE TOUT CE QUI EST, EST BIEN.

Notre Auteur n'a nullement voulu dire, que tout ce qui eſt, eſt bien par rapport à l'homme, ou en ſoi-même ; mais *bien relativement à Dieu :* car le but du Poëme eſt de *juſtifier les voies de la Providence ;* & outre cela encore *bien relativement au but final*, tout *mal particulier* étant *un bien général.*



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE II.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même considéré comme individu.

L'affaire de l'homme est l'homme. Sa nature, ses puissances, ses foiblesses, & les limites de sa capacité.

APPRENS donc à te connoître toi-même, & ne présume point de développer la Divinité. L'étude propre de l'homme, est l'homme. Placé dans une espece d'isthme, être d'un état mixte; mêlange de lumiere & d'obscurité, de grandeur &

(1) Nos connoissances sont resserrées en de certaines bornes que nous ne passons pas, incapables de savoir tout & d'ignorer tout absolument. Nous sommes sur un milieu vaste, toujours incertain, & flottans entre l'ignorance & la connoissance; & si nous pensons aller plus avant, notre objet branle & échappe nos prises; il se dérobe & fuit d'une fuite éternelle: rien ne peut l'arrêter. C'est notre condition naturelle, & toutefois la plus contraire à notre inclination. Nous brûlons du desir d'approfondir tout, & d'édifier une tour qui s'éleve jusqu'à l'infini. Mais tout notre édifice craque, & la terre s'ouvre jusqu'aux abîmes. *Ibid. ch.* 22.

(2) Que deviendra donc l'homme? Sera-t-il égal à Dieu ou aux bêtes? *Ibid ch.* 3.

(3) L'Auteur veut dire, que, comme nous sommes nés pour mourir, & ne laissons pas de jouir de quelque portion d'agrément dans la vie; de-même, quoique nous *raisonnions pour nous égarer*, nous ne laiss-

Pl. IX.



La force de l'amour propre est plus puissante à propor=tion de la proximité de son objet.

de baſſeſſe; avec trop de connoiſſance pour le doute ſceptique, & avec trop de foibleſſe pour la fierté ſtoïque; en ſuſpens entre ces contrariétés (1), il ne ſait s'il doit agir, ou ne rien faire; ſe croire un Dieu ou une brute (2), donner la préférence ou au corps ou à l'eſprit; (3) né pour mourir; raiſonnant pour s'égarer, telle eſt ſa raiſon, qu'il s'égare également pour penſer trop ou trop peu (4): cahos de raiſonnement & de paſſions, où tout eſt confus; continuellement abuſé ou deſabuſé par lui-même (5), créé en partie pour s'élever, & en partie pour tomber; maître de toutes choſes, & lui-même cependant la proie de toutes; ſeul Juge de la vérité, & ſe précipitant ſans fin dans l'erreur; la gloire, le jouet, l'énigme du monde (6).

ſons pas de comprendre un petit nombre de vérités.

(4) Si on n'y ſonge pas aſſez, ſi on y ſonge trop, on s'entête, & l'on ne peut trouver la vérité. *Ibid, chap.* 25.

(5) Rien n'eſt plus étrange dans la nature de l'homme que les contrariétés que l'on y découvre à l'égard de toutes choſes. Il eſt fait pour connoître la vérité, il la deſire ardemment, il la cherche; & cependant quand il tâche de la ſaiſir, il s'éblouit & ſe confond de telle ſorte qu'il donne ſujet de lui en diſputer la poſſeſſion. *Ibid. chap.* 21.

(6) Connoiſſez donc, ſuperbe, quel paradoxe vous êtes à vous-même. Humiliez-vous, raiſon impuiſſante; taiſez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme paſſe infiniment l'homme. *Ibid. chap.* 3.

La miſere de l'homme ſe conclut de ſa grandeur, & ſa grandeur ſe conclut de ſa miſere .... Quelle chimere eſt-ce donc que l'homme? Quelle nouveauté, quel cahos, quel ſujet de contradiction? Juge de tou-

Va, créature merveilleuſe, monte où les ſciences te guident; (1) meſure la terre, peſe l'air, regle les marées; fais voir par quelles loix les planetes errantes doivent diriger leur route; (2) corrige le tems, & apprends au ſoleil quel doit être ſon cours. Prends l'eſſor avec Platon vers l'Empyrée, juſqu'au premier bien, au premier parfait, au premier beau: ou entre dans les labyrinthes qu'ont frayé ſes ſucceſſeurs, & prétens que de ſe dépouiller des ſens, c'eſt imiter Dieu (3); tel que ces Prêtres de l'Orient qui s'étourdiſſent en tournant, & dans leurs vertiges s'imaginent imiter le ſoleil. Va, & apprends à la Sageſſe éternelle comment elle doit gouverner.

tes choſes, imbécille ver de terre; dépoſitaire du vrai, amas d'incertitude, gloire & rebut de l'Univers. S'il ſe vante, je l'abaiſſe: s'il s'abaiſſe, je le vante; & le contredis toujours, juſqu'à ce qu'il comprenne qu'il eſt un monſtre incompréhenſible. *Ibid chap.* 21.

(1) Par alluſion au noble & utile projet de quelques Mathématiciens de nos jours, d'aller meſurer un degré du méridien ſous l'Equateur, & un autre ſous le Cercle Polaire, pour déterminer la véritable figure de la Terre: choſe de la derniere importance pour l'Aſtronomie, & pour la Navigation.

(2) Par alluſion à la Chronologie *Grecque*, que *Newton* a réformée par le moyen de ces deux ſublimes conceptions, ſavoir, la différence entre les regnes des Rois, & les générations des Hommes; & la poſition des colures des équinoxes & des ſolſtices du tems de l'expédition des Argonautes.

(3) Les uns ont voulu renoncer aux paſſions, & devenir dieux. Les autres ont voulu renoncer à la raiſon, & devenir bêtes. Mais ils ne l'ont pu ni les uns, ni les autres; & la raiſon demeure toujours, qui

verner. Ensuite rentre en toi-même, & sens ton imbécillité.

Lorsque dans ces derniers tems les êtres supérieurs virent un homme mortel développer toutes les loix de la Nature, ils admirerent une telle habileté dans une figure terrestre; un (4) NEWTON leur parut ce que nous paroît un singe adroit.

Mais ce Philosophe qui pouvoit (5) assujettir à des regles fixes les orbites des cometes, pouvoit-il décrire ou fixer un seul mouvement de l'ame? lui qui pouvoit marquer aux étoiles, ici leur point d'élévation, & là celui de leur déclin, pouvoit-il expliquer son commencement ou sa fin? Quel prodige, hélas! La partie supérieure de

qui accuse la bassesse & l'injustice des passions, & trouble le repos de ceux qui s'y abandonnent: & les passions sont toujours vivantes dans ceux-mêmes qui veulent y renoncer. *Ibid. chap.* 21.

(4) On dira peut-être pourquoi au-lieu d'un singe, animal extravagant, ne pas plutôt alléguer un éléphant, *presque doué de raison*, comme l'Auteur s'exprime dans un autre endroit? Je réponds; parce qu'il falloit une figure peu différente de la *figure humaine*, accompagnée de quelque sagacité, pour donner lieu au doute si un pareil animal appartient à la classe des hommes, ou non. C'est sur cette espece de relation qu'est fondée la beauté de la comparaison: NEWTON & les Etres d'une nature angélique étant également immortels, quoique d'ordres différens.

(5) NEWTON, en calculant la vitesse du mouvement d'une comete, & la courbe qu'elle décrivoit, a conjecturé, avec beaucoup de vraisemblance, que ces astres décrivent autour du Soleil des ellipses fort excentriques, & peu différentes des paraboles.

l'homme peut s'élever sans obstacle, & empiéter d'art en art; mais quand l'homme travaille à son grand ouvrage, qu'il s'occupe de lui-même, à peine a-t-il commencé, que ce que la raison a tissu, la passion le défait.

Deux principes des actions, l'amour-propre & la raison.

Deux principes regnent dans l'homme, l'amour-propre & la raison; l'un pour exciter, l'autre pour retenir: n'appellons point celui-ci un bien, celui-là un mal; chacun produit sa fin; l'un meut, l'autre gouverne: & il ne faut leur attribuer le bien ou le mal, que suivant qu'ils agissent d'une maniere convenable ou non convenable à leur nature.

L'amour-propre, source du mouvement, fait agir l'ame. La raison compare, balance & gouverne le tout. Sans l'un de ces principes, l'homme seroit dans l'inaction, & sans l'autre il seroit dans une action qui n'auroit point de fin ni d'objet. Il seroit ou comme une plante, fixée sur sa tige, pour végéter, multiplier & pourrir; ou comme un météore enflammé traversant le vuide sans au-

(1) C'est-à-dire, que par le secours de l'*Expérience*, la raison devine l'*avenir*, & détermine les *conséquences* en *argumentant*.

(2) Il ne faut pas se méconnoître; nous sommes corps autant qu'esprit: & de-là vient que l'instrument par lequel la persuasion se fait, n'est pas la seule démonstration. Combien y a-t-il peu de choses démontrées? Les preuves ne convainquent que l'esprit. La coutume fait nos preuves les plus fortes.... Il est vrai qu'il ne faut pas commencer par elle pour

cune regle, détruisant les autres, détruit enfin par lui-même.

De ces deux principes d'impulsion & de comparaison, le premier doit avoir plus de force; son opération est active; il inspire, il excite, il presse. Le second est calme & paisible; il est destiné à délibérer, à aviser, à retenir. La force de l'amour-propre est plus puissante, à proportion de la proximité de son objet; le bien lui est immédiat par le sentiment présent. La raison ne l'envisage que dans un certain tems, une certaine distance; elle le (1) présage dans l'avenir, le considere dans les conséquences. Les tentations viennent avec impétuosité, en plus grand nombre que les raisonnemens: pour suspendre leur action, soyez toujours attentif aux préceptes de la raison; ne l'abandonnez jamais; moins forte à-la-vérité que l'amour-propre, mais beaucoup mieux sur ses gardes. Par l'attention, on gagne l'habitude & l'expérience; chacune d'elles fortifie la raison, & restreint l'amour-propre (2).

L'amour-propre est plus fort que la raison, & pourquoi?

trouver la vérité; mais il faut avoir recours à elle, quand une fois l'esprit a vu où est la vérité, afin de nous abreuver & de nous teindre de cette créance qui nous échappe à toute heure; car d'en avoir toujours les preuves présentes, c'est trop d'affaire. Il faut acquérir une créance plus facile qui est celle de l'habitude, qui sans violence, sans art, sans argument, nous fait croire les choses, & incline toutes nos puissances à cette créance, ensorte que notre ame y tombe naturellement. Il faut donc faire marcher nos deux

Leur fin est la même.

Que (1) les subtils Scholastiques plus attachés à diviser qu'à réunir, apprennent à ces deux puissances amies, à se battre; eux, qui du tranchant le plus téméraire, séparent adroitement la grace de la vertu, & le sentiment de la raison: prétendus beaux-esprits, ainsi que des fous, ils se font la guerre sur un mot, sans savoir souvent ce qu'ils pensent, ou pensant de-même. L'amour-propre & la raison tendent vers une seule fin, la peine est l'objet de leur aversion, le plaisir est celui de leur desir; mais l'un avide voudroit dévorer son objet, l'autre voudroit extraire le miel sans blesser la fleur; c'est le plaisir qui bien ou mal entendu fait notre plus grand bien ou notre plus grand mal.

Les passions & leur usage.

Nous pouvons appeller les passions, les modifications de l'amour-propre. Le bien réel ou apparent les met en mouvement; mais comme tout bien n'est pas de nature à être partagé, & que la raison nous ordonne de pourvoir d'abord à nos propres be-

pieces ensemble; l'esprit, par les raisons qu'il suffit d'avoir vues une fois en sa vie; & les sens, par la coutume, & en ne leur permettant pas de s'incliner au contraire. *Pens. de Pascal, chap.* 7.

(1) De la description, que l'Auteur vient de faire de l'amour-propre & de la raison, il suit qu'ils tendent au même but, savoir la félicité humaine, quoiqu'ils ne soient pas également habiles dans le choix des moyens; la différence consistant en ceci, que l'amour-propre saisit avec empressement tout ce qui a quelque apparence de bien; au lieu que la raison examine si ce qui paroît un bien est *réellement tel*,

foins, des paffions quoique concentrées en nous-mêmes, peuvent cependant fe ranger fous l'étendard de la raifon & mériter fes foins, lorfque les moyens en font honnêtes: celles qui font part *aux autres des biens qu'elles pourfuivent*, afpirent à un plus noble but, ennobliffent leur efpece, & prennent le nom de quelque vertu.

Que le Stoïque fier d'une infenfibilité oifive fe vante d'une vertu inébranlable, fa fermeté de contraction, & qui fait retirer les efprits vers le cœur. La force de l'efprit ne confifte point dans le repos, mais dans l'action. Une tempête qui s'éleve dans l'ame, la met dans un mouvement néceffaire pour la préfervation du tout, quoiqu'à-la-vérité elle puiffe en même tems en ravager une partie. Nous naviguons diverfement fur le vafte Océan de la vie: la raifon en eft la bouffole, mais la paffion en eft le vent (2). Ce n'eft pas dans le calme feul que l'on trouve la Divinité; Dieu marche fur les

Ceci met dans tout fon jour la folie des Scholaftiques, qui envifagent la raifon & l'amour-propre comme deux principes oppofes, dont il leur plaît d'appeller l'un *bon*, & l'autre *mauvais*.

(2) Ce n'eft ici qu'une fimple comparaifon, mais extrêmement Poétique, & empruntée de nos Auteurs Sacrés. Le fens en eft, que le bien réfulte non feulement de l'affujettiffement des paffions à la raifon, mais auffi par ce qu'elles ont quelquefois de trop violent: non que l'Homme pour cela doive s'y abandonner, mais uniquement par un effet de la fage & généreufe direction de la Providence.

flots, & monte ſur les vents.

Les paſſions, ainſi que les élémens, quoique nées pour combattre, cependant mêlées & adoucies s'uniſſent dans l'ouvrage de Dieu; il ne faut que les modérer, & en faire uſage, *ſans chercher à les extirper.* Ce qui compoſe l'homme, l'homme peut-il le détruire? N'exigeons de la raiſon que de ſe tenir dans la voie de la nature; docile à ſes impulſions, fidele aux deſſeins de Dieu, qu'elle ſe contente de calmer les paſſions, & de ſe les aſſujettir.

L'amour, l'eſpérance, la joie, la bande riante du plaiſir; & la haine, la crainte, le chagrin, triſte cortege de la douleur; les uns mêlés aux autres avec art, & renfermés dans leurs juſtes bornes, ſont & maintiennent la balance de l'ame, compoſent les lumieres & les ombres dont le contraſte aſſorti fait la force & le coloris de la vie.

L'homme a toujours des plaiſirs ou à ſa diſpoſition, ou en vue; la jouïſſance de l'un ceſſe-t-elle? la perſpective ou l'eſpérance de quelque autre renaît. Le corps, l'eſprit, *toutes nos facultés* ne ſont occupées que du ſoin de ſaiſir les préſens & d'en trouver pour l'avenir: mais quoique tous ayent leurs charmes, leur effet n'eſt point égal. Nos diffé.

(1) *Antipater Sidonius Poëta omnibus annis uno die natali tantum corripiebatur febre, & eo conſumptus eſt ſatis longa ſenecta.* Plin. L. VII. N. H. *Cicéron* a fort

rens ſens ſont frappés par différens objets; de-là, différentes paſſions nous enflamment plus ou moins, ſuivant que les organes de ces ſens ont plus ou moins de force: & de-là, ſouvent il arrive qu'une ſeule paſſion dominante, ſemblable au ſerpent d'Aron, engloutit toutes les autres.

Ainſi (1) qu'en recevant la vie, l'homme reçoit peut-être le principe caché de la mort, & que la maladie naiſſante qui doit enfin l'emporter, augmente & ſe fortifie en même tems que le corps acquiert des forces & qu'il croît: de-même la maladie de l'eſprit infuſée en nous & mêlée pour ainſi dire avec notre propre ſubſtance, devient enfin la paſſion qui le gouverne. Toute humeur vitale deſtinée à la nourriture du tout, ſe jette ſur ce foible tant du corps que de l'ame: à meſure que nos facultés s'ouvrent & ſe dévoilent, que le cœur s'échauffe, que l'eſprit ſe remplit, l'imagination fait jouer ſes dangereux reſſorts, & *dominant ſur tout* elle détourne tout ſur la partie affectée. Paſſion dominante & ſa force.

C'eſt la nature qui donne la naiſſance à cette paſſion, c'eſt l'habitude qui la nourrit. L'eſprit, la vivacité, les talens ne font qu'en augmenter la malignité. La raiſon même en éguiſe la pointe, en redouble la force, ainſi que les rayons bénins du ſoleil augmentent

loué les talens de cet *Antipater*, qui vivoit du tems de *Craſſus*.

l'acidité du vinaigre. (1) Sujets malheureux d'une puissance légitime, mais foible; croyant n'obéir qu'à la raison, nous obéissons à une de ses favorites. Hélas! puisqu'elle ne nous donne pas des armes aussi-bien que des regles, que peut-elle faire de plus que de nous faire connoître notre foiblesse? Accusatrice sévere, mais impuissante amie, elle nous apprend à plaindre notre nature, mais non point à la corriger; ou de juge devenant apologiste, elle nous persuade le choix que nous faisons; s'il est fait, elle le justifie. Cependant fiere d'une conquête aisée, elle enchaîne de petites passions pour en faire triompher une plus puissante. C'est ainsi qu'un Médecin s'imagine avoir chassé les humeurs, lorsque ces humeurs rassemblées produisent la goutte.

Oui, le chemin de la nature doit être préféré. En ce chemin, ce n'est point la raison qui doit nous servir de guide, mais elle doit être notre escorte; elle est pour rectifier, non pour renverser; elle doit traiter la passion dominante plus en amie, qu'en ennemie. Une puissance supérieure à la raison, *Dieu même*, donne cette forte impulsion pour diriger les hommes vers les fins différentes

(1) St. *Paul* employoit précisement le même argument, pour donner la plus haute idée de l'utilité de la Religion Chrétienne (*Rom. VII.*) Mais, dira-t-on, le Poëte a peut-être indiqué quelque remede fourni

rentes *qu'il ordonne*. Agités par leurs autres passions, comme par des vents changeans, ils sont par la passion dominante constamment entraînés vers une côte certaine. Qu'on soit épris d'amour pour la puissance ou pour le savoir, pour l'or, pour la gloire, ou pour le repos, (passion souvent plus forte que toutes les autres) toute la vie on poursuit son objet, même aux dépens de la vie. Le travail du Marchand, l'indolence du Philosophe, l'humilité du Moine, la fierté du Héros; tout trouve également la raison de son côté.

Les passions servent à fixer nos principes.

L'Artisan éternel, tirant le bien du mal, ente sur cette passion nos meilleurs principes. C'est ainsi que le mercure en l'homme est fixé: la vertu mêlée à sa nature en devient plus forte: ce qu'il y a de grossier consolide ce qui seroit trop rafiné: unis d'intérêt, le corps & l'esprit agissent de concert.

Comme d'un sauvageon greffé les fruits, auparavant ingrats au soin du Jardinier, naissent avec abondance; de-même les plus solides vertus naissent des passions: la vigueur d'une nature sauvage en fortifie la racine. Quelle source d'esprit & de vertu découle du chagrin ou de l'obstination, de la haine

par la Religion Naturelle. Bien loin de-là, il laisse ici la Raison destituée de tout secours. Que peut-on inférer de-là, sinon qu'il faut chercher le remede dans cette Religion qui seule a jamais osé le promettre.

ou de la crainte! la colere donne du zele & de la force; l'avarice même augmente la prudence, & la paresse entretient la philosophie; le plaisir rafiné & resserré dans de certaines bornes, devient un amour honnête, qui par ses doux transports charme la délicatesse du sexe; l'envie qui tirannise une ame basse, est émulation dans les savans ou dans les guerriers: on ne trouve enfin dans l'homme ni dans la femme, aucune vertu qui ne puisse venir de l'orgueil ou de la honte.

Mélange du vice & de la vertu: proximité de leurs limites. Leur distinction néanmoins certaine & évidente.

La nature (que notre orgueil soit humilié par cette réflexion) nous donne ainsi pour vertus celles qui sont les plus voisines & les plus étroitement alliées à nos vices. La raison détourne le penchant des passions du mal vers le bien. Si Néron l'eût voulu, il eût régné comme Titus. Le courage fougueux que l'on abhorre dans Catilina, charme dans Décius, est divin dans Curtius. La même ambition produit ou la perte ou le salut, inspire la trahison ainsi que le zele de la patrie.

Qui (1) peut séparer ces lumieres & ces ombres réunies dans notre cahos, si ce n'est le Dieu qui est au-dedans de nous-mêmes?

(1) Cette maniere de parler est empruntée de *Platon*, qui emploie fréquemment le mot de lumiere pour désigner la conscience. Car la conscience, en prenant ce terme dans un sens de spéculation, signifie le jugement que nous formons des choses, fondés sur les principes que nous avons pu admettre; & alors ce n'est simplement qu'opinion, juge très-inepte, s'il

Dans la nature, les extrêmes produisent des fins égales ; dans l'homme, ils se confondent pour quelque usage merveilleux, empiétant alternativement l'un sur l'autre, ainsi que les ombres & les lumieres dans un tableau d'un travail fini : souvent le vice & la vertu sont si mêlangés, que la différence entre les bornes où finit l'un & où l'autre commence, devient trop délicate pour être apperçue.

O quelle folie, d'inférer de-là qu'il n'y a ni vices, ni vertus ! Parce que le blanc & le noir seront mêlangés, adoucis, fondus ensemble de mille manieres différentes, n'y aurait-il donc plus ni de noir, ni de blanc? Sondez votre propre cœur; rien n'est plus simple ni plus clair ; c'est pour les confondre qu'il en coûte & de la peine & du tems.

Le vice est un monstre si hideux, que pour le haïr, il suffit de le voir. Cependant vu trop souvent, il se familiarise à nos yeux. D'abord nous le souffrons, ensuite nous le plaignons, enfin nous l'embrassons. Mais personne n'est jamais convenu où est l'extrémité du vice. Demandez, où est le Nord? à York, c'est le Tweed; en Ecosse, ce sont

Laideur du vice, comment nous y sommes trompés.

en fut jamais. Ou bien, ce mot marque, dans un sens pratique, l'application de la regle éternelle de droit (reçue par nous comme une loi de Dieu) pour gouverner nos actions. C'est dans ce sens qu'il appartient proprement à la conscience de séparer la lumiere mêlée avec des ténebres dans le chaos de nos passions.

les Orcades (1); & là, c'eſt le Groenland, la Zemble ou quelque autre pays. Perſonne ne conviendra d'être vicieux au ſuprême degré: il penſe que ſon voiſin l'excede encore. Ceux qui ſont, pour ainſi dire, ſous la zone du vice même, ou ne ſentent point ſes fureurs, ou les déſavouent. Ce qui fait frémir un heureux naturel, un vicieux endurci prétend que c'eſt un bien.

Il n'y a point d'homme qui ne ſoit & vertueux & vicieux: peu le ſont à l'extrême, mais tous le ſont à un certain degré. Le ſcélérat & le fou ſont vertueux & ſages par accès; & quelquefois par accès l'homme de bien fait ce qu'il mépriſe lui-même. Nous ne ſuivons pas en tout, mais par partie, le bien & le mal; ſoit vices ou vertus, l'amour-propre les dirige. Chaque individu viſe à un différent but; mais Dieu n'a qu'un ſeul grand objet, la totalité de l'Univers. C'eſt lui qui contremine chaque folie, chaque caprice, & qui déconcerte les meſures du vice; qui a donné d'heureuſes foibleſſes à tous les ordres; la honte aux filles, & la fierté aux

Nos paſſions & nos vices ſont des inſtrumens de la Providence & des moyens du

(1) La province d'York eſt une des provinces ſeptentrionales d'Angleterre. Le Tweed eſt une riviere qui ſépare l'Angleterre & l'Ecoſſe. Les Orcades ſont des iſles au Nord de l'Ecoſſe, dependantes de ce Royaume.

(2) Comme ce paſſage a été mal entendu, il eſt néceſſaire de le mettre dans tout ſon jour. C'eſt à ces foibleſſes, dit notre Auteur, que nous devons tous les agrémens de la vie privée; cependant, quand

dames; la crainte aux hommes d'Etat, & la témérité aux hommes de Guerre; la présomption aux Princes, & la crédulité aux peuples : il fait tirer les effets de la vertu, du principe d'une vanité qui ne recherche d'autre intérêt, qui ne prise d'autre récompense, que la louange : c'est lui qui bâtit sur les besoins & les défauts de l'esprit, la joie, la paix & la gloire du Genre-humain.

bien général. La sagesse de leur distribution aux différens ordres du Genre-humain.

Les Cieux en nous mettant dans de mutuelles dépendances, maîtres, serviteurs, amis, nous ordonnent par-là & nous obligent d'avoir recours les uns aux autres, ensorte que la foiblesse de chaque individu fait la force de tous. (2) La fragilité de notre nature, nos besoins, nos passions resserrent de plus en plus les liens de l'intérêt commun, & les rendent plus chers. Nous leur devons la véritable amitié, l'amour sincere, le plaisir ou la joie intérieure dont nous jouïssons dans cette vie; & c'est d'eux aussi que nous apprenons dans le déclin de l'âge à nous détacher de ces intérêts, de ces amours, de ces plaisirs. La raison en partie, & en partie la décadence de notre na-

Leur utilité pour la société & pour chacun en particulier dans tout état & dans tout âge.

nous arrivons à cet âge, qui, généralement parlant, dispose les hommes à jetter un coup d'œil plus sérieux sur la véritable valeur des choses, la considération que les fondemens de nos joies, & de nos amitiés, ne sont que des besoins, des foiblesses, & des passions, sert puissamment à nous détacher du monde. L'observation est neuve, & d'une grande beauté.

ture, nous apprennent à accueillir la mort, & à quitter avec calme cette vie paſſagere.

Quelle que ſoit la paſſion d'un homme, la ſcience, la renommée, ou les richeſſes, perſonne (1) ne veut ſe changer contre ſon voiſin. Les ſavans s'eſtiment heureux de développer la nature; l'ignorant eſt heureux de ce qu'il n'en ſait pas davantage; le riche s'applaudit de ſon abondance, le pauvre ſe contente du ſoin de la Providence; l'aveugle danſe, & le boiteux chante. L'ivrogne ſe croit un Héros, & le lunatique un Roi. Le Chimiſte qui meurt de faim, eſt ſouverainement heureux avec ſes eſpérances dorées, & le Poëte l'eſt avec ſa muſe.

Quelle merveilleuſe conſolation accompa-

(1) Le fait eſt vrai, & nous donne une haute idée de la bonté de Dieu, qui non ſeulement a fourni aux hommes les moyens de rendre leur condition heureuſe, mais qui outre cela, lorſqu'ils ſe rendent en partie malheureux par leur faute, leur accorde un bonheur imaginaire, pour les empêcher de ſuccomber ſous le poids des miſeres humaines.

(2) L'orgueil contrepeſe toutes nos miſeres. Car ou il les cache; ou s'il les *découvre*, il ſe glorifie de les connoître. Il nous tient lieu d'une poſſeſſion ſi naturelle au milieu de nos miſeres & de nos erreurs, que nous perdons même la vie avec joie, pourvu qu'on en parle. *Penſ. de Paſcal, chap.* 24.

(3) Le préſent ne nous ſatisfaiſant jamais, l'eſpérance nous pipe, & nous mene juſqu'à la mort. *Ibid. chap.* 21.

(4) L'opinion diſpoſe de tout. Elle fait la beauté, la juſtice, & le bonheur, qui eſt le tout du monde. Cette ſuperbe puiſſance, ennemie de la raiſon, qui ſe plaît à la controller & à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choſes, a établi dans l'homme une ſeconde nature. Elle a ſes heureux, &

gne chaque état! L'orgueil est donné à tous, comme un ami commun (2). Des passions sortables aident à chaque âge : l'espérance voyage avec nous, & ne nous quitte point même à l'heure du trépas (3).

Jusqu'à ce terme fatal, l'opinion avec ses rayons changeans dore les nuages qui embellissent nos jours (4). Le bonheur qui nous manque est suppléé par l'espérance; & (5) le manque de sens, par l'orgueil; ce que la connoissance peut renverser, ces passions le relevent. La joie semblable à une bulle d'eau, rit dans la coupe de la folie. Qu'une espérance soit perdue, nous en recouvrons une autre, & ce n'est point en vain que la vanité nous est donnée. L'a-

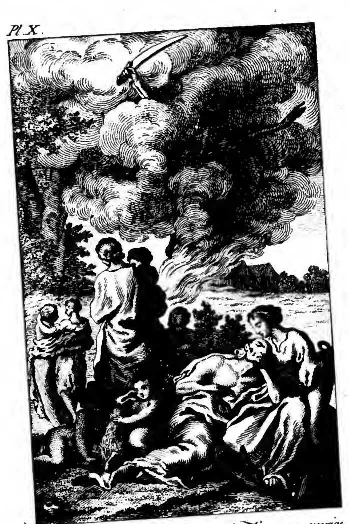
ses malheureux ; ses sains, ses malades ; ses riches, ses pauvres ; ses fous & ses sages. . . . Elle ne peut rendre sages les fous, mais elle les rend contens, à l'envi de la raison, qui ne peut rendre ses amis que misérables. L'une les comble de gloire, l'autre les couvre de honte. *Ibid. chap.* 25.

(5) Le P. *Garasse*, fameux Casuiste, dans sa *Somme Théologique*, a déduit de ce principe une conséquence fort charitable. *Selon la justice*, dit ce Théologien, *tout travail honnête doit être récompensé de louange ou de satisfaction. Quand les bons esprits font un ouvrage excellent, ils sont justement récompensés par les suffrages du public. Quand un pauvre esprit travaille beaucoup pour faire un mauvais ouvrage, il n'est pas juste, ni raisonnable, qu'il attende des louanges publiques ; car elles ne lui sont point dues. Mais afin que ses travaux ne demeurent pas sans récompense*, Dieu *lui donne une satisfaction personnelle, que personne ne lui peut envier sans une injustice plus que barbare; tout ainsi que Dieu, qui est juste, donne de la satisfaction aux grenouilles de leur chant.*

mour-propre, ce bas amour, devient même par la puissance divine, une balance pour peser par nos besoins ceux des autres. Avouons donc cette vérité, d'où nous devons néanmoins tirer des motifs de consolation : QUOIQUE L'HOMME SOIT FOLIE, DIEU EST TOUT SAGESSE.



Pl. X.



Des passions sortables aident à chaque âge, l'esperance voyage avec nous et ne nous quitte point à l'heure même du trépas.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE III.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société.

C'EST donc à ce principe que nous nous arrêtons. „ La CAUSE UNIVER„ SELLE n'agit que pour UNE FIN, mais „ elle agit pas différentes loix ". (1) Dans toute la folie que peut inspirer une santé superflue, dans toute la pompe de l'orgueil & (2) l'impudence des richesses, que cette grande vérité nous soit présente jour & nuit; qu'elle le soit sur-tout dans le tems de la prédication & de la priere.

Tout l'Univers forme un système de société.

Envisage ce monde: regarde cette chaîne d'amour qui rassemble & réunit tout, ici-bas & en-haut. Vois la nature qui donne la forme à tout, travailler à cet objet; un

(1) Un travail immodéré, & trop d'application à l'étude, ruinent la santé. Ceux, que leur état dispense de ces deux obligations, doivent abonder en santé, & courir risque de donner dans la luxure; ce que notre Auteur désigne par les mots de *santé superflue*.

(2) Car les richesses s'arrogent tout, de l'esprit, du savoir, de la sagesse, & même de la probité.

atôme tendre vers un autre atôme, & celui qui est attiré attirer celui qui le touche; (1) étant tous figurés & dirigés pour embrasser chacun son voisin. Vois la matiere animée sous différentes formes, se presser vers un centre commun, le bien général; les végétatifs mourans fournir au soutien de la vie, & ce qui cesse de vivre végéter de-nouveau; toutes les formes qui périssent être succédées par d'autres formes, passant alternativement de la vie à la mort, de la mort à la vie; semblables à des bulles d'eau formées sur la mer de la nature, elles s'élevent, elles crevent, elles retournent à la mer. Il n'y a rien d'étranger; toutes les parties sont relatives au tout (2). Un esprit universel qui s'étend à tout, qui conserve tout, unit tous les êtres, le plus grand au plus petit; il a fait la bête en aide à l'homme, & l'homme à la bête. Tout est servi & tout sert. Rien n'existe à part: la chaîne se perpetue: où finit-elle?

Rien n'est fait ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres.

Homme insensé, Dieu a-t-il uniquement travaillé pour ton bien, ton plaisir, ton amusement, ton ornement & ta nourriture? Celui qui nourrit pour ta table le fan folâ-

(1) Pour que la matiere puisse avoir la cohésion requise pour les usages auxquels son Créateur la destine, une *configuration* propre de ses particules est aussi nécessaire, que cette qualité, dont elles sont toutes douées, & qu'on appelle *Attraction*. Notre Auteur exprime la premiere partie de cette idée par le mot de *figures*, & l'autre par celui de *dirigés*.

tre, également bon à son égard a émaillé pour lui les prairies. Est-ce à cause de toi que l'allouette s'éleve dans les airs, & qu'elle gazouille? C'est à la joie qu'on doit la mélodie de ses chants, c'est la joie qui agite ses ailes. Est-ce à cause de toi que la linotte déploie ses organes harmonieux? Ce sont ses amours & ses propres tressaillemens qui enflent ses sons. Un fier coursier, pompeusement manégé, partage avec son cavalier le plaisir & la gloire. La semence qui couvre la terre est-elle à toi seul? Les oiseaux reclameront leur grain. Est-ce à toi seul qu'appartient toute la moisson dorée d'une année fertile? Une partie paye, & justement, le labeur du bœuf qui la mérite. Et n'est-ce point par tes soins, prétendu maître & seigneur de tout, que subsiste le porc qui ne laboure ni n'obéit à ta voix?

Apprens donc que tous les enfans de la nature partagent ses soins. La fourrure qui échauffe le Monarque a échauffé l'ours. Lorsque l'homme crie: Voyez, tout est pour mon usage; Voyez, (3) l'homme qui est pour le mien, replique l'oison que l'on engraisse. Quel soin pour le garder, le loger,

(2) *Newton* a exprimé la même vérité en ces termes: *Deus omnipræsens est, non per virtutem solam, sed etiam per essentiam, nam virtus sine substantiâ subsistere non potest.* NEWT. Princ. Schol. gen. sub fin.

(3) *Salomon* a tenu avec raison un langage tout contraire, *l'Eternel a fait tout pour soi-même.* Prov. XVI. 4.

le nourrir & le bien traiter ! Il voit toutes ces choses, mais il ignore que c'est pour être mangé. Il en est de-même de l'homme, aussi peu raisonnable que l'oison, lorsqu'il prétend que tout est fait pour un, & non pas un pour le tout.

Bonheur mutuel des animaux.

Supposé même que le plus fort regne sur le plus foible, & (1) que l'homme soit le bel-esprit & le tiran de l'Univers, la nature matte ce tiran. Lui seul connoît les besoins & les maux des autres créatures, & lui seul y subvient. Le faucon fondant sur un pigeon, frappé de la variété de son plumage, l'épargnera-t-il? Le geai admire-t-il les aîles dorées des insectes? L'épervier écoute-t-il le chant du rossignol? L'homme seul s'intéresse pour tous; il donne ses bois aux oiseaux, ses pâturages aux bêtes, & ses rivieres aux poissons; il est excité à prendre soin des uns, par intérêt; d'un plus grand nombre d'autres, par plaisir (2); & d'un plus grand nombre encore, par vanité. Tous subsistent par les soins d'un maître vain, & jouïssent d'un bonheur dont l'étendue est l'effet de son

(1) Notre Poëte fait allusion au systême soi disant *ingénieux*, qui fait des animaux de pures machines, incapables de douleur & de plaisir : systême qui encourage l'homme à exercer sur eux sa *tyrannie*.

(2) Les sens indépendans de la raison, & souvent maitres de la raison, ont emporté l'homme à la recherche des plaisirs. Toutes les créatures ou l'affligent ou le tentent, & dominent sur lui, ou en le

luxe. C'eſt lui qui préſerve contre la famine & contre les bêtes ſauvages, ce qu'une faim ſavante lui enſeigne à convoiter; il régale les animaux qu'il deſtine à ſon régal, & juſqu'à ce qu'il termine leur vie, il la rend heureuſe; ces animaux prévoyant auſſi peu le coup fatal, y étant auſſi peu ſenſibles, qu'un homme favoriſé du Ciel (3) prévoit ou reſſent le coup de la foudre. Ils ont joui de la vie avant que de mourir; ne devons-nous pas auſſi mourir après avoir joui de la vie?

Le Ciel favorable à tout être qui ne penſe point, ne lui donne pas la connoiſſance inutile de ſa fin: il la donne à l'homme, mais dans un tel point de vue, qu'il la lui fait ſouhaiter dans le tems même qu'il la craint. L'heure eſt cachée, & la crainte eſt ſi éloignée que la mort qui s'approche ne paroît jamais voiſine. O miracle toujours ſubſiſtant, que les Cieux n'ayent donné ce tour d'eſprit qu'au ſeul être qui penſe!

Reconnois donc, que ſoit doué de raiſon ou d'inſtinct, (4) chaque être jouït de la fa- La raiſon & l'inſtinct produiſent

ſoumettant par leur force, ou en le charmant par leurs douceurs, ce qui eſt encore une domination plus terrible & plus impérieuſe. *Penſ. de Paſcal, ch. 3.*

(3) Pluſieurs Anciens, & depuis quelques Orientaux, ont regardé ceux qui étoient frappés de la foudre, comme des perſonnes ſacrées & particuliérement favoriſées du Ciel.

(4) Le bonheur de l'Homme conſiſte dans le bon

les mêmes effets par rapport au bien de chaque individu.

culté qui lui convient le mieux; que par leur principe, tous également tendent au bonheur, & trouvent des moyens proportionnés à leur fin. Ceux qui entiérement guidés par l'instinct trouvent en lui un guide infaillible, ont-ils besoin *pour se diriger, ou de quelque autre chef, ou de convoquer des assemblées?* La raison, quelles qu'en soient les facultés, n'a tout au plus que de l'indifférence; elle ne se soucie pas de servir, ou elle ne sert que lorsqu'elle y est contrainte: elle attend qu'on l'appelle; & souvent, quoiqu'appellée, elle se tient à distance. L'instinct généreux vient de lui-même en volontaire; serviteur fidele, il n'abandonne jamais, tandis que la raison peu constante ne sert que par intervalle: celle-ci peut aller de travers, l'autre au-contraire doit aller droit. Dans la nature des êtres que l'instinct guide, les principes d'impulsion & de comparaison qui sont divisés

usage de ses facultés intellectuelles, ce qui exige nécessairement qu'il soit doué de raison: mais la félicité d'une vie purement animale consiste dans les plaisirs des sens; ainsi il faut aux animaux un autre guide plus aveugle & plus sûr, qu'on nomme instinct.

(1) L'homme a son instinct qu'on appelle le *sentiment*, & Mr. Pascal ne fait point difficulté de le mettre au dessus de la raison. „ Nous connoissons la vérité, *dit-il*, non seulement par raisonnement, mais „ aussi par sentiment..... Les principes se sentent, „ les propositions se concluent, le tout avec certitude „ quoique par différentes voies. Et il est aussi ridicule que la raison demande au sentiment & à l'intelligence des preuves de ces premiers principes, „ qu'il seroit ridicule que l'intelligence demandât à

dans la nôtre, ſe trouvent réunis en un ſeul: & ſi on le peut, qu'on éleve la raiſon au-deſſus de l'inſtinct; dans ce dernier c'eſt Dieu qui gouverne, dans l'autre c'eſt l'homme (1).

Qui a appris aux habitans de la Terre & de l'Onde, à éviter les poiſons & à choiſir leur aliment? Prévoyantes, les bêtes ſavent pour réſiſter aux tempêtes ou aux marées, bâtir ſur la vague ou former des voûtes ſous le ſable. Qui a appris à l'araignée à tracer des paralleles, ſans regle & ſans ligne, avec autant de juſteſſe que (2) *de Moivre?* Qui enſeigne aux cicognes, ſemblables au fameux Colomb, à parcourir des cieux étrangers & des mondes inconnus? Qui convoque leur aſſemblée? Qui fixe le jour du départ? Qui forme leurs phalanges? & qui leur marque le chemin?

La raiſon & l'inſtinct forment des liaiſons de ſociété dans tous les êtres.

Dieu met dans la nature de chaque être la ſemence du bonheur qui lui eſt propre, & il lui preſcrit des limites qui lui convien-

„ la raiſon un ſentiment de toutes les propoſitions
„ qu'elle démontre. Cette impuiſſance ne peut donc
„ ſervir qu'à humilier la raiſon qui voudroit juger de
„ tout, mais non pas à combattre notre certitude,
„ comme s'il n'y avoit que la raiſon capable de nous
„ inſtruire. Plût à Dieu que nous n'en euſſions au-
„ contraire jamais beſoin, & que nous connuſſions
„ toutes choſes par *inſtinct* & par *ſentiment*. Mais la
„ nature nous a refuſé ce bien, & elle ne nous a
„ donné que très-peu de connoiſſances de cette ſorte:
„ toutes les autres ne peuvent être acquiſes que par le
„ raiſonnement. *chap.* 21.

(2) Fameux Mathématicien & Algébriſte, fort eſtimé par le grand Newton.

nent; mais comme il a créé un Univers, il a, pour rendre le tout heureux, fondé fur des befoins mutuels le mutuel bonheur. C'eft ainfi que depuis le commencement un ordre éternel a régné, & que la créature fe trouve liée à la créature, l'homme à l'homme. Tout ce que le Ciel vivifiant anime, (1) tout ce qui refpire dans les airs, tout ce qui croît fous l'onde, ou qui habite répandu fur la terre, une nature commune le nourrit d'une flamme vitale, & en fait éclôre les femences productrices. L'homme, ainfi que ce qui erre dans le bois, que ce qui vole dans l'air ou nage dans l'eau, tout s'aime foi-même; mais ne s'aime point uniquement: chaque fexe éprouve les mêmes defirs, fe recherche & s'unit. Leur plaifir ne finit point avec les vifs embraffemens; ils s'aiment eux-mêmes une troifieme fois dans leur race. C'eft ainfi que les bêtes & les oifeaux veillent à leurs petits: objet commun de leurs foins, les meres nourriffent & les peres défendent. Lorfque les petits devenus grands, font congédiés pour courir les champs ou les airs, alors l'inftinct s'arrête,

Etabliffement de la fociété par l'inftinct.

(1) *Inde hominum pecudumque genus, vitæque volantum,*
Et quæ marmoreo fert monftra fub æquore pontus.
Igneus eft illis vigor, & cœleftis origo
Seminibus.

VIRG. Æn. VI. 728.

rête, les ſoins finiſſent, les liens ſe rompent; chacun cherche de nouveaux embraſſemens: d'autres amours commencent; une race nouvelle ſuccede.

L'eſpece humaine moins capable de s'aider, demande des ſoins de plus longue durée, & ces ſoins produiſent des liens plus durables. La réflexion & la raiſon leur prêtent une force nouvelle, & donnent en même tems à l'amour & à l'intérêt une plus vaſte carriere. On ſe fixe par choix, on brûle par ſimpathie; les vertus nées dans le ſein des paſſions, regnent alternativement avec elles. De nouveaux beſoins, de nouveaux ſecours, de nouvelles habitudes entent la bienveillance ſur les bienfaits. D'une même tige naît & renaît une race qui ſe ſuit; un amour inſpiré par la nature, ce même amour ſoutenu par l'habitude, veille, l'un ſur l'enfant qui vient de naître, l'autre ſur celui qui eſt déja grand. A peine les derniers nés ſont-ils parvenus à la maturité de l'homme, qu'ils voyent ceux dont ils ont reçu la vie incapables de s'aider. La mémoire & la prévoyance, l'une par le ſouvenir d'une tendre jeuneſſe, & l'autre par la crainte d'une vieilleſſe infirme, font naître de juſtes retours; tandis que le plaiſir, la reconnoiſſance & l'eſpérance combinées ne ceſſent d'accroître ces intérêts mutuels, & de conſerver la durée de l'eſpece.

La raiſon en reſſerre encore plus étroitement les liens.

De l'état de nature.

Ne croyez pas que dans le premier état du monde, la créature marchât aveuglément: (1) l'état de nature fut le regne de Dieu: l'amour-propre & l'amour social nâquirent avec le monde; l'union fut le lien de toutes choses, & de l'homme. Alors il n'y avoit point d'orgueil, ni tous ces arts qui fomentent la vanité. (2) L'homme & la bête jouïssant également des forêts, marchoient ensemble à l'ombre des bois. Ils avoient une même table & un même lit. Des meurtres ne fournissoient point à l'homme son habillement & sa nourriture. Une forêt retentissante étoit le temple général, où tous les êtres à qui Dieu a donné les organes de la voix, chantoient les louanges de ce Pere commun. Le sanctuaire n'étoit ni revêtu d'or, ni souillé de sang; (3) le Prêtre étoit sans blâme, pur, exemt de carnage & de vénalité. Un soin universel étoit de gouverner, sans tiranniser. O que l'homme des tems

(1) Cette assertion est destinée à combattre le systême odieux de ceux qui soutiennent, qu'il n'y avoit aucun principe de *Droit*, ou de Justice naturelle, avant l'invention du contract civil, & par cela même, que *l'état de nature étoit un état de guerre.* Notre Auteur oppose à ce systême l'état d'innocence, qu'il dépeint des mêmes couleurs qu'employe pour cet effet l'Ecriture: état si éloigné d'être sans justice naturelle, qu'il étoit *le regne* même *de Dieu.*

(2) C'est encore ici une des idées de *Platon.* Ce Philosophe dit, d'après une ancienne tradition, que durant l'âge d'or, & sous le regne de *Saturne*, l'homme & les animaux parloient le même langage. Les Philosophes moraux ont pris ceci dans un sens populaire, & ont inventé en conséquence ces fables qui

poſtérieurs eſt différent! Bourreau & tombeau de la moitié de ce qui a vie, il eſt meurtrier des autres êtres & traître à lui-même; ennemi de la nature, il en entend les gémiſſemens ſans en être touché. Mais de juſtes maladies naiſſent de ſon luxe; nourries par ſes meurtres, elles vengent ce qu'il a immolé. Les paſſions furieuſes nâquirent de ce carnage, & attirerent contre l'homme un animal encore plus féroce, l'homme même.

Voyons comment il s'éleva peu-à-peu de la nature à l'art: le partage de la raiſon étoit alors de copier l'inſtinct. C'eſt ainſi que la voix de la nature ſe fit entendre: Va, dit-„ elle à l'homme, & inſtruis-toi par l'exem-„ ple des autres créatures. (4) Apprends „ des oiſeaux les alimens que les arbriſſeaux „ produiſent, & des animaux les proprié-„ tés des herbes. Que l'abeille t'enſeigne à „ bâtir, la taupe à labourer, le ver à tiſſer. „ Apprends du petit *Nautilus* (5) à navi-

La raiſon inſtruite par inſtinct dans l'invention des Arts.

attribuent aux brutes le talent de la parole. D'un autre côté, les Naturaliſtes ont interprété la tradition dont il s'agit, comme ſignifiant qu'autrefois les hommes exprimoient leurs beſoins & leurs ſenſations par des ſons inarticulés comme les animaux.

(3) Quand la ſuperſtition porta la fureur juſqu'à vouloir appaiſer les Dieux par des victimes humaines, la tyrannie ſe vit réduite à payer les Prêtres pour en obtenir quelque réponſe favorable.

(4) Quand un vaiſſeau arrive ſur quelque côte déſerte, ceux qui mettent pied à terre pour chercher des rafraîchiſſemens, obſervent quels fruits ont été entamés par des oiſeaux, & en mangent alors ſans crainte.

(5) C'eſt un poiſſon qu'Oppien décrit de cette ma-

„ guer, à manier l'aviron, & à recevoir „ l'impreſſion du vent. Reconnois parmi „ les bêtes toutes les formes de ſociété; „ & que la raiſon tardive y puiſe des inſtruc- „ tions pour le Genre-humain. Enviſage ici „ des ouvrages & des villes ſouterraines; „ là des villes en l'air conſtruites ſur des „ arbres agités. Etudie le génie & la poli- „ ce de chaque petit peuple; la république „ des fourmis & le royaume des abeilles: „ comment celles-là raſſemblent leurs ri- „ cheſſes dans des magaſins communs, & „ conſervent l'ordre dans l'anarchie: com- „ ment celles-ci, quoique ſoumiſes à un „ ſeul maître, ont néanmoins chacune leur „ cellule ſéparée & leurs biens en propre. „ Remarque les loix invariables qui pré- „ ſervent leur état; loix auſſi ſages que la „ nature, auſſi immuables que le deſtin. „ En vain ta raiſon tiſſera des toiles plus dé- „ licates, embarraſſera la juſtice dans le filet „ de la loi, & fera d'un droit trop rigide „ une ſouveraine injuſtice; droit toujours „ ou trop foible avec les forts, ou trop fort „ avec les foibles. Va cependant, regne „ ſur toutes les créatures: que l'homme le

niere, au *livre premier*: Il nage ſur la mer dans ſa coquille, qui reſſemble au corps d'un navire. Il éleve deux de ſes pattes, telles que deux mâts, entre leſquelles il étend une membrane qui lui ſert de voile, & il ſe ſert de ſes deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce poiſſon dans la Méditerranée.

„ plus habile s'assujettisse les autres; & que „ pour des arts que le simple instinct pou- „ voit faire connoître, il soit couronné en „ Monarque, ou adoré comme un Dieu.

Ainsi parla la Nature. L'homme docile obéit: des villes furent bâties, des sociétés furent formées: là, un petit Etat prit naissance; un autre près de celui-ci, s'éleva par des moyens semblables, & ils s'unirent par amour ou par crainte. Si les arbres produisoient dans l'un des fruits plus abondans, & si les sources donnoient dans l'autre des eaux plus salutaires; ce que la guerre pouvoit ravir, le commerce pouvant le donner, qui vint en ennemi, s'en retourna en ami. Les liens du commerce & ceux de l'amour suffisoient pour unir fortement le genre-humain, (1) lorsque l'amour étoit le défenseur de la liberté, & qu'il n'y avoit de loix que celles de la nature: c'est ainsi que les Etats furent formés; le nom de Roi fut inconnu, jusqu'à ce qu'un intérêt commun plaçât le pouvoir entre les mains d'un seul. Alors un mérite ou une vertu supérieure (soit talens pour les arts ou talens pour la guerre, capables de répandre les biens ou

Origine des sociétés politiques.

Origine du Gouvernement monarchique.

(1) C'est-à-dire, lorsque les hommes ne se trouvoient pas dans la nécessité de s'assurer la conservation de leur liberté naturelle par des contrats civils; l'amour que chaque chef de famille avoit pour ceux qui étoient soumis à son autorité, étant pour eux la meilleure de toutes les sûretés.

de détourner les maux) cette vertu feule, de même nature que celle que des enfans obéiffans révéroient dans leur Pere, rendit un Prince le Pere de fon peuple

Gouvernement des Patriarches.

Jufques alors chaque Patriarche couronné par les mains de la nature, étoit le Roi, le Prêtre & le Pere de fon Etat naiffant. Ses fujets fe fioient fur lui, comme fur une feconde Providence. Son œil étoit leur loi, fa langue leur oracle. (1) Il leur apprit à faire fortir leur aliment du fillon étonné, à commander le feu & à contenir les eaux, à tirer des monftres des profonds abîmes de l'Océan, & à atteindre l'aigle dans les airs & le précipiter à leurs pieds Enfin devenu caduc, maladif & mourant, les peuples commencerent à plaindre comme homme, celui qu'ils avoient révéré comme Dieu. (2) Alors en remontant de pere en pere, ils rechercherent un grand, un premier pere, & ils l'adorerent. Ou bien la fimple tradition que cet Univers a commencé, fit paffer de pere en fils une foi non interrompue. L'ouvrier

(1) C'eft-à-dire, il fubjugua les quatre *élémens*, & les rendit tributaires à l'homme.

(2) Le Poëte attribue ici l'attention plus férieufe que les hommes firent à une premiere caufe de tout, non à la reconnoiffance pour les biens dont ils étoient comblés, mais au fentiment de leur impuiffance à fe garantir de certains maux. Durant leur premier état, ils ne jetterent la vue que fur les caufes *fecondes;* mais dans la fuite ils leverent les yeux vers un *premier* principe. Ce tableau du genre-humain n'eft vraifemblablement que trop fidele.

étoit distingué de l'ouvrage, & la raison n'en connut jamais qu'un seul. Avant que l'esprit perverti eût altéré cette lumiere, l'homme ainsi que son Créateur trouva que tout étoit bien : il marchoit à la vertu par la voie du plaisir ; & dans le Dieu qu'il reconnoissoit, il reconnoissoit un pere. Toute la foi, tout le devoir consistoient dans l'amour ; car la nature n'admettoit dans l'homme aucun droit divin, & elle n'appréhendoit aucun mal de Dieu, ne croyant pas qu'un Etre souverain pût n'être pas un souverain bien. La vraie foi, la vraie politique étoient unies ensemble ; l'une n'étoit que l'amour de Dieu, & l'autre celui de l'homme.

L'amour est le principe de la Religion & du bon Gouvernement.

Qui le premier enseigna à des ames esclaves & à des royaumes ruinés, (3) cette créance monstrueuse, que plusieurs ont été faits pour un ; cette orgueilleuse exception de toutes les loix de la nature, qui bouleverseroit le monde, & contrecarreroit la cause suprême ? (4) La force fit premiérement les conquêtes, & les conquêtes firent

La crainte est le principe de la superstition & de la tirannie. Origine & caractere de l'idolatrie.

(3) C'est précisément en cela qu'*Aristote* fait consister la différence entre un Roi & un Tyran : *le premier*, dit-il, *suppose qu'il a été fait pour le peuple ; l'autre, que le peuple a été fait pour lui.*
Pol. Liv. V. ch. 10.

(4) Voici le sens de tout ce passage. Les crimes énormes nécessaires pour soutenir l'édifice chancelant de la tyrannie, assujettissent naturellement le tyran à toutes les terreurs, tant vaines que réelles, de la conscience. De-là un monde de superstitions. Le Poëte observe ensuite, que quand la frayeur du tyran est

les loix. Enfuite la fuperftition infpira la crainte au tyran; l'ayant effrayé, elle partagea la tyrannie avec lui; lui prêta fon fecours; fit un Dieu du conquérant & un efclave du fujet. Elle fe prévalut du feu des éclairs, du bruit du tonnerre, du tremblement des montagnes, & des gémiffemens de la Terre, pour faire profterner les hommes foibles, & contraindre les orgueilleux à prier des êtres invifibles & plus puiffans qu'eux. Du Ciel qui s'éclatoit, elle fit defcendre des Dieux, & fortir des Efprits infernaux de la Terre qui s'entre-ouvroit. Elle fixa ici des demeures terribles, & là des demeures fortunées; la crainte fit fes démons, & une foible efpérance fit fes Dieux; Dieux remplis de partialité, d'inconftance, de paffion, d'injuftice, dont les attributs étoient la rage, la vengeance, ou la lubricité; tels que des ames lâches pouvoient les imaginer: cœurs tyrans, ils crurent à des Dieux tyrans. Alors le zele & non la charité devint leur guide; l'Enfer fut bâti fur la haine, & le Ciel fondé fur l'orgueil. Alors la voûte céleſte ceffa d'être facrée; des autels de marbre furent élevés & arrofés de fang;

paffée, il a (inftruit par fa propre expérience des effets puiffans de la fuperftition) l'habileté de la tourner par le fecours du Prêtre (qui eft payé pour cela) contre fes fujets, comme la meilleure de toutes les armes défenfives. Car un tyran regarde naturellement, &c

ſang; les Prêtres pour la premiere fois ſe raſſaſierent d'une nourriture vivante, & bientôt ils ſouillerent de ſang humain leur idole hideuſe. Ils ébranlerent la Terre avec le tonnerre du Ciel, & ſe parant de la puiſſance des Dieux, ils s'en ſervirent pour foudroyer leurs ennemis.

C'eſt ainſi que l'amour-propre borné dans un ſeul, ſans égard à ce qui eſt juſte ou injuſte, ſe fraie un chemin à la puiſſance, à la grandeur, aux richeſſes, à la volupté (1). Ce même amour-propre, répandu dans tous; fournir lui-même des motifs pour le reſtreindre, eſt la ſource du gouvernement & des loix. Car ſi ce qu'un homme deſire, les autres le deſirent auſſi, que ſert la volonté d'un ſeul contre celle de pluſieurs? Comment conſervera-t-on une choſe, ſi, ou lorſqu'on eſt endormi un plus foible la dérobe, ou lorſqu'on eſt éveillé un plus fort l'enleve? L'amour de la ſûreté doit reſtreindre celui de la liberté, & tous doivent s'unir pour la conſervation de ce que chacun ſouhaite d'acquérir. C'eſt ainſi que pour leur propre ſûreté, les Rois forcés à la vertu, cultiverent la juſtice & la bienveillance; que

Influence de l'amour-propre pour le bien de la ſociété.

& avec beaucoup de raiſon, tous ſes eſclaves comme autant d'ennemis.

(1) Chacun tend à ſoi. Cela eſt contre tout ordre. Il faut tendre au général. Et la pente vers ſoi eſt le commencement de tout deſordre en guerre, en police, en économie, &c. *Penſ. de Paſcal, ch. 9.*

l'amour-propre abandonna ses premiers mouvemens, & qu'il trouva le bien particulier dans le bien public.

Rétablissement de la vraie Religion, & d'un juste Gouvernement sur leur premier principe.

Ce (1) fut alors que quelque génie supérieur, quelque ame généreuse, disciple des Dieux ou ami de l'homme, Poëte ou bon citoyen, s'éleva pour rétablir la foi & la morale que la nature avoit premiérement donnée; ralluma son ancien flambeau, non un flambeau nouveau: s'il ne peignit point l'image de Dieu, il en traça l'ombre, il apprit aux Rois & aux Peuples le juste usage

Gouvernement mixte.

de leurs droits, il leur enseigna à ne point trop lâcher ni trop tendre les cordes délicates du gouvernement; à si bien accorder le plus grand avec le plus petit, que qui touche l'un ébranle l'autre; & à si bien unir leurs intérêts discordans, qu'il en résulte la juste harmonie d'un Etat mixte parfait. Telle est la grande harmonie du Monde, qui naît de l'union, de l'ordre & du concert général de toutes choses, où le grand & le petit, le

(1) Le Poëte semble avoir voulu désigner ici le plus beau siecle de la *Grece*; & les bienfaiteurs du genre-humain, qu'il avoit principalement en vue, étoient *Socrate* & *Aristote*, qui de tous les Payens ont le plus dignement parlé de Dieu, & le mieux écrit sur le Gouvernement.

(2) Le sens de ces paroles, & de ce qui suit immédiatement, n'est pas, que toutes les formes de gouvernement & toutes les religions sont indifférentes, comme bien des gens l'ont prétendu. Notre Poëte a fait à cet égard son apologie, en écrivant en marge sur la page d'un livre, où ces deux vers fameux

foit & le foible font faits pour fervir & non pour fouffrir, pour fortifier & non pour envahir; où l'on eft d'autant plus puiffant que l'on eft plus néceffaire aux autres, & où l'on eft heureux à proportion que l'on fait des heureux; où tout tend à un feul point, où tout eft porté vers le même centre, bêtes, hommes ou anges, ferviteur, Seigneur ou Roi.

Diverfes formes de Gouvernement, & leur but véritable & commun.

Laiffez (2) aux infenfés à difputer fur la forme du gouvernement; le mieux adminiftré eft le meilleur. Laiffez les faux zelés difputer fur les modes de la foi; celui qui vit bien ne fauroit être que dans la bonne voie. Tout ce qui s'oppofe à l'unique, à la grande fin, doit être faux: & tout ce qui contribue au bonheur du genre-humain, ou à la correction des mœurs, doit venir de Dieu.

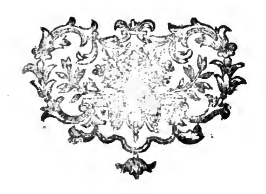
L'homme, de-même que la vigne, a befoin de fupport; il acquiert la force qui le foutient de l'objet qu'il embraffe. Comme les planetes, en tournant fur leur axe, en même

For forms of government let fools conteft,
For forms of Faith let gracelefs zealots fight.

étoient cités dans un fens odieux, en écrivat dis-je, le paffage fuivant: „ L'Auteur de ces lignes n'a nullement voulu dire, qu'aucune forme de gouvernement n'eft en elle-même meilleure qu'une autre, comme, qu'un gouvernement Monarchique limité, par exemple, n'eft pas préférable au defpotifme; mais qu'aucune forme de gouvernement, quelque excellente qu'elle foit, ne fuffit pour rendre un peuple heureux, à moins que l'autorité ne foit bien adminiftrée."

tems autour du ſoleil, de-même deux mouvemens compatibles agiſſent dans l'ame, dont l'un eſt relatif à nous-mêmes, & l'autre à l'Univers.

C'eſt ainſi que Dieu & la Nature ont lié la fabrique générale, & ont voulu que L'AMOUR-PROPRE ET L'AMOUR SOCIAL NE FUSSENT QU'UN.



Pl. XI.



Il n'y a d'autre bonheur ici bas que la Vertu.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE IV.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur.

O Bonheur! le but & la fin de notre être: bien, plaisir, repos, contentement, quel que soit ton nom; ce je-ne-sais-quoi qui excite nos soupris éternels, qui nous fait supporter la vie, & braver la mort: toujours si près de nous, & toujours au-delà de nous: (1) objet perdu de vue, ou vu double par le sage, comme par le fou: Plante d'une semence céleste, si tu es tombée ici-bas, dis, dans quel terroir mortel daignes-tu croître? Te montres-tu à nos yeux épanouïe par les rayons favorables d'une Cour fastueuse, ou es-tu enterrée avec les diamans dans des mines brillantes? Es-tu entrelassée avec les guirlandes des lauriers du Parnasse, ou es-tu moissonnée par le fer

(1) *Perdu de vue* par ceux qui font consister le bonheur en quelque chose exclusivement à la vertu; *vu double* par ceux qui associent à la vertu quelque autre cause de bonheur. Ce sont-là les deux principales erreurs que le Poëte se propose de combattre dans cette Epitre.

C 7

dans le champ de Mars? Où crois-tu? Où ne crois-tu point? Si notre travail eſt vain, c'eſt la faute de la culture, & non du terroir. Le vrai bonheur n'eſt point affecté à aucun lieu particulier; on ne peut le trouver nulle part, ou on le trouve par-tout; on ne peut l'acheter, il eſt libre, & fuyant les Monarques; Bolingbroke, il habite avec toi.

Le bonheur mal défini par les Philoſophes.

Demande aux Savans le chemin pour y parvenir, les Savans ſont aveugles: l'un nous ordonne d'être ſerviable, l'autre de fuir les hommes; (1) quelques-uns font conſiſter le bonheur dans l'action, & d'autres dans l'aiſe; ceux-ci l'appellent plaiſir, & ceux-là contentement. Qui définit ainſi le bonheur, nous apprend-il quelque choſe de plus ou de moins, ſinon que le bonheur eſt bonheur? *Vains Philoſophes!* Suivant l'un, le plaiſir n'eſt que l'abſence de la douleur;

(1) Les Philoſophes, dont notre Auteur indique ici les différens ſyſtêmes, ſe trompoient également. Ceux qui faiſoient conſiſter le bonheur dans l'action, & qui l'appelloient plaiſir, entroient dans une route qui les menoit d'abord aux *plaiſirs ſenſuels*, & enſuite à la *douleur*; ou bien ils s'engagoient dans la recherche de quelques *perfections imaginaires*, peu convenables à leur nature & à leur état, & n'acquéroient que de la *vanité*. Tous ces prétendus beaux génies tomboient dans le même ſophisme, ſavoir, non de nous dire en quoi conſiſtoit le bonheur de la *nature humaine*, qui étoit ce qu'on leur demandoit, mais en quoi chacun d'eux faiſoit conſiſter ſon propre bonheur.

(2) C'eſt-à-dire, puiſque Dieu agit par des loix générales, il s'enſuit que le bonheur, qui ſoutient le bien-être de chaque ſyſtême, doit être général auſſi,

un autre doute de tout ; ſuivant un autre enfin, la vertu même n'eſt qu'un vain nom.

Abandonnons les ſentiers d'une opinion inſenſée, & ſuivons la voie de la nature. Le bonheur eſt à la portée de tout état & de tout eſprit : ſes biens s'offrent à nous, ſans les chercher dans les extrêmes où ils ne ſont point. Il ne faut que du bon-ſens & de la droiture : & qu'on ſe plaigne tant que l'on voudra de la diverſité des portions, il n'y a pas moins une égalité de contentement commun que de ſens-commun.

Le bonheur eſt le but de tous les hommes, & que tous peuvent atteindre.

Reſſouviens-toi, homme, que (2) la cauſe univerſelle n'agit point par des loix particulieres, mais qu'elle agit par des loix générales : elle a conſtitué ce qu'on peut appeller le vrai bonheur, non dans le bien d'un ſeul, mais dans le bien de tous (3). Il n'y a point de bonheur dont jouïſſe un individu, que ce bonheur ne penche de

Egalité de bonheur. Tout bonheur particulier dépend du bonheur général.

& point particulier, comme les Philoſophes l'ont dit. La même vérité peut ſe prouver par la conſidération, que, par une eſpece d'inſtinct, les hommes eux-mêmes aiment mieux partager avec d'autres tel ou tel degré de bonheur que d'en jouïr ſeuls.

(3) Ceux qui ont le plus approché de la félicité, ont conſidéré qu'il eſt néceſſaire que le bien univerſel que tous les hommes deſirent, & où tous doivent avoir part, ne ſoit dans aucune des choſes particulieres qui ne peuvent être poſſédées que par un ſeul, & qui étant partagées affligent plus leur poſſeſſeur par le manque de la partie qu'il n'a pas, qu'elles ne le contentent par la jouiſſance de celle qui lui appartient. Ils ont compris que le vrai bien devoit être tel, que tous puſſent le poſſéder à la fois ſans diminution & ſans envie, & que perſonne ne le pût perdre contre ſon gré. *Penſ. de Paſcal*, *ch.* 21.

quelque maniere vers toute l'espece. Un bandit cruel, un tyran fougueux enivré d'orgueil, un hermite enterré dans sa retraite, ne peuvent se suffire à eux-mêmes. Ceux qui prétendent le plus de fuir ou de haïr le Genre-humain, cherchent un admirateur (1), voudroient s'attacher un ami. Si l'on fait abstraction de ce que les autres sentent, de ce qu'ils pensent, tous les plaisirs deviennent languissans, & toute gloire s'anéantit. Chacun a sa part de bonheur, & qui veut en obtenir davantage, éprouve que le plaisir ne paye pas la moitié de la peine.

Comme il est nécessaire pour l'ordre, la paix & le bien-être de la société que les biens extérieurs soient iné-

L'ordre (2) est la premiere loi du Ciel: & ce principe accordé, il y a, & il doit y avoir des hommes plus puissans que les autres, plus riches, plus habiles; mais on ne peut, sans heurter le sens-commun, en inférer qu'ils soient plus heureux. *Quoique inégalement partagés des biens de la fortune*,

(1) Si d'un côté cette fausse gloire que les hommes cherchent, est une grande marque de leur misere & de leur bassesse, c'en est une aussi de leur excellence. Car quelques possessions qu'un homme ait sur la terre, de quelque santé & commodité essentielle qu'il jouïsse, il n'est pas satisfait, s'il n'est dans l'estime des hommes. Il estime si grande la raison de l'homme, que quelque avantage qu'il ait dans le monde, il se croit malheureux, s'il n'est placé aussi avantageusement dans la raison de l'homme. C'est la plus belle place du monde: rien ne peut le détourner de ce desir; & c'est la qualité la plus ineffaçable du cœur de l'homme. Jusques-là que ceux qui méprisent le plus les hommes, & qui les égalent aux bêtes, en veulent encore être admirés, & se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment; leur nature qu-

ſi les hommes néanmoins ſont égaux dans leur bonheur, nous devons avouer que le Ciel eſt impartial: *or loin de détruire le bonheur*, cette inégalité de biens produit des beſoins mutuels qui ſervent à l'augmenter. La différence qui ſe trouve dans la nature, en conſerve la paix. Ce n'eſt ni la condition, ni les circonſtances qui font l'eſſence du bonheur. Il (3) eſt le même dans le Sujet comme dans le Roi, dans celui qui défend ou celui qui eſt défendu, dans celui qui trouve un ami ou celui qui eſt cet ami. Le Ciel, qui a ſouflé dans tous les membres de l'Univers une ame commune, leur a auſſi donné un bonheur commun. Si la fortune repartiſſoit également ſes faveurs, & que tout le monde fût égal, n'y auroit-il pas des débats continuels? Ainſi donc, puiſque Dieu a fait un bonheur pour tous les hommes, il ne ſauroit l'avoir placé dans

galement diſtribués, le bonheur ne peut pas conſiſter dans leur poſſeſſion.

eſt plus forte que toute leur raiſon, les convainquant plus fortement de la grandeur de l'homme, que la raiſon ne les convainc de ſa baſſeſſe. *Penſ. de Paſcal, chap.* 23.

(2) C'eſt-à-dire, la premiere loi que Dieu a faite, eſt relative à l'ordre. C'eſt une belle alluſion à cet endroit de l'hiſtoire de la Création, où Dieu, commençant à remedier aux deſordres du Chaos, ſépara la lumiere des ténébres.

(3) C'eſt-à-dire, que la différence qui ſe trouve entre les hommes en fait de poſſeſſions extérieures a pour but l'harmonie & le bonheur de la Société; à cauſe que le manque de biens extérieurs dans les uns, & l'abondance de ces mêmes biens dans d'autres, ſerrent davantage les liens entre celui qui oblige & celui qui eſt obligé.

la possession des biens extérieurs.

Nonobstant cette inégalité, la Providence a par les passions de la crainte & de l'espérance balancé le bonheur parmi les hommes.

La fortune peut disposer diversement de ses dons; & *suivant la diversité de ses distributions*, on appelle les uns heureux, les autres malheureux; mais l'égalité de la juste balance des cieux se fait reconnoître, en donnant aux uns de l'espérance, aux autres de la crainte. Ce n'est ni le bien ni le mal présent qui fait le sujet de la joie ou de l'affliction; c'est le pressentiment d'un mieux ou d'un pis futur (1).

O fils de la terre! voulez-vous encore par des montagnes entassées vous élever jusqu'aux cieux? Les cieux se rient de vos vains efforts, & vous enséveliſſent sous les masses élevées par votre folie.

Ce que c'est que le bonheur de l'homme, comme individu. De l'avantage qu'ont les hommes vertueux.

Sachez que tous les biens dont peuvent jouïr des individus, que tous ceux que Dieu & la Nature ont destinés à l'homme, que (2) tous les plaisirs de la raison & toutes les joies des sens, ne consistent qu'en trois choses, la SANTÉ, la PAIX, & le NÉCESSAIRE. La santé ne se maintient que

(1) Nous ne tenons jamais au présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent & comme pour le hâter, ou nous rappellons le passé pour l'arrêter comme trop promt. Si imprudens, que nous errons dans les tems qui ne sont pas à nous, & ne pensons point au seul qui nous appartient; & si vains, que nous songeons à ceux qui ne sont point, & laissons échapper sans réflexion le seul qui subsiste. C'est que le présent d'ordinaire nous blesse, ... & si nous y pensons, ce n'est que pour en prendre la lumiere, pour disposer l'avenir. Le présent n'est jamais notre

par la tempérance; & (3) la paix, ô aimable vertu! la paix est toute à toi. Les bons & les méchans peuvent acquérir les biens de la fortune, mais le plaisir de la jouïssance est moindre à proportion de la méchanceté des moyens par lesquels on les obtient. Qui dans la poursuite des richesses ou des plaisirs risque le plus, de celui qui n'employe que des moyens droits, ou de celui qui en employe d'injustes? Du vicieux ou du vertueux, soit heureux ou malheureux, lequel excite le mépris, la compassion? Calculez tous les avantages que le vice heureux peut obtenir, vous trouverez que la vertu les fuit & les dédaigne; & accordez à un scélérat tout le bonheur qu'il peut souhaiter, il y en a toujours un qui lui manque, celui de passer pour homme de bien.

O quel aveuglement, quelle ignorance du systême général de Dieu ici-bas, que d'attacher le bonheur au vice, le malheur à la vertu! On ne connoît le bonheur, & l'on n'est heureux, qu'autant que l'on pénetre

Erreur d'imputer à la vertu ce qui n'est que foiblesse de la nature ou malheur de la fortune.

but. Le passé & le présent sont nos moyens, le seul avenir est notre objet. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre; & nous ne sommes jamais heureux, nous nous disposons toujours à l'être. *Ibid. ch.* 24.

(2) Belle périphrase pour signifier le bonheur; toute la félicité dont nous sommes susceptibles, consistant en *sensation* ou en *réflexion*.

(3) La vertu ignorée procure à celui qui la possede une paix *intérieure*, & étant connue elle procure une paix *extérieure* avec les autres hommes.

l'esprit de ce grand système, & que l'on s'y conforme (1). La folie prétend qu'il n'y a que l'homme de bien SEUL qui soit malheureux, pour des maux ou des accidens que le hazard donne à TOUS. Voyez la

(1) Tous les hommes sont membres d'un même corps: & pour être heureux il faut qu'ils conforment leur volonté particuliere à la volonté universelle qui gouverne le corps entier. Cependant il arrive souvent que l'on se croit être un tout, & que ne voyant point de corps dont on dépende, l'on croit ne dépendre que de soi, & l'on veut se faire centre & corps soi-même. Mais on se trouve en cet état comme un membre séparé de son corps, qui n'ayant point en soi de principe de vie, ne fait que s'égarer & s'étonner dans l'incertitude de son être. Enfin, quand on commence à se connoître, l'on est comme revenu chez soi, on sent que l'on n'est pas corps; on comprend que l'on n'est qu'un membre du corps universel; qu'être membre, est n'avoir de vie, d'être & de mouvement que par l'esprit du corps, & pour le corps; qu'un membre séparé du corps auquel il appartient, n'a plus qu'un être périssant & mourant; qu'ainsi l'on ne doit s'aimer que pour ce corps, ou plutôt qu'on ne doit aimer que lui, parce qu'en l'aimant on s'aime soi-même, puisqu'on n'a d'être qu'en lui, par lui, & pour lui. *Pens. de Pascal*, *ch.* 29.

(2) Le Comte de Clarendon, Chancelier d'Angleterre, s'est fort étendu dans son *Histoire des Guerres Civiles* sur le caractere du Vicomte *de Falkland*, Secrétaire d'Etat du Roi Charles I. Les traits par lesquels cet Historien le dépeint, sont ceux de la simplicité & de l'intégrité des premiers tems, d'une humanité & d'une bonté qui s'étendoient à tout le genre-humain, d'un courage intrépide, d'un esprit vif, naturel & cultivé, d'une éloquence véhémente, & d'un commerce doux & agréable. Il fut tué en 1643, à l'âge de 34 ans, dans la bataille de Newbury, en défendant son Roi & sa patrie contre les rebelles. „ C'est ainsi, *dit Milord Clarendon*, *dont* „ *les paroles sont remarquables*, que périt ce Héros, „ ayant si bien expédié la véritable affaire de la vie, „ que le plus grand âge peut rarement atteindre à un

mort de *Falkland* (2), cet homme juste & vertueux; voyez le divin (3) *Turenne* renversé sur la poussiere ; voyez le sang de *Sidney* (4) couler dans le champ de Mars.

„ aussi vaste degré de connoissance, & que le plus „ jeune ne sauroit faire briller une plus grande inno„ cence de mœurs : quiconque mene une telle vie, „ doit être peu inquiet, quelque subit que soit le „ coup qui la lui enleve.

(3) Cette épithete a une justesse toute particuliere, le grand homme auquel elle est appliquée, s'étant principalement distingué de tous les autres Généraux par le soin extraordinaire qu'il avoit de ceux qui étoient sous ses ordres; soin si étonnant, que son premier but, en se chargeant du commandement des armées, semble avoir été la conservation du genre humain. Jamais il ne porta cette attention *divine* plus loin, que durant le cours de la fameuse campagne dans laquelle il perdit la vie.

(4) Le Chevalier *Philippe Sidney* fut tué en 1586, dans une petite action qui se passa près de Zutphen entre les Anglois & les Espagnols. Une grande vertu, un esprit brillant, une érudition polie, des mœurs douces, formoient son caractere. Je rapporterai les expressions mêmes de Cambden. *Ex Anglis pauci desiderati, sed qui instar plurimorum Sidneius . . . glande femur trajectum . . . magno sui desiderio bonis relicto, in flore ætatis expiravit . . . Cui Leicestrius avunculus, in Angliam reversus, exequias magno apparatu & militari ritu in templo S. Pauli Londini solvit, Jacobus Rex Scotorum epitaphio parentavit; utraque Academia lacrymas consecravit, &c. . . . Hæc & ampliora viri virtus, ingenium splendidissimum, eruditio politissima, moresque suavissimi meruerunt.* Une tradition populaire dit que les Polonois avoient jetté les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne; mais cette tradition est en quelque façon desavouée par l'Auteur de sa vie, & elle ne s'accorde point avec les circonstances des tems. On trouve cette vie à la tête d'un Ouvrage du Chevalier Sidney, intitulé *l'Arcadie*, qui est un Roman estimé. C'est, pour me servir des expressions d'un Auteur Anglois, *un bôcage de morale & de politique.*

Eſt-ce leur vertu qui en eſt la cauſe? n'eſt ce point leur mépris de la vie? O jeune & cher *Digby* (1), l'objet de nos regrets, eſt-ce ta vertu (car les cieux n'en donnerent jamais davantage) qui t'a précipité dans le tombeau? Si c'eſt la vertu qui fait expirer le fils, pourquoi donc le pere vit-il comblé d'années & d'honneur? Pourquoi le ſaint Evêque de Marſeille reſpira-t-il un air pur, tandis que la nature languiſſoit, & que l'haleine des vents ſoufloit la mort? Ou pourquoi le ciel prolongeant des jours précieux pour les pauvres & pour moi, nous laiſſe-t-il ſi longtems une ſi tendre (2) mere; ſi toutefois on peut appeller un long terme celui de la vie?

(1) Fils du Seigneur de ce nom, mourut à la fleur de l'âge, regretté de tout le monde à cauſe de ſon caractere aimable & vertueux. *Pope* l'a immortaliſé par une Epitaphe.

(2) La mere de Mr. Pope vivoit encore lorſque ces épitres parurent; elle eſt morte en 1733, âgée de 93 ans. Elle étoit diſtinguée par ſa piété & par ſon amour pour les pauvres.

(3) Vous vous plaignez, ſemble dire notre Auteur, qu'un homme de bien ſoit ſujet à ces deux ſortes de maux. Mais voyons d'où ils tirent leur origine. Le mal eſt la ſuite néceſſaire d'un monde matériel tel que le nôtre: or il a déja été prouvé dans la premiere Epitre, que notre monde étoit le meilleur poſſible. Le mal moral a ſa ſource dans la volonté dépravée de l'Homme; donc ni l'un ni l'autre ne peuvent être imputés à Dieu.

(4) L'obſcurité qui ſe trouve dans ce paſſage, vient moins de l'expreſſion que du ſujet même. J'entens que quoique Dieu n'ait rien créé qui ne fût *bien*, cependant ce qui a été créé a été ſujet aux *changemens*, & c'eſt par ces *changemens*, qui ſont néceſſai-

(3) Qu'eſt-ce qui fait le mal phyſique, ou le mal moral ? L'un, les écarts de la nature ; & l'autre, les égaremens de la volonté. Dieu n'eſt l'Auteur d'aucun mal. Si l'on en conçoit bien la nature, on verra ou que le mal particulier eſt un bien général ; ou que tout changement en eſt ſuſceptible, qu'il échappe en quelque maniere à la nature (4), & qu'il fut rare & peu durable juſqu'à ce que l'homme eût tout perverti. Que le juſte Abel ſoit tué par Caïn, ou qu'un fils vertueux ſouffre les incommodités d'un ſang corrompu que lui a tranſmis un pere débauché, il n'y a pas plus de ſageſſe à ſe plaindre des cieux au ſujet de l'un qu'au ſujet de l'autre. Doit-on croire (5) que la Cauſe éternelle, ſemblable

Folie de vouloir que Dieu altere

rement de l'eſſence de toute créature, que le mal eſt arrivé ; il eſt en quelque façon échappé à la nature dans le cours des viciſſitudes ; l'homme qui s'en eſt infecté, l'a augmenté & l'a rendu durable. C'eſt à tort qu'on voudroit rejetter ſur l'Auteur de la création le mal qui n'exiſtoit point dans le tems de la création : il y a dans un tel ſentiment autant d'impiété que d'inconſiſtance, puiſqu'il tend à détruire l'exiſtence même de cet Etre infiniment parfait. En général, toutes les difficultés que l'on peut faire ſur l'origine du mal, partent d'un fol eſprit de curioſité, d'inquiétude & de préſomption, qui porte les hommes à vouloir pénétrer des myſteres impénétrables ; & l'on doit moins s'efforcer de les réſoudre, que travailler à guérir le vice du principe qui leur a donné naiſſance.

(5) Cette notion eſt confirmée par l'Ecriture Sainte, qui repréſente rarement les miracles comme opérés en faveur de celui qui en étoit l'objet, mais preſque toujours afin d'accréditer quelque diſpenſation extraordinaire de la Providence envers le genre-humain,

les loix générales en faveur d'un particulier.

à de foibles Princes, renversera ses loix pour quelques favoris?

(1) Faut-il que l'Etna brûlant, à la sommation du Philosophe, oublie ses tonnerres & rappelle ses feux? Que des impressions nouvelles se fassent ressentir dans l'air ou sur la mer, pour aider à la respiration du vertueux

(1) Par allusion au sort de ces deux grands Naturalistes, *Empédocle* & *Pline*, qui périrent l'un & l'autre, pour s'être trop approchés de l'*Etna* & du *Vésuve*.

(2) Mr. *Bethel* est un ami de Mr. *Pope*, homme d'une probité reconnue & d'une santé délicate.

(3) Pour faire connoître *Chartres*, je donnerai ici la traduction d'une note de Mr. *Pope*, que l'on trouve dans un autre endroit de ses ouvrages, où il parle de ce fameux scélérat. „ François Chartres fut un „ homme infame par toute sorte de vices. N'étant „ encore qu'Enseigne, il fut chassé de son Régiment „ pour une filouterie. Il fut ensuite banni de Bruxelles & chassé de Gand pour d'autres actions semblables. Après avoir fait cent friponneries au jeu, il „ se mit à prêter à grosse usure & aux conditions „ les plus onéreuses, accumulant intérêt sur intérêt, „ capital sur capital, & exigeant son payement avec „ une rigueur excessive la minute qu'il étoit exigible. „ En un mot, il amassa des biens immenses par une „ attention continuelle à profiter des vices, du besoin & de la folie des hommes. Il fit de sa demeure une de ces maisons, dont le nom seul est infame. Il fut condamné deux fois pour crime de viol, „ & pardonné; mais la derniere fois il lui en coûta „ des sommes considérables. Il mourut en Ecosse en „ 1731, âgé de 62 ans. A son enterrement la populace se mutina, son corps fut presque arraché du „ cercueil, & l'on jetta des chiens morts, &c. dans „ la fosse où il fut enterré. Le Docteur Arbuthnot a „ rendu justice à son caractere dans l'épitaphe suivante.

„ *Cy continue de pourrir le corps de François Chartres, qui persista avec une constance inflexible, & l'uniformité de vie la plus inimitable, en dépit de l'âge & des infirmités, dans la pratique de tous les vices humains, excepté la prodigalité & l'hypocrisie,* „ *son*

tueux (2) *Béthel?* Que dans un tremblement de terre les montagnes ébranlées n'obéiſſent point aux loix de la gravité, parce que tu ſerois accablé de leur poids? Ou qu'un vieux temple prêt à s'écroûler ſuſpende ſa chute pour la réſerver à (3) *Chartreſs?*

(4) Ce monde, ſi propre pour les méchans,

„ *ſon avarice inſatiable l'ayant préſervé de l'un, & ſon* „ *impudence ſans égale de l'autre. Remarquable & ſin-* „ *gulier par la dépravation conſtante & inaltérable de* „ *ſes mœurs, il ne le fut pas moins par le ſuccès avec* „ *lequel il accumula richeſſes ſur richeſſes: ſans com-* „ *merce ou profeſſion, ſans maniment de deniers pu-* „ *blics, ſans avoir eu l'occaſion de ſe laiſſer corrompre* „ *pour rendre aucun ſervice, il acquit, ou, pour mieux* „ *dire, il ſe créa à lui-même une fortune digne d'un* „ *Premier Miniſtre. Il fut la ſeule perſonne de ſon ſie-* „ *cle qui pût tromper ſous le maſque de l'honneur, &* „ *conſerver toute la baſſeſſe de ſon origine avec dix* „ *mille livres ſterling de rente. Ayant mille fois mé-* „ *rité le gibet pour les actions qu'il faiſoit journelle-* „ *ment, il y fut enfin condamné pour celle qu'il ne* „ *pouvoit plus faire. O lecteur indigné! ne penſe pas* „ *que cet exemple ſoit inutile au genre-humain. La* „ *Providence a connivé à ſes deſſeins exécrables, pour* „ *donner aux âges futurs une preuve éclatante, de* „ *combien peu de valeur les richeſſes les plus exorbi-* „ *tantes ſont aux yeux de Dieu, puiſqu'il en a comblé* „ *le plus indigne de tous les mortels.*

„ Le mérite de Chartreſs conſiſtoit en ſept mille „ livres ſterling de rente en terres, & cent mille li- „ vres ſterling d'argent comptant". *C'eſt environ* 160000 *livres tournois de rente, & deux millions* 300000 *livres d'argent comptant.*

(4) Ce ne ſont pas ſeulement les libertins qui ſe plaignent de n'être pas aſſez heureux: des hommes RELIGIEUX tiennent juſqu'à un certain point le même langage qu'eux. C'eſt ce qui arrive particuliérement à ceux d'entr'eux qui ont un grand zele pour ſon parti, ou pour telle ou telle ſecte. Ils ſont ſcandaliſés que les juſtes (car ils s'eſtiment eux-mêmes tels) qui doivent juger le monde, n'ayent pas une

ne vous contente donc point : imaginons-en un meilleur. Suppofons qu'il devienne un Royaume de juftes, & voyons d'abord comment ces juftes s'accorderont. Ils doivent mériter du ciel un foin particulier; mais quel autre que Dieu peut dire quels font les hommes juftes? L'un penfe que l'Efprit célefte eft defcendu dans Calvin, un autre croit qu'il a été un inftrument de l'enfer. Si Calvin partage le bonheur fuprême, ou fi le ciel lui fait reffentir le poids de fa verge vengereffe, l'un crie qu'il y a un Dieu, & l'autre crie qu'il n'y en a point. Ce qui choque celui-ci, édifie celui-là; un feul fyftême ne peut rendre tous les hommes heureux: les plus vertueux ont des inclinations différentes; ce qui récompenfe votre vertu, punit la mienne. TOUT CE QUI EST, EST BIEN. Il eft vrai que ce monde a été fait pour Céfar, mais il a auffi été fait pour Titus: & qui des deux fut le plus heureux? celui qui enchaîna fa patrie, ou celui dont les vertus foupiroient de la perte d'un jour écoulé fans faire du bien?

Mais, direz-vous, la vertu meurt quelquefois de faim, tandis que le vice regorge de

meilleure portion dans leur propre héritage. Notre Auteur répond que tous ceux qui font de pareilles plaintes, commencent d'abord par convenir qui font ces juftes dont ils veulent parler; qu'ils confiderent enfuite, qu'aucun d'eux ne fauroit nier que ce qui eft ne foit bien, & par conféquent qu'il leur convient, en qualité de juftes, de fe diftinguer par une fou-

biens. Que s'enſuit-il? Le pain eſt-il la récompenſe de la vertu? Le vice peut l'acquérir juſtement, c'eſt le prix du travail : le ſcélérat le mérite lorſqu'il laboure la terre; il le mérite lorſqu'il affronte les mers, où la folie combat pour des tyrans ou pour des richeſſes. L'homme de bien peut être foible, indolent: mais il n'aſpire point à l'opulence, il n'aſpire qu'au contentement. Suppoſé cependant qu'il ſoit riche, vos demandes ſerontelles finies? Non. „ Faudra-t-il que l'hom-„ me de bien manque de ſanté, qu'il man-„ que de pouvoir"? donnez-lui donc des richeſſes, de la puiſſance, & tous les biens de la Terre. *Vous voudrez encore quelque choſe de plus.* „ Pourquoi ce pouvoir eſt-il li-„ mité? pourquoi eſt-il un particulier, n'eſt-„ il point un Roi"? Mais pourquoi vouloir ce qui eſt extérieur, plutôt que ce qui eſt intérieur? Pourquoi l'homme n'eſt-il point un Dieu, & la Terre n'eſt-elle pas un Ciel? Qui demande & qui raiſonne ainſi, concevra avec peine que Dieu donne aſſez lorſqu'il peut donner plus. Sa puiſſance étant immenſe, les demandes le ſeront auſſi: dites, à quel degré dans la nature s'arrêteront-elles?

miſſion plus qu'ordinaire à la volonté de la Providence; enfin, que les vertueux, & les vicieux, (quel que ſoit le ſort de ceux que chaque ſecte appelle les fideles) partagent les biens extérieurs, dont, (ce qui acheve de réſoudre la difficulté) la meilleure part eſt pour les gens de bien.

Les biens extérieurs ne sont pas une vraie récompense. Ils sont souvent incompatibles avec la vertu, & souvent ils la détruisent.

Ce que rien sur la terre ne peut donner ni détruire, le calme de l'ame & la joie intérieure du cœur, c'est le prix de la vertu. En voudriez-vous fixer un meilleur, & donner à l'humilité un carosse à six chevaux? à la justice, l'épée du conquérant? à la vérité, tout l'apparat des Docteurs? & à l'amour du bien public, ce qui d'ordinaire le détruit, une couronne? Ces récompenses ne plairoient point à la vertu, ou la détruiroient. Combien de fois ont-elles corrompu (1) dans un âge avancé, les vertus que l'on avoit admirées dans la premiere fleur de la jeunesse?

Ils ne peuvent rendre heureux un homme sans vertu. Preuve de détail. Richesses.

Examinons: (2) Quelle réputation, quelle confiance, quel contentement les richesses peuvent-elles donner à l'homme de bien? Des Juges & des Parlemens ont été achetés à prix d'argent, mais l'estime & l'amour ne furent jamais à vendre. O quelle folie de croire qu'un homme de bien qui aime le genre-humain & qui en est aimé, dont la vie respire la santé, & dont la conscience est exemte de crime & de reproches, soit haï

(1) L'original porte qu'elles ont corrompu à *soixante ans* les vertus qu'on avoit admirées à *l'âge de vingt & un*, qui est celui où suivant les Loix d'Angleterre on entre en majorité.

(2) C'est-à-dire, tout ce que vous voulez que l'acquisition des richesses donne à un homme de bien, il l'avoit déja auparavant? n'étoit-il pas déja aimé, estimé, & content? Les sages & les vertueux l'honoroient, & il ne se mettoit guere en peine du mépris

de Dieu, parce que Dieu ne lui a pas donné mille guinées de rente!

L'honneur & la honte ne naiſſent point de notre condition. (3) Faites bien ce que vous devez faire, c'eſt en quoi conſiſte l'honneur. La fortune a mis quelque petite différence entre les hommes : l'un ſe carre dans ſes guenilles, & l'autre ſe démene dans ſes brocards; le Savetier dans ſon tablier de peau, l'Homme d'Egliſe dans ſa ſoutane, le Moine avec ſon froc, & le Roi avec ſa couronne. „ Mais, vous écrierez-vous, y a-t-il rien „ qui differe plus qu'une couronne & qu'un „ froc"? Oui, mon ami, l'homme ſage & l'homme fou. Qu'un Monarque agiſſe en Moine, & qu'un Homme d'Egliſe s'enivre en Savetier, vous trouverez que c'eſt le mérite qui fait l'homme éminent, & le manque de mérite qui fait l'homme vulgaire: car au-reſte que fait le tablier de l'un ou la ſoutane de l'autre? Dignités.

Les titres & les cordons ſont des diſtinctions que l'on peut acquérir par la faveur des Rois, ou par celle de leurs courtiſans. Ton ſang vanté depuis mille ans ou environ, Naiſſance.

des vicieux & des fous.

(3) Ce raiſonnement, qui eſt très-juſte, paroîtra étrange à ceux qui ont accoutumé de dire: „ Comme „ l'honneur eſt la récompenſe naturelle de la vertu, „ & la honte la juſte retribution du vice, l'équité de- „ mande que l'homme de bien ſoit riche, & qu'il n'y „ ait de riche que lui, l'honneur étant inſéparable- „ ment joint aux richeſſes, & la honte conſtamment „ attachée à la pauvreté."

peut avoir coulé de Lucrece en Lucrece; mais si c'est sur le mérite de tes peres que tu établis le tien, ne fais donc mention que de ceux qui furent grands-hommes & hommes de bien. Que si ton sang ancien, mais ignoble, a coulé dans des cœurs lâches, fût-ce depuis le déluge, va, prétens plutôt que ta famille est nouvelle, & n'annonce point que tes peres ont été si long-tems sans mérite. Rien au monde peut-il ennoblir des sots, des esclaves ou des lâches? hélas! non pas même tout le sang de tous les *Howards* (1).

Grandeurs. (2) Examine en suite la grandeur. Où se trouve-t-elle? Tu me répons: „ Parmi les „ héros & les politiques". Les héros sont tous les mêmes, on en convient assez, depuis le fou de Macédoine jusqu'à celui de Suede. Le but extravagant de toute leur vie est d'avoir le genre-humain pour ennemi, ou de devenir ennemis du genre-humain. Ils vont toujours en avant, sans retourner la tête sur leurs pas, ni regarder jamais au-delà de ce-

(1) Cette famille est très-illustre par sa noblesse. On y compte six Pairs du Royaume; le Duc de Norfolk. & les Comtes de Suffolk, de Berkshire, de Carlisle, de Stafford, & d'Effingham. Le Duc de Norfolk est le premier Duc d'Angleterre; la dignité de Grand-Maréchal, dont l'office est à peu près le même que celui de Connétable, est héréditaire dans ses descendans mâles.

(2) Notre Auteur observe, que, sans vertu, ni le Héros, ni le Politique, ne sauroient être grands. Quand même un pareil Héros ravageroit toute la terre habitable. & qu'un pareil Politique tromperoit tout le reste du genre-humain, sans en excepter un seul in-

lui qu'ils font. Les politiques ne ſe reſſemblent pas moins; tous ruſés, lents & circonſpects, ils cherchent à ſaiſir les hommes dans des momens inconſidérés: ce n'eſt point habileté en eux, c'eſt foibleſſe dans les autres. Mais en ſuppoſant même le ſuccès, que le héros faſſe des conquêtes & que le politique trompe, quelle abſurdité de confondre le crime & la grandeur! Leur prudence criminelle, ou leur bravoure inſenſée, ne prouve que d'autant plus leur folie ou leur lâcheté. Celui qui obtient une noble fin par de nobles moyens, ou qui y ſucombant rit dans l'exil ou dans les fers, ſoit qu'il regne comme le ſage Antonin, ou qu'il meure comme Socrate, celui-là eſt vraiment Grand.

Renommée.

Qu'eſt-ce que la renommée? cette vie imaginaire qui reſpire dans les autres (3). Objet au-delà de nous, qui l'eſt même avant notre mort. On ne jouit préciſément que de ce que l'on entend. Ce qui eſt ignoré, ſoit qu'il s'agiſſe de vous, Milord, ou de Cicé-

dividu, il n'y auroit pas une ombre de grandeur en eux: car ce n'eſt point le ſuccès qui conſtitue la vraie grandeur, mais le but qu'on ſe propoſe, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir.

(3) Nous voulons vivre dans l'idée des autres d'une vie imaginaire, & nous nous efforçons pour cela de paroître. Nous travaillons inceſſamment à embellir & conſerver cet être imaginaire, & négligeons le véritable.... Nous ſerions volontiers poltrons pour acquérir la réputation d'être vaillans. Grande marque du néant de notre propre être, de n'être pas ſatisfaits de l'un ſans l'autre, & de renoncer ſouvent à l'un pour l'autre. *Penſ. de Paſcal, ch.* 24.

ron, c'eſt la même choſe. Tout ce que la renommée nous fait ſentir, naît & ſe termine dans le petit cercle de nos amis ou de nos ennemis. Pour tous les autres, ce qui vit ou ce qui ne vit plus, eſt également une ombre, ſoit Eugene ou Céſar; ſoit qu'il brille ou qu'il ait brillé, en tels tems, en tels lieux, ſur le Rhin ou ſur le Rubicon. Un Bel-eſprit eſt bien peu de choſe, & un Général eſt un fléau. Peut-on les comparer à l'homme de bien, le plus noble ouvrage de Dieu? La renommée peut ſeulement ſouſtraire à la mort le nom d'un ſcélérat, ainſi que la juſtice préſerve ſon corps du tombeau; ce qu'il eût mieux valu enſévelir dans l'oubli, reſte expoſé pour empeſter les autres hommes. Toute réputation qui ne provient pas d'un vrai mérite, eſt étrangere: ſon encens porte à la tête, mais il ne pénetre pas juſqu'au cœur. Une heure d'approbation intérieure l'emporte ſur des années d'acclamations d'une populace ſottement épriſe. Marcellus exilé reſſentoit de plus véritables joies, que Céſar ſuivi d'un Sénat adulateur.

Talens ſupérieurs.

Quels avantages réſultent des talens ſupérieurs?

(1) Ceci ne contredit pas ce qu'il avoit avancé au commencement de cette Epitre: il y dit, en s'adreſſant à ſon ami, *le bonheur, fuyant les Monarques, habite avec toi.* Mais ce n'eſt point en conſéquence de ſon habileté & de ſes connoiſſances ſupérieures

rieurs? Milord, dites-nous, car vous le pouvez, ce que c'eſt que d'être habile. C'eſt de connoître combien peu nous pouvons ſavoir, d'appercevoir toutes les fautes des autres, & de ſentir les ſiennes propres. Condamné à débrouiller les affaires, ou a reſtaurer les arts, ſans ſecond ou ſans juge, voulez-vous montrer des vérités, ou ſauver un pays qui s'abîme? Tout le monde craint, perſonne ne vous aide, & peu vous comprennent. (1) O triſte prééminence de ſe ſentir au-deſſus des foibleſſes de la vie, & des conſolations qu'elle offre!

Les hommes ſont malheureux avec la poſſeſſion de tous ces biens.

Qu'on examine donc à fond tous ces différens avantages; toute compenſation faite, voyez quel en eſt le réſultat: combien sûrement pour acquérir l'un on doit perdre de l'autre, s'il n'eſt totalement perdu; combien ils ſont peu compatibles avec d'autres biens plus eſſentiels: combien on riſque ſouvent la vie pour eux, & toujours le repos. Examinez mûrement, & s'ils peuvent encore exciter votre envie, voyez à qui le hazard les donne; voudriez-vous vous changer pour eux? Si vous êtes aſſez ſimple que de ſoupirer pour un cordon, obſervez quel-

qu'il le déclare heureux : c'eſt parce qu'il le ſuppoſe vertueux : car tout homme qui entreprendra, ſans vertu, de parvenir au bonheur, par la route des talens ſupérieurs, ſe donnera des peines inutiles, & n'obligera que des envieux & des ingrats, en leur ſacrifiant le peu de contentement dont il auroit pu jouir.

le grace il donne au Lord *Umbra* & au Chevalier *Billy*. Si l'or, cette boue jaune, fait la passion de votre vie, jettez seulement les yeux sur *Gripus* ou sur sa femme. Si les talens vous flattent, réfléchissez combien a brillé *Bacon* (1), le plus habile, le plus éclairé, & le plus méprisable des hommes. (2) Si vous êtes épris d'un nom fameux, voyez *Cromwel* condamné à une renommée éternelle. Si l'union de tous ces prétendus biens excite votre ambition, lisez l'histoire ancienne, & apprenez d'elle à les mépriser tous. Voyez y dans les hommes comblés de richesses, de dignités, de réputation & de grandeur, la fausseté de tous ces divers biens qui devoient les rendre parfaitement heureux. O *s'écrie-t-on*, quel excès de bonheur, de régner dans le cœur d'un Roi, ou d'être admis entre les bras d'une Reine! *Quel bonheur, hélas! Voyez ces esprits ambitieux n'être parvenus à cette haute confiance*, l'un que pour perdre son maître, & l'au-

(1) Les ouvrages de François Bacon feront à jamais l'admiration de la postérité. Ce savant homme réunissoit le plus haut degré de sagacité, de pénétration & de discernement, à un goût délicat & à une connoissance universelle. Etant Chancelier d'Angleterre, il fut accusé de s'être laissé corrompre dans l'administration de la Justice; on découvrit des bassesses infames qu'il avoua: il fut dépouillé de sa dignité, & déclaré incapable d'avoir place à l'avenir dans la Chambre des Seigneurs, quoiqu'il eût été créé & qu'il continuât d'être Baron de Vérulam & Vicomte de Saint-Alban.

(2) Les noms les plus fameux s'oublient, ou font

tre pour trahir ſa maîtreſſe. Obſervez par quelles démarches indignes leur gloire s'augmente, ſemblable à la fiere Veniſe qui s'éleve d'un marais fangeux. Leur crime & leur grandeur avancent d'un pas égal, & ce qui produit leur héroïſme détruit l'humanité. On voit ſur le front les lauriers de l'Europe, mais ou teints de ſang, ou indignement troqués pour de l'or. Caſſés de travaux, plongés dans la molleſſe, fameux par le pillage des provinces, ils vivent couverts d'infamie. O malheureuſes richeſſes à qui nulle action généreuſe n'a donné de l'éclat, & que nulle ſplendeur n'a préſervées de la honte & de l'opprobre! Quel eſt le bonheur qui termine enfin leur carriere? Au milieu des ombres pompeuſes qui les environnent, leur ſommeil eſt troublé par le ſpectre de quelque mignon avide, ou d'une femme impérieuſe qui envahit ces ſuperbes arcades, monumens de leurs trophées, & ces vaſtes ſalons où la vanité a repréſenté l'hiſtoire de

ignorés. *Sacheverel*, dans ſon voyage d'*Icolumbkill*, décrivant l'Egliſe du lieu, dit, que „ dans un coin „ ſe trouve un petit enclos, où étoient les monu- „ mens des Rois de différentes régions, comme d'*E-* „ *coſſe*, d'*Irlande*, de *Norvege*, & de l'*Ile de Man*. „ Ce monument (me dit la perſonne qui me faiſoit „ voir l'Egliſe, en m'indiquant une pierre fort com- „ mune) eſt le tombeau du grand T E A G U E, Roi „ d'*Irlande*. Je n'avois jamais entendu parler de ce „ Roi, & ne pus m'empêcher de faire des réflexions „ ſur la grandeur humaine, qui ſouvent n'aboutit „ qu'à un ſépulcre ordinaire, & à un ſimple *nom*."

leur vie. Hélas! qu'on ne se laisse point éblouir par l'éclat de leur midi; qu'on le compare à l'obscurité de leur matin & de leur soir. Tout le résultat de leur grande renommée n'est qu'un songe, où leur gloire est confondue avec leur honte.

La vertu seule constitue un bonheur dont l'objet est universel & éterne[1].

Connoissons donc cette vérité, & la connoissance en suffit à l'homme, qu'IL N'Y A D'AUTRE BONHEUR ICI-BAS QUE LA VERTU; le seul point où la félicité humaine soit fixée, & qui fasse goûter le bien sans le mêlange du mal. La vertu seule donne au mérite de constans retours; elle seule trouve un plaisir égal dans le bien qu'elle reçoit & dans celui qu'elle fait: la joie la plus sensible accompagne ses succès, & ses revers sont exemts de chagrin; elle sait se trouver au milieu de l'abondance sans satiété; & c'est dans l'épreuve de l'adversité que l'on en ressent la douceur avec le plus de complaisance. Les ris que la folie insensible fait éclater dans ses fausses joies, sont beaucoup moins agréables que les pleurs mêmes de la vertu. Elle extrait du bien de tous les objets, en acquiert de tous les endroits; elle s'exerce toujours, jamais n'est fatiguée; elle n'est point enflée de la chu-

(1) Après avoir prouvé d'une maniere *négative*, que le bonheur consiste dans la vertu, en faisant voir qu'il ne peut consister en aucune autre chose, il démontre la même vérité *positivement*, par l'énumération de toutes les propriétés de la vertu, qui contribuent toutes à augmenter le bonheur humain; & in-

te d'un autre homme, ni abattue de son élévation: elle n'a rien à desirer, tous ses souhaits sont accomplis, puisque par rapport à la vertu, en souhaiter davantage, c'est l'obtenir.

(1) C'est le seul bonheur que les cieux puissent donner à tous. Il suffit de penser, pour le connoître; & de sentir, pour le goûter. Pauvre dans le sein des richesses, imbu de science sans en être éclairé, le méchant ne peut y atteindre; l'homme de bien au-contraire le trouve sans le chercher. Exemt de tout assujettissement à aucune secte, il ne suit point une route particuliere, mais il s'éleve par l'inspection de la nature au Dieu de la nature; il n'abandonne jamais cette chaîne qui lie le grand systême, qui joint le ciel & la terre, le mortel & le divin. Il voit que dans cette chaîne aucun être ne peut être heureux, que ce bonheur n'en affecte quelques autres au-dessus, quelques autres au-dessous. Il apprend de l'union de ce grand Tout, le premier & le dernier but de l'ame humaine; il connoît enfin que la foi, les loix, & la morale, ont leur principe & leur fin dans l'amour de Dieu & dans celui de l'homme.

(2) Lui seul éprouve la douceur de l'es-

fere delà, que comme la vertu est à la portée de chaque homme, le bonheur l'est pareillement.

(2) PLATON, dans son premier livre de la République, s'exprime en ces termes: „ Celui, dont la „ conscience ne lui fait aucun reproche, a la douce „ *Espérance* pour sa compagne, & pour sa consola-

pérance : elle le conduit de degré en degré, & dans ces progrès, se développant de plus en plus à son ame, elle s'unit enfin à la foi : alors sans d'autres bornes que l'infini, elle lui présente un bonheur qui l'absorbe tout entier. Il voit pourquoi la nature a donné à l'homme seul l'espérance d'un bonheur connu, & de la foi pour un bonheur inconnu ; elle, qui n'a donné envain aucune impression aux autres créatures, car ce qu'elles cherchent elles le trouvent. O sagesse admirable de ses distributions, qui par-là unit dans l'homme le plus grand bonheur à la plus grande vertu, lui présentant tout-à-la-fois la brillante perspective de son propre bonheur, & le plus puissant motif pour contribuer à celui des autres.

La perfection du bonheur consiste dans l'amour de Dieu & dans celui des autres hommes.

L'amour-propre élevant ainsi nos sentimens de nous jusqu'à l'amour des hommes, & graduellement jusqu'à celui de Dieu, nous fait trouver notre bonheur dans celui de notre prochain. Est-ce trop peu pour ton cœur généreusement illimité ? Donne-lui une plus vaste carriere, & étens ta générosité jusqu'à tes ennemis. Ne fais qu'un systême de bienveillance de tous les mondes, de tous

„ tion dans un âge avancé, suivant *Pindare*. Car ce „ grand Poëte, ô *Socrate*, dit très-élégamment, que „ celui qui mere une vie juste & vertueuse, a tou- „ jours l'aimable *Espérance* pour compagne, laquelle „ remplit son cœur de joie, & est le soutien & la „ consolation de sa vieillesse. *L'Espérance*, la plus „ puissante des Divinités, puisqu'elle gouverne con-

les êtres raifonnables, de tous ceux qui ont vie & fentiment; d'autant plus heureux que tu feras plus généreux, le plus haut degré de bonheur n'étant que le plus haut degré de charité.

L'amour de Dieu defcend du tout aux parties; celui de l'homme doit s'élever des individus au tout. L'amour-propre ne fert qu'à réveiller l'ame vertueufe, femblable à un petit caillou qui jetté dans une eau paifible fait naître autour du centre qu'il a mis en mouvement, un petit cercle qui enfuite s'étend, devient plus grand, & encore plus grand. Il embraffe d'abord parent, ami, voifin; puis la patrie, & enfuite tout le genre-humain : les épanchemens de l'ame s'étendent de plus en plus, & comprennent enfin tous les êtres de toute efpece. La terre rit de toutes parts, une bienveillance fans bornes produit un bonheur général; & le ciel, dans le cœur de l'homme généreux, contemple fon image.

Allons donc, mon ami, mon génie; pourfuivons, ô maître du Poëte & du Poëme! Tandis que ma mufe s'abaiffe aux baffes paffions de l'homme, ou remonte à leurs fins

„ ftamment le caractere toujours changeant des foi„ bles mortels".

Euripide s'exprime à peu près de-même dans fon *Hercule furieux* vs. 105. „ C'eft un homme de bien „ que celui dans le fein duquel il y a une *fource éter-* „ *nelle d'efpérance*. Mais être *fans efpérance dans le* „ *monde*, eft la portion du méchant".

glorieuses; que semblable à toi, profond dans la connoissance des variétés de la nature, je puisse tomber avec dignité & m'élever avec modération; que formé par tes discours, j'apprenne à passer heureusement du grave à l'enjoué, du vif au sévere; à être exact avec feu, éloquent sans contrainte, à raisonner avec solidité, ou plaire avec délicatesse. O tandis que ton nom vogue sur les cours du tems, recueillant à pleines voiles toute sa renommée, ma petite barque pourra-t-elle suivre le triomphe, & partager le soufle favorable? Lorsque les Hommes d'Etat, les Héros & les Rois reposeront dans la poussiere, eux dont les fils rougiront que leurs peres ayent été tes ennemis, mes vers apprendront-ils à la postérité que tu fus mon guide, mon philosophe & mon ami; qu'excité par toi, ma muse quitta les sons pour s'élever aux choses, & passa de l'imagination au cœur; qu'au-lieu de l'éclat trompeur de l'esprit, elle fit briller la lumiere de la nature, faisant voir à l'orgueil qui s'abuse, que TOUT CE QUI EST, EST BIEN; que la RAISON & la PASSION sont données pour une seule grande fin; que le véritable AMOUR-PROPRE & L'AMOUR-SOCIAL sont le même; que la VERTU seule fait ici-bas notre BONHEUR; & que le grand objet de nos connoissances est de NOUS CONNOÎTRE NOUS-MEMES.

Fin de l'Essai sur l'Homme.

LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme en général, & par rapport à l'Univers. La Raison ne peut juger de l'Homme, qu'en le considérant comme destiné à habiter ce Monde visible. L'ignorance où nous sommes du rapport de ce Monde avec les autres parties qui composent l'Univers, est la source de nos plaintes contre la Providence. Folie & injustice de ces plaintes. Pour sentir la sagesse de Dieu dans la formation de l'Homme, il faudroit comprendre toute l'économie des desseins de Dieu. Impossibilité où l'Esprit Humain est de pénétrer cette économie. Il en connoît cependant assez, pour voir que l'Homme a toute la perfection qui convient au rang & à la place qu'il occupe parmi les Etres créés. C'est en partie sur l'ignorance des événemens futurs, & en partie sur l'espérance du bonheur à venir, qu'est fondé son bonheur présent. Ses erreurs & sa misere viennent d'un orgueil démesuré, qui aspire à des connoissances & à des perfections dont l'Humanité n'est pas capable. Il se regarde comme l'objet final de la Création, & veut dans le Monde Moral une perfection qui n'est point dans le Monde Physique, & qui ne peut être dans les choses créées. Il ambitionne tout à la fois les perfections des Anges, & les qualités corporelles des Bêtes. Plus de finesse, plus de sensibilité dans les organes de ses sens, le rendroit misérable. Dans l'Univers visible il y a un ordre, une gradation de perfections entre les Créatures, d'où résulte une subordonation des unes aux autres, & de toutes les Créatures à l'Homme. Gradation de sentiment, d'instinct, de pensée, de réflexion & de raison.

La Raiſon donne à l'Homme la ſupériorité ſur tous les autres Animaux, & le dédommage bien des qualités qu'ils ont au-deſſus de lui. L'union, le bonheur & la conſervation de toutes les Créatures, & même de l'Univers, dépend de l'ordre, de la gradation, & de la ſubordination qui regne entre elles & entre les parties qui forment l'Univers. Le moindre dérangement dans une ſeule de ſes parties, entraîneroit la deſtruction du tout. Il en faut donc conclure que tout ce qui eſt, eſt bien; que l'Homme eſt auſſi parfait, auſſi heureux qu'il peut être; & que tant par rapport à ſon état préſent, qu'à ſon état futur, il doit ſe réſigner entiérement aux ordres de la Providence.



LES PRINCIPES
DE LA MORALE,
OU
ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE PREMIERE.

SORS de l'enchantement, Milord (1), laiſſe au vulgaire
Le ſéduiſant eſpoir d'un bien imaginaire.
Fuis le faſte des Cours, les honneurs, les plaiſirs;
Ils ne méritent point de fixer tes déſirs.
Eſt-ce à toi de groſſir cette foule importune,
Qui court auprès des Rois encenſer la fortune?
Viens, un plus grand objet, des ſoins plus importans
Doivent de notre vie occuper les inſtans.
Ce grand objet, c'eſt l'Homme, étonnant labyrinte,
Où d'un plan régulier l'œil reconnoît l'empreinte;
Champ fécond, mais ſauvage, où par de ſages lois
La Roſe & le Chardon fleuriſſent à la fois.
Voyons à quel deſſein le Ciel nous a fait naître;
Que l'Homme dans mes Vers apprenne à ſe connoître;
De ſon cœur ténebreux ſondons la profondeur,
Juſques dans ſa baſſeſſe admirons ſa grandeur.

(1) Henri Saint-Jean Comte de Bolingbroke, ci-devant Secrétaire & Miniſtre-d'Etat de la Reine Anne. On peut voir l'éloge de ce Seigneur, à la fin de la quatrieme Epitre.

L'un fier de ſes talens, enflé de ſa ſcience,
Ne croit rien d'impoſſible à ſon intelligence.
Pour ces dons précieux l'autre plein de mépris,
De ſa propre raiſon ſemble ignorer le prix.
Rappellons-les tous deux à ſa lumiere pure,
Et cherchons les ſentiers où marche la nature.
Que par nous éclairé ſur ſes vrais intérêts,
L'Homme rougiſſe enfin de ſes vœux indiſcrets.
Qu'il reconnoiſſe ici ſes vertus & ſes vices;
Et bravant de l'erreur les dangereux caprices,
Contre les vains diſcours de l'aveugle Mortel,
Eſſayons de venger les Loix de l'Eternel.
Si tu veux éviter les écueils ordinaires,
Où ſe briſe l'orgueil des Eſprits téméraires,
Sur des Mondes ſans nombre éloignés de tes yeux,
Garde-toi de porter des regards curieux;
Cherche Dieu dans ce Monde, où ſa vive lumiere
S'offre de toutes parts à ta foible paupiere.
Tu ne peux d'un regard voir les reſſorts divers,
Dont le parfait concert entretient l'Univers;
Pénétrer par quel art la Puiſſance Suprême,
Des Tourbillons errans a réglé le ſyſtême;
Parcourir les Soleils, les Globes radieux,
Et les Etres divers qui rempliſſent les Cieux:
Et tu veux des Decrets qui formerent le Monde,
Comprendre clairement la ſageſſe profonde?
Dans les liens du corps ton eſprit arrêté,
Au céleſte Conſeil a-t-il donc aſſiſté?
Eſt-ce une main divine, ou toi, foibleſſe humaine,
Qui formas, qui ſoutiens cette inviſible chaîne,

Dont l'effort inſenſible attire tous les corps,
Et qui les attirant dirige leurs reſſorts?
Préſomptueux Mortel! ta raiſon inquiete,
Voudroit approfondir quelle cauſe ſecrete
T'a formé ſi petit, ſi foible, & ſi borné.
Mais d'abord, apprens-moi, pourquoi tu n'es pas né
Plus foible, plus petit, plus borné dans tes vues?
Fais-moi ſentir pourquoi juſques au ſein des nues,
Les Chênes élevant leurs ſuperbes rameaux,
Laiſſent ramper ſous eux les foibles Arbriſſeaux?
Tu vois de Jupiter les brillans Satellites,
Dis, par quelle raiſon fixés dans leurs limites,
De l'Aſtre qui les guide ils n'ont pas la grandeur?
Si des Decrets Divins la ſage profondeur
Au plan le plus parfait donnant la préférence,
Doit enfanter un Monde où brille ſa puiſſance;
Où, quoique ſéparé, rien ne ſoit déſuni;
Où croiſſant par degrés juſques à l'infini,
Les Etres différens, ſans laiſſer d'intervale,
Gardent dans leurs progrès une juſteſſe égale:
Si pour remplir ce tout que Dieu forme à ſon gré,
Parmi les animaux l'Homme occupe un degré,
Le ſeul point eſt de voir ſi le Ciel équitable
L'a placé dans un rang qui lui ſoit convenable.
Dans l'Homme tel qu'il eſt, ce qui paroît un mal,
Eſt la ſource d'un bien dans l'ordre général.
L'œil, qui ne voit d'un tout qu'une ſeule partie,
Pourra-t-il la juger bien ou mal aſſortie?
Lorſque le fier Courſier ſaura pour quel deſſein
L'Homme l'aſſujettit à recevoir un frein,

Précipite ſa courſe au travers de la plaine,
Le modere à ſon gré quand la fougue l'entraîne;
Lorſque le Bœuf tardif preſſé par l'aiguillon,
Saura pour quel uſage il ouvre un dur ſillon,
Par quel noble deſtin couronné de guirlandes,
Du Peuple de Memphis il reçoit les offrandes;
Nos eſprits affranchis de folles viſions,
Ne verront plus en nous de contradictions;
L'orgueil humain alors aura droit de connoître,
Pourquoi de ſes penchans & l'eſclave & le maître,
Avec tant de foibleſſe il joint tant de grandeur;
Pourquoi toujours en guerre avec ſon propre cœur,
Tantôt il ſe rabaiſſe au-deſſous de lui-même,
Et s'éleve tantôt juſqu'à l'Etre Suprême.

Ne ſoutenez donc plus que l'Homme eſt imparfait.
Le Ciel l'a formé tel qu'il doit être en effet.
Tout annonce dans lui la ſageſſe profonde
Du Dieu qui l'a créé pour habiter ce Monde.
Un état plus parfait ne lui conviendroit point;
Son tems n'eſt qu'un moment, ſon eſpace qu'un point.

Au milieu des tranſports que ton orgueil t'inſpire,
Dans le ſombre avenir tu voudrois pouvoir lire.
De nuages épais pour toi toujours couvert,
Le Livre du Deſtin pour Dieu ſeul eſt ouvert.
Ce qu'il cache à la Brute, à l'Homme il le révele;
Et ce qu'il cache à l'Homme, à l'Ange il le décele.
Quel Etre ici pourroit ſans cette obſcurité,
Couler ſes triſtes jours avec tranquilité?
Cet innocent Agneau que ta faim meurtriere
Condamnera ce ſoir à perdre la lumiere,

S'il

S'il avoit ta raiſon, s'il prévoyoit ſon ſort,
Dans une paix tranquile attendroit-il la mort?
Juſqu'à l'inſtant fatal qui termine ſa vie,
Il paît en bondiſſant l'herbe tendre & fleurie;
Sans crainte, ſans ſoupçon, au milieu du danger,
Il careſſe la main qui le doit égorger.
Heureux aveuglement! heureuſe incertitude,
Qui cache l'avenir à notre inquiétude!
Miſtere que le Ciel renferme dans ſon ſein,
Pour conduire tout Etre à remplir ſon deſtin!
Ainſi tout obéit à ce pouvoir immenſe,
Qui peſe l'Univers en ſa juſte balance;
Qui voit d'un œil égal, dans un parfait repos,
Un Paſſereau tomber, ou périr un Héros;
Des Nuages légers en vapeurs ſe réſoudre,
Ou des Cieux ébranlés à grand bruit ſe diſſoudre;
De fragiles Roſeaux plier au gré du vent,
Ou des Mondes entiers rentrer dans le néant.
Joignons donc à l'eſpoir une humble défiance,
Et craignons les écarts où jette la ſcience;
Attendons que la mort, ce Maître univerſel,
Découvre à nos eſprits les Loix de l'Eternel.
Regarde l'Indien, dont l'eſprit ſans culture,
N'a point l'art d'altérer les dons de la nature;
Il voit Dieu dans les airs, il l'entend dans les vents;
Son ſavoir ne va point au-delà de ſes ſens.
Il s'arrête avec eux aux ſeules apparences.
Sa raiſon n'étend point ſes foibles connoiſſances
Au-delà du Soleil, & des corps radieux,
Que ſon œil apperçoit dans la voûte des Cieux.

Cependant ſecouru par la ſimple nature,
Pour tromper ſes ennuis, il croit, il ſe figure
Un ſéjour plus heureux conforme à ſes deſirs,
Où, ſans aucun mêlange, il attend des plaiſirs.
Au-delà de ces Monts qui terminent ſa vue,
Il imagine un Monde, une Terre inconnue,
Que de vaſtes Forêts mettront en ſûreté
Contre les attentats d'un Vainqueur redouté.
Il ſe peint dans les Mers une Ile fortunée,
Où maître de lui-même & de ſa deſtinée,
Quelque Dieu bienfaiſant enfin rompra ſes fers,
Et le conſolera des maux qu'il a ſoufferts.
Les Eſprits infernaux, dans l'horreur des ténebres
Ne l'y troubleront plus ſous des formes funebres;
Dans ces paiſibles lieux les armes des Chrétiens,
N'iront plus lui ravir ſon repos ni ſes biens.
Il ne deſire point cette céleſte flamme
Qui des purs Séraphins dévore & nourrit l'ame:
Mais content d'exiſter, il attend l'heureux jour,
Où porté tout à coup dans un autre ſéjour,
Il ira jouïſſant d'une plus douce vie,
Habiter des Humains la commune patrie.
Va, plus ſage que lui dans ta prévention,
Imaginer en tout quelque imperfection;
Prends follement en main ton injuſte balance;
Parle, éleve ta voix contre la Providence.
Dis que le Créateur, en ſes dons inégal,
Là te paroît avare, ici trop libéral;
Renverſe pour toi ſeul les loix de la Nature,
Fais divers changemens en chaque créature;

Arbitre souverain des biens & des plaisirs,
Réforme l'Univers au gré de tes desirs;
Ose accuser du Ciel l'éternelle sagesse,
S'il n'épuise pour toi ses soins & sa tendresse;
S'il ne joint aux faveurs que te fait sa bonté,
L'irrévocable sceau de l'immortalité;
Sois le Dieu de ton Dieu, ne suis que ton caprice,
Place-toi sur son Trône, & juge sa Justice.
Aveugle en ses desirs, l'orgueil ambitieux
Veut sortir de sa sphere & s'élever aux Cieux;
L'orgueil de toute erreur fut la cause premiere;
Les Anges éblouïs par sa fausse lumiere,
Au Dieu qui les créa voulurent s'égaler;
Aux Anges à son tour l'Homme veut ressembler.
Changer l'ordre établi par la Cause Suprême,
C'est prétendre comme eux s'égaler à Dieu-même.
Pourquoi se présentant à nos yeux tour à tour
Les Astres dans les Cieux brillent-ils nuit & jour?
Pourquoi sur ses pivots la Terre inébranlable,
Offre-t-elle par-tout l'utile & l'agréable?
„ Je suis, répond l'orgueil, l'objet de tous ces dons;
„ La Nature pour moi dans ses efforts féconds,
„ Sans jamais s'épuiser, veille, conçoit, enfante;
„ C'est pour mes seuls besoins que sa main bienfaisante,
„ Fertilise les champs, embellit les jardins,
„ Fait éclôre la rose & mûrir les raisins;
„ Les mines, les métaux, les trésors de la Terre,
„ Sont des biens que pour moi dans son sein elle enser-
„ Les vents impétueux qui soulevent les mers, (re;
„ Sont faits pour me porter en des climats divers;

„ Ce Soleil qui fournit ſa brillante carriere,
„ Ne répand que pour moi ſes feux & ſa lumiere;
„ Et ce vaſte Univers, mon ſuperbe palais,
„ M'offre un trône éclatant dont les Cieux ſont le dais.
Mais lorſqu'un Vent porté ſur ſes aîles rapides
Souffle de toutes parts des vapeurs homicides;
Lorſque la Terre ouvrant ſes gouffres redoutés,
Avec leurs habitans engloutit les cités;
Lorſque pour ſubmerger des Nations entieres,
La Mer s'enfle, mugit, & force ſes barrieres;
Lorſque tout eſt en bute à de ſi rudes coups,
Répondez, la Nature agit-elle pour vous?
„ Oui ſans-doute, toujours la Cauſe Univerſelle
„ A ſes premieres loix attentive & fidelle,
„ De l'ordre général maintenant le lien,
„ Permet un mal léger pour produire un grand bien;
„ Si des exceptions, rares & paſſageres,
„ Dérangent de ſon cours les regles ordinaires,
„ Ce déſordre apparent l'entretient en effet.
„ Eſt-il rien ici-bas qui puiſſe être parfait?
Pour tout Etre créé cette regle eſt égale.
L'Homme doit-il ſortir de la loi générale,
Si tout dans l'Univers ſujet au changement,
Se combat, ſe détruit, & change inceſſamment?
Si de l'Etre Eternel la ſageſſe infinie
Du Monde par le trouble entretient l'harmonie,
Pourquoi prétendez-vous qu'exemt de paſſions,
L'Homme ſoit inſenſible à leurs impreſſions?
Si l'ordre eſt affermi par d'affreuſes tempêtes,
Pourquoi donc croirez-vous que de coupables têtes,

Qu'un Néron, qu'un Cromwel, puiſſent le renverſer?
C'eſt un ſecret orgueil qui vous le fait penſer.
Mais Dieu ne peut-il pas aſſujettir le vice
A ſervir aux deſſeins formés par ſa juſtice?
La raiſon doit porter un jugement égal
Sur l'ordre naturel, & ſur l'ordre moral.
Le Ciel, dans le premier, vous paroît équitable,
Pourquoi dans le ſecond ſeroit-il condamnable?
Sur ces points au-deſſus de notre entendement,
L'eſprit ne peut former qu'un vain raiſonnement.
A ſuivre nos projets tout ſeroit en ce Monde
Dans un concert parfait, dans une paix profonde.
Nous voudrions que l'Homme, ami de la vertu,
De deſirs vicieux ne fût point combattu;
Que l'air ne fût jamais obſcurci de nuages,
Ni le calme des mers troublé par des orages;
Et que le cœur conduit par la loi du devoir,
Jamais des paſſions ne ſentît le pouvoir.
Mais des fiers Elémens l'éternelle diſcorde
Fait que le Monde entier ſe conſerve & s'accorde;
Et ſans les paſſions qui viennent l'agiter,
L'Homme inſenſible à tout pourroit-il ſubſiſter?
Mais quel eſt ſon objet? que ſes vœux ſont étranges!
Quelquefois affligé d'être au-deſſous des Anges,
Il aſpire à leur ſort; que dis-je! ſes ſouhaits,
S'il n'eſt encor plus grand, ne ſont point ſatisfaits.
Quelquefois peu content des dons de la Nature,
Il ſe plaint que de l'Ours il n'a pas la fourrure,
La viteſſe du Cerf, la force du Taureau.
Homme trop aveuglé! toi, qui dès le berceau,

Crois que les Animaux sont faits pour ton usage,
Quand tous leurs attributs deviendroient ton partage,
Par les dons que le Ciel a répandu sur eux,
Serois-tu plus parfait, serois-tu plus heureux ?
De leurs corps différens l'admirable structure,
Annonce la bonté de la sage Nature.
Libérale pour tous, mais sans profusion,
Elle a pour chacun d'eux la même attention.
Dans l'un l'agilité compense la foiblesse;
L'autre a reçu la force au défaut de l'adresse;
Et mesurant en eux les secours aux besoins,
Le Créateur fait voir sa sagesse & ses soins.
Il forma leurs ressorts, il régla leur figure;
Sur les diverses fins qu'ils ont dans la Nature,
L'Insecte le plus vil, le plus lourd Animal,
Ont pour y parvenir un avantage égal:
Chacun d'eux est heureux, & jouït de la vie,
Sans que l'état d'un autre attire son envie.
Pour oser accuser le Ciel de dureté,
De la commune loi l'Homme est-il excepté?
Quoi! l'Homme qui se dit & sage & raisonnable,
Mécontent de son sort, vivra seul misérable?
S'il ne possède tout, il croira n'avoir rien.
Homme, pour être heureux, tu n'as qu'un seul moyen:
C'est de vivre content des dons de la Nature,
Et de te conformer à leur juste mesure.

REMARQUES.

Vers 265. [*Dans l'un l'agilité compense la foiblesse.*] C'est un axiôme reconnu par tous les Anatomistes, dit l'Auteur, que l'agilité des Animaux diminue à proportion de leur force, com-

Si l'œil du microſcope imitant les effets,
Dans le même degré groſſiſſoit les objets,
De quoi nous ſerviroit une ſemblable vue?
Sur de petits objets bornant ſon étendue,
L'œil verroit d'un Ciron les reſſorts curieux,
Et ne jouïroit plus du ſpectacle des Cieux.
Donnez à tous les ſens plus de délicateſſe,
Du toucher par degrés augmentez la fineſſe;
Senſible au moindre choc, tremblant au moindre effort,
L'Homme craindroit toujours la douleur ou la mort;
Que des corps odorans les fleches inviſibles
Fiſſent ſur le cerveau des effets plus ſenſibles,
Des parfums les plus doux la violente odeur
Deviendroit le tourment de la tête & du cœur.
D'un ſentiment plus vif ſi l'oreille munie
Des Spheres dans leurs cours entendoit l'harmonie,
Comment parmi ce bruit trouver quelques plaiſirs
Au murmure des Eaux, au ſouffle des Zéphirs?
Reconnoiſſez enfin la Sageſſe Eternelle
Dans les dons qu'en naiſſant chaque Etre reçoit d'elle:
Dans ceux qu'elle refuſe, adorez ſa bonté.
  Parmi les Animaux, quelle diverſité!
Quelle gradation trouvons-nous établie,
Depuis les Vermiſſeaux dont la Terre eſt remplie,
Juſqu'à l'Homme, ce Chef, ce Roi de l'Univers,
Entre leurs facultés que de degrés divers!

REMARQUES.

me leur force au-contraire augmente à proportion qu'ils ont moins d'agilité.

Sous les voiles obſcurs qui couvrent ſa paupiere,
La Taupe ne peut voir l'éclat de la lumiere;
Mais rien n'échappe au Linx, à ſes yeux pénétrans
Les corps les plus épais deviennent tranſparens.
Dans l'ombre de la nuit par le ſeul bruit guidée,
La Lionne pourſuit la Biche intimidée.
L'odorat dans le Chien par un promt jugement,
Sur d'inviſibles pas le conduit ſûrement.
Des Oiſeaux aux Poiſſons pour la voix, pour l'ouïe,
Raprochez, s'il ſe peut, la diſtance infinie.
Contemplez l'Araignée en ſon réduit obſcur,
Que ſon toucher eſt vif, qu'il eſt promt, qu'il eſt ſûr!
Sur ſes pieges tendus ſans-ceſſe vigilante,
Dans chacun de ces fils elle paroît vivante.
Par quel art merveilleux l'Abeille dans nos champs
Va-t-elle s'enrichir des tréſors du printems?
Par quel diſcernement ſait-elle nous extraire
Des ſucs les plus mortels un préſent ſalutaire?
Dans ce qu'on nomme inſtinct que de variété!
Eléphant, ſi connu par ta docilité,
Toi, qui de la raiſon parois avoir l'uſage,
Combien ſur le Pourceau n'as-tu pas d'avantage!
Comment par l'Homme même un inſtinct admiré,
Si près de la raiſon en eſt-il ſéparé!
O! qu'entre l'un & l'autre on voit peu de diſtance!
Pouvez-vous concevoir la ſecrete alliance,

Qui

REMARQUES.

Vers 314 [*La Lionne pourſuit la Biche intimidée.*] Lorſque les Lions des Déſerts de l'Afrique vont, dit l'Auteur, à l'entrée de la nuit chercher leur proie dans les Forêts, ils pouſſent d'abord de grands rugiſſemens, qui effrayent les autres Bêtes,

Qui joint le fouvenir à la réflexion;
Où commence, où finit la féparation,
Qu'entre les fens groffiers & la pure penfée,
La main du Créateur a pour jamais placée?
  Donnez un même inftinct à tous les Animaux;
Si par les facultés vous les rendez égaux,
Vous rompez les liens de cette dépendance,
Qui fait régner entre eux l'ordre & l'intelligence;
Ils ne pourront alors s'accorder & s'unir,
Et vous verrez fur eux votre empire finir.
Que peuvent contre vous leur force, leur adreffe?
Le Ciel de la raifon arme votre foibleffe;
Il met dans ce préfent, qu'il réferve pour vous,
L'infaillible moyen de les fubjuguer tous.
  Dans le vague des Airs, fur la Terre, dans l'Onde,
Voyez en mouvement la Nature féconde,
Travailler fans relâche à peupler l'Univers;
Parcourez, raffemblez tous les Etres divers;
Commencez par le Dieu qui leur donne la vie;
Quel fpectacle étonnant! quelle chaîne infinie!
Efprits purs dans les Cieux, Hommes, Poiffons, Oifeaux,
Habitans de la Terre, & des Airs & des Eaux,
Infectes différens que l'œil découvre à peine;
Brifez un des anneaux qui forment cette chaîne,
De l'affemblage entier l'équilibre eft perdu,
Et tout dans le cahos fe trouve confondu.

REMARQUES.

Bêtes, & leur font prendre la fuite. Les Lions attentifs au bruit qu'elles font en fuyant, les pourfuivent, non par l'odorat, mais par l'ouie.

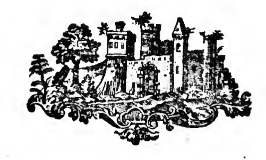
Si chaque Tourbillon où nagent les Planetes,
Se meut différemment ſelon des Loix ſecretes;
Si conſervant toujours un ordre merveilleux,
Il forme, il affermit l'aſſemblage des Cieux:
Qu'une ſeule Planete en rompe l'harmonie,
Des autres tourbillons tout-à-coup deſunie,
Elle entraîne en tombant tous les globes divers,
Qui par leur union forment cet Univers,
De ſon centre ébranlé la Terre dérangée,
Sera dans le cahos au même inſtant plongée;
Les Aſtres, les Soleils, l'un ſur l'autre entaſſés,
Par les globes voiſins ne ſont plus balancés;
Dans le trouble & l'horreur la Nature expirante,
Juſqu'au Trône de Dieu porteroit l'épouvante.
Pour répondre aux deſirs de l'Homme ambitieux,
Faudra-t-il renverſer & la Terre & les Cieux?
Si dans le Corps Humain chaque membre rebelle
A ce que lui preſcrit une Loi naturelle,
A d'autres fonctions ſe vouloit attacher;
Si le pied vouloit voir, ſi l'œil vouloit marcher;
Si la main au travail uniquement bornée
Prétendoit de la tête avoir la deſtinée;
Enfin ſi chacun d'eux ſe faiſoit un tourment
D'obéir à l'eſprit, dont ils ſont l'inſtrument:
Quelle confuſion! N'en eſt-il pas de-même,
Quand l'Homme révolté contre l'Etre Suprême,
De tout Etre créé le mobile & l'eſprit,
Veut ſortir de la regle & de l'ordre preſcrit?
De ce vaſte Univers les diverſes parties
Sont pour former un Tout ſagement aſſorties:

De ce Tout étonnant la Nature eſt le corps,
L'Eternel en eſt l'ame, en conduit les reſſorts:
Et s'il ſe cache aux yeux, les traits de ſa puiſſance
Annoncent à l'eſprit ſon auguſte préſence:
En fabriquant la Terre, en conſtruiſant les Cieux;
Il eſt également puiſſant & glorieux;
En tous lieux il s'étend, ſans avoir d'étendue,
Sans être diviſé, par-tout il s'inſinue;
Des eſprits & des corps c'eſt l'inviſible appui,
Et tout Etre vivant, reſpire, agit en lui.
Il donne, & ne perd rien; il produit, il opere,
Sans que jamais ſa force, ou ſe laſſe, ou s'altere;
Il ſe montre à nos yeux auſſi ſage, auſſi grand,
Dans le moindre Ciron, que dans un Eléphant;
Dans un Homme ignoré ſous une humble chaumiere,
Que dans le Séraphin rayonnant de lumiere.
Le foible & le puiſſant, le grand & le petit,
Tout devant ſes regards tombe, s'anéantit.
Sa ſubſtance pénetre & le Ciel & la Terre,
Les remplit, les ſoutient, les joint & les reſſerre.

Rougis donc, ô Mortel! de ta préſomtion,
Et ne nomme plus l'ordre une imperfection.
Ce qui paroît un mal à notre foible vue,
Eſt de notre bonheur une ſource inconnue;
Rentre enfin dans toi-même, & d'un eſprit ſoumis
Contente-toi du rang où l'Eternel t'a mis.
Sois ſûr que dans ce Monde, ou dans quelqu'autre Sphe-
Dans les bras de ton Dieu tu trouveras un Pere; (re,
Et qu'en lui ſoumettant ton eſprit & ton cœur,
Chaque pas que tu fais, te conduit au bonheur.

Dans le moment fatal qui finit ta carriere,
Ainſi que dans l'inſtant où tu vois la lumiere,
Toujours cher à ſes yeux, ne crains rien pour ton ſort;
S'il préſide à ta vie, il préſide à ta mort.
La Nature n'eſt pas une aveugle puiſſance,
C'eſt un art qui ſe cache à l'humaine ignorance;
Ce qui paroît hazard eſt l'effet d'un deſſein,
Qui dérobe à tes yeux ſon principe & ſa fin.
Ce qui dans l'Univers te révolte & te bleſſe,
Forme un parfait accord qui paſſe ta ſageſſe.
Tout deſordre apparent eſt un ordre réel,
Tout mal particulier un bien univerſel;
Et bravant de tes ſens l'orgueilleuſe impoſture,
Conclus que tout eſt bien dans toute la Nature.

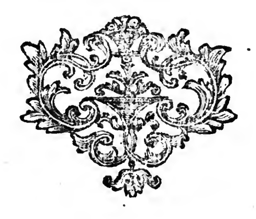
Fin de la premiere Epitre.



SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à lui-même, considéré comme individu. Il n'est pas fait pour étudier la nature de Dieu, mais pour s'étudier lui-même. L'Homme est un mêlange de grandeur & de bassesse, de lumiere & d'obscurité, de perfections & d'imperfections, de force & de foiblesse. Combien il est borné dans ses connoissances. Deux principes de nos actions, l'amour-propre & la raison. Tous deux sont également nécessaires : quoique très-différens, ils tendent au même but. L'Homme ne peut être heureux, qu'autant qu'il sait les accorder entre eux, & les renfermer dans leurs justes bornes. Les passions sont des modifications de l'amour-propre : elles sont d'une grande utilité à l'Homme en particulier, & à la Société en général. Il ne s'agit pas de détruire les passions, mais de les gouverner & de les tempérer les unes par les autres. De la passion dominante. Elle est nécessaire pour faire entrer les Hommes dans les différentes vues que la Providence a sur eux, & pour donner plus de force à leurs vertus & à leurs bonnes qualités. Mêlange de vices & de vertus dans notre nature. Ils se touchent de près. La distinction de leurs limites est néanmoins certaine & évidente. Quel est l'office de la raison. Combien le vice est odieux par lui-même, & combien facilement les Hommes s'y laissent aller. La Providence se sert néanmoins des vices, des passions & des imperfections de l'Homme pour l'accomplissement de ses desseins & pour le bien général de la

Société. C'est la Sagesse Divine qui distribue aux différens ordres du Genre-humain d'heureuses foiblesses, d'où résultent leur dépendance, leur union, leur force. C'est par cette raison qu'il est des passions propres à chaque âge, à chaque état, à chaque caractere. Ainsi la Sagesse de Dieu brille jusques dans les imperfections de l'Homme.



ESSAI SUR L'HOMME.

EPITRE DEUXIEME.

NE ſonde point de Dieu l'immenſe profondeur;
Travaille ſur toi-même, & rentre dans ton cœur.
L'étude la plus propre à l'Homme eſt l'Homme même.
Quel mêlange étonnant, quel étrange problême!
En lui que de lumiere, & que d'obſcurité!
En lui quelle baſſeſſe, & quelle majeſté!
Il eſt trop éclairé pour douter en Sceptique,
Trop foible pour s'armer de la vertu Stoïque.
Seroit-il en naiſſant au travail condamné?
Aux douceurs du repos ſeroit-il deſtiné?
Tantôt de ſon eſprit admirant l'excellence,
Il penſe qu'il eſt Dieu, qu'il en a la puiſſance;
Et tantôt gémiſſant des beſoins de ſon corps,
Il croit que de la Brute il n'a que les reſſorts.
Ce n'eſt que pour mourir, qu'il eſt né, qu'il reſpire;
Et toute ſa raiſon n'eſt preſque qu'un délire.
S'il ne l'écoute point, tout lui devient obſcur;
S'il la conſulte trop, rien ne lui paroît ſûr.
Cahos de paſſions, & de vaines penſées,
Admiſes tour à tour, tour à tour repouſſées;

Dans ſes vagues deſirs, incertain, inconſtant,
Tantôt fou, tantôt ſage, il change à chaque inſtant;
Egalement rempli de force & de foibleſſe,
Il tombe, il ſe releve, & retombe ſans-ceſſe.
Seul il peut découvrir l'obſcure vérité,
Et d'erreur en erreur il eſt précipité;
Créé maître de tout, de tout il eſt la proie;
Sans ſujet il s'afflige, ou ſe livre à la joie;
Et toujours en diſcorde avec ſon propre cœur,
Il eſt de la Nature & la honte & l'honneur.
Va, ſublime Mortel, fier de ton excellence,
Ne crois rien d'impoſſible à ton intelligence,
Le compas à la main meſure l'Univers,
Regle à ton gré le flux & le reflux des Mers;
Fixe le poids de l'Air, & commande aux Planetes,
Détermine le cours de leurs marches ſecretes;
Soumets à ton calcul l'obſcurité des Tems,
Et de l'Aſtre du Jour conduis les mouvemens.
Va, monte avec Platon juſques à l'Empirée,
Cherche la vérité dans ſa ſource ſacrée;
Et joignant la folie à la témérité,
Plonge-toi dans le ſein de la Divinité;
Dans ton aveugle orgueil inſtruis l'Etre Suprême,
Aprens à gouverner à la Sageſſe même;
Et déchu de l'eſpoir qui ſéduiſoit ton cœur,
Rentre dans ton néant, rougis de ton erreur.
Des céleſtes Eſprits la vive intelligence,
Regarde avec pitié notre foible ſcience.
Newton, le grand Newton, que nous admirons tous,
Eſt peut-être pour eux, ce qu'un Singe eſt pour nous.

Toi, qui juſques aux Cieux oſes porter ta vue,
Qui crois en concevoir & l'ordre & l'étendue;
Toi, qui veux dans leur cours leur preſcrire la loi,
Sais-tu régler ton cœur, ſais-tu régner ſur toi?
Ton eſprit qui ſur tout vainement ſe fatigue,
Avide de ſavoir, ne connoît point de digue,
De quoi par ſes travaux s'eſt-il rendu certain?
Peut-il te découvrir ton principe & ta fin?
Deux puiſſances dans l'Homme exercent leur empire,
L'une eſt pour l'exciter, l'autre pour le conduire:
L'amour-propre dans l'ame enfante le deſir,
Lui fait fuir la douleur & chercher le plaiſir:
La raiſon le retient, le guide, le modere,
Calme des paſſions la fougue téméraire.
L'un & l'autre d'accord nous donnent le moyen,
Et d'éviter le mal, & d'arriver au bien.
Banniſſez l'amour-propre, écartez ce mobile,
L'Homme eſt enſéveli dans un repos ſtérile.
Otez-lui la raiſon, tout ſon effort eſt vain.
Il ſe conduit ſans regle, il agit ſans deſſein;
Il eſt tel qu'à la Terre une Plante attachée,
Qui végete, produit, & périt deſſéchée;
Ou tel qu'un Météore enflammé dans la nuit,
Qui courant au hazard, par lui-même eſt détruit.
L'amour propre en ſecret nous remue & nous preſſe,
Et toujours agité, nous agite ſans-ceſſe;
La balance à la main, la raiſon peſe tout,
Compare, réfléchit, délibere, & réſout.
Par l'objet éloigné la raiſon peu frappée,
Eſt d'un bien à venir foiblement occupée;

Par le plaiſir préſent l'amour-propre excité,
Le deſire, & s'y porte avec vivacité.
Tandis que la raiſon conjecture, examine,
L'amour-propre plus promt, veut, & ſe détermine.
Du penchant naturel les ſecrets mouvemens
Sont plus fréquens, plus forts, que des raiſonnemens.
La raiſon dans ſa marche eſt prudente & timide,
Le vol de l'amour-propre eſt ardent & rapide:
Mais pour en modérer la vive impulſion,
La raiſon le combat par la réflexion:
L'habitude, le tems, les ſoins, l'expérience,
Repriment l'amour-propre, & reglent ſa puiſſance.

Qu'un Scholaſtique vain cherchant à diſcourir,
Cache la vérité, loin de la découvrir;
Que par un long tiſſu d'argumens inutiles,
Par des tours ambigus, par des raiſons ſubtiles,
Voulant tout diviſer juſques à l'infini,
Il ſépare avec art ce qui doit être uni;
Laiſſons-le par des mots obſcurcir la matiere,
Sur nos raiſonnemens jettons plus de lumiere.
La raiſon, l'amour-propre, avec le même effort,
Tendant au même but, doivent marcher d'accord.
Ils ont pour la douleur une invincible haine,
Un attrait naturel au plaiſir les entraîne:
Mais l'amour-propre ardent à l'aſpect du plaiſir,
Dévore avidement l'objet de ſon deſir:
La raiſon le ménage, & d'une main habile
Prend ſans bleſſer la fleur, le miel qu'elle diſtile.
L'Homme doit diſcerner, s'il veut ſe rendre heureux,
Du plaiſir innocent le plaiſir dangereux.

Que ſont les paſſions? l'amour-propre lui-même,
Evitant ce qu'il hait, & cherchant ce qu'il aime,
D'un bien faux ou réel la promte impreſſion,
Les frappant vivement, les met en action.
Lorſque ſans offenſer les intérêts des autres,
Leur mouvement ſe borne à contenter les nôtres,
La Raiſon les adopte, & leur donnant ſes ſoins,
Emprunte leurs ſecours dans nos juſtes beſoins:
Mais lorſque d'un Mortel élevant le courage,
Elles ferment ſes yeux ſur ſon propre avantage,
La Raiſon applaudit à leurs nobles tranſports,
Et du nom de vertu couronne leurs efforts.
Que le Stoïcien, ſe croyant inſenſible,
Travaille follement à ſe rendre impaſſible;
Que ſa fauſſe vertu, ſans force, & ſans chaleur,
Reſte ſans action, concentrée en ſon cœur:
Plus notre eſprit eſt fort, plus il faut qu'il agiſſe;
Il meurt dans le repos, il vit dans l'exercice;
C'eſt par les paſſions que l'Homme eſt excité,
L'ame en tire ſa force, & ſon activité:
Loin qu'un trouble naiſſant l'épouvante & l'arrête,
Elle met à profit une utile tempête:
La vie eſt une mer, où ſans-ceſſe agités,
Par de rapides flots nous ſommes emportés:
La Raiſon que du Ciel nous eûmes en partage,
Devient notre bouſſole au milieu de l'orage;
Et ſon flambeau divin, promt à nous éclairer,
A travers les écueils, peut ſeul nous raſſurer:
Mais de nos paſſions les mouvemens contraires
Sur ce vaſte Océan ſont des vents néceſſaires:

Dieu lui-même, Dieu ſort de ſon profond repos,
Il monte ſur les vents, il marche ſur les flots.
Le deſir & l'amour, la joie & l'eſpérance,
Cortege du plaiſir, qui leur donne naiſſance,
La crainte, le ſoupçon, la haine & le chagrin,
Que la douleur enfante & nourrit dans ſon ſein,
Toutes ces paſſions entre elles combinées,
Au bonheur des Humains ont été deſtinées;
De leurs combats divers réſultent des accords,
Qui forment l'union & de l'ame & du corps.
Réglez vos paſſions, ſongez à les réduire;
Ce qui forme le cœur, pourroit-il le détruire?
Tenir leurs mouvemens dans un ſage milieu,
C'eſt ſuivre la nature & les deſſeins de Dieu.
De l'amour des plaiſirs notre ame poſſédée,
En jouït en effet, ou les goûte en idée;
Elle agit ſans relâche, ou pour les retenir,
Ou pour s'en préparer au-moins dans l'avenir.
Mais de ces paſſions la ſéduiſante amorce,
A ſur le cœur de l'Homme ou plus, ou moins de force,
Selon que les eſprits répandus dans le corps,
Sont plus ou moins nombreux, plus foibles ou plus forts.
De-là ſe forme en nous la paſſion régnante,
Qui toujours combattue, & toujours triomphante,
Semblable à ce Serpent du grand Légiſlateur,
Qui brava d'un Tiran le preſtige enchanteur,
Des autres paſſions ſoumet l'orgueil rebelle,
Les dompte, les dévore, & les transforme en elle.
L'Homme en venant au jour, porte dans ſon berceau
Le principe de mort qui le mene au tombeau;

Ce germe deſtructeur dans le cours de ſa vie,
Se mêle avec ſon ſang, y croît, s'y fortifie.
Ainſi la paſſion qui doit nous gouverner,
Acquiert ſur notre eſprit le droit de dominer;
Elle y verſe en ſecret ſa maligne influence,
Elle y transforme tout en ſa propre ſubſtance;
L'imagination ſeconde ſes efforts,
Et la rend ſouveraine & de l'ame & du corps.
Chaque jour l'habitude & nourrit, & fait croître
Ce penchant qu'avec nous la Nature fit naître.
Lorſque ſa force agit, loin de lui réſiſter,
L'eſprit & les talens ne font que l'irriter:
Que dis-je! la Raiſon dans le ſecret de l'ame,
Flatte cet ennemi, le ſoutient, & l'enflame;
Telle que le Soleil qui ſouvent par ſes feux,
Rend des ſucs corrompus encor plus dangereux,
Quelle que ſoit enfin la paſſion régnante,
Contre elle la Raiſon eſt ſouvent impuiſſante.
Orgueilleuſe Raiſon! tu ſoutiens mal tes droits,
Foible Reine! crois-tu nous preſcrire des loix?
A quelque Favori toujours abandonnée,
Tu lui laiſſes le ſoin de notre deſtinée.
A quoi donc ſe réduit ton pouvoir ſi vanté?
De tes dures leçons quelle eſt l'utilité?
Tu veux que du plaiſir nous redoutions les charmes;
Mais pour en triompher nous donnes-tu des armes?
Ta voix ſur nos défauts nous force à réfléchir;
Mais que peut ton ſecours pour nous en affranchir?
De reproches amers en vain tu nous accables;
Sans nous rendre meilleurs, tu nous rens miſérables.

Le flambeau qu'à nos yeux tu viens sans-cesse offrir,
Sert à nous tourmenter, non à nous secourir.
Tu fais justifier nos différens caprices,
Et du nom de vertu tu décores nos vices.
Tu fais dans notre cœur, par les soins que tu prens,
A de foibles défauts succéder de plus grands.
C'est ainsi qu'aux humeurs faisant changer de route,
L'Art à des maux légers fait succéder la goûte;
Et que le Médecin, fier de ce changement,
Croyant nous soulager, accroît notre tourment.
Cédons, conformons-nous aux loix de la Nature:
La route qu'elle trace est toujours la plus sure.
Le but de la Raison n'est pas de nous guider,
Son principal emploi se borne à nous garder.
C'est un Maître prudent, chargé de nous instruire,
Qui doit régler nos goûts, mais non pas les détruire;
Et de la passion qui regne dans le cœur,
Etre moins l'ennemi, que le modérateur.
Par cette passion le Ciel nous détermine
Aux desseins qu'a formés sa sagesse divine;
Elle veut, pour remplir ses augustes projets,
Que chaque homme s'attache à différens objets.
De cette passion la force impérieuse
De tout autre penchant se rend victorieuse.
A l'objet qu'elle suit, elle arrive toujours;
Et qui veut l'arrêter, précipite son cours.
Qu'un desir effrené de gloire, de puissance,
Que la soif des trésors, le goût de la science,
Que l'amour du repos quelquefois plus touchant,
S'établisse en un cœur, en forme le penchant;

Chacun ſuit ſon attrait, chacun lui ſacrifie
Ses biens & ſon honneur, ſouvent même ſa vie.
Qu'au fond de ſa retraite un Moine enſéveli,
Coule ſes jours en paix dans un modeſte oubli;
Qu'un Héros affamé de périls & d'allarmes,
Mette tout ſon bonheur dans la gloire des armes;
Que le Sage ſe plaiſe en ſon oiſiveté,
Et l'avide Marchand dans ſon activité;
Ils trouveront toujours la Raiſon complaiſante,
Prête à favoriſer le goût qui les enchante.
L'éternel Artiſan qui tira tout de rien,
Et qui du ſein du mal fait éclôre le bien,
De ce penchant ſecret employant la puiſſance,
Décide notre cœur, en fixe l'inconſtance.
Du ſein des paſſions ne voit-on pas ſortir
Les vertus, dont l'effet peut moins ſe démentir,
Comme d'un ſauvageon par une greffe utile
En fruits délicieux ſort un arbre fertile?
Combien de fois l'orgueil, & la haine, & l'amour,
A de nobles exploits ont-ils donné le jour?
La colere ſuplée au zele, à la vaillance;
L'avarice eſt ſouvent mere de la prudence;
Arrêtant dans leurs cours nos bouillantes ardeurs,
La pareſſe entretient la ſageſſe des mœurs;
L'envie adouciſſant ſon impuiſſante rage,
Sert d'émulation, & ſoutient le courage.
Eſt-il quelque vertu qui ſe faſſe admirer,
Que la honte ou l'orgueil ne nous puiſſe inſpirer?
Du vice à la vertu qu'il eſt peu de diſtance!
Entre eux l'Homme ſans-ceſſe & chancelle & balance.

Dans un penchant égal lui fervant de foutien,
Le poids de la Raifon change le mal en bien.
En l'écoutant, Néron vertueux & fans vices,
Comme Titus du Monde eût été les délices.
Cette fougue d'efprit, cette fierté de cœur,
Que dans Catilina je vois avec horreur,
Me charme en Décius, me ravit & m'étonne,
Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.
La même ambition fauve & perd les Etats;
Aux bons comme aux méchans fait braver le trépas,
Change un foible Soldat en Guerrier intrépide,
Et le plus grand Héros en Citoyen perfide.
Qui peut donc, fi ce n'eft le Dieu qui nous conduit,
Dont la voix fépara le jour d'avec la nuit,
Démêler ce Cahos de raifon, de caprices,
Ce Cahos qui confond les vertus & les vices?
Comme dans les tableaux d'un Peintre ingénieux,
Des ombres & des jours l'accord induftrieux,
Uniffant des couleurs la teinte imperceptible,
Rend des bruns & des clairs le paffage infenfible:
De-même, en nous cachant leurs véritables traits,
Le vice & la vertu fe touchent de fi près,
Qu'en-

REMARQUES.

Vers 266. [*Que dans Catilina je vois avec horreur.*] Homme, qui porta les vertus & les vices jufqu'aux derniers excès. Il avoit formé une confpiration qui auroit caufé la ruine de fa Patrie, fi la prudence & la fermeté de Cicéron n'evoient arrêté fes pernicieux deffeins. Il fut tué les armes à la main, en combattant avec un courage digne d'une meilleure caufe.

Vers 267. [*Me charme en Décius, me ravit & m'étonne.*] On compte trois Confuls de ce nom, qui en fe jettant les armes à la main dans le plus fort de la mêlée, périrent en trois différentes

Qu'envain on chercheroit le point de la diſtance,
Où la vertu finit, où le vice commence.
Mais quoique entre eux leurs traits paroiſſent confondus,
Prétendrez-vous qu'il n'eſt ni vices, ni vertus?
Que le blanc, que le noir, avec art s'aſſortiſſent,
Qu'entre elles ces couleurs ſe mêlent, & s'uniſſent;
Sur les ſimples dehors vous laiſſant décevoir,
Direz-vous qu'il n'eſt point ni de blanc, ni de noir?
L'eſprit veut-il prouver une telle chimere,
Le cœur le contredit, & le force à ſe taire?
Le vice eſt regardé comme un monſtre odieux,
Dans le premier inſtant qu'il paroît à nos yeux.
Mais l'horreur qui le ſuit, par degrés diminue;
Nous nous accoutumons à ſoutenir ſa vue;
Bientôt le cœur pour lui ſe laiſſe intéreſſer,
Et notre aveuglement va juſqu'à l'embraſſer.
L'Homme fixe à ſon gré l'extrémité du vice,
Blâme par paſſion, approuve par caprice;
Aveugle ſur lui-même, il ne voit point en lui
Les excès vicieux, qu'il condamne en autrui.
Ainſi ſous cette Zone, où le cruel Borée
Aux fougueux Aquilons donne une libre entrée,

REMARQUES.

rentes batailles, après s'être avec certaines cérémonies dévoués aux Dieux Infernaux pour le ſalut de leurs Concitoyens.

Vers 268. [*Quand Curtius par elle à la mort s'abandonne.*] Chevalier Romain qui eut aſſez d'amour pour ſa Patrie, & aſſez bonne opinion de lui-même pour ſe précipiter dans un goufre qui s'étoit entr'ouvert dans l'enceinte de Rome. L'Oracle conſulté ſur ce prodige qui effrayoit le peuple, avoit répondu que ce goufre ne ſe renfermeroit point, qu'on n'y eût jetté ce que Rome avoit de meilleur.

Le Lapon s'endurcit, & n'eſt point malheureux;
Il imagine ailleurs un Ciel plus rigoureux.
Il eſt peu de vertus dans un degré ſuprême;
Peu de vices auſſi ſont portés à l'extrême;
Mais toujours notre cœur au-dedans diviſé,
De vices, de vertus ſe trouve compoſé.
Les Fous, les Scélérats, dans leur profonde ivreſſe,
N'ont-ils pas des lueurs d'honneur & de ſageſſe?
Le Sage, dont le cœur par l'amour eſt ſurpris,
N'eſt-il pas pour lui-même un objet de mépris?
Les Hommes ne ſont bons, ou méchans qu'en partie;
Aux loix des paſſions notre ame aſſujettie
Change à chaque moment, & paſſe tour-à-tour
Du vice à la vertu, de la haine à l'amour.
Tous ſans diſtinction, le Fou, comme le Sage,
Ne connoiſſent de but que leur propre avantage.
Chacun cherche ſon bien; mais tous, d'un pas égal,
Marchent, ſans y penſer, vers le bien général.
C'eſt à ce grand deſſein que le Maître Suprême
Fait ſervir les efforts de la malice même,
Les complots les plus noirs, le caprice, l'erreur,
Les défauts de l'eſprit, les foibleſſes du cœur.
C'eſt pour ce grand deſſein que Dieu dans ſa ſageſſe,
En chaque homme a placé quelque heureuſe foibleſſe:
La honte de céder aux traits du Suborneur,
Dans le cœur d'une Fille eſt l'appui de l'honneur:
Dans l'eſprit de la Femme une fierté ſévere
L'empêche de brûler d'une flamme adultere.
Qui conduit les Guerriers? c'eſt la témérité.
Qui fait fleurir les Arts? ſouvent la vanité.

Et cette vanité fecrete & délicate
Sans qu'un vil intérêt nous anime & nous flate,
En charmant notre efprit par fes illufions,
Enfante quelquefois de nobles actions.
Ainfi du Créateur la fageffe profonde
Se fert de nos défauts pour le bonheur du Monde.
Pour conferver leurs biens, pour défendre leurs jours,
Tous les hommes entre eux fe doivent des fecours,
Pour s'aider tour-à-tour le Ciel les a fait naître.
Le Pere, les Enfans, les Efclaves, le Maître:
Foibles féparément, ils font de vains efforts;
Ils font en s'uniffant plus heureux & plus forts.
Ainfi, foit paffions, foit befoin, foit foibleffe,
Pour la Société tout homme s'intéreffe,
Et chacun s'empreffant à procurer fon bien,
De l'intérêt commun referre le lien.
De-là le tendre amour, l'amitié véritable,
Et ce charme fecret qui rend la vie aimable.
De-là vient que touchant à la fin de fes jours,
On renonce fans peine aux plaifirs, aux amours;
Que ne leur trouvant plus leur attrait ordinaire,
On fe fait un honneur d'une loi néceffaire;
Qu'on s'attend fans murmure à recevoir la mort;
Qu'après un long orage on la voit comme un port;
Qu'on trouve par raifon, ou par décrépitude,
Et le jour moins aimable, & le trépas moins rude.
Mais jufqu'à ce moment l'erreur dans tous nos maux,
Au défaut des vrais biens nous en donne de faux.
Tant que nous refpirons, l'opinion flatteufe,
A charmer nos ennuis toujours ingénieufe,

Dore par ſes rayons les nuages charmans,
Qui verſent ſur nos jours de trompeurs agrémens.
Satisfait de ſes goûts, content de ſa ſcience,
Chacun a pour ſoi-même un œil de complaiſance:
Feuilletant nuit & jour des Volumes poudreux,
Dans un réduit obſcur le Savant eſt heureux:
L'Ignorant affranchi d'un travail ſi pénible,
Dans un lâche repos trouve un plaiſir ſenſible:
Regardant l'avenir avec tranquilité,
Le Riche de ſon bien fait ſa félicité:
Raſſuré par les ſoins que prend la Providence,
Le Pauvre vit content malgré ſon indigence.
Vois l'Aveugle danſer: ſe plaint-il que ſes yeux
Soient pour jamais fermés à la clarté des Cieux?
Vois le Boiteux qui chante: en eſt-il moins tranquile,
Quoiqu'à former des pas ſon pied ſoit moins agile?
Dans les vapeurs du vin le Mendiant eſt Roi,
Et le Sot en tout tems vit ſatisfait de ſoi.
Le Chimiſte ébloui de l'or qu'il voit en ſonge,
Prend pour réalité ce qui n'eſt qu'un menſonge;
Et même en déplorant ſon deſtin rigoureux,
Dans le ſein de ſa Muſe un Poëte eſt heureux.

Par-tout où du bonheur on regrette l'abſence,
Ne voit-on pas voler la facile eſpérance?
Du ſecourable orgueil les ſoins compâtiſſans
Manquent-ils de remplir le vuide du Bon-ſens?
La ſubite lueur de la Raiſon ſévere,
Vient-elle diſſiper une aimable chimere?
Vient-elle nous priver d'un plaiſir impoſteur,
Un autre au même inſtant renaît dans notre cœur.

Eſt-il deſtin ſi triſte, état ſi miſérable,
Que le ſecours du tems ne rende ſupportable?
Regardez des Humains le grand conſolateur,
L'orgueil, leur préſenter ſon ſecours enchanteur.
Voyez la paſſion convenable à chaque âge,
Pour regner ſur nos cœurs nous attendre au paſſage.
L'eſpérance eſt conſtante à marcher ſur nos pas,
Sans même nous quitter à l'heure du trépas.
N'offre-t-elle à nos yeux qu'une confuſe image
Du bonheur que le Ciel nous deſtine en partage?
Cet objet conſolant nous occupe toujours,
Et répand des douceurs ſur nos plus triſtes jours.
Notre ame en ſes deſirs inquiete, égarée,
Par les liens du corps triſtement reſſerrée,
Dans un doux avenir ſe repoſe, s'étend,
Et jouït en effet du bonheur qu'elle attend.
Dans les biens & les maux que le Ciel nous diſpenſe,
Reconnois ſa bonté, ſa juſte providence.
Nos vices, nos défauts, l'orgueil, la vanité,
Tournent ſouvent au bien de la Société.
Cet amour naturel qu'on reſſent pour ſoi-même,
N'eſt-il pas un préſent de la bonté ſuprême?
Par les divers beſoins que l'Homme éprouve en lui,
Il meſure, prévoit, ſoulage ceux d'autrui.
Adore donc le Ciel, ſupporte ſa foibleſſe,
Et juſqu'en ta folie admire ſa ſageſſe.

Fin de la Deuxieme Epître.

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport à la Société. La Cause Universelle n'agit que pour une fin, mais par différentes loix. L'Univers entier est un Systême de Société. Rien n'est fait, ni entiérement pour lui-même, ni entiérement pour les autres. C'est une folie insupportable à l'Homme, que de rapporter tout à lui-même. La Nature a travaillé pour le bonheur des Animaux les plus grossiers, aussi-bien que pour le bonheur de l'Homme. Chaque Etre animé a ce qu'il lui faut de connoissance pour arriver à la fin qui lui est propre. De l'Instinct & de la Raison. L'un ou l'autre produisent le bonheur de chaque Individu. L'Instinct parmi les Brutes les porte à s'unir, & forme parmi elles les Sociétés. Il les commence parmi les Hommes; mais la Raison perfectionne leurs Sociétés, & en resserre plus étroitement les liens. Description du premier état du Monde. La Raison, instruite par l'Instinct, invente les Arts. Origine des Sociétés Politiques. Le premier Gouvernement fut celui des Patriarches. L'Amour est le principe de la vraie Religion & du bon Gouvernement. La Crainte est le principe de la Superstition & de la Tirannie. Origine & caractere de l'Idolatrie. L'Amour-propre éclaire les Hommes sur leurs véritables intérêts. La Religion reprend ses premiers droits sur l'esprit des Peuples. Les différentes Formes de Gouvernement qui s'établissent, ont pour but le Bien Public. L'Amour-propre, tout contraire qu'il paroît d'abord au bien de la Société, en devient le lien & l'appui.

ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE TROISIEME.

REviens, il en eſt tems, de ton erreur profonde;
Apprens, Homme borné, que le Maître du Monde,
Sans jamais s'écarter de ſon premier deſſein,
Par différens moyens tend à la même fin.
Au milieu des tranſports de l'ardente jeuneſſe,
Dans l'orgueil faſtueux qu'inſpire la richeſſe,
Dans le ſein du bonheur, ou de l'adverſité,
Sois frappé nuit & jour de cette vérité.
Conſidere le Monde, il eſt aux yeux du Sage
De la Société la plus parfaite image;
Vois ces chaînes d'amour, ces liens préparés,
Pour réunir entre eux des Etres ſéparés.
Au premier mouvement que reçoit la Matiere,
Vois du ſein du cahos éclater la lumiere,
Chaque atôme ébranlé courir pour s'embraſſer,
S'attirer tour-à-tour, s'unir, s'entrelaſſer.
L'Univers eſt formé; la Puiſſance infinie
Répand dans la Nature un principe de vie;
Les Etres animés par ce ſoufle divin,
Se portent de concert vers une même fin.
Sans jamais écarter de la loi qui les preſſe,
Pour le bien général chacun d'eux s'intéreſſe.

Tu vois les Végétaux devenir l'aliment
Des Etres que le Ciel doua de sentiment.
Mais ceux-ci par leur mort changent-ils de nature,
Ils vont aux Végétaux servir de nourriture.
Il n'est rien de durable, & tout Etre, à son tour,
Sort du néant, y rentre, & reparoît au jour.
Rien n'est indépendant, mais toutes les parties
Se rapportant au Tout, au Tout sont assorties.
L'Ame de l'Univers, leur force & leur soutien,
Entre elles les unit par un même lien.
L'Homme prête à la Brute un secours salutaire,
Et la Brute à son tour à l'Homme est nécessaire:
Tout donne, tout reçoit ici-bas du secours;
Et le foible & le fort l'un à l'autre ont recours.
Cette chaîne se suit. Répons, où finit-elle?
Qui peut t'en informer? La Puissance immortelle.
Homme présomtueux, quelle erreur te séduit?
Crois-tu que pour toi seul l'Univers soit produit?
Dieu n'a-t-il travaillé que pour ta nourriture,
Pour ton amusement, ton bien ou ta parure?
Pour soulager ta faim, la Main qui dans les Champs,
Engraisse des Agneaux les troupeaux bondissans,
Leur donne comme à toi les besoins de la vie,
Et de gazon pour eux embellit la prairie.
Crois-tu que pour toi seul formant de doux concerts,
Le tendre Rossignol fait retentir les airs?
Il cede aux doux transports de l'ardeur qui le presse,
Il chante ses plaisirs, il chante sa tendresse.
Ce superbe Coursier qui docile à ta voix,
Marche pompeusement sous un riche harnois,

Est

Eft fenfible aux beautés qu'il tient de la Naturè
Et partage avec toi l'orgueil de fa parure.
Crois-tu que pour toi feul tant de Grains différens
Couvrent de leurs tréfors la furface des Champs?
Les Oifeaux avant toi revendiquent leur proye,
Et jouïffent des dons que le Ciel leur envoye.
Eft-ce encor pour toi feul qu'en la riche faifon
Les rayons du Soleil font jaunir la moiffon?
Pour prix de fes travaux ta main reconnoiffante
En diftribue au Bœuf une part abondante.
Mais combien d'Animaux rebelles à tes loix,
Qui dédaignant le joug, habitent dans les Bois!
Arbitres de leur fort, fans travail & fans peine,
Ils vivent malgré toi des fruits de ton domaine.
La Nature, attentive à leurs juftes befoins,
Entre tous fes Enfans a partagé fes foins.
Un Roi dans les Hivers s'arme de la fourrure,
Qu'à l'Ours contre le froid a donné la Nature.
Tandis que pour lui feul l'Homme croit tout formé,
Et que du Créateur il fe croit feul aimé,
„ Voyez à me fervir combien l'Homme s'empreffe,
„ Dit un vil Animal, qu'avec foin on engraiffe,
„ L'Homme eft fait pour moi feul": il ne peut pénetrer
Que l'Homme ne le fert, que pour le dévorer.
Que penfez-vous de l'Homme, eft-il plus raifonnable,
Et ne tombe-t-il pas dans une erreur femblable,
Lorfqu'à fes feuls befoins croyant tout deftiné,
Il ne voit pas qu'au Tout il eft fubordonné?
Aux Etres fans raifon le Ciel par indulgence
De leur derniere fin cache la connoiffance.

L'Homme fait, il est vrai, qu'il est né pour mourir:
Mais lorsqu'à son esprit cet arrêt vient s'offrir,
D'un avenir heureux son ame possédée,
Joint un espoir flatteur à cette affreuse idée.
Un nuage éternel lui dérobant le jour,
Où la mort doit venir l'enlever sans retour,
Cet objet menaçant est d'autant moins terrible,
Qu'éloigné de ses yeux il est presque invisible.
De concert avec nous, habile à se cacher,
Il approche toujours, sans paroître approcher.
Miracle! qui du Ciel signale la puissance.
Sans cette illusion le seul Etre qui pense,
Sachant que tous ses pas le menent à la mort,
Pourroit-il sans horreur envisager son sort?

Le Dieu dont le pouvoir sur les Etres préside,
Soit que le seul Instinct, ou la Raison les guide,
A pris un tendre soin de partager entre eux
Ce qui pouvoit les rendre aussi parfaits qu'heureux.
Il leur donne un attrait, une regle certaine,
Dont l'insensible effort au bonheur les entraîne,
Et les porte toujours à remplir leur destin,
Soit par réflexion, soit même sans dessein.
Si par l'heureux secours d'une main invisible,
La Brute dans l'instinct trouve un guide infaillible,
Qu'a-t-elle à desirer? Voudrois-tu qu'un Docteur
Lui dictât des leçons, devînt son Conducteur?
La Raison est pour l'Homme un serviteur habile,

REMARQUES.

Vers 135. [*Moivre par le secours de divers instrumens.*] Mr. de Moivre est François d'origine, & très-connu en Angleterre,

Mais un ferviteur froid, pareffeux, indocile:
Il le faut appeller dans les preffans befoins,
Pour forcer fa lenteur à nous donner fes foins.
L'Inftinct fans-ceffe agit, preffe, avertit, excite,
Et pour fe préfenter, n'attend pas qu'on l'invite;
Il ne manque jamais, il eft pour tous les tems;
La Raifon ne nous fert que dans quelques inftans.
L'Inftinct fans héfiter, promt, docile & fidelle,
Va droit au but marqué par la Caufe éternelle:
De ce but la Raifon, libre de s'écarter,
Sort de l'ordre prefcrit, ofe lui réfifter.
Envain de la Raifon tu vantes l'excellence,
Doit-elle fur l'Inftinct avoir la préférence?
Entre ces facultés quelle comparaifon!
Dieu dirige l'inftinct, & l'Homme la Raifon.
Sans jamais les tromper, quelle lumiere fure
Apprend aux Animaux à trouver leur pâture,
A choifir le remede, à laiffer le poifon;
A changer de demeure, en changeant de faifon;
A prédire le vent, les frimats & l'orage;
A réfifter aux flots qui battent le rivage;
A former en commun de folides travaux,
Pour établir en paix leur féjour dans les Eaux?
Sans regle & fans compas, qui montre à l'Araignée
A tracer avec art une toile allignée?
MOIVRE, par le fecours de divers inftrumens,
Met-il plus de jufteffe, & d'ordre dans fes plans?

REMARQUES.

& même en France, par la profonde connoiffance qu'il a de l'Algebre & des Mathématiques. Il étoit fort eftimé du célebre Newton.

Qui montre tous les ans à la prudente Grue
A chercher dans l'hiver une Terre inconnue;
Qui préside au conseil, où l'on fixe le jour
Et l'instant du départ, & celui du retour?
Le moyen d'être heureux sans sortir de soi-même,
Chaque Etre l'a reçu de la Bonté suprême.
Mais le bonheur du Tout étant le grand objet,
Que Dieu s'est proposé dans tout ce qu'il a fait.
Du besoin mutuel le concours nécessaire
D'un bonheur réciproque est la source ordinaire.
Cet ordre unit entre eux tous les Etres divers
Destinés à peupler cet immense Univers.
La Nature y produit par sa flamme féconde
L'esprit vivifiant qui conserve le Monde.
L'attrait est général: l'Homme, les Animaux,
Qui vivent dans les Bois, dans les Airs, dans les Eaux,
Commencent par s'aimer d'une ardeur naturelle:
Mais bientôt cette ardeur devenant mutuelle,
Chaque sexe pour l'autre éprouve un feu commun,
Qui les réunissant, des deux n'en forme qu'un.
De ce second amour un autre prend la place,
Ils transmettent leur sang, ils s'aiment dans leur race;
Les Bêtes, les Oiseaux par cet amour poussés,
A servir leurs petits se montrent empressés:
La Mere les nourrit, & plein de vigilance
Le Pere prend sur lui le soin de leur défense.
Sont-ils devenus grands, ces nourrissons si chers,
Ils courent habiter les Bois, les Champs, les Airs?
L'instinct s'arrête alors, le Pere ni la Mere
Ne reconnoissent plus cette troupe étrangere;

Sitôt qu'à leurs petits leurs ſoins ſont ſuperflus,
Les nœuds qui les lioient pour toujours ſont rompus.
Mais des triſtes Humains les maux & la foibleſſe,
Une enfance ſans force, une infirme vieilleſſe,
Leurs rapports mutuels, leurs différens beſoins,
Demandent plus d'égards, exigent plus de ſoins.
Ces ſoins multipliés augmentent la tendreſſe,
L'un à l'autre à l'envi ſe lie & s'intéreſſe;
La Raiſon & le Tems nous montrent chaque jour
A reſſerrer encor les nœuds de cet amour.
Si le penchant au mal d'un côté nous incline,
De l'autre la Raiſon au bien nous détermine;
L'intérêt ſecondé par les réflexions,
Fait naître les vertus au ſein des paſſions;
Des beſoins ſatisfaits naît la reconnoiſſance;
A l'amour naturel ſe joint la bienveillance;
Ces tendres ſentimens, gravés au fond du cœur,
Des Peres aux enfans tranſmettent leur douceur.
A peine ces derniers en prennent l'habitude,
Que déja leurs Parens dans la décrépitude,
Viennent leur demander, foibles & languiſſans,
Les ſoins qu'ils ont pris d'eux dans leurs plus jeunes (ans.
Nous rappellons alors le tems de notre enfance,
L'eſprit dans l'avenir porte ſa prévoyance,
Et le fils à ſon Pere accorde des ſecours,
Qu'il attend pour lui-même à la fin de ſes jours.
Les ſervices reçus, joints à ceux qu'on eſpere,
Sont ainſi des Humains le lien ordinaire;
Et de tous ces motifs le mêlange divers
Les porte à concourir au bien de l'Univers.

Croyez-vous que ſorti des mains de la Nature,
L'Homme marchant ſans frein, erroit à l'aventure?
Dieu même en cet état étoit ſon conducteur,
Eclairoit ſon eſprit & dirigeoit ſon cœur.
L'amour-propre régnoit, mais ſoumis & tranquile,
Du bonheur mutuel il étoit le mobile.
Sans le ſecours des Arts par l'orgueil inventés,
La Nature étaloit ſes naïves beautés.
Avec les Animaux l'Homme d'intelligence,
A l'ombre des Forêts vivoit en aſſurance.
On ne le voyoit point enſanglanter ſa main,
Pour défendre ſon corps du froid ou de la faim;
La Terre ſans travaux, ſans ſoins & ſans culture,
Leur donnoit même lit & même nourriture;
L'Homme & les Animaux réuniſſant leurs voix,
Pour louer leur Auteur s'aſſembloient dans les Bois;
Ces Bois étoient leur Temple, un culte ſanguinaire
N'en deshonoroit point l'auguſte Sanctuaire;
L'Or au ſein de la Terre ignoré des Mortels,
N'éclatoit point alors juſques ſur les Autels;
Sans faſte, ſans éclat, le Prêtre irréprochable,
Par ſes ſeules vertus s'y montroit reſpectable;
Le Ciel gouvernoit tout en Maître univerſel,
Et par-tout ſignaloit ſon amour paternel.
L'Homme ſur la Nature exerçoit ſon empire,
Pour y maintenir l'ordre, & non pour le détruire.
O! combien différent, & de goûts & de mœurs,
L'Homme dégénéra de ſes premiers Auteurs!
Il remplit de terreur l'Air, les Mers & la Terre,
Aux foibles Animaux il déclara la guerre.

Tantôt leur meurtrier, & tantôt leur tombeau,
Il ſe couvrit les yeux d'un coupable bandeau:
Aux cris de la Nature il devint inſenſible;
Le ſang n'effraya plus ſon courage inflexible;
Cruel aux Animaux, injuſte pour les ſiens,
Avec ſon innocence il perdit tous ſes biens.
De ce luxe effrené l'affreuſe tyrannie,
Par un juſte retour fut auſſitôt punie.
La fievre, la douleur, une foule de maux,
Sortirent à l'envi du ſang des Animaux.
De ce ſang étranger la fougue impétueuſe,
Mit dans les paſſions une ardeur furieuſe;
Et malgré ſes remords dans le crime affermi,
L'Homme trouva dans l'Homme un farouche ennemi.
La Nature indignée alors ſe fit entendre:
„ Va malheureux Mortel, va, lui dit-elle, apprendre
„ Des plus vils Animaux, l'induſtrie & les ſoins
„ Qu'exigent ta foibleſſe & tes divers beſoins.
„ Va parcourir les Bois; que les Oiſeaux t'inſtruiſent,
„ Et te montrent les fruits que les Buiſſons produiſent.
„ Obſerve dans les Champs les pas des Animaux,
„ Leur inſtinct t'apprendra l'art de guérir tes maux.
„ Voudrois-tu des Saiſons braver l'intempérie,
„ De l'Abeille en ſa ruche imiter l'induſtrie?
„ Que la Taupe t'apprenne à labourer les Champs;
„ Que l'exemple du Ver forme des Tiſſerans.
„ Vois-tu le Nautilus ſans rame, ſans bouſſole,
„ Sur le vaſte Océan conduire ſa gondole?

R E M A R Q U E S.

Vers 253. [*Vois-tu le Nautilus ſans rame, ſans bouſſole.*]

„ Qu'il te montre à voguer ſur l'humide Elément,
„ A maîtriſer les flots, à profiter du vent.
„ Ici les Animaux par des regles certaines,
„ Conſtruiſent avec art des cités ſouterraines;
„ Là bâtiſſant en l'air ſur des arbres flottans,
„ Ils ſavent ſe parer des injures du tems.
„ De leurs ſociétés les différentes formes,
„ Toujours à leurs beſoins te paroîtront conformes,
„ T'apprendront, mais trop tard, quelles heureuſes (Loix
„ Font la félicité des Peuples & des Rois.
„ Tu vois de la Fourmi la ſage République;
„ L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique;
„ Compare leur génie & leur gouvernement.
„ L'une pour le Public toujours en mouvement,
„ Enrichiſſant les ſiens, elle-même enrichie,
„ Poſſede l'art d'unir l'ordre avec l'anarchie.
„ L'autre, quoique ſoumiſe aux volontés d'un Roi,
„ N'en eſt pas moins heureuſe & moins libre chez ſoi:
„ Contente dans le fond de ſa chere cellule,
„ Elle jouït en paix des biens qu'elle accumule.
„ Grave dans ton eſprit les immuables loix,

R E M A R Q U E S.

C'eſt un petit Poiſſon, dit l'Auteur, qu'Oppien Liv. 1. décrit en cette maniere. Il renverſe ſa coquille, qui reſſemble au corps d'un Navire, & nage ſur la ſurface de la Mer : il éleve en l'air deux de ſes pattes, qui lui tiennent lieu de mâts: entre ces deux pattes eſt une membrane qu'il étend en forme de voile; & il ſe ſert de ſes deux autres pattes comme de deux rames. On voit communément ce Poiſſon dans la Méditerranée.

Vers 266. [„ *L'Abeille offre à tes yeux un Etat Monarchique.*] On a voulu nous faire regarder les Sociétés des Abeilles comme l'exemple du parfait Gouvernement Monarchique; comme ſi toujours conduites par un Chef, par un Roi, elles ne

„ Qui mettent à couvert leur état & leurs droits:
„ Loix qui de la Nature ont les ſceaux reſpectables,
„ Loix, que l'arrêt du Ciel rendit irrévocables,
„ Ta frivole Raiſon pour régler les Humains,
„ Envain multiplira ſes decrets incertains,
„ Envain contre la fraude armera la Juſtice:
„ Tu verras ſous ſon nom triompher la malice,
„ Et victime des Loix & de ſon Défenſeur,
„ Le Pauvre ſuccomber ſous le Riche oppreſſeur.
„ Va cependant, Mortel, ſans loix, ſans regles ſures,
„ Va ſoumettre à ton joug toutes les Créatures,
„ Et que le plus habile attirant tout à lui,
„ Commande à ſes égaux & leur ſerve d'appui;
„ Que ſachant adoucir leurs mœurs encor ſauvages,
„ En leur portant des Arts les divers avantages,
„ Il ſoit par les bienfaits que répand ſa bonté,
„ Obéi comme un Roi, comme un Dieu reſpecté.
Par ces mots la Nature excita l'induſtrie,
Et de l'Homme féroce enchaîna la furie.
On vit de toutes parts s'élever des Cités,
Et les Mortels s'unir par des Sociétés.

REMARQUES.

travailloient aux différens ouvrages auxquels elles s'occupent, que pour exécuter ſes ordres. On a vanté leur admirable ſubordination. Tout ce que nous ſavons pourtant, c'eſt qu'elles travaillent en commun avec beaucoup d'induſtrie à différens ouvrages. Leur Roi eſt devenu une Reine, & enſuite pluſieurs Reines ou femelles que nous ſavons être prodigieuſement fécondes: mais aſſurement, nous ignorons ſi elles donnent des ordres à tant d'Ouvriers, & rien ne conduit à le penſer, malgré tout ce que nous en a rapporté le plus grand des Poëtes Latins. *Réaumur, premier Mémoire pour ſervir à l'Hiſtoire des Inſectes. Vol. 1.*

D'un Etat commençant la police nouvelle
Aux Peuples ses voisins sert bientôt de modelle;
Et tous deux à l'envi s'augmentant chaque jour,
Ils s'unissent entre eux par crainte ou par amour.
L'un offre-t-il aux yeux l'agréable & l'utile?
Le Soleil y rend-il la Terre plus fertile?
L'autre est-il arrosé de paisibles ruisseaux?
Voit-on dans ses vallons abonder les troupeaux?
Chacun d'eux attiré par cette douce amorce,
Contre l'Etat voisin veut employer la force.
Le jour de la Raison leur désille les yeux,
Et bannit de leur cœur ces transports odieux;
Ce qu'ils alloient ravir par la force des armes,
Ils l'obtiennent bientôt sans combats, sans allarmes.
D'un Commerce réglé les retours assurés,
Leur apportent chez eux ces biens si desirés;
L'intérêt satisfait, la paix est rétablie;
Chacun à son voisin de plus en plus se lie.
Dans ces jours où régnoient les mœurs, la bonne-foi,
Où la pure Nature étoit l'unique loi,
Où le cœur s'exprimant sans art & sans contrainte,
Découvroit son amour & sans honte & sans feinte;
Dans ces jours fortunés l'union & la paix,
Avoient pour les Humains d'invisibles attraits.
Les Villes, les Etats, prirent ainsi naissance.
Arbitre de son sort, & dans l'indépendance,
L'Homme ignoroit encor ce pouvoir redouté,
Qui dans les mains d'un seul place l'autorité.
Mais bientôt ce pouvoir devenant nécessaire,
On chercha dans un Roi moins un Maître qu'un Pere.

Un Mortel généreux, par ſes ſoins, ſa valeur,
Du Public qu'il aimoit faiſoit-il le bonheur?
Admiroit-on en lui les qualités aimables,
Qui rendent aux enfans les Peres reſpectables,
Il commandoit ſur tous, il leur donnoit la Loi,
Et le Pere du Peuple en devenoit le Roi?
Juſqu'à ce tems fatal, ſeul reconnu pour Maître
Tout Patriarche étoit le Monarque, le Prêtre,
Le Pere de l'Etat qui ſe formoit ſous lui;
Ses Peuples après Dieu n'avoient point d'autre appui;
Ses yeux étoient leurs Loix, ſa bouche leur Oracle;
Jamais ſes volontés ne trouverent d'obſtacle;
De leur bonheur commun il devint l'inſtrument;
Du ſillon étonné ſortit leur aliment.
Il leur porta les Arts, leur apprit à réduire
Le Feu, l'Air, & les Eaux, aux loix de leur empire;
Fit tomber à leurs pieds les Habitans des Airs,
Et tira les Poiſſons de l'abîme des Mers:
Lorſqu'enfin abattu ſous le poids des années,
Il s'éteint, & finit ſes longues deſtinées;
Cet Homme comme un Dieu ſi longtems honoré,
Comme un foible Mortel par les ſiens eſt pleuré.
Jaloux d'en conſerver les traits & la figure,
Leur zele induſtrieux inventa la Peinture.
Leurs Neveux attentifs à ces Hommes fameux,
Qui par le droit du ſang avoient régné ſur eux,
Trouvent-ils dans leur ſuite un Grand, un premier Pere,
Leur aveugle reſpect l'adore & le révere.
Cependant la Raiſon venant leur retracer,
Que la Terre & les Cieux avoient dû commencer;

Ce principe certain, conſervé d'âge en âge,
Apprit à diſtinguer l'Ouvrier de l'ouvrage,
Mais un ſeul Ouvrier ſans égal, ſans ajoint.
En admettre plus d'un, c'eſt n'en admettre point.
Avant que l'eſprit faux, rebelle à la lumiere,
De ce dogme conſtant eût franchi la barriere,
L'Homme uſoit des préſens dont le Ciel eſt l'Auteur,
Sans jamais y trouver un piege ſéducteur.
Loin de regarder Dieu comme un Maître ſévere,
Il le voyoit toujours ſous l'image d'un Pere;
L'amour de ſes devoirs étoit ſa ſeule loi,
Et par ce ſeul amour il lui marquoit ſa foi.
Le Droit Divin étoit le Droit de la Nature,
Il préſentoit à tous une lumiere pure.
De l'Etre Souverain ils n'appréhendoient rien,
Ils ne voyoient en lui que le ſouverain bien.
Ces deux puiſſans reſſorts, la Foi, la Politique,
Rouloient également ſur un principe unique;
Elles avoient pour but d'unir dans notre cœur,
A l'amour des Humains l'amour du Créateur.
Quel barbare Mortel à des ames eſclaves,
A des peuples captifs dans de dures entraves,
Enſeigna le premier, malgré l'ordre commun,
Que tous en général n'étoient faits que pour un?
Enorme opinion! exception cruelle
Aux points les plus précis de la Loi naturelle!
Tu renverſes le Monde, anéantis les Loix,
Enfantes les Tyrans, & dégrades les Rois.
De la fureur aveugle à l'injuſtice unie,
Dans le trouble de l'horreur nâquit la Tyrannie.

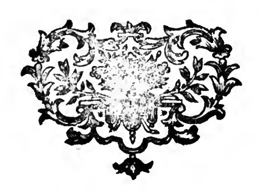
Bientôt pour affermir ſa domination,
Avec elle parut la Superſtition.
La cruelle employant ſon zele fanatique,
S'étendit à l'abri du Pouvoir deſpotique,
Erigea lâchement les Conquérans en Dieux,
Et courba leurs Sujets ſous un joug odieux.
Elle les aſſervit aux plus folles chimeres,
Fabriqua de ſes mains des Dieux imaginaires,
Dieux foibles, Dieux changeans, injuſtes, emportés,
Jouëts des paſſions, amis des voluptés:
Formés par les Tyrans, ils en eurent les vices,
Et de leurs noirs forfaits devinrent les complices.
L'amour-propre, effrené, voulut tout envahir;
Du juſte & de l'injuſte habile à ſe ſervir,
Il ſoumit ſes égaux à des loix arbitraires,
Fit valoir pour lui ſeul des droits imaginaires,
S'empara des honneurs, des biens & des plaiſirs,
Et ſe crut tout permis pour flatter ſes deſirs.
Mais ce même amour-propre eſt la premiere cauſe
Des digues qu'à ſon cours la Politique oppoſe.
Si l'objet que je cherche avec empreſſement,
Les autres comme moi l'aiment uniquement,
D'un bien dont cent Rivaux veulent la jouïſſance,
Je voudrois vainement flatter mon eſpérance;
Des prieres, des pleurs, un impuiſſant courroux,
Pourront-ils me ſauver de leurs efforts jaloux?
Au défaut de la force une coupable adreſſe,
Pour enlever mes biens emploîra la fineſſe:
Ainſi la Raiſon veut que pour ma ſûreté,
Je ſouffre que la Loi gêne ma liberté.

L'intérêt eſt égal, alors chacun conſpire
A garder de concert ce que chacun deſire;
Pour leur propre avantage à la vertu forcés,
Les Rois mêmes, les Rois furent intéreſſés
A regner par douceur, & non par violence,
A régler les deſirs de l'avide puiſſance;
Et l'amour-propre fit un habile trafic
Du Bien particulier contre le Bien-public.
Alors le Ciel forma des Hommes magnanimes
Poëtes, Orateurs, Philoſophes ſublimes;
Les uns pleins de reſpect pour la Divinité,
Les autres par amour de la Société,
Trouverent cette Foi, cette Morale pure,
Que leurs premiers Auteurs tenoient de la Nature.
Ils marcherent au feu de ſon ancien flambeau,
Trop ſages pour vouloir en chercher un nouveau;
Cherchant du Créateur à rétablir l'ouvrage,
Ils en tracerent l'ombre au défaut de l'image.
On dut à leurs avis ces ſalutaires Loix,
Qui reglent le devoir des Sujets & des Rois;
Ils leur apprirent l'art d'uſer de leur puiſſance,
Et ſans trop de rigueur, & ſans trop d'indolence;
Malgré l'ordre inégal & des biens & des rangs,
Ils lierent entre eux les Petits & les Grands.
Un ſeul eſt opprimé; des rapports infaillibles
Rendent à ſon malheur tous les autres ſenſibles;
D'un deſordre apparent vint un ordre réel;
Des divers intérêts le choc continuel
Produiſit de ſoi-même un concert agréable,
Et l'Etat prit enfin une forme durable.

Tel eſt de l'Univers l'harmonieux accord,
Où par leur union, par leur commun effort,
Dans un ordre conſtant les différentes cauſes
Aux deſſeins du Très-haut ramenent toutes choſes.
Sans pouvoir ſe ſouſtraire à ſes preſſantes Loix,
Hommes, Anges, Animaux, Maîtres, Eſclaves, Rois,
Courent au même but d'une vîteſſe égale,
Et ſervent de concert à la fin générale.
Que les Spéculatifs recherchent follement,
Quel plan eſt le meilleur pour le Gouvernement.
Tel qu'il ſoit, le meilleur, c'eſt le plus équitable,
Et dont le Bien-public eſt l'objet immuable.
Laiſſons les faux zélés dans leur prévention,
Parler aveuglément de la Religion.
Tout ce qui contredit cette fin principale,
Que Dieu ſe propoſa pour ſa Loi générale,
Porte viſiblement l'empreinte de l'Erreur:
Mais la Religion, qui corrigeant le cœur,
Seule procure à l'Homme un bonheur véritable,
Ayant Dieu pour Auteur, eſt ſeule reſpectable.
L'Homme ainſi que la Vigne a beſoin de ſupport,
Il lui faut des liens pour le rendre plus fort.
Comme ces Feux du Ciel, ces Planetes brillantes,
Qui roulant ſur leur axe en leurs marches conſtantes,
Du même mouvement, qui ſubſiſte toujours,
Vont autour du Soleil continuer leurs cours.
Ainſi par des rapports réels, mais inſenſibles,
Quoiqu'oppoſés entre eux, cependant compatibles,
L'Homme éprouve en ſon cœur deux mouvemens di-
Dont l'un tend à lui-même, & l'autre à l'Univers. (vers.

Par l'ordre merveilleux qui regne en ſes parties,
Qui pour la même fin les tient aſſujetties,
L'amour-propre & l'amour de la Société,
Tous deux de même eſpece, ont même utilité.

Fin de la Troiſieme Epitre.



SOM

SOMMAIRE.

De la nature & de l'état de l'Homme par rapport au bonheur. Qu'est-ce que le Bonheur? Il a été mal défini par les Philosophes. Tous les Hommes tendent tous également au bonheur, & tous peuvent également y atteindre. Dieu gouverne par des Loix générales, & non par des Loix particulieres; il veut que le bonheur soit égal. Pour être tel, il doit se trouver dans la Société, parce que tout bonheur particulier dépend du bonheur général. L'ordre, la paix, & le bien de la Société, demandent que les biens extérieurs soient partagés inégalement entre tous les Hommes. Le bonheur ne consiste donc point dans ces sortes de biens. Malgré cette inégalité, la Providence, par le moyen de la crainte ou de l'espérance, sait rendre tous les Hommes également heureux. En quoi consiste le bonheur de l'Homme comme individu. Jusqu'à quel point son bonheur est-il compatible avec l'ordre général de l'Univers? Il est injuste d'imputer à la Vertu, les calamités qui ne sont qu'une suite des Loix générales de la Nature. Combien il est déraisonnable d'attendre que Dieu change l'ordre des Loix générales en faveur de quelques Particuliers. Nous ne pouvons connoître ici précisément quels sont les gens de bien; mais quels qu'ils soient, ils doivent être, à tout prendre, certainement les plus heureux. Les biens extérieurs ne sont pas une vraie récompense. Ils sont souvent incompatibles avec la vertu, & souvent ils la détruisent. Ils ne peuvent rendre heureux un Homme sans vertu. Preuve de dé-

tail, richeſſes, dignités, naiſſance, grandeur, renommée, talens ſupérieurs. Les Hommes ſont malheureux avec la poſſeſſion de tous ces biens. La vertu ſeule conſtitue un bonheur, dont l'objet eſt univerſel & éternel. La perfection du bonheur conſiſte dans l'amour de Dieu & dans l'amour des Hommes. Récapitulation des principes renfermés dans les quatre Epitres.



ESSAI
SUR
L'HOMME.

EPITRE QUATRIEME.

O Bonheur, le mobile & la fin de tout Etre!
Sous quel nom aux Humains te ferai-je connoître?
Tranquilité, douceur, plaisir, contentement,
Charmant je ne sai quoi, qu'un secret sentiment,
Qu'un soupir éternel incessamment appelle!
Toi dont l'espoir flatteur dans leur course mortelle,
Endurcit les Humains contre les coups du sort;
Qui leur fais sans pâlir envisager la mort!
Objet fixe & changeant, dont les Foux & les Sages
Se forment tour-à-tour de confuses images,
Qui toujours près de nous, trompes notre desir,
Et fuis dans le moment où l'on croit te saisir!
Plante qui dans les Cieux as pris ton origine,
Si portée ici-bas par une main divine,
Tu juges des Mortels dignes de t'élever,
Dis-nous en quel climat ils peuvent te trouver!
Est-ce aux rayons trompeurs d'une Cour opulente,
Qu'on voit s'épanouïr ta beauté ravissante?
Sors-tu des lieux profonds, qui dérobent aux yeux
De l'or, du diamant, les trésors précieux?
Peut-on dans les transports d'une savante ivresse
Te trouver sur les bords qu'arrose le Permesse?

Ou doit-on te chercher à l'ombre des lauriers,
Que la gloire promet aux travaux des Guerriers?
Quels ſont les champs heureux où tu te plais à naître?
Quels ſont les triſtes lieux où tu crains de paroître?
Quand pour te voir fleurir nous travaillons envain,
Accuſons la culture, & non pas le terrain.
Le plus affreux ſéjour, le lieu le plus tranquile,
Au bonheur tour-à-tour peuvent ſervir d'aſile.
Ou l'on ne doit jamais le voir & le goûter,
Ou par-tout ſur nos pas il doit ſe préſenter.
L'or, ce grand ſéducteur, ſur lui n'a point d'empire,
Le mérite lui plaît, & la vertu l'attire.
S'il dédaigne des Rois la faſtueuſe Cour,
Il a chez toi, Milord, établi ſon ſéjour.
Au ſolide bonheur quel chemin peut conduire?
Philoſophes fameux, daignez nous en inſtruire!
Mais vous ne débitez que ſonges incertains.
L'un veut que je me livre à ſervir les Humains,
L'autre veut qu'en ſecret une vie inutile,
Me rende ſans emplois ſatisfait & tranquile.
Celui-ci moins ſenſé me répond vaguement,
Qu'il place le bonheur dans le contentement.
Celui-là du plaiſir eſclave volontaire,
Le croit pour le bonheur un ſecours néceſſaire;
Un autre condamnant juſqu'au moindre deſir,
Croit qu'en vivant ſans peine on vit avec plaiſir.
Honteux égarement! trop aveugle ignorance!
Jamais du vrai bonheur ils n'ont connu l'eſſence.
D'autres doutent de tout, & par un fier dédain
Refuſent de chercher un bonheur incertain.

De ces guides trompeurs ſuyez la route obſcure,
Et ſuivez conſtamment les pas de la Nature.
Oui, ſur tous les eſprits, & ſur tous les états,
Le bonheur fait briller ſes ſolides appas.
Au gré de nos deſirs il s'offre de lui-même,
Et dédaigne toujours ce qui tend à l'extrême.
Qui poſſede un ſens droit, qui poſſede un bon cœur,
A dans ſon propre fond la ſource du bonheur,
Chacun ſe plaint du Ciel, & follement l'accuſe
De prodiguer à l'un ce qu'à l'autre il refuſe.
La Raiſon eſt pour tous, & ce riche préſent
Eſt pour les rendre heureux un moyen ſuffiſant.
Mortels! je le répete, une Loi générale
Détermine toujours la cauſe principale:
Vous voulez que ſes ſoins ne s'attachent qu'à vous,
Elle veut le bonheur, non d'un ſeul, mais de tous.
Dans les dons différens que le Ciel diſtribue,
Sa profonde ſageſſe a ce principe en vue.
„ Pourquoi, me direz-vous, le bonheur des Mortels
„ Etant l'unique objet des Decrets éternels?
„ Pourquoi dans tous les biens un inégal partage?
„ Pourquoi ne pas donner à tous même avantage?
L'Ordre, cet inflexible & grand Légiſlateur,
Qui des Decrets du Ciel eſt le premier Auteur;
L'Ordre veut que les uns brillent par la ſageſſe,
Les autres par le rang, ceux-ci par la richeſſe,
Ceux-là par leurs talens, tandis qu'abandonnés,
Sans aucun de ces dons la plûpart ſemblent nés.
Quiconque du bonheur connoîtra la nature,
Et bravera des ſens l'agréable impoſture,

Ne penfera jamais qu'il ne puiffe être heureux,
Sans le fragile appui de ces biens dangereux.
De l'Etre Souverain l'éternelle fageffe
Pour tous également agit & s'intéreffe,
Et de fes dons divers le partage inégal
Devient le fondement du bonheur général.
C'eft par ce feul motif qu'elle le fait dépendre
Des fecours mutuels que nous devons nous rendre;
Et chacun attaché par ce fecret lien,
Fait le bonheur commun en travaillant au fien.
Ce mêlange étonnant qui regne en la Nature,
Des Monts & des Vallons l'inégale ftructure,
Et du Chaud & du Froid les contraftes divers,
Ne concourent-ils pas au bien de l'Univers?
Des différens états la trompeufe apparence,
Ne met dans le bonheur aucune différence.
Il ne change jamais, il eft le même en foi,
Dans le plus vil Sujet, & dans le plus grand Roi.
Lorfque de l'Eternel la fageffe infinie
Soufla fur les Mortels un principe de vie,
Il mit en même tems dans le fond de leur cœur
Un principe fecret d'où coule le bonheur:
Mais que diftribuant les biens de la Fortune,
Il en forme pour tous une maffe commune,
De cette égalité naîtroient mille débats,
L'Homme feroit en proie à d'éternels combats.
S'il eft vrai qu'au bonheur tout Mortel peut prétendre,
Et que d'un jufte choix le Ciel l'ait fait dépendre,
L'aura-t-il donc placé dans des biens fuperflus,
Plutôt dus au hazard qu'à nos propres vertus?

A ſes adorateurs la Fortune propice
Diſpenſe ſes préſens au gré de ſon caprice:
Selon qu'elle eſt facile ou rebelle à leurs vœux,
Le Vulgaire les nomme heureux ou malheureux.
Laiſſons-le s'éblouïr d'une fauſſe apparence,
Le Ciel les rend égaux dans ſa juſte balance.
Vous verrez les premiers par la crainte agités,
Tandis que les ſeconds par l'eſpoir ſont flatés.
Les biens, les maux préſens que le Ciel leur envoye,
Ne font point des Mortels la triſteſſe ou la joye;
Mais la crainte où l'eſpoir qu'ils ont de l'avenir,
Font toujours en ſecret leur peine ou leur plaiſir.

O! quelle eſt votre erreur, vils Enfans de la Terre?
Oſez juſques aux Cieux porter encor la guerre;
Allez, & par des monts ſur des monts entaſſés,
Retracez des Géans les projets inſenſés.
Mais d'un bras immortel la foudre vengereſſe,
De vos honteux efforts confondra la foibleſſe:
Votre rebellion, vos projets, votre orgueil,
Sous ces rochers brûlans vous ouvrent un cercueil.

Sachez que tous les biens dont la Nature ſage,
En nous donnant le jour nous procure l'uſage,
Le charme ſéducteur, dont s'enivrent les ſens,
Les plaiſirs de l'eſprit encor plus raviſſans,
Ces biens qui du bonheur portent le caractere,
Sont la ſanté, la paix, le ſimple néceſſaire.
Lorſque ſur la nature on regle ſes beſoins.
Combien s'épargne-t-on de travaux & de ſoins!
Cherche à ſuivre en tous points la ſage tempérance,
Un corps robuſte & ſain en eſt la récompenſe.

Pour vous, ô Paix du cœur, digne Fille des Cieux,
Vous êtes du bonheur le gage précieux.
La Fortune en ſuivant un aveugle caprice,
Aux Bons comme aux Méchans peut ſe montrer propi-
Mais envain de ſes dons nous ſommes poſſeſſeurs, (ce;
S'ils ne ſont mérités, ils n'ont plus de douceurs.
Comparez deux Rivaux dans leur pourſuite ardente,
Des biens & des honneurs ils ont la même attente;
L'un veut y parvenir à force de vertus,
L'autre par des forfaits: qui des deux riſque plus?
Contemplez par le ſort la Vertu pourſuivie,
Aux plus funeſtes coups ſans relâche aſſervie;
Voyez régner le Vice au gré de ſes deſirs,
Triomphant dans le ſein des biens & des plaiſirs:
Qui des deux eſt pour vous un objet reſpectable?
Qui des deux, dites-moi, vous paroît miſérable?
Ces biens & ces plaiſirs, ou vains, ou dangereux,
Qui flattent baſſement l'orgueil du Vice heureux;
Ou la Vertu les fuit redoutant leur ſurpriſe,
Ou ſa noble fierté les hait & les mépriſe:

Ce

R E M A R Q U E S.

Vers 180. [*Dans l'horreur du tombeau* BERWIK *précipité.*] J'ai cru qu'il me feroit permis d'ajouter Mr. le Maréchal de Berwik aux Grands-Hommes dont parle ici Mr. Pope. Je n'ai pu m'empêcher de rendre cet hommage à la mémoire d'un Héros qui a fait tant d'honneur aux Armes & à la Religion, & dont les vertus me ſont d'autant plus préſentes, que j'avois été chargé de prononcer ſon Oraiſon funébre.

His ſaltem accumulem donis & fungar inani
Munere.

Vers 181. [*Vois* SIDNEY, *vois* FALKLAND *ſi fiers, &c.*] Philippe Sidney eſt compté parmi les plus Grands-Hommes de Lettres, de Guerre & d'Etat qu'ait produit l'Angleterre. Il fit dans ſa jeuneſſe un Roman, intitulé *l'Arcadie:* Ouvrage qui eſt regardé par les Anglois, comme le meilleur qu'ils ayent en ce genre.

Ce mépris, cette haine empoisonne les biens,
Dont jouït un Méchant par d'indignes moyens:
Il manque à son bonheur de ne pouvoir prétendre,
Aux respects que les Bons refusent de lui rendre.
Funeste égarement! trop aveugles Mortels,
Que vous connoissez mal les Decrets éternels!
La Vertu, selon vous, n'est qu'un triste avantage;
Selon vous, le malheur en est tout l'appanage;
Tandis qu'en ses projets le Vice fortuné,
A jouïr du bonheur vous paroît destiné.
Qui sait se renfermer dans de justes limites,
Toujours soumis aux Loix que le Ciel a prescrites;
Attentif à régler son esprit & son cœur,
Est dans le vrai chemin qui conduit au bonheur.
Vois TURENNE arrêté dans sa noble carriere,
Par un coup foudroyant couché sur la poussiere;
Vois son digne Rival, ce cœur plein d'équité,
Dans l'horreur du tombeau BERWIK précipité;
Vois SIDNEY, vois FALKLAND, si fiers dans les allarmes,
Tout couverts de leur sang, nous demander des larmes.

REMARQUES.

genre. Il traduisit une partie du Traité de la *Religion Chrétienne* par Philippe de Mornay, & plusieurs autres Pieces. La grande réputation qu'il s'étoit acquise dans son Ambassade auprès de l'Empereur, & dans les Pays-Bas où il commandoit une partie des Troupes que la Reine Elisabeth avoit envoyées au secours des Hollandois, engagerent les Polonois à jetter les yeux sur lui pour la Couronne de Pologne; mais la Reine ne voulut pas lui permettre de se prêter à leur bonne volonté. Elle le nomma Gouverneur de Flessingue & de Ramekens. Il mourut avec de grands sentimens de piété, d'une blessure qu'il reçut dans le combat de Zutphen contre les Espagnols.

Vers 181. [— *Vois* FALKLAND, *si fiers dans les allarmes.*] Le Vicomte de Falkland étoit Secrétaire-d'Etat du Roi Charles I. Il n'étoit âgé que de trente-trois ans, lorsqu'il fut

Parle, eſt-ce la vertu qui termine leur ſort,
Ou le noble mépris qu'ils ont fait de la mort?
Cher DIGBY, digne objet des pleurs de ta Patrie,
Eſt-ce donc la vertu qui t'arrache à la vie?
Des traits les plus brillans après t'avoir orné,
Comme une jeune fleur t'a-t-elle moiſſonné?
Si la vertu du fils hâta ſes deſtinées,
Pourquoi comblé d'honneurs & ſurchargé d'années,
Le Pere jouït-il d'un deſtin glorieux?
Lorſqu'aux Champs de Marſeille un air contagieux
Portoit l'affreuſe mort ſur ſes rapides aîles,
Pourquoi toujours en bute à ſes fleches mortelles,
Un Prélat s'expoſant pour ſauver ſon Troupeau,
Marche-t-il ſur les morts ſans deſcendre au tombeau?
Pourquoi le juſte Ciel dans cette courte vie,
Qui par tant d'accidens nous eſt ſouvent ravie,
Aux pauvres, comme à moi, préparant des ſecours,
D'une Mere que j'aime épargne-t-il les jours?

REMARQUES.

tué à la bataille de Newbury contre les Rebelles. Il conſerva toujours à la Cour, & au milieu des plus grands Emplois, une probité & une droiture dignes des premiers tems. Il ne put jamais gagner ſur lui d'employer ni de récompenſer des Eſpions, ni d'ouvrir les lettres qui venoient des perſonnes ſuſpectes d'entretenir des correſpondances dangereuſes à l'Etat, ni en général de ſe prêter à aucun de ces artifices que la foibleſſe ou la méchanceté des Hommes rendent néceſſaires à ceux qui gouvernent. Il étoit verſé dans la connoiſſance des meilleurs Auteurs Grecs & Latins, tant Sacrés que Prophanes. Il mourut, dit Clarendon, avec toute l'innocence de mœurs qu'on conſerve dans la premiere jeuneſſe, & avec toutes les connoiſſances & les vertus qui ne ſont ordinairement que le fruit d'une longue vieilleſſe. *Clarendon II. Part. of the Hiſtory of the Rebellion. Vol. III.*

Vers 185. [*Cher* DIGBY, *digne objet des pleurs de ta Patrie.*] Il étoit fils du Milord de ce nom qui vit encore, & qui eſt dans une très-grande conſidération, quoiqu'il ne poſſede aucunes Charges ni aucuns Emplois à la Cour.

Qu'eſt-ce qu'un Mal Phyſique ? un Changement contraire
Aux Loix de la Nature en ſon cours ordinaire.
Qu'eſt-ce qu'un Mal Moral ? un triſte Egarement
De notre volonté, qui change à tout moment.
Dieu, ſeul Auteur du Bien en formant toute choſe,
Du Deſordre & du Mal ne peut être la cauſe ;
Sa Sageſſe immuable en formant l'Univers,
Laiſſe un mouvement libre à ſes Etres divers.
L'Homme voit dans le mal une flatteuſe amorce,
L'admettant dans ſon ſein, il en accroît la force.
Lorſqu'un fils en naiſſant apporte un mal caché,
Fruit honteux des plaiſirs d'un Pere débauché,
Vous en blâmez le Ciel : blâmez donc ſa juſtice,
Lorſqu'il permet qu'Abel, le juſte Abel périſſe.
Ne penſez pas que Dieu, comme un timide Roi,
Changeant à votre gré ſa primitive Loi,
Pour quelques Favoris qu'il adopte & qu'il aime,
De ce vaſte Univers dérange le Syſtême.

R E M A R Q U E S.

Vers 195. [*Un Prélat s'expoſant pour ſauver ſon Troupeau.*] Henri Xavier de Belſunce, encore aujourd'hui Evêque de Marſeille, & nommé en 1709

Vers 200. [*D'une Mere que j'aime épargne-t il les jours ?*] La Mere de Mr. Pope vivoit encore, lorſque ces Epitres parurent ; elle eſt morte en 1733, âgée de 93 ans. Elle étoit diſtinguée par ſa piété & par ſon amour pour les Pauvres. Il en parle plus au long dans une Epitre en Vers, adreſſée au célebre Docteur Arbuthnot : Piece d'autant plus curieuſe, qu'elle contient une Apologie des écrits & de la perſonne de l'Auteur. Il y donne auſſi de grandes marques de reſpect pour la mémoire de ſon Pere, qui étoit d'une famille noble, originaire de la Comté d'Oxfort. Il mourut en 1715. à l'âge de 75 ans. Au-reſte, quoiqu'il y ait longtems que Mr. Pope ſoit regardé comme le premier parmi les Poëtes de ſa Nation, il n'a pas encore 50 ans, étant né en 1688. Ainſi il y a lieu d'eſpérer qu'il conſervera encore longtems un rang ſi glorieux.

Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné;
D'un tourbillon de feu par-tout environné,
L'impétueux Ethna rappellant ſon tonnerre,
Le renfermera-t-il dans le ſein de la Terre?
BETHEL! lorſque l'Hiver tu te ſens oppreſſé;
Cédant à tes vertus, le Ciel ſera forcé
De fixer des Saiſons l'inconſtance ordinaire,
Pour rendre en ta faveur l'air doux & ſalutaire,
Suſpendra-t-il dans l'air un rocher ébranlé,
Parce que ſous ſon poids tu peux être accablé?
Ira-t-il révoquer la Loi qui détermine
Chaque corps à tomber du côté qu'il incline?
Faudra-t-il d'un vieux Temple affaiſſé par les ans,
Rafermir tout-à-coup les piliers chancelans;
Attendre que CHARTERS y porte un front coupable,
Et qu'en ce même inſtant une voûte l'accable?
Que ſi vous condamnez dans vos injuſtes vœux
L'arrangement d'un Monde où le Crime eſt heureux,

REMARQUES.

Vers 219. [*Quoi! pour céder aux cris d'un Sage infortuné.*] L'Auteur fait ſans-doute alluſion à la triſte fin de Pline l'ancien. Ce célebre Naturaliſte ayant voulu examiner de trop près le fameux embraſement du Mont Véſuve, qui arriva l'an 79. de J. C fut tout-à-coup enveloppé d'un tourbillon de cendres & de vapeurs ſulphureuſes qui le ſuffoquerent.

Vers 223. [*Béthel! lorſque l'Hiver tu te ſens oppreſſé*] C'eſt un Gentilhomme particulier qui vit à Londres dans une grande réputation de vertu & de probité; il eſt d'une conſtitution très-foible. Mr. Pope, dans une de ſes Epitres Morales en Vers, le loue *de ce qu'il dit toujours ce qu'il penſe, & de ce qu'il ne penſe jamais que ce qu'il doit penſer.*

Vers 233. [*Attendre que* CHARTERS *y porte un front coupable.*] François Charters a peut-être été le ſeul homme qui ait trouvé le ſecret de tromper, ſans jamais employer le maſque de la vertu & de l'honneur. A l'exception de la prodigalité & de l'hipocriſie, il s'étoit rendu infame par toutes ſortes de vices:

Suivons pour un moment votre aveugle manie,
Mettons dans l'Univers plus d'ordre & d'harmonie.
J'en conviens avec vous, des Hommes vertueux,
Méritent le projet que nous formons pour eux.
De Justes seulement composons un Empire;
Mais dans le fond des cœurs Dieu seul a droit de lire.
Hé! quel autre qu'un Dieu pourra nous rélever
Ces Justes que vos soins prétendent rassembler?
L'un croit voir dans Calvin un organe céleste;
Comme un monstre infernal un autre le déteste.
Ce qui pour une Secte est une Vérité,
Comme un Dogme trompeur par l'autre est rejetté;
De divers préjugés nos ames possédées,
Sur les mêmes sujets ont diverses idées.
Ce qui fait mon plaisir deviendroit ton tourment,
Le prix de ma vertu seroit ton châtiment.
Les plus Sages toujours ne pensent pas de-même;
Seroient-ils donc heureux par un même Systême?

REMARQUES.

son extrême avarice l'avoit garanti du premier, & son impudence sans égale ne lui permettoit pas de recourir au second. Etant Enseigne en Flandres, il fut chassé de son Régiment, & banni ensuite de Bruxelles & de Gand pour différens vols. Après avoir par ses friponneries gagné considérablement au jeu, il se mit à prêter à grosse usure, qu'il exigeoit avec une rigueur excessive, & fit de sa demeure une de ces maisons dont le nom seul est infame. Enfin, par une attention continuelle à profiter des vices, des besoins, & des folies des Hommes, il amassa des biens immenses pour un Particulier. Il fut deux fois mis en Justice pour crime de Viol; mais ses richesses le mirent à l'abri de la sévérité des Loix, & il en fut quitte pour quelques mois de prison. Il est mort en Ecosse en 1731. âge de 62. ans. La corruption de ses mœurs l'avoit rendu si odieux, qu'à son enterrement la Populace se mutina, brisa son cercueil, & voulut jetter son corps à la voirie. *Voyez Mr. Pope, Third Ethik Epistle.*

Que chacun des Mortels en ait un différent,
On verroit bientôt naître un desordre plus grand.
Tout est bien comme il est: l'arrangement du Monde
Prouve de l'Eternel la sagesse profonde.
A César criminel ce Monde abandonné,
Au vertueux Titus ne fut-il pas donné?
Qui fut le plus heureux? l'un, dont l'ame hautaine
Fit gémir dans les fers la Liberté Romaine;
Ou l'autre dont les vœux n'étoient point satisfaits,
S'il ne marquoit ses jours par autant de bienfaits?
La Vertu, direz-vous, froidement admirée,
A la triste indigence est quelquefois livrée,
Et le Vice orgueilleux jouït du superflu.
Quoi! l'abondance est-elle un prix de la Vertu?
C'est le prix du travail; les soins, la vigilance,
Doivent même aux Méchans procurer l'abondance:
C'est bien la mériter, que d'affronter les mers,
Où pour l'avidité tant d'écueils sont couverts.
Le Sage est quelquefois ami de l'indolence,
Et d'un œil dédaigneux regarde l'opulence,
Le seul contentement est l'objet de ses vœux.
Mais donnons-lui du bien, le croirez-vous heureux?
„ Non sans-doute, il lui faut la santé, la puissance;
„ C'est-là de ses vertus la juste récompense.
Ajoûtons, j'y consens, & puissance & santé,
Qu'il ait ce qui peut plaire à la cupidité.
„ Pourquoi, me direz-vous, lui donner des limites?
„ Aux dons qu'il doit prétendre, en est-il de prescrites?
„ Voulez-vous que d'un autre il reçoive la Loi?
„ Pour prix de ses vertus, je prétends qu'il soit Roi.

Mais pourquoi de ſes droits reſtraindre l'étendue
Aux biens extérieurs qui brillent à la vue?
Demandez qu'il ſoit Dieu, demandez qu'à ſes yeux
La Terre offre l'éclat & les plaiſirs des Cieux.
De deſirs en deſirs votre aveugle manie
Epuiſeroit de Dieu la puiſſance infinie.
Pourroit-elle jamais raſſaſier un cœur,
Qui dans ce qu'il n'a pas veut chercher le bonheur?

Le calme d'un cœur pur, les délices d'une ame,
Qu'aucun trouble n'émeut, qu'aucun deſir n'enflame;
Bonheur que l'Univers ne ſauroit procurer,
Que tout l'effort humain ne ſauroit altérer;
Bonheur qui dans nous ſeuls doit prendre ſa naiſſance,
Voilà de la Vertu la digne récompenſe.
Voulez-vous qu'en un Char fait pour la vanité,
De ſuperbes Courſiers traînent l'humilité?
Qu'à conſerver nos droits la Juſtice occupée,
Porte du Conquérant la criminelle épée?
Et que la Vérité, ſimple dans ſa candeur,
Se pare de la pourpre & marche avec ſplendeur?
Que l'Amour généreux qui défend la Patrie,
Prenant le ſceptre en main, ſe change en tyrannie?
De ces dons la Vertu connoiſſant le danger,
Ou les fuit, ou du-moins gémit de s'en charger.
Tel qui dans ſon printems étoit plein de ſageſſe,
Gâté par la Fortune a terni ſa vieilleſſe.

Commençons par l'attrait, qui ſur le cœur humain
A pris plus que tout autre un pouvoir ſouverain.
La Richeſſe jamais n'eut un droit légitime
De gagner notre amour, d'attirer notre eſtime.

Des Parlemens entiers, à la honte des Loix,
Ont quelquefois vendu leur criminelle voix:
Mais l'eſtime & l'amour, libres dans leurs ſuffrages,
A la ſeule Vertu préſentent des hommages.
Ce Mortel vertueux, dont le cœur & l'eſprit
Le font chérir des ſiens autant qu'il les chérit;
Qui porte en un corps ſain une ame encor plus ſaine,
Le croirez-vous l'objet de la Céleſte Haine,
Parce qu'au néceſſaire étroitement borné,
A d'amples revenus il n'eſt point deſtiné?
Et la honte & l'honneur ſont dans les mains des hommes;
Ils ne dépendent point de la place où nous ſommes.
Le Ciel en divers rangs voulut nous établir,
Le véritable honneur eſt de les biens remplir.
La Fortune, à juger par la ſeule apparence,
Entre tous les Mortels met quelque différence,
L'un dans un riche habit nous montre ſa fierté,
L'autre ſous des lambeaux cache ſa vanité.
Couvert d'un tablier l'Artiſan ſe pavane,
Le Prêtre s'applaudit dans ſa longue ſoutane.
Un Moine de ſon froc ſe couvre gravement,
La Couronne eſt d'un Roi le ſuperbe ornement.
Quoi, s'écrira quelqu'un, le Froc & la Couronne!
Rien n'eſt plus différent. Mon diſcours vous étonne.
Apprenez qu'à mes yeux les Vices, les Vertus,
Le Sage & l'Inſenſé different encor plus.
Que d'un lâche Artiſan imitant la baſſeſſe,

R E M A R Q U E S.

Vers 354. [*Je veux qu'il ait conté de Lucrece en Lucrece.*] On peut voir par ce Vers, & par pluſieurs autres du même Auteur, que les Poëſies de Deſpreaux lui ſont familieres.

Le Prêtre comme lui ſe plonge dans l'ivreſſe;
Qu'à l'exemple d'un Moine un Monarque indolent
N'apporte à ſes Conſeils qu'un eſprit nonchalant;
Et le Prêtre & le Roi n'ont rien de reſpectable;
C'eſt un vil Artiſan, un Moine mépriſable.
Par le mérite ſeul on peut être élevé.
Tout eſt bas & rampant quand on en eſt privé.
L'état le plus abject, comme le rang ſuprême,
Sont les dehors de l'Homme, & non pas l'Homme même.
Les Rois, & plus ſouvent les Maîtreſſes des Rois,
Te pourront illuſtrer ſans raiſon ni ſans choix.
Du ſang de tes Ayeux tu vantes la nobleſſe,
Je veux qu'il ait coulé de Lucrece en Lucrece:
Mais ne m'étale point leurs Titres faſtueux,
Il faut me les montrer conſtamment vertueux,
Dignes par leurs travaux de vivre dans l'Hiſtoire,
Si tu veux ſans rougir te parer de leur gloire.
S'ils ont vécu ſans mœurs, ſans courage & ſans foi,
Le nom qu'ils t'ont laiſſé ne parle plus pour toi:
Vainement leur Nobleſſe, où ton orgueil ſe fonde,
Remonteroit au tems du naufrage du Monde;
Ce nom qu'ils ont terni, bien loin de t'illuſtrer,
Aux yeux de la Raiſon doit te deshonorer.
D'un cœur ignoble & bas rien n'efface les taches,
Rien ne peut annoblir ni des Sots ni des Lâches;
Et fuſſent-ils iſſus du premier des Talbots,
Je ne reſpecte point des Lâches ni des Sots.

REMARQUES.

Vers 367. [*Et fuſſent-ils iſſus du premier des Talbots.*] C'eſt le nom d'une des plus grandes Maiſons d'Angleterre, d'où ſont ſortis les Seigneurs de Grafton, depuis Comtes de Shrewbury.

Contemplons la Grandeur, d'où prend-elle naiſſance?
Qui la fait éclater? la valeur, la prudence.
Politiques profonds! rapides Conquérans!
L'Univers ébloui vous place aux premiers rangs.
Que pour en mieux juger la Raiſon nous éclaire;
Les Guerriers ſont marqués au même caractere,
Depuis ce Furieux de carnage altéré,
Du beau titre de Grand par la Grece honoré,
Juſqu'à ce Roi du Nord, dont la valeur extrême
Ne fut pas moins funeſte aux autres qu'à lui-même,
Un Héros cherche à vaincre, & ne peut s'en laſſer,
Tant qu'il lui reſte encore un peuple à terraſſer.
Un Héros ſur ſes pas ne tourne point la tête,
Il court rapidement de conquête en conquête,
Et ſans ceſſe de ſang arroſe ſes lauriers,
Seul & frivole objet de ſes travaux guerriers.
Voilà le Conquérant. Quel eſt le Politique?
Un Mortel circonſpect, dont tout l'eſprit s'applique
A lire dans nos cœurs par ſes tours captieux,
Sans que jamais le ſien ſe dévoile à nos yeux;
Il cherche à nous tromper. Nommerons-nous ſageſſe
Un Art, qui n'eſt fondé que ſur notre foibleſſe?
Mais enfin j'y conſens; que des ſuccès heureux
Les conduiſent au but où tendent tous leurs vœux;
Que l'un nous aſſerviſſe, & l'autre nous abuſe,
L'un par la force ouverte, & l'autre par la ruſe;
L'artifice pervers, l'homicide valeur,
Seroient-ils, ſelon vous, les ſources de l'Honneur?

REMARQUES.

Vers 424. [*L'un traverſant le Rhin, l'autre le Rubicon.*] Le Rubicon, aujourd'hui le Piſatello, coule dans la Romagne. Il

Non, celui qui ne prend que la Vertu pour guide,
Qui s'éleve aux honneurs dont il n'est point avide;
Celui qui sans gémir dans l'exil, dans les fers,
Conserve sa grandeur au milieu des revers;
Soit que par ses vertus aimé de sa Patrie,
Sage comme Antonin, il desarme l'envie;
Soit que persécuté par un injuste sort,
Ferme comme Socrate, il reçoive la mort:
Celui-là seul est grand, & digne qu'on l'admire.
Cette immortalité que notre orgueil desire,
Que par tant de travaux nous voulons acheter,
N'est qu'une illusion qui doit peu nous flater.
Le tems de notre vie est le tems de la gloire.
Celle que vous voulez retrouver dans l'Histoire,
N'est qu'un frivole amas d'éloges superflus,
Un vain concert de voix que vous n'entendrez plus.
Milord, quand le Destin bornant votre carriere,
Viendra malgré nos vœux vous ravir la lumiere,
Que vous servira-t-il qu'un suffrage incertain
Se partage entre vous & l'Orateur Romain?
Du bruit doux & flatteur qu'on nomme Renommée,
Notre ombre chez les Morts peut-elle être charmée?
Ce plaisir se termine à voir autour de nous
Des Amis satisfaits, ou des Rivaux jaloux.
Le reste des Humains confusément admire
César qui ne vit plus, Eugene qui respire,
Sans distinguer les lieux, ni le tems, ni le nom,
L'un traversant le Rhin, l'autre le Rubicon.

REMARQUES.

est fameux dans l'Histoire, parce que César leva l'Etendard de la Guerre Civile, & se déclara ouvertement contre Pompée, ou

Tel eſt le triſte ſort du plus ferme courage.
Les talens de l'eſprit ont-ils plus d'avantage?
Les honneurs paſſagers d'un ſtérile laurier
Sont le prix du Savant, ainſi que du Guerrier.
Un Mortel vertueux, un Mortel vraiment ſage,
De la main du Très-Haut eſt le plus noble ouvrage,
Et le ſeul dont le nom juſtement reſpecté,
Soit digne de paſſer à la Poſtérité.
Cet intime plaiſir qui naît de l'innocence,
Que la Vertu produit, qui fait ſa récompenſe,
N'eſt-il pas plus touchant que ces cris redoublés,
Qu'exhale la faveur des Peuples aſſemblés?
Quel ſeroit ton bonheur, lorſque la Renommée
D'un encens impoſteur t'offriroit la fumée,
Si ton cœur, démentant ſes éloges pompeux,
T'accabloit en ſecret de reproches honteux?
Marcellus eſt rempli d'une plus vive joye
Dans cet illuſtre exil où le Tiran l'envoye,
Que Céſar triomphant, en voyant à ſes pieds
Le Peuple & le Sénat ramper humiliés.
Les funeſtes Auteurs d'une trahiſon noire,
D'un parricide affreux ſont placés dans l'Hiſtoire.
Quels noms ſont plus connus, plus ſouvent répétés?
Mais plus ils ſont fameux, plus ils ſont déteſtés.
Les ſublimes talens furent votre partage;
Apprenez-nous, Milord, quel en eſt l'avantage;
Qu'apportent-ils à l'Homme? un triſte deſeſpoir:

REMARQUES.

plutôt contre la République, en conduiſant ſes Légions au-delà de ce Fleuve, qui ſervoit de bornes à ſon Gouvernement des Gaules.

Vers 441. [*Marcellus eſt rempli d'une plus vive joie.*] Il avoit

Il voit que plus il fait, plus il reſte à ſavoir.
Ils éclairent nos yeux ſur les défauts des autres,
Et nous font reſſentir plus vivement les nôtres.
Occupé nuit & jour dans les premiers emplois,
Un eſprit tranſcendant en ſoutient tout le poids;
Si l'amour des Beaux-Arts le conduit au Parnaſſe;
Quel Juge y trouve-t-il pour y régler ſa place?
En bute aux traits malins d'un Rival envieux,
Plus il acquiert d'éclat, plus il bleſſe ſes yeux.
Veut-il, d'un plus beau zele animant ſon courage,
De l'Etat en danger prévenir le naufrage?
Loin de le ſeconder dans ſes nobles tranſports,
Ou l'on blâme, ou l'on craint ſes généreux efforts.
O funeſte bonheur! triſte prééminence!
Que donnent aux Mortels l'eſprit & la ſcience:
Trop ſage pour goûter ces frivoles plaiſirs,
Qui du foible Vulgaire amuſent les deſirs;
D'un côté la Raiſon, & de l'autre l'Envie,
Les privent tour-à-tour des douceurs de la vie.
Parcourons d'un coup d'œil les différens objets
Où ſe portent nos vœux, où tendent nos projets:
D'abord réduiſons-les à leur juſte meſure,
Et peſons le bonheur que chacun d'eux procure
Toujours l'un prend ſur l'autre, & ſouvent le détruit;
La peine les précede, & le dégoût les fuit.
A quel prix leur douceur nous eſt-elle donnée?
De combien d'amertume eſt-elle empoiſonnée?

REMARQUES.

été exilé à Athenes après la défaite de Pompée, dont il avoit pris le parti; mais Céſar le rappella à la priere du Sénat, & ce fut à cette occaſion que Cicéron prononça la fameuſe Harangue *pro Marcello.*

Si de leur faux éclat tes yeux ſont faſcinés,
Vois donc à quels Mortels ces biens ſont deſtinés.
Voudrois-tu te changer contre ces ames baſſes,
Sur qui le Sort ſe plaît à répandre ces graces?
Si l'éclat d'un Ruban, vaine marque d'honneur,
En flattant ton orgueil te paroît un bonheur;
Vois ſi cet ornement donne un air de nobleſſe
Au Chevalier SANDERS, à Milord INVERNEESSE.
L'Or ſeroit-il l'objet de tes deſirs jaloux?
Jette les yeux ſur LISE & ſur ſon triſte époux.
De briller par l'eſprit aurois-tu la manie?
Rappelle-toi BACON: ce ſublime génie
Cet homme ſi profond, ſi grand dans ſes écrits,
Devient par ſa conduite un objet de mépris.
De l'Immortalité ſi le deſir te touche,
Si tu veux que ton nom paſſe de bouche en bouche,
Songe que de CROMWEL le nom & les forfaits,
Devenus immortels ne périront jamais.
De ces différens biens ſi le riche aſſemblage,
Du ſolide bonheur te préſente l'image,
Prens de leur fauſſeté l'Hiſtoire pour garand;
Vois y l'Homme-d'Etat, & le Riche, & le Grand,
Et les Guerriers fameux ſéduits par l'apparence
De ces fragiles biens pleurer l'inſuffiſance.
Qu'un Courtiſan ſans foi, par ſon art impoſteur,

R E M A R Q U E S.

Vers 490. [*Rappelle-toi Bacon : ce ſublime génie*, &c] François Bacon, Baron de Vérulam, Vicomte de Saint-Albans & Grand-Chancelier d'Angleterre, fut encore plus illuſtre par l'étendue de ſon ſavoir, que par l'éclat des Dignités dont il fut revêtu. Il avoit trouvé l'art d'allier ce que la Théologie, la Juriſprudence & la Philoſophie ont de plus profond & de plus abſtrait, avec ce que la connoiſſance de l'Hiſtoire, de la Poëſie

D'un Maître qu'il trahit ait su gagner le cœur;
Crois-tu qu'il soit heureux, quand l'intrigue & la ruse,
Sont les honteux appuis d'un rang dont il abuse?
Dans sa propre grandeur il trouve son tourment,
Quand la honte & la fraude en sont le fondement.
Ainsi des vils roseaux d'une rive fangeuse,
On vit jadis sortir Venise l'orgueilleuse.
Vois parmi les Héros, vois, malgré leur splendeur,
Marcher d'un pas égal le Crime & la Grandeur.
Envain de ce beau nom le Vulgaire le nomme,
Ce qui fait le Héros dégrade souvent l'Homme.
Dans le plus grand éclat de leurs exploits guerriers,
Regarde-les couverts d'équivoques lauriers:
Lauriers toujours le fruit d'une ardeur sanguinaire,
Et quelquefois le prix d'un trafic mercenaire:
Contemple-les enfin épuisés de travaux,
Ou perdus de mollesse, & consumés de maux:
On ne voit plus en eux que d'illustres Coupables,
Dans leurs propres Palais devenus méprisables;
Ils traînent sans honneur le reste de leurs jours.
La mort vient-elle enfin en terminer le cours?
Une femme hautaine, un héritier avide,
Se font de leur trépas une douceur perfide;
Et loin de soulager leurs mortelles langueurs,
Du sort qui les accable augmentent les rigueurs.

REMARQUES.

& des Belles-Lettres ont de plus agréable & de plus instructif. Sa foiblesse & son extrême libéralité firent le malheur de sa vie. Il se vit réduit à une si grande pauvreté, que peu avant sa mort il ecrivit à Jaques I. pour lui demander quelque secours : de peur, lui disoit-il, *qu'après n'avoir souhaité de vivre que pour étudier, je ne sois obligé d'étudier pour vivre.*

Hélas! par leur midi que ta vue éblouïe,
Ne te féduife pas fur le jour de leur vie;
De leur matin obfcur, de leur foir ténébreux,
Rappelle à ton efprit les momens malheureux.
Eh! que reftera-t-il de tant de renommée,
Qu'un fouvenir confus, qu'une vaine fumée,
Où leur gloire & leur crime également tracés,
L'un par l'autre feront tour-à-tour effacés?
Apprens, foible Mortel, & qu'à cette fcience
Se borne, s'il fe peut, toute ta connoiffance;
Apprens donc qu'il n'eft point ici-bas de bonheur,
Si la Vertu ne regle & l'efprit & le cœur.
La Vertu fait trouver le feul point immuable,
Elle rend le bonheur auffi parfait que ftable;
Des traits de la Fortune elle brave l'effort,
Et nous met au-deffus des caprices du Sort.
Sans flatter notre efprit d'une vaine efpérance,
Elle donne à chacun fa jufte récompenfe.
Soit que fa main reçoive ou verfe des bienfaits,
Son plaifir eft égal, fes vœux font fatisfaits.
En proie à la douleur, feule dans fa retraite,
Elle goûte toujours une douceur fecrete:
Le Vice en reffent moins au milieu des plaifirs,
Qui fans remplir fon cœur irritent fes defirs.
Du plus affreux objet, du lieu le plus fauvage,
La Vertu fans effort tire quelque avantage:
Sans jamais fe laffer, toujours en mouvement,
Toujours prête fans trouble à tout événement.
Que fes rivaux jaloux tombent dans la difgrace,
Qu'un revers imprévu confonde leur audace,

Qu'ils

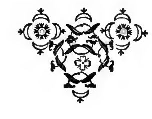
Qu'ils montent par le crime au comble des honneurs,
Elle voit du même œil leur gloire & leurs malheurs.
Soumiſe aux Loix du Ciel, & jamais empreſſée
A former de projets une chaîne inſenſée,
Elle étouffe ou bannit tous deſirs ſuperflus,
Les ſiens ſont ſatisfaits auſſitôt que conçus.
Tel eſt le vrai bonheur: la Divine Sageſſe
En a fait aux Humains une égale largeſſe;
Il eſt le ſeul ſenſible aux plus groſſiers eſprits,
Le ſeul dont tous les cœurs puiſſent ſentir le prix.
Bonheur que les Méchans, pauvres dans l'opulence,
Et malgré leur ſavoir plongés dans l'ignorance,
Recherchent nuit & jour ſans pouvoir l'acquérir,
Tandis que de lui-même aux Bons il vient s'offrir.
A l'Homme vertueux l'eſpérance fidelle,
Fait briller pour lui ſeul ſa lumiere immortelle,
Juſqu'à cet heureux jour où l'ardeur de la Foi
La rempliſſe, l'abſorbe, & la confonde en ſoi.
Jour heureux où de Dieu notre ame pénétrée,
Sera du vrai plaiſir pour toujours enivrée.
La Nature nous porte en ces terreſtres lieux
A rechercher les biens qui s'offrent à nos yeux;
Tandis que de la Foi les arrêts infaillibles,
Nous montrent le bonheur dans des biens inviſibles.
Les Animaux guidés par l'attrait de leurs ſens,
Bornent tous leurs deſirs aux ſeuls beſoins préſens.
Mais l'Homme, que le Ciel doua d'intelligence,
S'étend dans l'avenir aidé par l'eſpérance.
La Nature & la Foi par l'appas du bonheur,
Tournent à la Vertu les deſirs de ſon cœur,

Redreſſent doucement ſa pente tortueuſe,
Briſent des paſſions la fougue impétueuſe,
Et le portant ſans-ceſſe à tendre vers le Bien,
Dans le Bonheur d'autrui lui font trouver le ſien.
Ainſi donc l'amour-propre eſt rendu ſociable,
Aux yeux mêmes du Ciel il devient agréable;
Par lui l'Homme ſe rend doux, bienfaiſant, humain,
Et ne ſauroit s'aimer qu'il n'aime ſon prochain.
Des nobles ſentimens dont ton ame eſt pourvue,
Eſt-ce trop, ſelon toi, reſſerrer l'étendue?
Juſqu'à tes ennemis par de plus grands efforts,
Porte de ton amour les généreux tranſports.
Sur celle de ton Dieu regle ta bienveillance;
Que ton cœur s'intéreſſe à tout Etre qui penſe,
A tout Etre qui vit, à ces Mondes divers,
Qui forment avec toi cet immenſe Univers.
De l'amour-propre en nous l'impétueuſe flame,
Anime à la vertu les puiſſances de l'ame.
Comme on voit une pierre en tombant dans les eaux,
Y former à l'inſtant des cercles inégaux,
Qui croiſſant par degrés de diſtance en diſtance,
A mille autres bientôt donnent encor naiſſance;
De-même l'amour-propre agiſſant ſur le cœur,
Fait chérir le parent, l'ami, le ſerviteur;
Après eux la Patrie attire ſa tendreſſe;
A tout le Genre-humain enfin il s'intéreſſe;
Et ſuivant de ſon cœur les premiers mouvemens,
Il en répand par-tout les vifs épanchemens.
Plus l'Homme vertueux devient ſenſible & tendre,
Plus il ſent ſon bonheur s'agrandir & s'étendre;

Et quand ſon feu s'épure & devient charité,
Il met enfin le comble à ſa félicité.
Arbitre de mes Chants, mon Génie, & mon Maître,
Seconde les tranſports que toi-même as fait naître.
Tandis qu'en liberté variant mes accens,
Je m'éleve tantôt, & tantôt je deſcens:
Que ma Muſe de l'Homme expoſe la nobleſſe,
Ou découvre au grand jour le fond de ſa baſſeſſe;
Qu'animé par le feu de tes doctes leçons,
Je prenne, comme toi, tous les airs, tous les tons;
Que ſelon le ſujet, par un ſage contraſte,
Je tombe ſans baſſeſſe, & m'éleve ſans faſte;
Que je puiſſe, imitant ton ſtyle ingénieux,
Paſſer du grave au doux, du vif au ſérieux;
Dans les traits les plus forts éviter la rudeſſe,
Dans le plus grand effor conſerver la juſteſſe,
Et donner de la grace à mes raiſonnemens,
Sans affoiblir leur poids par de vains ornemens.
O! tandis que ton nom recueillant notre hommage,
Sur le courant du tems paſſera d'âge en âge;
Dis-moi, puis-je eſpérer que mon frêle vaiſſeau,
Accompagne de loin un triomphe ſi beau;
Qu'avec toi partageant le vent qui te ſeconde,
Mon nom avec le tien vole un jour dans le Monde?
Lorſqu'enfin les Héros, les Miniſtres, les Rois,
De l'implacable Mort auront ſubi les Loix;
Que les fils rougiront, informés que leurs Peres,
Jaloux de ton éclat furent tes adverſaires;
Perçant de l'avenir les voiles ténébreux,
Ces Vers apprendront-ils à nos derniers neveux;

Que m'ouvrant les tréfors de la Philofophie,
Tu fus & le foutien & l'honneur de ma vie;
Qu'encouragé par toi, je cherchai dans mes Chants,
Non le charme des fons, mais la beauté du fens;
Que j'ofai négliger les peintures brillantes,
Pour préfenter au cœur des vérités touchantes;
Qu'éteignant de l'Erreur le vulgaire flambeau,
Je fis fur les Mortels briller un jour nouveau;
Que de l'orgueil humain confondant l'impofture,
J'appris que tout eft bien dans toute la Nature;
Que de nos paffions les promts élancemens
Prêtent à la Raifon d'utiles inftrumens;
Que l'amour-propre au fond, loin d'être méprifable,
Fait le bonheur de l'Homme & le rend fociable;
Qu'il ne peut ici-bas être vraiment heureux,
Si la feule Vertu n'eft l'objet de fes vœux;
Et que pour un Mortel la fcience fuprême,
Eft enfin de favoir fe connoître foi-même?

Fin de la Quatrieme & Derniere Epitre.



ESSAI
SUR LA VIE
HUMAINE.

Sapientia prima est
Stultitia caruisse.

HORAT.

PREFACE. (1)

DE tous les genres de Poéſie, le Didactique eſt le plus eſtimable, ſi le bien public rend tel un Ouvrage où l'on s'en occupe. Le genre des deſcriptions eſt comme un joli payſage, où l'on trouve deux ou trois figures principales; le reſte n'eſt que rochers, ruiſſeaux, forêts enchantées, campagnes tapiſſées de verd, qui égayent la vue, montrent le goût du peintre, & n'inſtruiſent guere. Mais la Poéſie didactique reſſemble à un beau tableau d'Hiſtoire, où chaque figure doit être ſupérieurement finie, & chaque ſentiment peint avec force: le tout doit contribuer, par différentes nuances, à exprimer le ſujet principal: en un mot, ce doit être un morceau achevé.

Qu'une pareille tâche ſoit très-difficile, c'eſt ce que prouve le petit nombre de Poëtes qui l'ont entrepriſe. Perſonne n'a écrit en ce genre dans les premiers ſiecles de la Grece, excepté le vieil Héſiode, Aratus & Nicandre; car Denis & Oppien (2) n'ont paru que

(1) Cet Eſſai ſur la vie humaine ne ſe trouve point dans l'Edition de Warburton. On n'en peut guere deviner la raiſon. Car il parut peu après l'Eſſai ſur l'homme, & a été généralement reconnu pour être du même Auteur.

(2) Ageſilas, pere d'Oppien, étoit un homme qui avoit autant de connoiſſances & de mérite que de pouvoir & de crédit: il étoit citoyen d'Anazarbe en Cilicie. L'Empereur Sévere, multipliant ſes conquê-

ſous les Empereurs Romains. Le Calendrier d'Héſiode eſt la ſeule piece qui paſſe inconteſtablement pour authentique : mais ſi l'on conſidere les complimens que Virgile & Manilius lui font, il eſt très-probable qu'il en compoſa d'autres, & peut-être de meilleures, quoique Quintilien ne lui accorde la palme que dans ce *medio genere dicendi*. Le Fevre le traite encore plus ſévérement, lorſqu'il dit que ce n'eſt guere qu'un faiſeur d'Almanac, & que ſon Ouvrage eſt une chétive production. Patercule & Plutarque le placent immédiatement après Homere : c'eſt peut-être donner dans un autre extrême. Aratus fit un Poëme en deux Livres, qu'il intitula *Les Phénomenes & la Dioſemeie*: le premier eſt aſtronomique; il traite de la poſition & de l'affection des corps céleſtes: le ſecond, qui eſt aſtrologique, expoſe les influences particulieres qui réſultent de la variété de leurs rapports (1). Ciceron loue ſes vers, & Quintilien avance qu'il a très-bien rempli ſon plan; ce double éloge eſt paſſable, s'il eſt fondé. Pour Nicandre, Voſſius le met au nombre de ſes Hiſtoriens Grecs, & ajoute qu'il eſt *egre-*

tes, vint dans cette ville ; & Ageſilas n'ayant pas paru à l'entrée ſolemnelle de ce Prince, ſans doute à cauſe de ſa vieilleſſe & de ſes infirmités, Sévere, pour le punir d'un crime ſi odieux, l'exila à Malte. Oppien, dans la vue d'étourdir les chagrins de ſon pere, ſe mit à faire des vers, & enſuite il dédia ſes *Halieutiques* au fils de l'Empereur. Le Prince fut ſi con-

egregius Grammaticus, Poëta & Medicus. Ce qui nous reste de cet Auteur se réduit cependant à un Poëme sur les poisons & sur la méthode de les conjurer. Quant aux deux derniers Poëtes Grecs, Denis & Oppien, l'un composa son *Coup d'œil sur le Monde*, & l'autre ses *Cynegetiques & Halieutiques*, où il y a certainement de beaux traits, quoique l'on pense fort diversement à ce sujet.

Parmi les Romains, Lucrece & Manilius doivent être regardés avec raison comme les principaux Ecrivains dans le genre didactique. Leurs ouvrages sont écrits avec tout le feu de la jeunesse; en effet ils ne sont pas parvenus à un âge avancé. Je me suis toujours figuré que Manilius avoit imité la maniere de Lucrece; car le début de ses poëmes est sur le même ton, outre qu'il ne perd aucune occasion de se livrer à des descriptions, & d'ailleurs il est trop orné. Il fait encore des réflexions (2) sur les extravagances des hommes, qui ont tant d'analogie avec celles que l'on trouve dans le 5. Livre de Lucrece, qu'on croiroit qu'il les a pillées dans cette source. On peut dire en général que les Poëmes de ces

content de ce Poëme, qu'il lui donna une piece d'or pour chaque vers, & s'engagea à lui accorder tout ce qu'il demanderoit. La premiere partie de ce conte n'est pas du tout étonnante; mais j'avoue que la conclusion me surprend un peu.

(1) Voyez les Vies des Poëtes Grecs, par Kennet.

(2) Au commencement du 4. Livre.

deux Auteurs font de très-beaux Ouvrages, quoique celui de Manilius ne soit pas dans l'état où l'Ecrivain l'auroit mis, s'il eût vécu. Quant aux méprises qui se rencontrent dans la Philosophie de l'un & dans l'Astronomie de l'autre, c'est peut-être autant la faute de leur siecle que la leur propre: leurs beautés dédommagent amplement le Lecteur.

Les Géorgiques de Virgile sont du même genre, quoique le sujet soit moins noble; je ne sais pas si Ovide ne mérite point une place parmi les Ecrivains didactiques à cause de ses *Fastes*, qui sont la plus correcte de ses productions. Gratius donna vers le même tems des *Cynegetiques*, qui sont estimées avec raison.

Entre les modernes, la *Siphilis* de Fracastor, la *Callipedie* de l'Abbé Quillet, & l'*Art Poétique* de Vida, sont les meilleurs Poëmes de ce genre. Les *Jardins* du P. Rapin & le *Prædium rusticum* du P. Vaniere ne sont pas sans mérite, quoiqu'ils soient bien inférieurs aux précédens. Nous avons aussi dans notre Langue quelques Poëmes dans ce goût: les *Essais sur la Poésie*, la *Traduction des Vers* & la *Critique* prouvent admirablement le prix & l'excellence de cette maniere d'écrire, quoiqu'on puisse lui appliquer ce que le Docteur Young dit de la Satire: *Les Héros & les Dieux sont l'ornement des*

autres Poëmes ; mais la Satire veut de bonnes raifons à chaque vers (1).

La force d'une jufte remarque encadrée dans de beaux vers, fait une vive impreffion; elle s'infinue prefque imperceptiblement dans l'efprit, & y refte plus longtems qu'on ne s'imagineroit. Il eft vrai que les fujets font purement de Critique, & en conféquence moins intéreffans pour le genre humain en général: toutefois l'art de former le jugement, de perfectionner l'intelligence, & de régler le goût, ne font pas des objets indifférens pour le monde, puifqu'ils tendent à faire rougir les hommes de cette rufticité & de cette barbarie, de ces extravagances & de ces affectations, en un mot de cette petiteffe d'efprit qui font un fi grand obftacle aux nobles & généreufes entreprifes. Mais nous avons eu depuis peu des exemples inconteftables qui prouvent que la meilleure Philofophie, c'eft-à-dire l'art de fe connoître foi-même, peut être revêtue de tant de grace, qu'elle perfuade à la fois le cœur & l'efprit: il n'y a pas lieu de douter que ce genre de Poëme, traité par un grand génie, eft auffi utile qu'agréable aux yeux du public. Il eft vrai qu'on ne s'eft généralement propofé que de plaire, parce que cet objet eft moins difficile à remplir, & reçoit plus d'ac-

(1) *La Paffion dominante*: Sat. II.

cueil du gros des Lecteurs : *Nec in turbam, nec turbæ carmina condam.* Les images, un brillant coloris, de pompeuses antithefes marquent le défaut de justeffe & de force: en flattant l'imagination, on échappe, pour ainfi dire, à la févérité du jugement, ou fouvent on lui en impofe, comme les ombres paffent pour des êtres réels aux yeux des hommes foibles, malades ou vifionnaires.

Le mot d'Horace, *Os magna fonaturum*, feroit prefque croire que les Mufes ne doivent jamais paroître fans leurs brodequins, & que toute fimplicité d'expreffion doit être bannie des Ouvrages de Poéfie. Je conviens que le Poëme Epique, l'Ode & la Tragédie exigent fouvent, & juftifient en conféquence l'ufage du ftyle fublime, parce qu'il eft plus propre à peindre de grands fujets, & à exciter les différentes paffions que le Poëte fe propofe d'allumer. Mais au tribunal du jugement, des vérités claires, naturellement & noblement exprimées, ne peuvent manquer d'obtenir le fuffrage d'un goût folide. Horace même, quelque fublime qu'il foit fans contredit dans fes Odes, eft plus intéreffant dans fes Difcours & dans fes Epitres; car c'eft-là, comme Mylord Rofcommon l'obferva dans une autre occafion, que *l'imagination travaille moins, & le jugement davantage.*

Le Poëme du Chevalier Denham a été univerfellement goûté, quoique fon fujet tienne plus de la defcription que du genre didactique: mais ce n'eft pas la colline, la riviere, & la chaffe du cerf; c'eft le bon fens, & les belles réflexions mêlés avec tant d'adreffe dans fes récits, qui en font le mérite, & qui le rendront auffi *durable que le foleil*, comme on l'a dit du véritable efprit.

Le *Salomon* de feu Mr. Prior paroît lui avoir coûté beaucoup de tems & de peine; & c'étoit, à ce que je penfe, fon ouvrage favori: il balance s'il l'appellera un Poëme didactique ou héroïque. Il eft vrai qu'il tient un peu des deux genres, quoiqu'à parler à la rigueur, il ne tienne ni de l'un ni de l'autre. Il n'y a pas affez de fable, de machines & de variété pour caractérifer un Poëme héroïque: le ftyle eft trop diffus, trop fleuri, trop plein de defcriptions pour un Poëme didactique. On peut dire en général & avec juftice que c'eft une excellente production, quoique je donne la préférence à l'*Alma* de cet Auteur, parce qu'il a fuivi fon plan avec plus d'exactitude dans cette piece, qu'il y a plus de force & d'énergie, & qu'il foutient conftamment l'attention.

Bref, je regardé comme abfolument vrai ce que Mr. Dryden avance dans fa *Religion du Laïque*. „ La diction d'un „ Poëme, deftiné fimplement à l'in-

„ ſtruction, doit être claire & natu„ relle, & cependant noble; car dans „ ce cas, le Poëte eſt cenſé Légiſlateur „ en quelque maniere: or le ſtyle d'un „ Légiſlateur doit porter ce caractere. „ Le ſtyle figuré, ſublime & fleuri, „ eſt conſacré à peindre les paſſions; „ parce que l'amour, & la haine, la „ crainte & la colere, tous ces ſenti„ mens naiſſent dans l'ame, lorſque „ l'Ecrivain montre des objets qui ſor„ tent de leur vraie proportion: ils „ doivent être plus ou moins au-deſſus „ de la réalité. Mais l'inſtruction doit „ les donner tels qu'ils ſont naturelle„ ment. Il faut échauffer le cœur hu„ main par artifice, au-lieu qu'il faut „ raiſonner pour lui préſenter la vé„ rité."

Voilà peut-être un préambule trop pompeux pour la piece ſuivante: je n'ai rien à dire à ce ſujet, ſinon que j'ai tâché de ſuivre les principes de Mr. Dryden. Ai-je réuſſi? ce n'eſt pas proprement à moi à en juger. Mais quoique l'on penſe ſur la poéſie, & cet article m'eſt très-indifférent, on conviendra de toutes néceſſité que mes ſentimens ſont juſtes & utiles. Je ſuis entiérement de l'avis de Mr. Prior, lorsqu'il dit: *J'aimerois mieux paſſer pour un bon Anglois*, ou, en d'autres termes pour un homme de bien, *que pour le meilleur Poëte, ou le plus grand Auteur qui ait jamais écrit.*

ESSAI
SUR LA VIE
HUMAINE.

Le plaiſir nous ſéduit par un nom auſſi vain qu'important ; il ſemble toujours varier, & il eſt toujours le même. Toute ſon adreſſe ſe réduit à nous diſtraire ; il s'affoiblit par l'uſage, & il ſe perd en idée. La jeuneſſe qui diſſipe, & l'âge qui accumule ; l'extravagance qui ſacrifice les objets aux mots, l'orgueil, l'eſprit, la beauté, tout ſe réunit dans un ſeul goût : c'eſt le luxe des ſens ou du cœur. Funeſte état de la Nature, condamné à des peines infructueuſes, à deſirer toujours, à manquer de tout, & à ne jamais parvenir à l'objet de ſes vœux. Nous vivons inquiets, & nous mourons deſeſpérés ; ſans ceſſe malheureux, ſans ſavoir ni comment ni pourquoi.

La raiſon nous préſente peut-être ſa main généreuſe ; cette raiſon qui ne trahit jamais ſes lumieres ! Qu'elle nous guide dans ce fatal labyrinthe, qu'elle nous dirige dans les perplexités de cette vie mortelle. Mais cette orgueilleuſe raiſon n'eſt-elle donc pas ſuſceptible de foibleſſe ? Ne participe-t-elle pas à nos miſeres ? Peut-elle appliquer avec un art toujours victorieux, le baume ſalu-

taire ſur la partie malade ? corriger ces erreurs que produit l'emportement des paſſions & inſtruire la volonté dans les loix de la ſageſſe ? Hélas ! une triſte expérience ne montre que trop que l'homme peut agir contre le ſentiment qui l'éclaire. Mais entraîné par la mode, ou ſéduit par des preſtiges, à quoi lui ſert de diſcerner des deſordres qu'il ne peut éviter ? C'eſt l'ivreſſe qui gouverne ſous le nom de la raiſon ; tous les hommes ſe précipitent avec ardeur dans le torrent ſéducteur qui les perd, & leurs idées varient ſuivant les caracteres des voluptueux.

Eſt-ce par amour pour l'équité, ou par horreur pour l'injuſtice, que l'homme d'Etat ſe fatigue ou que le guerrier combat. Eſt-ce pour faire l'opulence de ſa patrie que le brave matelot défie le corſaire inhumain ou l'onde menaçante ? Eſt-ce le zele de la ſageſſe qui applique les efforts du Philoſophe à la recherche des vérités obſcures qu'il veut déterminer : ſe propoſe t-il de nous mettre entre les mains le fil d'Ariadne pour nous tirer du ſombre Dédale où elles ſont enſévelies ? Non, le deſir & l'eſpoir ſont ſes aiguillons ; c'eſt ainſi que les ſpéculations les plus importantes ont leur ſource dans les vues les plus abjectes.

L'amour-propre, quoique pallié, quoiqu'abſurde, quoique mal-entendu eſt toujours pour les petites ames le bien ſuprême ;

la vertu ou la ſageſſe ne ſont que des prétextes; elles peuvent éclairer nos pas, mais les paſſions commandent. Homme préſomptueux, condamné par la Nature au bien ou au mal, comment vantes-tu la liberté? Toutes ces pompeuſes maximes, ces leçons faſtueuſes de la ſtérile école des ſages, quelles reſources nous offrent-t-elles? Ton art peut-il fruſtrer l'empire de la création, s'oppoſer aux loix de la Nature, ou ſuſpendre ſon cours? Vole dans les ſables brûlans de la barbare Afrique, & change la couleur de ſes peuples; ou bien crée une race de Negres dans les campagnes riantes de l'Europe, renverſe l'ordre des marées, ordonne aux flots de s'arrêter, & aux ſaiſons d'être uniformes dans ce vaſte univers. Eſclave de ton cœur, dans le tems que tu es maître de tout, dompte ta foibleſſe, ou proſcris ton orgueil.

Cette Puiſſance ſouveraine qui a d'abord formé le tout, qui a donné des entraves à ſes différentes productions; voilà le mobile vers lequel tout gravite; c'eſt dans ce centre que s'operent toutes les révolutions. Chaque créature, qui ſort de la main de l'Eternel, a ſon poſte fixe dans l'harmonie générale. L'homme réclame le premier rang, parce qu'il m'aſſure qu'il eſt plus noble: quelle eſt cette prétention, quelle Philoſophie pourra réſoudre ce problême? C'eſt

au tribunal ſeul de la raiſon qu'il porte ſa vanité; les eſpeces inférieures ſe taiſent devant lui, & baiſſent la tête. Il parle, donc il eſt le ſeul être raiſonnable. Sur le même principe l'inſolente Grece mépriſoit jadis tous les autres mortels, & condamnoit à la barbarie tous les peuples qu'elle n'entendoit pas.

Parcours cette immenſe création, vois comment toutes ſes parties ſe raſſemblent à la voix de leur Auteur. A ſes ordres la terre ouvre ſon ſein fécond, la mer préſente ſes tréſors, des varietés de ſels, car c'eſt la chimie de la Nature, elle verſe les roſées, les neiges, les pluies, qui couvrent tour-à-tour la face du globe. Vois les animaux & les reptiles conſpirer au même ſyſtême, & ſe prêter aux différentes fonctions de leurs eſpeces. Mais l'homme plus ſage mépriſe ce rôle ſubalterne; chez lui la Nature doit toujours céder à l'art: vain dans ſes penſées, il ſe targue d'une habileté imaginaire, & deſpote impérieux, il veut régir le monde à ſon gré; tantôt fier & cruel, tantôt doux & débonnaire; toutes ſes démarches ſe rapportent à ſon tour d'eſprit. Il eſt aujourd'hui ami zelé, demain barbare implacable; pétri de bile ou de bienveillance, l'humeur, ou l'intérêt l'enchaînent ſucceſſivement; le hazard ſeul le détermine & ſa raiſon n'eſt que caprice.

Demandez au fier Républicain ou au lâche esclave ce qui rend l'un abject & l'autre plain de valeur, ce qui donne aux sots de la bonne foi, & des stratagêmes aux fripons, ce qui inspire aux cyniques le goût des infames voluptés & des souris aux flateurs? Il faut convenir de ce principe éternel, c'est qu'il y a toujours quelque passion dominante, cachée dans le cœur de tous les hommes. Ils l'appellent du nom spécieux de foiblesse, mais c'est toujours cette foiblesse qui commande à tout.

On pallie avec une lâche adresse les sources des actions: ainsi l'avarice sordide passe pour prudence; la fureur se transforme en zele; l'ambition ne s'occupe que du bien public, & le vil hypocrite porte le masque de la sainteté.

Aguerris à la fausseté, nous nous en imposons à nous-mêmes; nous affectons souvent de croire ce qui fait l'objet de nos vœux; nous nommons jugement ce qui n'est que volonté, & nous apprenons à raisonner aussi mal que nous agissons. Comme les caffards qui se battent pour leurs différens symboles, nous attachons toujours des argumens victorieux au systême de notre cœur.

La mode ou l'intérêt gouvernent tout le genre humain; il y a toujours quelque travers qui s'insinue dans l'esprit, & qui, pa-

reil à une glace fauſſe & flatteuſe, ſemble changer la nature des choſes qui ſe préſentent ſous les yeux. Les mêmes objets s'offrent ſous des points de vue différens, & il n'y a que les couleurs qui les relevent. L'erreur & la fraude émanent de cette grande ſource; tous les foux ſont à la mode & tous les fripons ſont ſages. Quel eſt l'homme qui ne s'applaudiſſe de quelque mérite; quoi qu'il ſoit peut-être le ſeul qui en convienne? Chaque individu cajole ſon vice favori; l'orgueil a ſes couronnes, & la débauche ſon Paradis. Bonze, Prêtre & Dervis, tous conviennent que le ciel doit être pompe ou volupté; l'homme eſclave des ſens, ne ſe figure pas de plus noble félicité; il meſure conſtamment les objets ſupérieurs avec ceux qui rampent ſur la terre; ſes joies, ſa perſpective ont toujours le même aſpect, comme le tems prorogé ſe confond dans les eſpaces éternels.

Quelle chimere que cette ſcience qui nous intéreſſe, avilie par la foule, utile au petit nombre, puiſque tous nos travaux échouent dans la recherche de la vérité. Qui ne ſçait que l'ignorance eſt notre plus grand ami? La vanité de nos efforts ne fait que montrer davantage notre foibleſſe, & ſemblable à un miſérable Argyrophile, nous ſommes pauvres au milieu de nos tréſors; une grande érudition reſte dans les ténebres comme les

débris antiques de nos ameublemens, ou se précipite dans le cahos du doute & des conjectures.

Quoique la Grece altiere vante ses Sages, il n'en reste que les noms, la race en est perdue. De même les Satyres & les Centaures peuvent avoir vécu autrefois, car les anciennes Annales le certifient; mais ce siecle incrédule en pourroit douter. Qui a produit un Centaure ou un Sage? c'étoient les premiers Essais de la Nature, les jeux de sa jeunesse. Ces derniers tems ne montrent pas de semblables merveilles; ceux qui étoient alors des géans sont aujourd'hui des pygmées.

De toutes les penibles folies des hommes, la fureur de chercher constamment ce qu'ils ne peuvent découvrir, est la plus absurde; on la peut comparer aux tentatives infructueuses de celui qui travaille sur un sol stérile. Si nos vœux se portent au-dessus de notre sphere dans le systême général, les moyens doivent être frivoles lorsque nous nous égarons sur l'objet. L'orgueil nous inspire de vastes projets, il nous commande d'être grands, sages & heureux; mais la cruelle expérience nous ouvre le Livre des Destins, & ne nous donne la connoissance de nous-mêmes que lorsqu'il est déja trop tard.

L'erreur est un desordre de l'esprit, difficile à guérir parce qu'il est difficile à trou-

ver. Mêlée & confondue dans la boue, dont nous sommes formés, elle brave toutes nos mesures, & se couvre du nom de la raison. C'est esprit de faction dans les sujets, insolence dans les Rois; les uns & les autres donnent avec emportement dans les extrêmes; les premiers dans l'anarchie & les seconds dans la violence; ils aspirent également à ce qui consommeroit leur malheur s'ils réussissoient, c'est-à-dire à *la* phrénésie politique ou au despotisme des tyrans.

Le sage doit pénétrer dans le sanctuaire de la Nature, & l'homme foible croire sans qu'il sçache ni comment ni pourquoi. On peut avancer que dans tous les cas nous sommes en proie à l'illusion, tant celui qui ne doute de rien que celui qui doute de tout. Profanes ou religieux, nous avons la même hypocrisie, & nos motifs sont la terreur, l'avidité ou la fievre de la gloire. L'opinion n'est que l'intérêt en masque; le bien ou le mal ne consistant que dans la force des parties.

Les uns veulent être heureux, & ne savent ni souffrir les besoins, ni pourvoir aux circonstances: cependant la vérité se cache au milieu de la route, & les extrêmes ne sont que des absurdités.

Un mauvais tour d'esprit est le plus fatal présent de la création; il empire tous les jours; on voit continuellement les objets

ſous un faux jour. Pour les génies de ce caractere, le vrai devient erreur, & l'erreur eſt vérité : faſtueux, ſages & ardens dans les frivolités, ils mépriſent le grand comme frivole ; ils careſſent leurs perſécuteurs, ils évitent leurs amis, ils s'engouent du commerce des lâches qui les perdent ; ſourds à tous les avis, ou raiſonnant à contre-poil, ils font hardiment des ſottiſes en dépit de la raiſon, & rampant ſous des prétextes obſcurs, ils ſont les antipodes du ſens commun.

Voudriez-vous perſuader à un miſérable avide de tréſors de ne pas ſe laiſſer périr d'inanition, quoiqu'il ſoit barbare pour les autres, de défendre au moins ſon ſquelette aride contre les rigueurs des ſaiſons, & de ne pas paroître auſſi paſſionné pour de vils haillons qu'il l'eſt pour ſon or ? Non, il a trop d'eſprit pour s'accommoder de ces petites vues ; vous voudriez qu'il fut comme vous pauvre & brillant ; mais malgré l'envie, il accumule ſans relâche, & tympaniſe le luxe des tables & de la parure. Demandez à l'ambitieux pourquoi il prodigue ſes beaux jours à lutter dans un dédale incertain, pourquoi il ne jouit pas en paix des douceurs de l'abondance ? Mais c'eſt ainſi que vit l'obſcur, le foible & l'indolent ; les grandes ames, s'écrie-t-il, aſpirent à de plus nobles perſpectives, & ne connoiſſent d'autre félicité que le travail & un nom immortel.

Eh bien! qu'il convienne aux cœurs sublimes & élevés de remplir les devoirs que la patrie exige d'un généreux citoyen ; sans donner dans les factions, sans baiser honteusement les chaînes d'un maître couronné, sans dépendre d'un grand coupable, il s'arme généreusement pour les loix & la liberté, content de périr dans la cause de l'Etat. Mais le rayon de la faveur étincelle, & je le vois changer de principes; ses amis, ses premieres maximes tombent dans les ténebres de l'oubli, & pour récompense il obtient l'opprobre & des pensions.

Ces petites ames, dont la joie ne porte que sur les maux publics, qui haïssent les hommes, mais sur-tout les sages & les vertueux, fieres de leur honte, tirent vanité de leurs intrigues perverses, & appliquent tous leurs talens à faire l'iniquité; mais des craintes qui s'élevent de leur bassesse anéantissent souvent le systême forcené qu'elles trament, & les plongent dans le mépris.

Il seroit infini d'indiquer toutes les routes tortueuses, où les caracteres corrompus exercent leur fatale sagacité; de faire voir comment l'indigence voudroit masquer ses besoins, & la bassesse affecter un air de dignité; comment les fourbes sont ingénieux à leurs dépens, & les imbécilles pleins de suffisance. Absurde projet de jouer sur la scene du monde un rôle auquel le destin refuse de nous

nous appeller ! L'art de déguiser cette foiblesse n'est pas moins absurde. La prudence seule peut nous instruire à faire le bien, & à prévenir le mal. La vraie sagesse consiste plus en pratique qu'en maximes; car de quel usage les leçons sont-elles pour les stupides. Parlez tant que vous voudrez de l'esprit & de la raison, celui qui se gouverne avec plus de circonspection, est le premier des hommes.

Toutes les situations de la vie ont un plan qui leur est propre; il y a par-tout du faux & du vrai. L'usage & le but de la Philosophie est de fixer ce point critique; tous nos succès portent sur cette démarche essentielle: mais les méprises à cet égard ne sont jamais de peu d'importance; le moindre faux pas fait crouler tout l'édifice. Quelque près qu'on s'avance de la barriere, si l'on n'y touche pas, tout est perdu: qui s'embarque sans choix est à moitié plongé dans les naufrages. L'erreur a plusieurs sentiers; le vrai n'en a qu'un. En appréciant mal les objets, on fait toujours de fausses démarches. Qui estime davantage l'opulence ou le pouvoir, que celui qui prodigue ou qui opprime; que peut-on dire autre chose sur ces caracteres, sinon que le ciel irrité les jette sur la terre pour servir à sa vengeance.

Les foux, toujours superbes, prétendent à l'éclat & aux distinctions, & s'imaginent

que la phrénésie est la route de la gloire. Qu'importe par quel moyen l'immortalité les couronne, par le saccagement de l'univers ou par l'embrasement des temples (1)? tout passe à la postérité, aussi bien les crimes d'un Neron que les vertus d'un Trajan. Les moyens sont indifférens, il faut atteindre au terme, même en dépit des vertus. Richard (2) fut coupable; mais quoi? il régna. Prétendez-vous être tout à la fois honnête homme & illustre? chimeres; il ne s'agit pas de mériter la grandeur, mais de l'arracher. La fortune est inconstante, elle vole rapidement, & celui qui prend le plus long chemin arrive trop tard.

Est-ce là donc, ô Grandeur du siecle, ton faste imposteur, d'étonner les hommes & de s'en faire détester? On te cherche par mille attentats, & on te possede en tremblant; le vulgaire applaudit à tes trophées, & le vulgaire les renverse. Dis-moi, politique ambitieux, qui doit l'emporter, ou des promesses du courtisan, ou du mensonge d'un peuple adulateur? Des avantages futiles récompensent toutes les meurs d'un fourbe banqueroutier & d'un Grand perfide.

Tu dis que ce scélérat, organe des loix, & le coupable qu'il juge, ont l'un & l'autre autant d'honnêteté, mais que le premier est plus sage. Au reste en quoi different-ils?

(1) Erostrate qui brûla le Temple d'Ephese.
(2) Richard l'Usurpateur.

dans un ſeul point; c'eſt qu'un plus haut rang eſt une plus grande infamie: ce malheureux chargé de chaines va monter ſur un gibet, tandis-que ce Grand tout couvert de forfaits vivra pour être la terreur des hommes.

La pompe, les tréſors & la puiſſance ne ſont que des futilités, quand on les achete au prix de ſon caractere. Le hazard peut trahir le ſage, & vaincre le héros; mais ils le corrigent & ſe mettent au-deſſus du ſort; au lieu que la confiance une fois perdue ne peut plus ſe réparer. Combien peu d'hommes s'en rapporteront au perfide qui les a trompés. Le fourbe ne travaille que ſous terre, & ſemblable à cet animal immonde, qui ne bâtit que dans la fange & fuit la lumiere, il diſparoit aux rayons du ſoleil, & on l'écraſe quand on le trouve.

Notions & raiſonnemens déplacés; ſophismes à deux faces; l'étourdi & le vulgaire ſe laiſſent ſéduire, parce qu'ils jugent des hommes par les ſuccès. Les illuſtres rivaux de Borgia ſuccombent-ils ſous ſes ténébreuſes cabales? un Machiavel proſtituera à ce monſtre le nom de grand. Une impoſture heureuſe met le méchant au nombre des ſages; fraudes, injuſtices, aſſaſſinats, tout eſt politique. Le même déſeſpoir qui précipita le vertueux Caton dans la mort, donne à Céſar l'empire du monde. Si l'équité, & non le deſtin eût décidé de ſon dernier

combat, Rome conservoit Caton & ses loix. La fortune prodigue la magnificence sur les plus vils des mortels pour faire sortir davantage leur bassesse & leur infamie. C'est ainsi que le vain triomphe du phrénétique Caligula fait voir que toutes ses conquêtes ne sont que des grandeurs criminelles. Le vrai mérite brille de son éclat naturel, tandis-que le faux blesse la vue & n'éblouit que pour un tems ; semblables à ces noires vapeurs qui s'élancent du sein de la nuit, il ne jette qu'une lumiere sépulcrale, & ne doit sa splendeur odieuse qu'aux ténebres. Les sages Egyptiens, à la mort de leurs Monarques, jugeoient son regne par l'oracle constant de la vérité; alors le faste séducteur, l'opulence & le pouvoir ne pouvoient corrompre l'arrêt de l'Aréopage ; il n'y avoit plus rien ni à craindre ni à espérer; alors ces furieux conquérans, prodigues du sang de leurs sujets ; ces Princes énervés par la mollesse, bons par indolence, qui livrent le peuple à l'ambition d'un favori, dont les concussions tranquilles sont plus funestes que les horreurs de la guerre; tous ces mauvais maîtres de la terre, dis-je, étoient condamnés pour toujours à l'approbre & à l'infamie.

Vous trouvez la fortune chez l'insensé, & l'esprit chez le trompeur; mais la vertu sociale réside dans la grande ame de l'ami

de l'humanité; il eſt au-deſſus du petit manege, des prétextes inſipides de l'artificieux; point de maſque, c'eſt au crime à ſe cacher. Que le ſombre politique le porte, mais le véritable honneur prend ſa ſource dans le ſentiment.

Que l'Hiſtoire nous montre qui a le mieux ſervi ſa patrie, ou d'un criminel Clodius, ou d'un vertueux Orateur Romain? Il y a des travers dans ces deux caracteres, mais voici leur différence; Clodius avoit des vues & Cicéron avoit de l'orgueil. Le citoyen inſtruit dans les devoirs de la ſociété & qui l'aime, ne croit jamais trop acheter l'avantage d'être utile.

Jugurtha fut aſſaſſin, corrupteur, & monta de la pouſſiere juſques ſur le trône: mais tremblant au milieu des grandeurs, en lui l'homme étoit miſérable, quoique le Monarque fût fameux. Ainſi Cromwel fut intrépide dans les hazards des combats, mais pâle & frémiſſant au lit de la mort.

La Paſſion eſt ſans loix, & la jeuneſſe effrenée, & cependant la Nature ne varie ni en bien ni en mal. Des mêmes cauſes découlent les mêmes effets; la vérité n'eſt pas différente de ce qu'elle fut toujours. La mode du préjugé change; mais les eſſences vraies ſont des êtres opiniâtres; elles ne flattent ni les favoris ni les Rois.

Rome avoit ſon Céſar & l'Angleterre a

eu ſon Cromwel, tous deux égaux en fortune, en puiſſance & en infamie, & ſi de nouveaux Céſars ou Cromwels reparoiſſoient ſur la ſcene, ils ne pourroient que jouer les mêmes ſanglantes Tragédies: ennemis de la Nature, d'eux-mêmes & des vertus, grands pendant leur vie, & des monſtres dans le tombeau.

Ce n'eſt pas aux fous à connoître la gloire qu'ils pourſuivent, c'eſt au noble courage que cette prérogative eſt réſervée. Ce n'eſt pas celui qui met ſa patrie dans les fers, & qui triomphe en bourreau de ſes concitoyens, que l'on doit nommer Grand; mais le héros, dont la valeur ſauve un Etat chancellant; voilà le caractere que les Annales de la poſtérité nommeront à la gloire.

Contemple ce monde, ô mortel, & ſaiſis cette vérité qui lui coûte bien cher: c'eſt que le bonheur n'eſt que le ſonge de la jeuneſſe. L'état parfait n'eſt pas le partage de l'homme, quoique cette idée précieuſe rempliſſe ſon cœur; il eſt en lui-même un mal, tandis qu'il tend au bien; il échoue dans un cercle d'écueils: ſa poſition ſur le théâtre des choſes humaines eſt incertaine, ou mêlée tout au plus de quelques légers avantages; l'eſprit de conduite fait quelque choſe, & le deſtin le reſte. O Deſtin! fantôme funeſte, toujours aveugle au mérite, tandis qu'il ſe livre à la lie du genre humain. Ju-

gez par l'apparence des choſes, & vous tombez infailliblement dans l'erreur; l'apparence entraîne toujours & trompe conſtamment; car la troupe du vulgaire doit s'étonner d'abord & croire enſuite.

Celui qui voit l'enjoué Codrus, traîné dans un char brillant avec une nombreuſe ſuite, & une contenance importante, peut-il s'imaginer que tout cet appareil couvre un malheureureux pétri de folies, de crimes & d'orgueil; avide d'amaſſer autant que diſſipateur, inſolent parmi ſes vaſſaux, rampant avec ſes maîtres, bon par accident, pervers par habitude, ſpécieux dans ſes ſpéculations, & forcené dans ſa conduite?

On fronde les Princes pour leur bienfaiſance mal placée; on crie contre l'élévation d'un méchant, & peut-être contre la disgrace d'un homme de bien. Que leur rôle eſt triſte! lorſqu'une foule d'ames vendues à la faveur conſpire à les aveugler! qu'il eſt difficile de trouver le ſentier de la juſtice dans un labyrinthe inextricable! Nous voyons ſans ſurpriſe les enfans de la fortune s'élever par des démarches abſurdes & ſtupides. Les événemens, comme des atomes, ſe choquent par tourbillons, & produiſent ces merveilles au hazard comme cet univers.

Parcourez les Faſtes de l'Antiquité pour mettre en parallele les premiers ſiecles avec les modernes; rapprochez tous les âges ſous

un ſeul point de vue ; ce ſont les mêmes nuances ſous différentes dattes ; & les profonds decrets du Deſtin qui régit tout. La folie réuſſira ou la ſageſſe circonſpecte échoue, & l'Hiſtoire eſt plus extraordinaire que les ſottiſes des Féeries. La raiſon cherche en vain le fil caché & perdu dans ce ſombre Dédale.

Au reſte, quel prodige, ſi les ſiecles poſtérieurs ne varient que dans les eſpeces des crimes. Ces âges célebres d'or, d'argent, d'airain & de plomb, qu'eſt-ce autre choſe que les emblêmes des faits ? toujours des objets auſſi bas, obtenus par différens moyens, tels que la fureur, la cupidité, ou la ſottiſe.

En vain le grave Moraliſte, avec une adreſſe impoſante, diſtingue minucieuſement le bien & le mal & les ſources de la ſcience des mœurs. Le monde ſe conduit par des maximes moins embarraſſantes ; les ſuccès marquent les ſages ou les fous ; les cauſes ſont ſecrettes, mais les effets ſe montrent ; il eſt peu d'hommes qui puiſſent juger, mais tous peuvent voir & entendre.

Chaque ſiecle doit s'adapter aux modes régnantes, & adorer même le Diable quand on en fait un Dieu ; appeller la rapine induſtrie, la diſtruction bon-ſens, & la ſtupide prodigalité magnificence ; il n'eſt point d'attentats, d'ineptie ou de caprice qu'on n'ad-

n'admire, quand ils ont les livrées de la mode.

Voyez les mêmes notions reçues différemment: Legendes, impoſtures, tout eſt cru; voyez des prêtres & des tyrans obtenir une obéïſſance rampante, & le ſacré jargon mettre l'univers ſous le joug. Contemplez enſuite avec étonnement un autre extrême; cet imbécille qui ſe proſternoit devant une ſtatue, nie à préſent un Dieu. Des eſclaves arrachés à leurs fers, devenus préſomptueux, ne mettent plus de bornes à la fureur de la liberté, impies ou dévots, ils blaſphement ou prient tour-à-tour.

Nous végétons au hazard, tantôt juſtes; tantôt ſans principes; toujours dans des excès, & conſéquemment dans des inégalités continuelles. La vertu trop auſtere s'adoucit graduellement, & ſe change en hypocriſie; quand elle commence une fois à s'altérer, ſa chûte eſt rapide; elle dégénere enfin en crime & en proſtitution. Le vice, quoiqu'oppoſé, remplit les grandes vues de l'Eternel; les variations des mœurs changent la face des Empires; les Etats ſe précipitent par la licence, comme ils s'élevent par les loix. Tel eſt le cercle des choſes humains; elles brillent dans un ſiecle & s'anéantiſſent le ſuivant. La vertu ſeule, ſage & invariable, commande à la fortune: quoique livrée aux humiliations, à l'indigence, au mépris, les tyrans effrayent les Empires, mais pour

elle, modeste & tranquille, elle ne sent ni les serpens de l'envie, ni la crainte de la persécution; elle parcourt d'un œil stoïque ce vaste théâtre, où le bien est répandu superficiellement, & mal prodigué.

LA PRIERE UNIVERSELLE. (1)

DEO OPTIMO MAXIMO.

PEre de l'Univers! toi que le Saint, le Sauvage & le Sage ont adoré dans tous les siecles & dans tous les climats, *Jéhova! Jupiter, Seigneur!*

Suprême & premiere Cause, tu caches ta divine Essence à mes yeux, & ne me fais connoître que mon ignorance & ta bonté.

Cependant, au milieu de ces ténebres, tu m'as fait discerner le bien du mal, & par un accord impénétrable, tu enchaînes la Nature en me laissant la liberté.

Apprends-moi à fuir plus que l'Enfer ce

(1) Pope, soupçonné injustement d'avoir voulu favoriser le Fatalisme & le Naturalisme dans son Essai sur l'homme, fit cette priere pour se justifier.

que la conſcience m'interdit, & à préférer au Ciel même ce qu'elle m'ordonne.

Que je ne rejette pas les dons de ta bonté. Recevoir, c'eſt payer tes bienfaits : jouir c'eſt t'obéir.

Ne permets pas néanmoins que, par un téméraire orgueil, je borne tes ſoins paternels dans le cercle étroit de cette terre, ou que je te regarde comme le Dieu de l'homme ſeul, lorſque je ſuis environné de tant de mondes.

Que cette main foible & indiſcrette n'ait pas l'audace de lancer ton tonnerre, & de dévouer à un anathême éternel ceux que je crois tes ennemis.

Si je marche dans les ſentiers de la vérité, affermis mes pas, & ſi je m'égare, inſtruis mon cœur à te trouver.

Préſerve-moi du fol orgueil & du murmure impie; que je ſois auſſi content de ce que ta Sageſſe refuſe, que de ce qu'accorde ta Bonté.

Apprends-moi à ſentir les maux d'autrui, & à cacher les fautes dont je ſuis témoin. Donne à mes foibleſſes la même compaſſion que je donne à celles des autres.

Quelque petit que je sois à tes regards, c'est pourtant ton souffle qui m'anime. Oh! daigne me guider, soit que je vive, ou que je meure aujourd'hui.

Que je mange mon pain en paix durant ce jour. Tu sais si de tout ce qu'il y a sous le Soleil, quelque autre chose me convient, ou non; & que ta volonté soit faite.

Pere de l'Univers! à qui l'Espace entier sert de Temple, & dont la Terre, la Mer, & les Cieux sont l'Autel, que tous les Etres célebrent ta gloire! Reçois les hommages & l'encens de tout ce qui respire!



LA PRIERE UNIVERSELLE.

*Traduite par M. le F****.*

DEO, OPTIMO, MAXIMO.

I.

O Toi que la raiſon, que l'inſtinct même
Souverain Maître & Créateur (adore!
De tout l'Univers qui t'implore,
Jéhova, Jupiter, Seigneur!

II.

Source, Cauſe premiere, Etre incompréhen-
Que je ſuis borné devant toi! (ſible,
Ta bonté ſeule m'eſt viſible,
Le reſte eſt un Cahos pour moi.

III.

Mais le bien & le mal, dans cette nuit obſcure,
Dépendent de ma volonté;
Et tu gouvernes la nature,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

N'écoutons ſeulement que notre conſcience;
Elle nous rend le bien plus cher

Que le ciel qui le récompenſe;
Le mal plus affreux que l'Enfer (1).

V.

Empêche que mon cœur, de tes dons efficaces
Ne rejette les heureux fruits;
Recevoir, c'eſt payer tes graces:
Je t'obéis quand je jouis.

VI.

Mais ceſſons de penſer qu'imperceptible atô-
Notre terre borne ta loi, (me,
N'es-tu ſouverain que de l'homme?
Tant d'autres mondes ſont à toi.

VII.

Faut il qu'un vil mortel oſe venger Dieu mê-
Que tes foudres lui ſoient remis, (me,
Et qu'il prononce l'anathême
Sur ceux qu'il croit tes ennemis?

(1) *Note du Traducteur.* C'eſt le ſens preſque littéral de l'Anglois. Mais n'eſt-ce point exiger trop de perfection dans les ſentimens de l'homme? Le Traducteur avoit cru d'abord pouvoir modifier ainſi cette penſée:

Ma conſcience eſt libre, & ce guide ſévere
Ne regle pas mes ſentimens
Par le deſir ſeul du ſalaire,
Ni par la crainte des tourmens.

VIII.

Si je marche avec toi, fais-moi la grace entiere
De te ſuivre juſqu'à la fin ;
Si je m'égare, ta lumiere
Doit me conduire au bon chemin.

IX.

Quelques biens qu'à mon cœur ta ſageſſe dénie,
Ou que m'accorde ta bonté;
Sauve moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

X.

Fais que de mon prochain, je plaigne les ſouf-
Toujours lent à le condamner; (frances.
Et pardonne-moi mes offenſes
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

XI.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être;
Mais ils ſont l'Oeuvre de tes mains:
Sois leur guide autant que leur maître,
Juſqu'au terme de leurs deſtins.

XII.

Que le pain, que la paix ſoient ici mon partage;
J'attens que ton auguſte choix

Des autres biens fixe l'uſage;
Tes volontés ſeront mes loix.

XIII.

Ton Temple eſt en tous lieux; tu remplis la
Tout l'Univers eſt ton autel; (Nature;
Rien ne vit, n'exiſte, ne dure
Qui ne t'offre un culte éternel.



LE CHRETIEN MOURANT A SON AME. (1)

ODE

I.

DIvine étincelle d'une flamme célefte quitte cette enveloppe mortelle. Jouêt de la crainte; de l'efpérance & de la douleur, il eft tems que tu triomphes de la Nature à ton tour, & que tu t'éleves vers les régions de la Vie.

II.

Ecoute ce que difent ces Anges: viens, chere Sœur, viens. Je ne me connois plus! Mes fens fe troublent, ma vue s'éteint, mes efprits s'échapent, je ceffe de refpirer. Quoi! Mon Ame, eft-ce-là mourir?

III.

La Terre fuit: elle difparoît: le Ciel s'ouvre à mes yeux: mes oreilles font frappées

(1) Cette Ode qui eft une imitation du langage qu'Adrien tint à fon ame, un peu avant de mourir, eft auffi fupérieure en fublimité à l'original, que la Religion Chrétienne l'eft au Paganifme.

du chant des Séraphins : Prêtez-moi, prêtez-moi vos aîles. Je m'élance d'un vol rapide. O tombeau, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ?



EPITRES
MORALES.

Est brevitate opus ut currat sententia, neu se
Impediat verbis lassis onerantibus aures:
Et sermone opus est modo tristi, sæpe jocoso,
Defendente vicem modo Rhetoris atque Poetæ,
Interdum urbani, parcentis viribus atque
Extenuantis eas consultò.

HOR. Lib. I. Sat. X. vs. 9.

Pl. XII.



La seule et solide étude de l'homme est l'homme.

EPITRES MORALES.

EPITRE I.

Au Chevalier RICHARD TEMPLE, *Lord Vicomte* COBHAM.

De la connoissance & du caractere des Hommes.

Oui, Mylord, vous méprisez un homme, qui, noyé dans ses livres, gronde le genre humain du fond de son cabinet, quoiqu'il répete assez bien sa leçon en public, qu'il puisse faire des maximes, ou avoir raison par hazard. Vous ne tenez pas pour Philosophe cet oiseau jaseur & stupidement grave, qui, de sa cage, insulte aux passans, quoiqu'il rencontre souvent assez juste dans les épithetes qu'il leur prodigue. Incertitude de l'étude & des connoissances générales.

Tous les extrêmes ont leurs inconvéniens: (1) on peut trop étudier les hommes ainsi que les livres. On s'attache à ses observations parce qu'on en est l'auteur, & l'amour-propre se déclare pour elles de préférence: quelque sages que soient les idées d'un Ecrivain, leur intérêt diminue parce

(1) L'Auteur fronde ici les fameuses Maximes de M. de la Rochefoucault, qui sont une satyre continuelle de la Nature humaine, & qui tiennent beaucoup des injures du perroquet.

qu'elles font d'un autre. On forme des maximes fur fes notions, & fes notions fur des conjectures.

Diverfité & oppofition des caractères.

Dans les plantes, chaque femence, ou chaque feuille, a quelque fingularité diftinctive; c'eft quelque fibre imperceptible, quelque veine variée. L'Homme feul ne fera-t-il point examiné en détail? Y auroit-il moins de différentes fortes d'efprit qu'il n'y a de fortes de mouffes (1)?

Convenez d'abord que chaque individu ne differe pas moins de lui-même: ajoutez d'ailleurs les combats éternels de la nature & de la coutume, de la raifon & des paffions, toutes les nuances difparates, en un mot, que l'opinion jette fur fon exiftence mortelle.

Difficulté de découvrir le principe des actions humaines.

Qui peut fonder l'abîme du cœur, ou marquer fes écueils, difcerner les tourbillons rapides, & les reflux de l'efprit humain? Livrez-vous à toutes les fpéculations poffibles fur le principe de nos actions (2), vous me montrerez des raifonnemens, & non pas l'homme. Vous cherchez ce principe, & fur le point de le faifir, il a déja

(1) Pope reproche aux Moraliftes de n'avoir pas pouffé leurs découvertes auffi loin que les Naturaliftes, & il prend pour exemple la plus chétive des plantes, la mouffe: on a obfervé qu'il y en avoit plus de trois cens fortes différentes.

(2) Le Philofophe peut imaginer une hypothefe vraifemblable qui rende raifon des apparences, & cependant cette hypothefe fera bien éloignée de la verité & de la nature des chofes.

changé. (3) C'eſt ainſi que l'anatomiſte, voulant dépiſter dans un animal l'organe de la vie, le perd de vue au moment qu'il croit le tenir.

Le motif de nos actions ſe cache à nous-mêmes.

De plus, les yeux ne different pas moins que les objets apperçus : nous donnons à tout un vernis de notre fond ; la paſſion change la couleur de l'objet conſidéré : les rayons de l'imagination groſſiſſent, multiplient, reſſerrent, renverſent, donnent mille teintes différentes. D'ailleurs le cours rapide de la vie ne ſe prête point à l'obſervation ; il ſe précipite & ne laiſſe gueres de traces. En vain tenteroit-on de réfléchir de ſang froid, ſi la plupart de nos connoiſſances doivent être arrachées pour ainſi dire : on n'a pas le tems de méditer. Souvent dans le flux & le reflux des paſſions, le reſſort qui nous fait agir nous échape : fatigués & non décidés, nous cédons au dernier mouvement ; un autre ſe préſente, & il reſte également maître du champ de bataille. Ainſi que la derniere image de cet amas confus d'idées qui roulent dans l'eſprit, lorſque les

(3) Cette comparaiſon eſt très-belle : pour faire voir combien il eſt difficile de découvrir les opérations du cœur dans un *ſens moral*, Pope indique une choſe plus difficile encore, ſavoir la découverte des actions du cœur dans un *ſens naturel :* car le ſiege de la vie animale étant dans le cœur, nos efforts pour y trouver la trace du principe de la vie, doivent l'en chaſſer néceſſairement.

fens fe repofent, & que l'imagination fe joue dans le fommeil, devient, fans que la mémoire puiffe fe rappeller, le fond du rêve, dont on s'occupe: il eft peut-être de même quelque reffort également obfcur à notre intelligence, qui eft la caufe des actions de l'homme.

Caracteres ouverts & connus.

Il y a des caracteres, il eft vrai, qui font ouverts, & que tout le monde pénetre: d'autres font fi réfervés qu'ils n'échapent à perfonne; car le ténebres ne frappent pas moins l'organe que la lumiere. Ainfi le gracieux Chandos fe fait aimer au premier coup d'œil: ainfi les enfans même déteftent Shylock, quoique fon ame fe cache tant qu'elle peut pour échaper aux indifcrets.

Quand le généreux Manley fe fâche contre la moitié du genre-humain, perfonne n'ignore que c'eft vertu, car il regarde la plupart des hommes comme des lâches. Quand Umbra proftitue fes hommages à tout l'univers, on fait que c'eft vice; elle brigue l'éloge du vulgaire. Que la flaterie fe donne carriere, on la détefte même dans une Reine, tandis qu'une autre nous enchantera par fes quintes.

Ecueil de nos jugemens fur le caractere des hommes.

Mais on trouve rarement de ces caracteres ingénus & décidés. Malgré toute la force

(1) La chaffe du renard eft la folie des Anglois: elle eft très-violente.

(2) Voilà un tableau naturel des mœurs Angloifes.

ce du penchant, les variations de l'ame font rapides : tantôt elle fe perd dans un abîme de contrariétés, tantôt l'affectation la bouleverfe. Un fot eft plattement fourbe par fyftême : dans l'homme adroit la vérité même eft un menfonge. Le fage nous donne le change par des foibleffes qu'on ne foupçonneroit jamais : le fou fe cache dans fes inconféquences.

Voyez le même homme brillant de fanté, ou furpris d'un accès de goutte ; feul, ou en compagnie ; élevé aux honneurs, ou fimple citoyen ; prévenant le jour dans fon cabinet, & perçant la nuit à une table de jeu ; forcené à la chaffe d'un renard (1), & fage dans les féances du Parlement ; ivre avec le peuple dont il brigue le fuffrage (2), & poli dans un bal ; ami fincere à la campagne, & faux à la cour.

Contradictions des hommes avec eux-mêmes : foibleffes des meilleurs efprits.

Catius eft toujours grave, & moralife toujours : felon lui, tout homme qui fouffre un fripon, eft bien près de l'être. Au refte, lorfqu'il s'agit d'un dîner, c'eft autre chofe ; car il préfere, n'en doutez pas, la piece de gibier d'un fcélérat aux racines d'un Saint.

Qui ne loueroit le mérite éminent de Patritio (3). Avoir le cœur pur, les mains in-

Il eft de la politique de fe concilier l'affection du peuple, fi l'on afpire à une place au Parlement, & l'on s'énivre avec lui pour obtenir fon fuffrage.

(3) Le Lord G—n.

nocentes, un génie fupérieur; connoître & balancer les intérêts des Princes, fauver enfin l'Europe fans trahir l'Angleterre: éloge fort indifférent pour lui. Sa gloire eft de bien jouer le piquet, de fe diftinguer aux courfes de Newmarket (1), & de bien combiner les chances d'un pari.

Pourquoi Othon devient-il un guerrier, & Cromwel un farceur? Pourquoi un Monarque parjure (2) révere-t-il un Saint de plomb, & un Prince (3) efprit-fort tremble-t-il à l'apparition d'une comete? Pourquoi un Dévot (4) conferve-t-il le trône, tandis qu'un Génie (5) le réfigne? Pourquoi une femme, un enfant, ou un radoteur gouvernent-ils l'Europe, tandifque fon plus fage Monarque eft féqueftré comme un fou? Voilà de grandes queftions: que Montagne, ou Charron plus fage que lui, les débrouille.

Rien de conftant ni de certain que Dieu & la Nature.

Apprenez que Dieu & la (6) Nature font feuls toujours les mêmes. Vouloir juger de l'homme, c'eft tirer contre un oifeau de

(1) Lieu fameux par les courfes de chevaux.

(2) Louis XI. qui portoit des médailles de plomb fur fon chapeau.

(3) Le Régent, Philippe d'Orléans, qui croyoit aux rêveries de l'Aftrologie.

(4) Philippe V. Roi d'Efpagne, qui quitta le trône par dévotion, & y remonta par complaifance pour la Reine.

(5) Amedée II. Roi de Sardaigne, qui, ayant abdiqué, effaya inutilement de retirer fa parole, & fut confiné dans une prifon jufqu'à fa mort.

(6) L'Auteur n'entend point par *Nature* ce fub-

paſſage, qui, au moment qu'on l'apperçoit, diſparoît, ou dans la Lune peut-être, ou ſous terre.

Diſparité des motifs & des actions.

En vain le ſage revient ſur les événemens, en cherche la raiſon dans leurs apparences, s'efforce d'en inférer le motif, & prétend faire voir que l'ouvrage du hazard étoit un plan formé. Voyez! s'écrie-t-il, que la fortune change, ou qu'une maîtreſſe fronce le ſourcil, les uns ſe plongent dans les affaires, d'autres s'enterrent dans l'ombre d'un cloître: pour ſoulager l'ame d'un poids qui l'accable, celui-ci quitte le diadême, celui-là trouble un empire; c'eſt un ſang brûlé qui entraîne Charles-Quint dans un monaſtere, & Philippe II. au combat (7).

L'homme ne ſe montre pas toujours par ſes actions: tel fait un acte de bonté ſans être bon pour cela; peut-être que la proſpérité dilate ſon cœur; peut-être le vent d'Eſt a-t-il changé (8). Celui-ci cherche la retraite ſans être humble: l'orgueil dirige

ſtitut imaginaire de la Divinité, qu'on appelle *Nature plaſtique*, mais les *Loix morales* que Dieu a établies.

(7) Charles V. étoit un Prince actif, & Philippe, ſon fils, un Politique froid, grave & rafiné, qui ne faiſoit la guerre, que lorſqu'il ne pouvoit réuſſir par ſtratagême, & aimoit mieux troubler l'Europe du fond de ſon cabinet que de payer de ſa perſonne. L'un & l'autre agirent contre leur caractere, le premier en ſe jettant dans la retraite, & le ſecond en livrant la bataille de S. Quentin.

(8) On obſerve que le vent d'Eſt principalement eſt fatal aux Anglois, & leur donne des vapeurs noires.

ſes pas, & lui commande avec empire de s'éloigner des Grands. Tel autre combat avec intrépidité ſans être brave; il craint de mourir ſans éclat dans ſon lit peut-être autant que le plus vil eſclave. De ce que ce Philoſophe raiſonne avec ſageſſe, n'en concluez point qu'il ſoit ſage; ſa gloire eſt de bien raiſonner & non de bien faire.

Impoſſibilité de juger du caractere des hommes par leurs actions.

Mais je ſuppoſe, puiſqu'on le veut, que rien ne décele plus évidemment l'homme que ſes actions. Choiſiſſez les plus frappantes & conciliez le tout: voilà donc certains traits éclatans, par leſquelles vous appréciez le caractere, & tant d'autres en bien plus grand nombre, qui ſont enſevelis dans les ténebres, vous les comptez pour rien. Que faire d'ailleurs de ceux qui ſe croiſent & ſe contrediſent? Faut-il les ſupprimer, ou les nommer à tort politiques? Pour l'honneur du ſyſtême, & ſoutenir le caractere, un héros groſſier & plein de franchiſe deviendra-t-il un fourbe adroit? Hélas! ſa tête a changé, voilà tout le myſtere: peut-être étoit-il malade ou amoureux; peut-être n'avoit-il point dîné.

Vous demandez pourquoi Céſar abandonna l'Angleterre? (1) il vous eût peut-être dit à l'oreille qu'il avoit été battu: pourquoi (2) ce grand Capitaine hazarda l'empire du

(1) Céſar écrivit ſes *Commentaires* à l'imitation des Généraux Grecs; mais peut-être n'a-t-il pas dit tout.

monde pour une maîtresse? il auroit peut-être avoué qu'il étoit ivre. Mais, sages Historiens! c'est votre métier de prouver les talens supérieurs de César par sa retraite d'Angleterre, & de découvrir un excès d'héroïsme dans sa passion pour la Reine d'Egypte.

C'est dans les premiers rangs que l'on cherche les grands caractères. Un Saint en sandales est doublement saint sous une mître. Un Magistrat est juste ; un Chancelier est plus juste encore. Un Ecclésiastique est savant; un Evêque est tout ce qu'il vous plaira. Un Ministre est sage ; mais un Roi est bien plus sage, bien plus habile, & tout ce que vous voudrez. Les vertus des cours sont, comme les diamans du plus haut prix, parce qu'elles naissent dans un sol, où l'influence des astres peut à peine pénétrer: dans les classes subalternes, les vertus sont analogues; ce sont de simples beautés qui plaisent; à la cour, ce sont des prodiges. Quoique le même soleil, répandant ses rayons sur tout l'univers, brille dans le coloris de la rose, & étincelle dans le rubis, les hommes, moins sensibles aux charmes de la douceur & de l'agrément qu'à la surprise qu'excitent les efforts de sa puissance, estiment moins le lustre satiné de la fleur que l'éclat éblouissant du diamant.

Préjugés sur le rang & la condition des hommes.

(2) Après la bataille de Pharsale, son amour pour Cléopatre pensa lui faire perdre le fruit de sa victoire.

Effets de l'éducation: exemples tirés des mœurs Angloises.

C'eſt l'éducation qui forme les ames vulgaires: l'arbre ſuit l'inclination qu'il a reçue étant jeune. Votre fils aîné eſt un houberau fier & groſſier; le ſecond, marchand (1), eſt doucereux & grand menteur; le troiſieme, militaire, eſt franc, hardi & intrépide; le quatrieme, procureur, eſt un fripon complet. S'il eſt homme d'Egliſe, il veut dominer; Quaker, il eſt ruſé; Presbiterien, il eſt farouche; Eſprit-fort, il eſt tout dans l'eſpace d'une heure.

Interrogez les hommes. Scoto vous dira que le commerce fleurit, & que tout va bien: mais qu'on lui retire ce ſoir ſa penſion, il s'écriera que l'Europe, ou tout au moins l'Angleterre eſt perdue. Pourquoi cet Eſprit-fort, ſi enjoué & ſi brillant diſſertateur, tombe-t-il lourdement dans un ſilence ſtupide? (2) c'eſt qu'il a vu un Dieu, ou un ſpectre; c'eſt peut-être qu'un Miniſtre l'a mal reçu.

Eſt-ce par le naturel que l'on jugera des hommes? l'habitude l'efface, l'intérêt le détruit, la politique l'écraſe: par les actions? elles ſont flottantes & incertaines: par les paſſions? on les pallie: par les opinions?

(1) „ La ſeule gloire d'un marchand, dit Hobbes, „ eſt de s'enrichir exceſſivement par la *ſageſſe* de „ vendre & d'acheter."

(2) Ces phénomenes ont dû le frapper d'autant plus qu'il s'y attendoit moins. Le Poëte rappelle l'opinion des anciens qui s'imaginoient que la préſence ſubite d'un Dieu, faiſoit perdre la parole au profane té-

on peut encore moins les faisir. Trouvez, s'il est possible, le point où l'ame est inaltérable. Les mœurs changent avec la fortune; les caracteres selon les climats; les sentimens avec les livres, & les principes avec les tems.

Cherchez donc dans l'homme sa passion dominante. Par elle seule, l'inconstant se fixe, le fourbe se fait connoître, le fou est conséquent, & l'homme double est sincere: en cela seul, princes, prêtres & femmes, tous enfin se laissent discerner. Ce cahos une fois débrouillé, tout le reste se développe; la perspective s'éclaircit, & Wharton se montre: Wharton, le mépris & le prodige de notre âge, n'aspire qu'à être loué; il a tout ce qu'il faut pour emporter l'estime des sages, mais il aime mieux mourir que de n'être pas admiré des foux & des femmes. Quoique le Sénat l'écoute avec transport quand il parle, il n'est pas content s'il ne brille encore dans les cercles par des saillies: avec tant de talens, ne se distinguera-t-il pas par des singularités? Ce sera un Cicéron, & puis un Rochester (3): ensuite pénitent, il adorera son Dieu avec le

On ne peut démasquer l'homme que par sa passion dominante: elle réconcilie toutes les contradictions.

Caractere du feu Duc de Wharton.

moin de cette apparition, & il suppose que l'aspect d'un *Dieu de Cour* irrité a rendu muet un de ses adorateurs.

(3) Mylord Wilmot, Comte de Rochester, du tems de Charles II. celebre par son esprit & ses poésies libertines.

même esprit qui l'échauffoit dans la débauche. Il suffit que tout ce qui l'environne, prêtre ou courtisane, l'admire. Ainsi orné de tous les dons de l'art & de la nature, il ne lui manque qu'un cœur honnête; se faisant tout à tous, il réuuit tous les vices; d'autant plus méprisable qu'il craint davantage le mépris, il ne desire que l'estime générale, & son plan de vie la lui refuse constamment. Des bienfaits continuels n'ont pu lui faire un ami, & son éloquence plus qu'humaine n'a jamais persuadé personne (1). C'est un fou qui a plus d'esprit que la moitié du genre humain: trop fougueux pour penser, trop subtil pour agir, tyran d'une femme que son cœur aime, rebelle à son Roi qu'il chérit, il meurt, vil rebut de tous les Etats & de toutes les Religions, & ce qu'il y a de pis, il meurt scélérat sans être grand. Pourquoi Wharton foula-t-il ainsi aux pieds toutes les loix? c'étoit de peur que des lâches ne le traitassent de sot. La Nature,

(1) La folie, jointe à beaucoup d'esprit, produit ce qu'on appelle l'absurdité, qui consiste à se livrer à des idées & des goûts bizarres avec un air d'importance.

(2) Il y a là une analogie admirable: car de même que le mouvement d'une comete paroît irrégulier à cause de la *force* excessive qui lui fait parcourir une orbite prodigieusement excentrique; ainsi la violence de la passion dominante emporte ceux qu'elle agite loin de l'objet qui la met en mouvement.

(3) Servilie, sœur de Caton & mere de Brutus.

(4) L'orgueil, la vanité & l'ambition sont des vices

re, une fois bien connue, il n'y a plus rien de merveilleux (2); les cometes sont régulieres, & Wharton s'explique.

Dans cette recherche néanmoins, le plus habile peut se tromper, s'il met au premier rang une passion qui n'est qu'accessoire & secondaire. Lorsque Catilina s'enrichissoit par ses rapines, (3) lorsque César corrompoit une illustre Romaine, l'avarice de l'un, la débauche de l'autre, n'étoient pas leur principal objet, mais seulement des moyens: (4) l'ambition, voilà leur vice. Ce même César, né dans le siecle de Scipion, eût ainsi que lui aspiré à la gloire par la chasteté. Lucullus, lorsqu'on admiroit la frugalité, eût mangé des navets dans sa ferme de Sabine. C'est en vain qu'en spectateur curieux on observe le travail de l'architecte, si l'on prend l'échafaudage pour l'édifice.

Distinguer la passion principale de celles qui ne sont que secondaires.

C'est dans l'exercice de la passion dominante que l'homme emploie véritablement toute sa force: (5) il redouble de vigueur

Force & constance de la passion dominante.

ces qui ont tant d'analogie, qu'il est très-ordinaire de les confondre. Il est à propos d'observer à ce sujet que César, Caton & Cicéron ont été asservis à une seule de ces passions à l'exclusion des deux autres: César avoit de l'ambition sans vanité, ni orgueil; Caton avoit de l'orgueil sans ambition, ni vanité, & Cicéron avoit de la vanité sans orgueil, ni ambition.

(5) Cette comparaison est belle, les exemples des efforts de la passion dominante, rapportés dans la suite, conviennent à des gens qui ont hâté leur mort, en se livrant trop à son impulsion.

ainſi que dans les accès d'une fievre brûlante, quoique ces accès mêmes le détruiſent. Le tems, dont la main indulgente adoucit tout, n'adoucit point cette paſſion ; elle s'attache à nous, & ſe trouve encore dans le dernier ſoupir : conſtans dans nos folies & dans nos crimes, la nature, fidele en ce point, finit comme elle a commencé.

De vieux Politiques ſpéculent ſans ceſſe ſur la prudence des ſiecles paſſés, & font juſqu'au dernier moment de nouvelles bevues : auſſi foibles que laborieux, ils perdent à chaque pas la meſure avec autant de gravité que (1) Lanesbrow, ce ſage perſonnage qui danſoit avec la goutte.

Voyez ce vieillard décrépit, à qui ſes crimes ont donné une race honteuſe & ſans nom, chaſſé peut-être de ſa maiſon, ou rudement coudoyé par ſon fils qu'il maudit; il ſe traîne encore ſur ſes genoux chancelans juſqu'au galetas d'une proſtituée, & il ne voit point de moineau qu'il ne lui porte envie.

C'eſt le ventre d'un ſaumon, Helluo, qui devoit terminer ton deſtin. On appelle le

(1) Le Lord Lanesbrow avoit une telle paſſion pour la danſe que l'âge & la goutte même ne purent l'en guérir. A la mort du Prince de Dannemark, époux de la Reine Anne, il demanda audience à cette Reine, & lui conſeilla de danſer pour bannir le chagrin.

(2) Ce que l'Auteur met dans la bouche de la belle Narciſſa, folle de la parure juſqu'après la mort,

Médecin, qui déclare qu'il eſt trop tard; Miſericorde, grand Dieu! s'écrie Helluo: quoi, plus d'eſpoir? hélas! .... qu'on m'apporte donc la hure.

La ménagere Crone, environnée de prêtres en priere, tâche encore d'épargner le bout du cierge béni: pour cela, elle retient ſon haleine, ſoufle, & ce ſoufle eſt ſon dernier ſoupir.

Quoi, un ſuaire de flanelle! grand Dieu! (2) il y auroit de quoi faire damner un ſaint! s'écrie la pauvre Narciſſa, ſur le point de mourir! Non, je veux qu'une belle perſe enveloppe mes membres glacés, & que mon viſage livide ſoit orné d'une dentelle de Malines: faut-il faire peur aux gens quand on eſt mort? Betty, mets-moi un peu de rouge.

Ce fade courtiſan, qui, depuis quarante ans, s'honore du titre de très-humble ſerviteur du genre-humain, dit encore à l'agonie, lorſqu'il peut à peine remuer les levres: Si .... là où je vais .... Monſieur, je pouvois vous ſervir.

Je donne, dit le vieillard Euclis en ſou-

eſt fondé ſur ce que la Légiſlation Angloiſe, fort attentive à favoriſer les manufactures de laine, ordonne que les morts ſoient enſevelis dans de la flanelle. Au reſte le fait eſt vrai, ainſi que les autres traits de cette piece, quoique Pope ne nomme pas poſitivement ſes originaux: on attribue celui-ci à Mlle. Odfield, fameuſe actrice de Londres.

pirant, je donne mes terres & mes fiefs à mon fils Edouard. *Et votre argent, Monſieur?* Mon argent, Monſieur? quoi tout? ah! puiſqu'il le faut, (& il pleure) je le donne à Paul. *Et votre château, Monſieur?* Arrêtez: mon château? non, cela ne ſe peut pas .... & il expire.

Pour vous, brave Cobham, vous ſentirez juſqu'au dernier ſoupir la force de votre paſſion dominante; vous direz alors, comme dans tout le cours de votre vie: O ciel! ſauve ma patrie.



EPITRES MORALES.

EPITRE II.

A une Dame. Du caractere des Femmes.

RIEN de plus vrai que cette faillie qui vous est une fois échappée, *Que la plupart des femmes n'ont aucun caractere.* C'est un sujet trop tendre pour conserver une impression durable : elles sont brunes, blondes ou belles ; c'est par-là qu'on les distingue le mieux.

Caractere particulier des Femmes, moins sensible, moins fixe, & encore plus contradictoire que celui des Hommes.

Quelle foule de portraits pour représenter une même nymphe, tous portraits fideles, & tous différens l'un de l'autre (1). (2) Ici, c'est la Comtesse d'Arcadie revêtue d'hermine & d'orgueil. Là, c'est Pastorella assise sur le bord d'un ruisseau. Plus loin, c'est Fannia qui lorgne son benêt de mari ; & tantôt, c'est Léda nue avec un cygne.

(1) Le Poëte, pour peindre la variété du caractere des Femmes, en compare la diversité à celle des caracteres qu'emprunte la Peinture, & l'inconstance à celle des nuages.

(2) Plusieurs Dames ont affecté de se faire peindre sous quelqu'une ou même sous plusieurs de ces formes. Cependant la politesse de l'Auteur envers le beau-sexe l'a engagé à n'employer que des noms feints, au-lieu qu'en traçant les caracteres des hommes, il s'est servi fréquemment de noms réels.

Qu'une Belle, ainſi que la Magdelaine, les yeux élevés vers le Ciel, les cheveux épars, jette des cris lamentables & touchans; ou que pareille à l'aimable Cécile, entourée d'Anges badins & ornée de palmes, elle faſſe briller un doux ſouris & reſonner une harpe divine; quelques caracteres en un mot qu'elle emprunte, ſoit qu'elle les profane ou qu'elle les ſanctifie, ſi ſa manie devient romanesque, je dois la peindre.

Peignons donc, préparons la toile & les couleurs. Empruntons les nuances variées de l'Iris, & tâchons de ſurprendre Cynthie dans les airs. Choiſiſſons un nuage des plus ſolides; & avant qu'il ſe diſſipe, ſaiſiſſons s'il ſe peut, avant qu'elle change, la Cynthie du moment.

Contrariétés des Femmes affectées, douces, artificieuſes, capricieuſes, ſpirituelles & ſtupides.

Ruffa, dont les vives œillades attirent tous les petits-maîtres, ces feux folets, ces météores du Parc (1), s'aſſortit avec Ruffa qui étudie Locke, précisément comme les diamans de Sapho figurent avec ſa malpropreté; ou comme la même Sapho, dégoûtante à ſa toilette, avec la Sapho ambrée, qui court à un bal. C'eſt ainſi que les inſectes du matin qui naiſſent de la pourriture, brillent, bourdonnent, & infectent tout au Soleil couchant.

Que Silia eſt douce! Elle a peur d'offen-

(1) Le Parc de Saint-James dont il eſt ici queſtion, eſt à Londres ce que les Thuilleries ſont à Paris.

ser, elle défend les personnes trop fragiles; elle est l'amie de celles qui sont foibles. Caliste lui persuade que sa conduite est réguliere, & le bon Simplicius lui demande son avis. Soudain elle entre en colere, elle est furieuse. Je vous entends; mais épargnez votre censure, & desabusez-vous: Silia ne boit point. Ne voyez-vous pas un petit bouton qu'elle a sur le nez? La patience de la bonne Silia ne peut tenir contre ce desastre.

Papilia se marie à son amant, & elle soupire pour l'ombre des bôcages. —— *Qu'un Parc est charmant!* —— Le mari officieux en achette un, mais bientôt il entend sa Belle s'écrier, baignée de pleurs, —— *O bôcages odieux!*

Les Dames ressemblent à ces tulipes dont les couleurs sont si variées. Nous devons à leurs changemens la moitié de leurs charmes. La beauté de leurs taches enchante l'admirateur délicat. C'est ainsi que Calipso a allarmé tous nos cœurs; elle inspiroit du respect sans avoir de vertu, elle plaisoit sans beauté. Un charme bizarre & séducteur animoit ses discours & ses regards; moins spirituelle que grimaciere, elle avoit encore plus d'esprit que de sagesse. Ayant d'ailleurs des graces, mais singulieres, & des saillies qui l'étoient encore plus, elle n'étoit pas précisément laide, ni folle, & cependant elle n'étoit jamais plus sûre d'exciter une

paſſion que lorſqu'elle effleuroit les ſottiſes, dont nous ſommes revoltés.

Le naturel de Narciſſa eſt paſſablement doux : elle auroit quelque répugnance à commettre un meurtre pour ſe faire un cosmétique (1). On ſait même que ſa rigueur n'a pas toujours réſiſté aux prieres des amans, & qu'une fois elle a payé un marchand afin de l'étonner. (2) Elle a fait, équipée en Chrétienne, des aumônes au tems de Pâques, & par pur caprice elle a enrichi une pauvre veuve. Pourquoi donc affecte-t-elle de mépriſer tout ce qui porte un caractere de bonté, puiſque ce n'eſt que par-là qu'elle peut être ſupportable ? Pourquoi fronder tous les hommes, & vouloir cependant prétendre à leurs éloges ? Folle dans ſes plaiſirs, & eſclave de la réputation ; tantôt enfoncée dans des lectures édifiantes, & tantôt en partie avec Milord-Duc, ou avec Chartreſs ; alternativement en proie aux remords de ſa conſcience, ou au feu de ſes paſſions, l'Athéiſme & la Religion regnent chez elle tour-à-tour ; vraye Payenne dans ſes goûts, & dans

(1) C'eſt le nom que l'on donne à des eaux ou à des pommades qui ſervent à embellir le viſage : on raconte des hiſtoires étranges & prodigieuſement cruelles ſur la maniere de les compoſer.

(2) Il lui falloit pour être charitable un habit modeſte & une fête ſolemnel e.

(3) On a obſervé que bien des gens, qui ne croyoient pas en Dieu, ont cru à l'Aſtrologie judiciaire, & c'eſt ſurtout dans des politiques ambitieux que ce

le fond de l'ame bonne Chrétienne en dépit d'elle-même.

Voyez Philomedée enivrée de sa grandeur, aussi fiere qu'une Duchesse, & plus vaine qu'une courtisanne; se piquant de continence avec son mari, & libertine avec tout le reste de l'univers ; maîtresse féconde & épouse stérile. Qu'importe ? c'est son corps qui est coupable, son ame philosophe est pure : voilà les principes qu'elle affiche aujourd'hui ; demain elle pêchera avec des Poëtes, uniquement parce qu'elle aime l'esprit. Quel est l'homme qui n'a pas enflammé son cœur ou sa tête ?

Tel qu'Helluo, cet arbitre de l'élégance, qui critiquoit vos vins, & analysoit malignement la bonne chere, tandis qu'il daignoit manger chez lui un simple pouding, telle Philomedée, endoctrinant tout le genre-humain sur la théorie des belles passions, s'arrête brusquement & couronne un fat imbécille.

Flavia est un bel-esprit. Elle a trop de bon sens pour avoir de la Religion. Boire à la satisfaction de nos besoins & de nos desirs, c'est sa maniere. (3) Elle attend, non

trait d'extravagance s'est manifesté. La cause de ce phénomene est apparemment, qu'ayant fréquemment occasion de se convaincre que les événemens souvent ne répondent point à leur attente, ils sentent que les affaires les plus importantes sont dirigées par une puissance supérieure. S'ils reconnoissoient Dieu & sa providence, ils introduiroient des devoirs moraux, dont ils veulent se passer : ainsi ils n'ont d'autre ressource que le Destin.

de Dieu, mais de ſon étoile, le grand, le ſuprême bonheur de jouïr de cette vie. Dans un autre moment elle ne ſouhaite que la mort, cette douce opiate de l'ame; le poignard de Lucrece, ou la coupe de Roſamonde. D'où procede ce dérangement d'eſprit? D'un amant trop léger, ou d'un époux trop tendre. Subtile inſenſée! par trop de raſinement, elle ſe prive de l'agrément des plaiſirs; par trop d'eſprit, elle trouble ſon repos; par trop de vivacité, elle ſe ferme les voies de l'inſtruction; par trop de réflexion, elle bannit toutes les penſées trop vulgaires; elle ſe fait un chagrin de tout ce qui pourroit inſpirer de la joie, & elle ne meurt que parce qu'elle eſt enragée de vivre.

Détournez la vue de deſſus le bel-eſprit, pour jetter les yeux ſur la compagne de Timon. L'Arcadie ne produit point d'animal ni plus débonnaire, ni plus rétif. Voyez-vous celle-ci qui avoue ſes fautes, mais qui ne s'en corrige jamais? Elle croit que tous les devoirs ſont remplis, lorſqu'on eſt honnête femme & amie fidele. Regardez celle-là qui partage toute ſa vie entre l'édification & le ſcandale, toujours en oraiſon, ou toujours en fureur. (1) L'une rit au nom de l'Enfer, mais ainſi que Milady, elle s'écrie: *Quel charme, ſi ce vilain endroit n'exiſte*

(1) La même qui ſe pare d'un air d'incrédulité pour être à la *mode*, eſt diſpoſée à croire par frayeur.

pas! L'autre eſt dans une viciſſitude continuelle de gayeté & de pleurs; le jour elle ſe livre ſans réſerve aux excès de la table, & elle ſe prépare à la nuit par une doſe d'opium: c'eſt ainſi qu'elle tue ces deux grands ennemis du beau-ſexe, le tems & la réflexion. Une femme & un ſot ſont deux choſes bien difficiles à définir; on eſt moins embaraſſé de ce qu'ils penſent, que de ce qu'ils ne penſent point.

Mais que dire de l'ame de l'illuſtre Atoſſa? Elle n'eſt preſque jamais elle-même; c'eſt tout le ſexe alternativement. Tout le tiſſu de ſa vie n'a été qu'une guerre éternelle; elle eſt toujours aux priſes avec ſes ſentimens ou avec ceux des autres. Elle brille à crayonner les lâches & les fous: or tous ceux qu'elle timpaniſe & qu'elle hait ſont dans ce cas. Il ne s'offre aucune réflexion à cette bonne tête qu'elle ne l'efface auſſitôt. Voilà ſoixante ans qu'elle fait ſon métier dans le monde, où elle n'a jamais connu d'autre paſſion que la fureur; elle a manqué le plaiſir, mais elle a trouvé & publié l'hiſtoire des ſcandales. Qui rompt avec elle ſe damne viſiblement, mais il faut encore plus de hardieſſe pour en faire une amie. Dans ſon cœur, tout ſentiment eſt une rage: ſon affection, comme ſa haine, eſt une tempête. Si l'amour lui arrache une foibleſſe, elle abhorre l'amant: elle maudit les

grands, déteste ses égaux, & écrase ses inférieurs. Qu'on l'offense, elle ne sait pas pardonner : obligez-la, elle vous hait tant que vous respirez ; mais à votre mort, elle vous dressera des autels : le monument s'éleve, & tombe ensuite dans la poussiere. Hier au soir, son mari étoit tout ce qu'il y avoit d'illustre & de meilleur dans le monde : aujourd'hui, c'est un fripon, & son testament n'est qu'une duperie. Phénomene inexplicable! échouant dans ses vues par le choix des moyens, perdant son crédit par son courage, ses amis par sa chaleur, ses partisans par ses richesses, inquiette sans aucune disgrace, ennuyée d'elle-même, quoique très-présomptueuse, Atossa, dont le ciel irrité a rempli tous les vœux, & qui, avec tous ses enfans, n'en a point, manque d'un héritier. Sa fortune va enrichir des inconnus, ou se perdre au gré du hazard dans la foule des misérables.

Il ne faut pas pour tracer ces portraits une main assurée, ni des traits bien exacts. On ne peut les saisir que par quelques touches vagues, quelques lumieres réfléchies,

(1) Cette comparaison est admirable : car outre qu'elle représente cette variété continuelle de changemens dans les caracteres des femmes, elle indique aussi quelque chose de fixe, savoir, la passion dominante, qui est plus uniforme dans le beau-sexe que dans les hommes. Or les Naturalistes ont observé, que le Caméléon a deux couleurs qui lui sont propres, &

quelques coups échappés. Des couleurs simples & égales ne peuvent suffire; (1) qui pourroit avec du noir & du blanc peindre un Caméléon (2)?

Cependant Cloé nâquit parfaite: la Nature n'a pas fait de méprise à son égard, mais elle a eu une distraction. Cloé a tout ce qu'il faut pour plaire, tous les talens de l'esprit: que lui manque-t-il donc? un cœur. Elle parle & agit comme elle doit, mais jamais elle n'éprouve un sentiment noble & généreux. La vertu lui paroît trop pénible, & elle s'en tient aux décences. Elle est si froide, si raisonnable qu'elle ne s'embarasse ni d'aimer, ni d'être aimée. Lorsque son amant soupire entre ses bras, elle peut alors compter les magots de sa cheminée; & quand elle voit son ami en proie au desespoir, elle est en état d'observer la supériorité d'une étoffe des Indes sur un drap d'Angleterre. Que le ciel la préserve de faire une faveur ou une dette! elle nie tout: non, peut-être elle l'oublie. Votre secret est en sureté avec elle, mais vous ne saurez pas les siens. Elle n'a jamais noirci le caractere d'aucun de ses

que la proximité accidentelle de quelque autre couleur n'efface jamais entiérement.

(2) Le Poëte avertit lui-même qu'on peut s'appercevoir d'un défaut de connexion en cet endroit & en quelques autres; ce qui provient de ce qu'il a omis plusieurs exemples, dont la peinture trop forte doit être réservée pour un autre siecle.

amans, mais elle se soucie fort peu qu'ils se pendent. Cloé voudroit-elle savoir si vous êtes mort ou vivant? elle ordonneroit à son laquais de le lui faire accroire. Cloé est prudente.... Mais voulez-vous aussi être sage à votre tour? ne vous desespérez pas quand Cloé mourra.

Eh bien, d'accord, voici un portrait que le ciel a bien dessiné : c'est un caractere qui sera constamment le même, sans jamais se démentir. Votre Reine n'est pas moins remarquable par sa vérité & sa bonté que par sa couronne, & tout le monde le dit : les poëtes entassent les vertus, comme les peintres entassent les diamans; ils montrent leur zele & cachent leur mal-adresse. Fort bien.... mais vous, Artistes, qui savez peindre ou écrire, votre grand plaisir est de crayonner des nudités. Cette draperie est trop brillante, trop chargée : on ne voit pas quelles graces, quelles beautés elle cache. C'est à des modeles d'un ordre plus humble que nous devons les traits les plus exacts de l'ame & du corps. S'il n'y a pas moyen de dépouiller Queensberry, prenons une servante pour faire notre Hélene. Il n'est pas facile de tra-

(1) Pope dit dans une Note que ce Mahomet étoit domestique du Roi George I. il l'avoit pris au siege de Bude, & on le croyoit fils d'un Bacha.

(2) Etienne Hale n'étoit pas moins recommendable par ses vertus & sa rare charité que par les découvertes utiles dont il a enrichi le public, en qualité de Philosophe profond.



Deux passions partagent entre elles tout l'empire du Sexe, l'amour du plaisir ou Celui de dominer, Caractere des Femmes.

cer d'après un Lord ou un Evêque l'ami de ſon Dieu ou de ſon Roi. Hélas! je copie (& ſans cela mon tableau feroit manqué) l'honnête Mahomet (1) ou le ſimple prêtre Hale (2).

Les hommes ſe montrent quelquefois dans des poſtes publics, mais on ne voit les femmes que dans une vie privée. Nos talens plus hardis ſe développent au grand jour; leurs vertus ne ſe découvrent jamais avec plus d'éclat que dans l'ombre. Inſtruites dès l'enfance dans l'art de la diſſimulation elles ſe cachent lorſqu'elles ſont en public; & qui peut alors diſtinguer la honte ou la fierté, la foibleſſe ou la délicateſſe? Tout eſt ſi délié & ſi imperceptible dans les femmes, que (3) chacune de leurs qualités peut ſe prendre pour un vice ou une vertu.

Caractere général des Femmes auſſi uniforme, que leur caractere particulier eſt diverſifié.

On trouve dans l'homme une grande variété de paſſions dominantes. Deux paſſions partagent entre elles preſque tout l'empire du ſexe, empire certain qu'il ſubit tôt ou tard, c'eſt l'amour du plaiſir, ou la fureur de dominer.

La premiere eſt un don de la nature, & puiſqu'on ne lui enſeigne qu'à plaire, le

(3) Les quatre qualités que notre Auteur indique, ont chacune en particulier quelque choſe de bon; mais comme l'éducation que recoivent les femmes, joint à toutes plus ou moins d'artifice, on eſt à peu près le maître de les ranger dans la claſſe des vices, ou dans celle des vertus.

plaisir doit-il être regardé comme un vice? La seconde naît de l'expérience : opprimées par les hommes, les femmes ne cherchent le plaisir que pour conserver leur empire.

Parmi les hommes quelques-uns se font des occupations, quelques autres s'adonnent aux plaisirs : il y en a qui aiment le repos, il y en a d'autres qui se plaisent dans le tumulte des affaires publiques. Mais (1) toute femme a le cœur libertin, toute femme voudroit être Reine à vie.

Du but & du destin des Femmes, par rapport à l'ambition & au plaisir.

Cependant, observez quel est le destin de ce sexe de Reines. Avoir de la puissance est tout leur objet, mais la beauté en est le seul moyen. Dans leur jeunesse elles s'attachent aux conquêtes avec une fureur si peu mesurée, qu'à peine se réservent-elles quelque chose pour un âge plus avancé. Elles courent après tout plaisir, après toute gloire étrangere ne s'imaginant point qu'il y ait aucun plaisir, aucun bonheur domestique. Une retraite faite à tems est le triomphe de la sagesse, mais c'est une science aussi difficile pour les Belles que pour les Grands. Une Beauté ainsi qu'un Tyran, devenue vieille & sans amis, déteste cependant le repos, & craint la solitude. Usée, à charge au public, sa

(1) „ Quelques hommes, dit Pope dans une note, „ s'appliquent aux affaires ; les autres se livrent aux „ plaisirs, mais chaque femme feroit volontiers du „ *plaisir* son unique *occupation*". Or comme c'est-là le

ſa préſence fatigue, & à ſa mort, elle n'emportera aucun regret.

Les femmes pourſuivent le plaiſir, comme des enfans pourſuivent un oiſeau: toujours hors de leur atteinte, jamais hors de leur vue. C'eſt un jouët qu'elles n'attappent jamais qu'elles ne le gâtent: l'objet de leur avidité lorſqu'il fuit, & celui de leurs regrets lorſqu'il eſt perdu. Enfin il eſt de la prudence des femmes ſurannées de prétendre à des folies que la jeuneſſe peut à peine excuſer: ayant honte d'avouer les plaiſirs qu'elles ont fait goûter, & ſe trouvant réduites à feindre ces mêmes plaiſirs, lorſqu'elles ne peuvent plus les donner. Semblables à de vieilles Sorcieres, rongées de dépit, qui tiennent leur ſabat moins par l'attrait du plaiſir que par l'envie de faire du mal, elles paſſent leurs nuits prétendues délicieuſes dans l'amertume, dévorées d'un chagrin qui ſe nourrit de l'idée même des plaiſirs. En proie à une imagination déréglée, le fantôme de leur beauté fréquente encore les lieux où leur honneur s'eſt perdu.

De quelle récompenſe enfin le monde paye-t-il celles qui ont vieilli à ſon ſervice? Une gayeté folle dans la jeuneſſe, des car-

le caractere particulier de celui qui a le cœur *libertin*, il ne faut point attacher à ce mot un ſens plus odieux que n'emporte l'idée de ſe faire du plaiſir une occupation ſérieuſe.

tes dans âge avancé ; inutilement belles, inutilement artificieuſes, jeunes ſans amans, vieilles ſans amis; elles brûlent pour un fat, & n'enchaînent qu'un ſot ; ridicules pendant leur vie, & oubliées à leur mort.

Avis au Beau-ſexe.

Ha! ma chere amie, laiſſez aux femmes vaines l'envie qu'elles ont d'éblouïr. Que de toucher le cœur & d'élever l'eſprit ſoit votre partage. Le charme de ces talens s'accroîtra, tandis que ces folles qui aſſiegent le Cours, ſe pavanent ſans fruit, ſe font mépriſer, & n'obtiennent pas même un regard. C'eſt ainſi qu'après que les rayons éclatans du Soleil ont fatigué la vue, la lumiere plus tempérée de la Lune s'éleve avec douceur, & brille avec la ſérénité d'une vierge modeſte, tandis que l'Aſtre éblouïſſant du jour décline ſans être obſervé.

Caractere d'une Femme eſtimable, formé de l'aſſemblage des plus heureuſes contrariétés.

Heureuſe celle dont le caractere égal & l'humeur toujours ſereine rendent le jour qui ſuit, auſſi agréable que celui qui précede; qui peut convenir des charmes d'une ſœur, & dont les oreilles ne ſont point bleſſées par les ſoupirs qui s'adreſſent à ſa fille; qui ne répond point que le premier mouvement d'un époux ne ſoit paſſé, qui peut le gouverner ſans le faire paroître; qui charme par ſa complaiſance, regne par ſa ſoumiſ-

(1) Le portrait d'une femme eſtimable, avec la meilleure eſpece de qualités contraires, eſt purement le fruit de l'imagination du Poëte. Auſſi indique-t-il pluſieurs particularités, qui ſe trouvent rarement en-

ſion, & n'eſt cependant jamais plus ſatisfaite que lorſqu'elle obéit; qui ne ſe foucie ni d'un fat, ni de la mauvaiſe chance d'un billet, ni de perdre codille; qui eſt ſans bile, ſans vapeurs, au deſſus même des craintes d'une petite-vérole, & maîtreſſe d'elle-même lorſque ſa porcelaine ſe caſſe!

Malgré tout cela, croyez-moi, (1) la meilleure femme, ainſi que la plus méchante, n'eſt qu'un aſſemblage de contradictions. Lorſque le Ciel veut polir autant qu'il eſt poſſible, ſon dernier, ſon meilleur ouvrage, il ne fait en le créant que former un homme plus doux. Il choiſit dans chaque ſexe, ce qu'il faut pour la perfection de ſa favorite: l'amour des femmes pour le plaiſir, celui des hommes pour le repos; il joint par une exception à toutes les regles générales, le goût qu'elles ont pour les fols, & le mépris que nous avons pour les ſots; il unit la diſcrétion à la franchiſe, l'art à la vérité, le courage à la douceur, la modeſtie à la fierté, & des principes fixes à une imagination pétulante: il fait un mélange du tout, & ce qui en réſulte, c'eſt — c'eſt vous, Madame.

Ce n'eſt même que cette diſparité de caracteres qui peut faire la réputation d'une

ſemble, comme relatives à cette Dame ſi parfaite, de peur qu'on ne crût qu'il avoit voulu peindre quelque perſonne de ſa connoiſſance.

femme. Où ce mêlange ne se trouve point, une Beauté vit méprisée, une Reine meurt sans obtenir de regrets. Phébus, j'ai oublié en quelle année, promit ce phénomene à l'heure que vos beaux yeux s'ouvrirent pour la premiere fois sur cet hémisphere. Phébus, qui eveilloit sur ce premier moment, y présida par son influence. Ne se prêtant point entiérement à tous les desirs de vos bons parens, (1) plus discret qu'eux, il ne leur accorda que la moitié de leurs prieres: il vous donna la beauté, mais il vous refusa l'argent avec lequel votre sexe s'achette un Tyran. Ce Dieu généreux qui traîne l'or & l'esprit, qui fait mûrir le bon sens, ainsi que les minéraux, garda l'or pour les Duchesses; & le monde apprendra par mes vers, qu'il vous donna le jugement, une humeur enjouée, & un Poëte.

(1) Notre Auteur termine cette Epitre par une belle leçon de Morale, qui est, que toutes les extravagances des Caracteres *vicieux* qu'il a décrits, sont fort augmentées par une mauvaise éducation; & que les *meilleures* Caracteres sont mieux garantis par un *bon naturel* que par la prudence des parens.

(2) Dès les premiers tems on a trouvé à redire aux voies de la Providence. Mais comme alors chaque vice, aussi bien que chaque vertu, avoit son patron parmi les Dieux, Momus s'est trouvé à la tête des an-



EPITRES MORALES.

EPITRE III.

A ALLEN LORD BATHRUST,

Sur l'emploi des Richesses.

Abus des Richesses; Avarice & Prodigalité.

QUI osera décider lorsque les Docteurs ne s'accordent point, & que les plus habiles Casuistes doutent ainsi que vous & moi ? Vous pensez, (2) comme Jupiter le dit à Momus, que l'Homme est le jouet perpétuel des Cieux, & que l'or ne lui fut donné que pour le bercer dans sa folie; une moitié du Genre-humain travaillant à l'accumuler, & l'autre à le dissiper.

Mais pour moi qui ai des idées plus relevées de notre espece, (& sûrement en ce point je suis d'accord avec les Cieux) je pense que la Nature, (3) ainsi qu'elle le devoit, cacha à dessein ce bienfait dange-

ciens *Esprits-Forts*. Les Mythologistes ont fait de lui le fils du *Sommeil* & de la *Nuit*, & par conséquent demi-frere de la *Stupidité*. L'usage fréquent qu'ont fait de Momus les Satyriques *Grecs*, l'a rendu à la fin *Bel-Esprit*, & c'est sous cette face qu'il faut l'envisager ici.

(3) Par le mot de *Nature* le Poëte n'entend point l'Auteur de la Nature, mais la Nature, simple instrument de la Providence.

reux; mais qu'ayant été vaincue par les travaux de l'Homme, ce fils & rival du Soleil fit briller l'éclat de ses rayons, & le Ciel attentif jetta alors sur la terre deux sortes d'hommes différens, les uns pour dissiper l'or, les autres pour l'enterrer de nouveau.

Ainsi, après avoir longtems disputé, nous trouvons, comme il arrive souvent aux Docteurs, que nos opinions reviennent au même avouant l'un & l'autre de bonne foi, qu'au fond les richesses ne sont point une grace céleste, un don des Elus; qu'elles se distribuent également au sot, au fou, à l'orgueil-

(1) Jean Ward, Membre du Parlement, fut accusé par la Duchesse de Buckingham d'avoir forgé un Acte. En ayant été convaincu, il fut chassé du Parlement & mis au Pilori le 17 Mars 1727. Il a essuyé d'autres procès pour ses friponneries, dont le détail seroit trop long. Dans le tems qu'il étoit en prison, il s'amusoit à empoisonner des chiens & des chats, & à les voir expirer dans des tourmens plus ou moins lents suivant la nature des poisons. Lorsqu'il fut mis au Pilori, il avoit plus de quatre millions six cens mille livres de bien; & nonobstant ses revers son mérite montoit encore à sa mort à plus de deux millions.

(2) Pierre Waters, Procureur fameux, de beaucoup de mérite à l'évaluer par ses richesses, semblable en ce point, comme en plusieurs autres, à Ward & à Chartress.

(3) François Chartress, homme d'un caractere infame, & flétri par tous les vices: il mourut en Ecosse en 1731, à l'âge de 62 ans. La populace arracha presque son corps du cercueil, & jetta des chiens morts avec lui dans sa fosse. Le Dr. Arbuthnot l'a honoré de cette Epitaphe.

„ Ci-git, & continue à pourrir le cadavre de Fran„ çois Chartress, qui, avec une constance inflexible, „ s'obstina en dépit de son âge & de ses infirmités, „ à commettre jusqu'à la mort tous les vices de la na-

ceux, au méchant, à Ward (1), à Waters (2), à Chartres (3), au Diable (4).

L'Or officieux supplée aux besoins de la nature ; c'est ainsi que nous mangeons le pain fruit des sueurs d'un autre : mais que l'on observe avec quelle inégalité il y supplée. Quels excès ne faisons-nous point, tandis que celui qui seme le bled meurt de faim ? Que je me défie de ces expressions, *les besoins de la vie?* On les étend jusqu'au luxe, jusqu'à la débauche. J'avoue que l'Or est utile, il fournit tout ce qui est nécessaire à la vie; mais également terrible, c'est lui qui

De l'usage de l'Or & de l'Argent, & de ses avantages & désavantages.

„ ture humaine, excepté la prodigalité & l'hypocrisie: son avarice insatiable le sauva de ce premier, „ & son impudence sans égale du second. Il ne fut „ pas moins étonnant par la corruption uniforme & „ constante de ses mœurs, qu'heureux à accumuler „ de l'or ; car, sans métier ou profession, sans avoir „ le dépôt du trésor public, sans vendre des services, il acquit, ou plutôt il se créa la fortune „ d'un Ministre. C'étoit le seul homme de son tems „ qui venoit à bout de tromper, sans prendre le „ masque de l'honneur ; de soutenir sa bassesse primitive, quoiqu'il eût dix-mille livres sterlings de „ rente, & de mériter impunément tous les jours „ le gibet. O Passant indigné ! ne crois pas que sa vie „ fut inutile au monde: la Providence fit réussir ses „ vices exécrables pour faire voir aux siecles à venir „ par cet éclatant exemple combien l'opulence excessive est vile aux yeux de Dieu, puisqu'il l'a „ accordée au plus lâche & au plus méchant des „ hommes."

(4) Par allusion au sentiment vulgaire, que toutes les mines de metail, & tous les tresors souterrains sont confiés à la garde du Démon: idée qui semble avoir tiré son origine de la fable de Plutus Dieu des Richesses.

gage le noir aſſaſſin. Il peut favoriſer le Commerce, & étendre la Société, mais il eſt l'amorce du Pirate, l'écueil de l'Ami. Il ſert à lever des Troupes pour la défenſe de l'Etat, mais il corrompt un Parlement, & trahit une Nation.

C'eſt en vain que des héros combattent, que des citoyons zélés prennent feu (1) ſi l'or qui paſſe ſecrétement de fripon en fripon, ruine tous leurs efforts.

Il eſt vrai qu'une fois ſous le manteau d'un *Patriote*, la guinée tombant d'un ſac qui s'étoit crevé, parla; & que retentiſſant de dégré en dégré ſur un eſcalier dérobé, elle dit aux Courtiſans qui l'entendirent (2), *le vieux Caton eſt un auſſi grand fripon que vous.* O quel bonheur d'avoir une monnoie de papier? Le crédit prete des aîles à la corruption pour voler avec plus de viteſſe. L'or réduit ſous un ſi petit volume peut venir à bout des choſes les plus difficiles. Il renverſe de puiſſans Etats, (3) fait venir ou renvoye des Rois. Une ſeule feuille peut faire

(1) L'expreſſion eſt heureuſe. Elle donne l'image d'une place inveſtie, où les approches ſe font par des communications qui ſe ſoutiennent l'une l'autre. Il en eſt de-même des liaiſons qui uniſſent entr'eux des Coquins, qu'un Ingénieur d'Etat a engagés à ſon ſervice.

(2) C'eſt un fait arrivé ſous le regne de Guillaume III. à un fameux *Patriote*, ainſi nommé par oppoſition aux partiſans de la Cour & du Miniſtre. En ſortant du cabinet du Roi où Sa Majeſté l'avoit agréablement entretenu, & ſe retirant par un eſcalier dé-

faire passer la mer à des armées..... Semblable à celle des Sibylles, elle disperse çà & là, suivant l'impulsion du vent, notre fortune & nos destinées : dans l'occasion, elle vend un Roi ou achette une Reine.

O que l'instrument de la corruption, plus volumineux ne peut-il aujourd'hui, ainsi qu'autrefois, en rendre l'infamie visible & la prévenir.

Rome, la France, pourroient-elles faire échouer nos desseins avec leurs vins ou leurs liqueurs? Elles pourroient tout au plus corrompre quelques Houberaux, & enivrer les Baillifs de dix milles à la ronde. Un Ministre assoupi se réveilleroit-il à l'offre de mille jarres d'huile d'Espagne, de quelques gros balots de drap d'Angleterre qui bloqueroient sa porte, de cent bœufs qui mugiroient à son lever?

L'avarice misérable auroit un tourment de plus, & la profusion ne pourroit pas dissiper tout en nature. On pourroit rencontrer le Chevalier Morgan, guindé à cheval au

dérobé, un sac de guinées qu'il avoit reçu, creva, & découvrit ce qu'il avoit été faire, & ce que personne ne soupçonnoit.

(3) Du tems de notre Auteur quelques Princes ont joué le rôle dont il s'agit. Le Traité de partage a disposé de l'Espagne ; la France, voulant donner un Roi à l'Angleterre, l'a fait partir pour l'Ecosse & l'en a rappellé ; le Roi Stanislas a été envoyé en Pologne, & en est de retour ; le Duc d'Anjou a été envoyé en Espagne, & Don Carlos en Italie.

deſſus de ſon fromage, & Worldly criant du charbon (1) par les rues : Worldly qu'à ſa perruque étrange & à ſon air égaré, on prendroit pour quelque boutiquier ruiné. Si toute la richeſſe de Colepeper (2) eût conſiſté dans ſes moiſſons & ſes troupeaux, eût-il pu lui-même la livrer aux vautours, & la diſſiper ſi follement ? Mylord veut jouer : conduira-t-on au Café de White (3) un taureau qui rue d'un côté, & donne des coups de corne de l'autre? Les prix, ainſi qu'aux anciens Jeux, feront-ils quelques beaux courſiers, quelques vaſes précieux, quelques Beautés coquettes? Si Uxorio fait rafle de tout, raménera-t-il chez lui une demi-douzaine de filles galantes, & mettra-t-il ſa fem·

(1) Vers le tems que cette Epitre fut compoſée, quelques riches avares, propriétaires des Mines de Charbon, conſpirerent enſemble pour le ſoutenir à un prix extravagant, ce qui réduiſit les pauvres dans la plus grande miſere, & les eût fait périr, ſi l'un d'eux n'eût trahi ſes aſſociés, en vendant tout ſon Charbon, & rompu par-là leur complot. Parmi ces hommes vils il y en avoit un qui avoit plus de deux cens mille livres de rente, & un autre plus de cent cinquante mille. Cette explication ſuffit pour donner la clef de ce paſſage, & indique aſſez celle de la ligne qui précede.

(2) Mr. Guillaume Colepeper, Chevalier Baronet, d'une ancienne famille, né avec un grand bien, mais dépourvu de toutes les autres qualités d'un Gentilhomme, après s'être ruiné au jeu, paſſe ſon tems à voir jouer, & à être préſent à la ruine des autres, il aime mieux mendier & ſubſiſter d'emprunts, que d'embraſſer quelque profeſſion honorable, ayant refuſé un poſte qu'on lui avoit offert dans les Troupes.

(3) Fameux Café de Londres, près de la Cour,

me en pleurs ? Ou l'élégant Adonis, si beau & si ambré conduira-t-il à Saint James (4) un troupeau de pourceaux? O les plattes idées? C'est de quoi décourager toute industrie, & ruiner le grand & le dernier commerce de la Nation, le Quadrille.

Puisqu'il faut donc vivre avec ce monde & passer avec lui, prenons-le tel qu'il est, l'or & l'alliage.

Les richesses ne peuvent donner le nécessaire ni à l'Avare, ni au Prodigue.

Examinons d'abord ce que les richesses nous donnent; (5) du feu, des habits, à manger, quoi de plus? à manger, des habits, du feu. Est-ce trop peu? Que voudriez-vous de plus que de vivre? Hélas! C'est encore plus qu'elles ne peuvent donner à Turner (6); c'est plus que ne trouva

où se rassemble la premiere Noblesse, & où l'on joue.

(4) Nom du Palais du Roi d'Angleterre, où quelques Seigneurs, Officiers de la Maison du Roi, ont des appartemens.

(5) C'est-à-dire, que l'opulence la plus insolente peut bien varier les dépenses de ceux qui voudroient *plus que vivre*; mais qu'après tout elle ne donne que ces *trois* choses diversifiées de mille manieres différentes.

(6) Turner avoit près de sept millions, dont une partie étoit dans les fonds publics de l'Etat. Il mit bas son équipage, lorsque l'intérêt fut réduit de cinq à quatre pour cent. Ayant perdu environ seize cens mille livres qu'il avoit placées à *la charitable Corporation*, afin d'en tirer un intérêt plus considérable, il en fut si touché que depuis il ne sortit plus de sa chambre; & l'on croit qu'il n'auroit point survécu à ce revers, si ce n'étoit qu'il attendoit chaque jour la dévolution d'un bien considérable dont il étoit l'héritier; outre que par cette maniere de vivre, il évitoit la dépense, & épargnoit celle d'avoir des habits.

l'infortuné Wharton (1), à son réveil, après que toutes ses visions furent passées. Peuvent-elles donner des héritiers à Hopkins (2) qui se meurt? de la vigueur à Chartres? Peuvent-elles rendre à Crook (3) un nez & des oreilles? Les pierreries de la pâle Hippia (4) peuvent-elles lui donner des couleurs? Les palpitations intérieures que ressent Fulvie, sont-elles soulagées par la boucle de diamans qui attache sa ceinture? Tous ces valets galonnés, ô vieux Narsès, qui suivent tes pas, guérissent-ils ton sang impur? Les richesses pourroient donner à Harpax même le bonheur d'avoir un Ami, si Harpax moins prudent pouvoit se résoudre à quelque dépense; elles pourroient

(1) Le Duc de Wharton né avec les plus grandes qualités, mais qui étant perverties par le malheureux usage qu'il en fit, dégénérerent en vices & en folies. Voyez son caractere dans l'Epitre précédente.

(2) Hopkins étoit si fameux par sa rapacité, qu'il en acquit le surnom de *Vautour*. Son mérite bien calculé, & le seul qu'il ait jamais eu, montoit à sa mort à près de sept milions, dont il n'avoit jamais rien donné à personne vivante, & dont il disposa à sa mort, de maniere qu'on n'en pût jouir qu'après deux générations. Sur les remontrances qu'on lui en fit, il témoigna la plus grande joie, ravi de ce qu'il faudroit pour le moins autant de tems pour dépenser son bien, qu'il en avoit mis à l'acquérir. Mais la Cour de la Chancellerie annulla son testament, & donna la jouissance de son bien à l'héritier le plus proche, suivant la Loi.

(3) Japhet Crook fut condamné à perdre ces parties, pour avoir forgé en son nom les titres d'une terre, sur lesquels il emprunta plusieurs milliers de livres sterling. Dans le même tems il étoit poursuivi pour s'être approprié un bien considérable, dont

procurer au misérable Shylock quelque habile Médecin qui lui sauveroit la vie en dépit de sa femme. Mais il y a des milliers de gens qui meurent sans l'un & sans l'autre ; ils meurent & font des legs à une Communauté ou à un Chat (5). Le Ciel, à-la-vérité accorde à quelques-uns (6) le destin plus heureux d'enrichir un bâtrad ou un fils qu'ils haïssent.

Vous croyez peut-être que les pauvres doivent avoir leur part de toutes ces richesses. Bond maudit les pauvres, & les hait cordialement. Le grave Gilbert a pour maxime, que tout indigent est un coquin ou un sot. „ Dieu, *dit Blunt les yeux élevés vers le Ciel*, ne sauroit aimer le misé-

il avoit privé l'héritier naturel par un testament frauduleux. Par ces moyens & d'autres semblables, il avoit acquis, au prix seulement de son nez & de ses oreilles, de grands biens, dont il a joui paisiblement en prison, jusqu'à sa mort ; & qu'il a laissé à son Exécuteur testamentaire.

(4) Les noms d'Hippia, de Fulvie, de Narsès, d'Harpax & de Shylock, sont des noms supposés, mais les caracteres sont réels. On conçoit assez que ces traits, peut-être peu intéressans pour nous, doivent avoir un autre effet à l'égard de ceux qui connoissent les originaux.

(5) Une fameuse Duchesse de Richemond laissa par son testament plusieurs legs considérables & des rentes viageres pour ses chats.

(6) On peut abuser des bénédictions du Ciel de deux manieres opposées, en en faisant un fol usage, ou bien aucun usage du tout. Enrichir un bâtard, c'est perpétuer sa propre honte, & c'est s'exposer à la moquerie du public que d'enrichir un fils qu'on hait. D'un autre côté, à quoi sert un superflu qu'on préfere au doux plaisir d'assister des misérables?

„ rable qu'il fait mourir de faim, & il re„ fuse pieusement de l'assister". Mais un bon Evêque, plus indulgent croit que Dieu veille sur eux, & les laisse au soin de la Providence (1).

Conjectures sur les motifs des Avaricieux: ces motifs tournés en ridicule.

Cependant, pour rendre justice à tous ces Riches misérables ils sont aussi ennemis d'eux-mêmes qu'ils le sont des autres. Condamnés aux Mines, l'esclave qui tire l'or de la terre, & celui qui le cache, éprouvent un même sort. La charité, dites-vous, doit faire croire que qui agit ainsi, est entraîné par des motifs puissans, quoiqu'inconnus: il prévoit sans doute quelque guerre, la peste ou la famine, en conséquence de quelque révélation qui vous est cachée ainsi qu'à

(1) La plupart des personnes nommées dans ce paragraphe étoient Directeurs de la *charitable Corporation*. C'étoit une espece de Lombard ou de Mont de piété, qui fut établi en 1730, pour prêter de l'argent aux Pauvres sur gages; & qui peu de tems après son établissement fit une banqueroute scandaleuse, par les friponneries de quelques-uns de ceux qui en avoient la direction. Il y eut un si grand nombre de personnes qui en furent ruinées, que le Parlement en prit connoissance, & trois des Directeurs de cette Corporation furent honteusement chassés de la Chambre des Communes dont ils étoient membres. Les discours que Mr. Pope leur fait tenir: *Que Dieu hait les pauvres: Que tout homme qui est dans le besoin est un coquin ou un sot, &c.* étoient les apophtegmes réels de quelques-uns de ces personnages. Mr. Pope n'a fait qu'indiquer le nom du dernier, & je l'ai déguisé dans la traduction: l'original lui donne l'épithete de *Révérend*, qui se donne en Angleterre à tous les Ecclésiastiques, parce que l'homme qui y est désigné, & qui est aujourd'hui honoré du titre de *Chevalier*, a été autrefois dans les Ordres.

moi. Pourquoi Shylock s'épargne-t-il un repas? N'en recherchons point la cause. Shylock croit qu'un pain coûtera cinquante livres sterling. Pourquoi dans l'année du *Sud*, des *Directeurs* fripons trompent-ils le Public? c'est pour se nourrir de venaison, lorsqu'elle se vend à un prix exorbitant (2). Demandez-vous pourquoi Phryné emporte tout dans les encheres? (3) elle prévoit qu'on va imposer sur tout une taxe générale. Pourquoi Sapho accumule-t-elle des sommes immenses? Hélas! elle craint qu'un homme ne coûte des millions.

Le sage Walter (4), voyant la profonde vénération que tout le monde a pour l'argent, espere que cette Nation pourra être

(2) L'année du *Sud* est en Angleterre ce qu'est en France l'époque du *Missisipi*. On y vit la même scene de crimes, de luxe, de folies, & de misere. Les *Directeurs* de la Compagnie du *Sud* en furent les premiers auteurs. Leur dépense eut aussi peu de bornes que leur avidité; & dans cette année fameuse une banche de daim, que les Anglois appellent venaison, & qui est un plat recherché parmi eux, se vendoit communément depuis trois louis jusqu'à cinq.

(3) Vers l'an 1733. bien des gens s'imaginerent qu'il y avoit un pareil projet sur le tapis. En ce cas la Phryné de notre Auteur se seroit trouvée à portée d'en avoir quelque information.

(4) Walter, fameux Procureur, habile dans sa profession, très-respecté par toute la Noblesse, entiérement exemt de luxe & d'ostentation; homme extrêmement riche, mais dont les richesses ne parurent jamais, & dont la libéralité ne se fit jamais ressentir, excepté à son fils, auquel il acheta une Charge lucrative, en ne lui abandonnant néanmoins qu'une partie du revenu; ce qu'il lui en faloit pour subvenir au nécessaire.

à vendre. „ O glorieuse ambition! *continue* „ *Walter*; accumule des trésors, & sois en „ Angleterre ce que fut autrefois le fameux „ Didius (1) à Rome.

La Couronne de Pologne vénale au-moins deux fois dans un siecle, fait souhaiter au modeste Gage, seulement trois millions sterling. Marie dans ses nobles rêveries, envisage des objets plus grands, des Royaumes héréditaires & des Mondes d'or. Génies de même trempe, l'avarice unit leur sort; un sort commun les ensévelit dans les Mines des Asturies (2).

O Blunt couvert d'opprobre (3) pourquoi es-tu l'objet de la haine de ta patrie? Quel-

(1) Didius, Jurisconsulte Romain, si riche qu'il acheta l'Empire lorsqu'il fut mis en vente à la mort de Pertinax.

(2) Des deux personnes dont il est fait ici mention, le premier, homme de qualité, est appellé par son nom; l'autre, femme également de qualité, n'est désignée que par son nom de baptême. Ils auroient pu l'un & l'autre, dans le tems du *Mississipi*, réaliser au-delà de sept millions. Mais ils n'en voulurent rien faire: l'un, en vue d'acquérir le Royaume de Pologne; & l'autre, par quelque autre vue chimérique de la même espece. Depuis ils se retirerent en Espagne, où ils cherchoient des Mines d'or dans les montagnes des Asturies.

(3) Le Chevalier Jean Blunt, originairement Homme d'affaires ou espece de Notaire, fut le premier projecteur du Systême du *Sud* ou du *Mississipi* Anglois. Il devint un des Directeurs de la Compagnie de ce nom, & l'homme qui en gouvernoit presque toutes les affaires. Il fut aussi un de ceux qui après la catastrophe de ce systême furent punis le plus sévérement par le Parlement. C'étoit un homme extrêmement religieux dans sa conduite, & qui se piquoit

que Magicien lui avoit revelé nos destins dans ces termes : „ Enfin la corruption, „ telle qu'un débordement général retenu „ longtems par des Ministres attentifs, „ inondera tout (4). L'avarice gagnant peu „ à peu, s'étendra comme un brouillard „ qui s'éleve de la fange d'un marais, & „ qui obscurcit enfin le Soleil. Le Courtisan „ & le Patriote donneront également dans „ l'Agiot; les Dames partageront les profits „ avec leurs valets; le Juge vendra ses arrêts; l'Evêque dupera le Public; & le Duc „ devenu fripon pipera des cartes pour un „ écu. Voyez l'Angleterre engouée des appas d'un gain sordide, & la France vengée „ des victoires d'Anne & d'Edouard " (5).

d'une grande foi. S'il crut réellement la prédiction qui est énoncée ici, c'est ce qui n'est pas certain; mais c'étoit-là constamment son jargon, dans ses déclamations contre la corruption & le luxe du Siecle, la partialité des Parlemens, & les miseres de l'Esprit de parti. Il étoit éloquent particuliérement contre l'avarice des Nobles & des Grands, dont peu de personnes pouvoient avoir en plus de connoissance que lui, le siecle où il a vécu & la place qu'il avoit occupée, l'ayant mis à portée d'en voir d'illustres & de misérables exemples. Il est mort l'an 1732.

(4) La comparaison est admirable, & signifie que l'avarice est d'une basse origine, & qu'après avoir été nourrie parmi des usuriers & de vils agioteurs, elle a été longtems inconnue à des personnes d'une illustre naissance. Mais qu'à-présent, dans la plénitude des tems, elle leve la tête, & couvre de son ombre tout ce qu'il y a de plus brillant dans le Monde: le Soleil & les autres astres désignant, dans le style Oriental, les Grands & les Nobles de la Terre.

(5) Les victoires de la Reine Anne sous la conduite du Duc de Marlborough, & celles d'Edouard III.

L'éclat brillant de la Cour, le luxe des Seigneurs, les richesses de la *Cité* (1), n'étoient point, fameux Blunt, ce qui animoit ton zele : c'étoit un objet plus digne de la vertu. Honteux de voir le Sénat dégénérer, les Patriotes toujours divisés, & voulant mettre fin à la rage des partis, il les auroit acheté tous pour donner la paix à sa patrie.

Folie que tout cela, s'écrie un grave Philosophe: mais qui peut, mon Ami, avoir raison dans ses fureurs? La passion dominante, quelle qu'elle soit, triomphe de la raison. La chimere la plus étrange dont l'imagination soit capable, est moins insensée que cette passion si elle étoit sans objet; car quelque extravagant que puisse être son motif, il seroit encore plus absurde d'agir sans aucun but. Ecoutez donc cette vérité:

Raison morale de la diversité des passions.

„ C'est le Ciel qui donne toutes les pas„ sions, & qui par-là dirige les hommes „ vers les fins différentes qu'il ordonne. „ Dans la Nature les extrêmes produisent „ des fins égales, & dans l'Homme ils con„ courent à un bien général". Voulons-nous savoir d'où vient que l'un accumule

(1) On appelle la *Cité*, la partie de la Ville de Londres où sont rassemblés tous les Négocians & les Marchands.

(2) Ces comparaisons sont très-justes, pourvu qu'on les restreigne aux hommes réunis en Corps de Société; car quoique dans cet état la folie d'amasser sordidement, & celle de tout jetter, puissent se servir de correctif l'une à l'autre, cependant dans *l'état de Nature* chacun de ces excès seroit pernicieux; à cause

& que l'autre prodigue? Ainsi le veut cette Puissance suprême qui ordonne le flux de la mer, qui réconcilie les extrêmes de la sécheresse & de la pluie, pour faire observer un cours égal aux tems des semences & des moissons, qui établit les fondemens de la vie sur la mort, ceux de la durée sur le changement, & qui trace aux spheres célestes les orbites qu'elles doivent décrire.

Des richesses cachées, ainsi que des insectes, n'attendent que des aîles pour s'envoler dans leur saison. Le pâle Mammon qui seche au milieu de ses trésors, n'est qu'un économe avare qui thésaurise pour les pauvres. (2) C'est cette année un réservoir destiné à retenir, à resserrer les eaux; l'année qui suit c'est une source qu'un héritier prodigue fait couler sans mesure pour desalterer le peuple: hommes & chiens s'y abreuveront jusqu'à ce qu'ils en crevent.

Fuir les extrêmes: examen de la conduite d'un Avare.

Le vieux Cotta deshonora par son avarice sa fortune & sa naissance, & cependant le vieux Cotta ne manquoit ni d'esprit ni de mérite. Sa cuisine, où l'on avoit oublié l'usage barbare de la broche, le disputoit en froi-

que dans cet état, la quantité de biens naturels n'ayant pas été augmentée par l'art, ne suffiroit point sans danger de disette pour tout le corps, une économie excessive, ou une excessive profusion. Voilà pourquoi la Providence a sagement réglé que dans cet état il n'y eût pas de besoins *fantastiques*, pour prévenir la tentation de donner, soit dans l'avarice, soit dans la prodigalité.

deur avec les grottes de ſon jardin. Sa cour remplie de jeunes orties, & ſes foſſés couverts de creſſon, fourniſſoient ſa table de ſoupes & de ſalade qui ne lui coûtoient rien. Si Cotta vivoit de légumes, ce n'étoit au reſte que ce qu'avoient fait avant lui les Bramins, les Philoſophes, & les Saints. Fêter le riche, c'eût été une dépenſe de prodigue; & il ſe ſeroit bien gardé de ſouſtraire le pauvre au ſoin de la Providence. Son vieux Château reſſembloit à une Chartreuſe ſolitaire; le ſilence régnoit au dehors, le jeûne au dedans: ni danſes, ni tambourins n'en faiſoient retentir les lambris, & la cloche qui ſonne le dîné, n'invita jamais. Ses vaſſaux regardoient en ſoupirant des tours que la fumée n'obſcurciſſoit jamais, & faiſant violence à leurs haquenées, ils prenoient une autre route. Le voyageur égaré dans la forêt pendant la nuit, maudiſſoit l'avare qui épargnoit ſa lumiere, & qui refuſoit l'entrée de ſa maiſon. Un chien décharné qui aboyoit à la porte, effrayoit le mendiant qu'il auroit voulu dévorer.

Examen de la conduite d'un diſſipateur.

Il n'en fut point ainſi de ſon fils: il re-

(1) Le Poëte ne parle ici que de la connoiſſance acquiſe par *l'expérience*. Or il y a tant d'exemples malheureux de mauvaiſe conduite, qu'il ſuffit d'ouvrir les yeux pour voir *ce qu'il faut éviter*; mais des exemples à imiter s'offrent *rarement* à nos yeux. D'ailleurs, les fautes de la folie ſont éclatantes; au lieu que les fruits de la prudence ſont, ou inviſibles, ou difficiles à appercevoir.

(2) C'eſt une peinture des mœurs d'Angleterre, &

marqua la bévue de son pere, & il crut que pour faire bien, il falloit prendre le contrepied du mal. (1) Il ne faut pas beaucoup de connoissances pour juger de ce qu'il faut éviter, mais il n'est point aisé de savoir au juste ce qu'il faut faire. Il sacrifie des hécatombes entiers, & fait couler des flots de vin. Le Noble campagnard & le Curé, dont l'estomac large & profond brave les excès, y viennent remplir leur vaste capacité. Cette profusion toutefois n'est pas l'effet d'un motif léger; ses bœufs périssent pour la cause de sa patrie. Les noms de George & de la Liberté couronnent chaque razade, & c'est son zele pour cette illustre Maison qui l'épuise & le ruine (2).

Bientôt les bois semblent s'éloigner de son Château, qui n'offre plus qu'un aspect aride & sans ornement; les Divinités qui y président en gémissent; mais n'importe, c'est pour la Marine. Il dissipe ensuite ses laines pour habiller notre vaillante soldatesque; c'est par amour du Bien public qu'il vend enfin ses terres. Ce n'est point assez: le jeune Cotta veut mettre le comble aux

sur-tout de ce qui se passe dans les Provinces, lorsqu'on y fait les élections des Membres du Parlement. On fait rôtir des bœufs entiers pour la populace, & on lui distribue du vin, & plus communément de la biere forte: Et en chaque endroit, suivant les principes & les inclinations qui y dominent, on boit à la santé de l'Eglise, du Roi, (avec cette circonstance que les *Toris* mettent toujours l'Eglise avant le Roi) de la Liberté, du Commerce, de la Marine, *&c*.

espérances de la Nation : il se rend à la ville, & à la tête de la Milice pacifique de Londres il brûle l'effigie du Pape (1). Seroit-il possible que l'Angleterre ne récompensât pas ses travaux, elle qui enrichit ses généreux serviteurs de ses propres dépouilles? Il sollicite, il représente à la Cour le mérite de ses services, c'est envain: il fait banqueroute, & son ingrate patrie l'abandonne à la sévérité des Loix.

Exemple d'un homme sage & généreux: caractere de Milord Bathurst.

O Bathurst, que les richesses n'ont point encore corrompu, (2) enseigne-nous à les apprécier à leur juste valeur, à en jouïr avec art, & à les répandre avec vertu; à ne point les rechercher avec bassesse, ni avec ambition; à ne les point dissiper dans l'oisiveté; à proportionner notre dépense à notre fortune; à joindre l'économie à la magnificence, la charité à l'éclat, la santé à l'abondance; apprends-nous le rare secret de marcher d'un pas sûr entre ces deux extrêmes, la folie d'une bonté trop facile & la bassesse d'un amour-propre trop intéressé.

Que l'on administre, dites-vous, avec choix à l'indigence & au mérite des secours

(1) Un étranger seroit tenté de croire que cette description est exagérée, elle est cependant exactement vraie. L'effigie du Pape a été souvent brûlée à Londres, ainsi que celle du Prétendant; & pour donner au Lecteur une idée du génie de la Populace Angloise, lorsqu'on apprit à Londres la prise de Boccachica, parmi les réjouïssances extravagantes que l'on y fit, on fit à Don Blas de Lesso, Admiral des Gallions, l'honneur de brûler son effigie. On doit, ce

généreux, c'eſt imiter les ſoins du Ciel, & s'en rendre en quelque façon émule. Celui dont la meſure comblée par la fortune reflue ſur le Genre-humain, corrige les fautes de cette Déeſſe, & juſtifie ſes faveurs. Les richeſſes entaſſées ſont des richeſſes mortes; ce n'eſt qu'en les répandant qu'on leur donne la vie: ſemblables en cela à des poiſons, qui employés avec une diſcrétion ſage, deviennent des ſources de ſanté: ou pareilles à l'ambre-gris, qui en maſſe exhale une odeur deſagréable, & qui épars devient un encens digne des Dieux.

Fort bien: mais le malheureux qui ſe repoſe ſur les Gens de qualité, meurt de faim; & le fourbe qui les trompe, mange avec eux. Un Seigneur ne ſauroit goûter de plaiſir dans un repas, ſans un Muſicien, un Flateur, ou un Boufon. L'homme d'eſprit ou de mérite n'eſt point admis à ſes feſtins, qu'il ne ſoit étayé par un Joueur, un Mercure, ou un Comédien. Quel eſt le grand qui ſe pique de ſuivre vos traces ou celles d'Oxford (3), de ſecourir les malheureux,

me ſemble, pardonner cette folie à un peuple qui a brûlé pluſieurs fois celle de ſon premier Miniſtre.

(2) C'eſt conſerver ce qu'on a acquis, dans le deſſein de jouïr d'une partie conformément à ce que notre état & notre condition peuvent permettre, ce que le Poëte appelle *l'art de jouir*; & de diſtribuer le reſte à des objets, dont le *mérite ou les beſoins ont été bien peſés*; ce qui eſt réellement *répandre avec vertu*.

(3) Edouard Harley, Comte d'Oxford fils de Robert Harley, qui avoit été créé Comte d'Oxford &

ou de prêter une main propice aux victimes de l'infortune? Quelque part que brille un tel homme, ô Fortune, étale tous tes ornemens sur la scene qui l'environne! (1) Que les Anges le conservent dans une heureuse médiocrité. C'est-là que la bienfaisance des Anglois éclatera, & que l'honneur de la Nation se soutiendra encore un peu, avant qu'il déserte notre patrie.

Eloge de l'Homme de Ross.

Mais pourquoi nos éloges ne seront-ils consacrés qu'à des Grands? Eprise du simple honnête-homme, Muse éleve tes accens, & chante l'Homme de Ross (2). La Wye porte avec complaisance à travers ses sinuosités l'écho de ses vertus, & la rapide Saverne le fait retentir avec bruit. Qui couvre la cime de ces montagnes d'épais feuillages? Qui fait couler des sources de ce rocher aride? Elles n'élancent point vers le Ciel d'inutiles colonnes d'eau, elles ne se perdent point avec faste par de superbes cascades; mais elles roulent sans art au travers des plai-

de Mortimer par la Reine Anne. Ce Seigneur est mort au mois de Juin 1741, regretté de tous les Gens de lettres, dont plusieurs ont éprouvé ses bienfaits. La Bibliotheque qu'il laissa est une des plus curieuses de l'Europe, sur-tout pour l'Histoire moderne. Elle renferme un grand nombre de manuscrits curieux & de pieces originales qui ne se trouvent nulle part ailleurs.

(1) Les Anciens semblent avoir été tellement convaincus qu'il n'y avoit de bonheur que dans la médiocrité, qu'ils ont donné à chaque homme *deux* Anges Gardiens (auxquels notre Auteur fait ici allusion), comme si faute d'en avoir un à chaque côté, i-

plaines leurs eaux limpides, principe de ſanté pour les malades, de ſoulagement & de plaiſir pour les bergers. Qui a fait paver le chemin qui traverſe cette vallée, planter ces rangs d'arbres qui lui donnent de l'ombrage? Qui a fait élever ces bancs pour le repos du voyageur? Qui a fait conſtruire ce clocher dont la fleche ſe perd dans les nues? Tout, juſqu'à l'enfant qui ne fait encore que bégayer, répond que c'eſt l'Homme de Roſs. Jettez les yeux ſur la place du marché couverte de pauvres; l'Homme de Roſs leur diſtribue le pain de la ſemaine. C'eſt lui qui ſoutient une maiſon de charité: on n'y découvre aucun faſte; la ſimplicité & la propreté en font tout l'ornement. Voyez à la porte le vieillard & l'indigent, le viſage riant & l'ame contente. Les filles qu'il a dotées, les orphelins qu'il a mis en apprentiſſage, le jeune-homme qui laboure & le vieillard qui ſe repoſe le comblent de bénédictions. Y a-t-il quelque malade? l'Homme

il n'eut guere été poſſible de reſter dans un état qui tient un juſte *milieu* entre deux ſituations bien dangereuſes, ſavoir, la pauvreté & les richeſſes.

(2) Roſs eſt un petit Bourg de la Province d'Héreford, ſitué ſur la Wye, riviere qui ſe jette dans la Saverne. Le nom de l'honnête-homme dont Mr. Pope fait l'éloge, & qui fit avec un bien peu conſidérable, tout ce qu'il en rapporte, étoit préſque perdu & oublié, en partie à-cauſe du ſurnom qu'on lui avoit donné par excellence, de L'HOMME DE ROSS; & en partie parce qu'il fut enterré ſans que l'on mit ſur ſon tombeau aucune inſcription. Il s'appelloit Jean Kyrle; il eſt mort en 1724, âgé de 90 ans.

de Rofs fe hâte de le fecourir, il en prend foin, prefcrit le régime, compofe & donne les remedes. Y a-t-il quelque démêlé? Que l'on paffe feulement le feuil de fa porte; les Cours Judiciaires n'ont plus rien à faire, & toute conteftation ceffe. Les Empiriques au defefpoir s'enfuyent en le maudiffant, & les vils Procureurs ne font plus qu'une race inutile.

„ O, qui ne s'écrie à ce récit, trois fois „ heureux l'homme à qui fes facultés per- „ mettent ce que tout le monde voudroit, „ mais ne fauroit faire. De quelles fommes „ donc difpofent ces mains fi généreufes? „ Quelle mine foutient cette charité fans „ bornes"? Sans dettes & toutes taxes payées, fans femme & fans enfans, cet homme poffede — cinq cens guinées de rente. (1) Que la grandeur rougiffe! Que le faux éclat des Cours orgueilleufes difparoiffe! Petits aftres dérobez à la vue vos rayons ternis.

„ Eh quoi? Cet homme n'a aucun mo- „ nument, point d'infcription? Sa famille, „ fa figure, fon nom font prefque incon-

(1) Le but de cette exclamation n'eft pas de faire *honte* à la grandeur de ce qu'elle fe laiffe vaincre en fait de vertu, car il n'eft pas queftion ici d'un pareil différend; mais de ce qu'elle eft obligée de fe reconnoître vaincue en ce qui faifoit fon fort, c'eft-à-dire, la Splendeur & la Magnificence.

(2) Les régîtres de la Paroiffe.

(3) Voyez la note (2) *page* 252.

(4) Cette defcription eft inimitable. Ce Hopkins,

„ nus " ? Celui qui éleve un Temple à Dieu, & non à la Renommée, ne fera jamais graver son nom sur le marbre. Allez l'apprendre dans les annales de la vie & de la mort (2), où commence & finit l'histoire du riche & du pauvre. Il lui suffit que la vertu ait rempli l'espace de ces deux termes, & qu'il ait prouvé avoir vécu en répondant aux fins de son existence. A la mort de Hopkins (3), mille flambeaux brûlent aux funérailles d'un misérable, qui pendant sa vie épargnoit un bout de chandelle. (4) Près de l'autel du Dieu vivant, s'éleve sa vile effigie qui dément ses traits, en lui faisant étendre la main. Une perruque volumineuse que Gorgone ne desavoueroit pas, forme sur le marbre de Paros des boucles inaltérables (5). N'admirez-vous point le bonheur que les richesses peuvent répandre sur la vie, & les consolations qu'elles donnent à la mort?

Fin misérable du Prodigue: exemple d'un Duc de Buckingham.

Dans la plus mauvaise chambre de la plus mauvaise hôtellerie, à demi-tapissée d'une natte en lambeaux, dont le plancher est de gachis, & les murailles de boue & de

qui avoit été la rapacité même, se trouve placé dans l'endroit de l'Eglise qui inspire naturellement le plus de respect, & par un trait d'impudence sans égale étend la main, comme pour marquer sa disposition à faire des actes de générosité.

(5) Mr. Pope tourne ici en ridicule le goût de faire des bustes avec de grandes perruques. Paros est une des Cyclades, située dans la Mer Egée, & d'où vient le plus beau marbre blanc.

fumier; qui n'a pour tout meuble qu'un grabat auquel pendent le St. George & la Jarretiere, dont les rideaux attachés avec un mauvais cordon ne furent jamais destinés à être tirés, & où le rouge & le jaune combattant en malpropreté ne permettent pas d'en décider la couleur; sur un mauvais matelas où il y eut autrefois de la laine, à présent rembourré de paille, gît le grand Villiers (1). Hélas! Qu'il est différent de ce Villiers, l'ame & la vie du plaisir, de l'enjoûment & de la volupté, si galant & si

(1) George Villers ou Villiers, Duc de Buckingham, fils du Duc du même nom qui fut assassiné à Portsmouth. Le caractere qu'en donne Mr. Pope répond à celui qu'en a donné Dryden, sous le nom de *Zimri*, dans une Piece intitulée *Absalon & Achitopel.* „ Homme si varié qu'il étoit moins un seul homme, „ qu'un abrégé compliqué de tout le Genre-humain: „ opiniâtre dans ses opinions, & donnant toujours „ dans le travers: étant tout par saillies, mais ne se „ soutenant en rien: dans l'espace d'un mois, Chimiste, Musicien, Homme d'Etat, & Boufon; puis „ se livrant tout aux Femmes, à la Peinture, à la „ Poésie, à mille extravagances qui s'évanouissoient „ par la réflexion: heureux dans ses folies, qui lui „ fournissoient à toute heure de nouveaux souhaits à „ former, de nouveaux plaisirs à goûter. Louer ou „ railler étoit le passe-tems de sa vie, & toujours „ dans les extrêmes; preuve de son jugement: Si „ complaisant, ou si emporté, que tout homme étoit „ avec lui un Ange ou un Diable. Personne ne posséda mieux l'art de dissiper des richesses immenses, „ prodiguant des récompenses à tout, hormis au mérite. Ruiné par des sots qu'il ne reconnut que trop „ tard: s'en faisant un jeu, & eux le faisant leur „ dupe. Enfin s'étant banni de la Cour par ses plaisanteries, il voulut rétablir son credit en formant „ des partis dans l'Etat, mais il n'en put jamais de-

agréable dans la ſuperbe alcove de Cliveden (2), le ſéjour de la tendre Shrewsbury (3) & de l'amour; non moins gai ni moins plaiſant dans le conſeil, au milieu d'un cercle de politiques ſinges & boufons, & de leur Roi badin (4). De cet amas de beaux-eſprits qui l'obſédoient, il ne lui en reſte aucun pour le flatter; & (5) il n'a pas même, ce qui l'intéreſſoit encore davantage, un ſeul fou dont il puiſſe ſe moquer. Là ce Seigneur, autrefois maître de richeſſes immenſes, (6) meurt vainqueur de ſa

„ venir le chef... Sans autre reſſource qu'une volonté impuiſſante, il ne renonça point aux factions, „ mais les factions l'abandonnerent".

Ce Seigneur plus fameux encore par ſes vices que par ſes infortunes, qui avoit joui de près de cinq cens mille livres de rente, & poſſédé pluſieurs des premieres Charges du Royaume, mourut en 1687. dans une auberge de la Province d'York, réduit à un état miſérable. Il avoit été pendant quelque tems le favori de Charles II. Prince qui avoit lui-même beaucoup d'eſprit, de gayeté, & qui aimoit trop les bons-mots & les plaiſirs.

(2) Cliveden eſt une maiſon charmante ſituée ſur les bords de la Tamiſe, & que poſſédoit le Duc de Buckingham.

(3) La Comteſſe de Shrewsbury, femme très-belle & encore plus galante, qui eut plus d'une intrigue. Le Comte ſon mari ſe battit en duël avec le Duc de Buckingham, & l'on a prétendu que pendant le combat, la Comteſſe de Shrewsbury, déguiſée en page, tenoit les chevaux du Duc.

(4) Voyez la fin de la note (1) ci-deſſus.

(5) Le plaiſir de voir des fous *pour s'en moquer*, eſt dans le fond un trait de flatterie pour ſoi-même; & cette flatterie nous plaît plus qu'aucune autre, à cauſe qu'elle eſt de notre façon.

(6) Le mot de vainqueur indique les difficultés qu'il

santé, de son bien, de l'affection de ses Amis, & de sa réputation.

Fin misérable de l'Avare: exemple du Chevalier Cuttler.

Le prudent & avare Cuttler (1) prévit le sort de Villiers. Mylord, lui dit-il, croyant lui donner un excellent avis, vivez comme moi. Vivre comme vous, Chevalier Cuttler? J'en serai toujours le maître, répondit Villiers, quand je n'aurai plus rien. Et la réponse valoit bien l'avis. Décide, raison, (2) lequel est le pire, d'être dans le besoin la bourse bien garnie, ou la bourse vuide. On doit avouer, Cuttler, que ta vie fut plus misérable: reviens, & dis-nous si ta mort fut plus heureuse. Cuttler vit ses fermiers faire banqueroute, & ses maisons tomber en ruines; car il ne pouvoit pas relever un mur. Il vit sa fille unique passer dans des mains étrangeres; c'étoit encore le besoin; il ne pouvoit payer une dote. Quelques cheveux gris couronnoient son crâne

a été obligé de surmonter avant de pouvoir se défaire de tout ce que les autres hommes recherchent avec le plus d'empressement. Et véritablement son histoire atteste qu'il avoit quelques bonnes qualités, qui dans plus d'une occasion suspendirent le cours de ses victoires.

(1) Le Chevalier Cuttler, homme très-riche & encore plus avare. Il voyageoit ordinairement à cheval, & seul, afin d'épargner. Le soir, en arrivant à l'auberge, il prétextoit d'être malade afin de ne point souper. Il ordonnoit au valet d'écurie d'apporter dans sa chambre ses bottes remplies de paille, faisoit bassiner son lit, demandoit une bouteille d'eau, & s'alloit coucher. Lorsque la servante s'étoit retirée, il se relevoit, & avec la paille de ses bottes & la chandelle qu'on lui avoit laissée, il faisoit un petit feu où il

respectable ; ce fut le besoin qui les lui fit vendre pour deux guinées. Pourquoi à l'heure de la mort, se refuse-t-il un cordial, bannit-il le Médecin, & chasse-t-il son Ami? C'étoit par besoin, parce qu'il manquoit de ce qu'il avoit: car quelque extravagant que ce besoin vous paroisse, combien de personnes l'éprouvent? Cuttler à la mort (3) s'écrie sur les richesses comme Brutus sur la vertu: hélas! vous n'êtes qu'un vain nom.

Voilà les récompenses que ce Monde donne à l'Avare & au Dissipateur, qui sont eux-mêmes leur propre fléau. Y auroit-il moins de justice dans l'autre Monde? Leur mérite y seroit-il sans sa retribution? Entrerai-je, Mylord, dans la discusion de ce point épineux, ou vous réciterai-je un conte? soit, un conte: le voici.

Progrès de l'Avarice & de la Corruption: Conte du Chevalier Balam

A Londres près de l'endroit où une vaste colonne (4), semblable à un fier champion,

grilloit un harang qu'il tiroit de sa poche: il étoit muni d'un morceau de pain, & de la sorte il se régaloit à bon marché, avec sa bouteille d'eau.

(2) Il est très-facile à la Raison, que notre Auteur consulte, de résoudre ce problême: car il est possible que celui qui est dans le *besoin la bourse vuide* obtienne quelque secours, au-lieu qu'il n'y a aucune possibilité pareille pour le *besoin qui a la bourse garnie.*

(3) *Brutus*, du-moins en fait de morale, étoit un vrai Stoïcien, comme son oncle. Tout le monde sait qu'on a accusé les Philosophes d'avoir fait consister la vertu dans une certaine *apathie*. Or une pareille vertu, & des richesses dont on ne fait aucun usage, ne sont sûrement qu'un *vain* nom.

(4) Cette colonne est un monument élevé dans la

menaçant les Cieux, leve la tête & ment, vivoit un bon Bourgeois d'une assez bonne réputation, un honnête-homme, Balam étoit son nom: vraiment religieux, ponctuel, frugal, & ainsi du reste. Il auroit sur sa parole trouvé plus d'argent qu'il n'avoit de bien. Chaque jour de la semaine, un seul plat, mais solide, couvroit sa table; & il fêtoit le Dimanche par l'addition d'un *Pudding* (1). Il alloit exactement à l'Eglise & à la Bourse. Ses gains étoient certains, ses libéralités rares; cependant il donnoit par fois quelques *fardins* (2) aux pauvres.

Le Diable piqué de voir un si saint homme, brûloit de le tenter, ainsi qu'il fit autrefois

Ville de Londres en mémoire de l'incendie de 1666, qui consuma 13200 maisons. Le feu prit dans la boutique d'un Epicier. Une inscription qui est sur cette colonne, en accuse les *Catholiques*. Le Roi Jaques II. fit effacer cette inscription, mais elle a été rétablie depuis. Pope, qui étoit un zélé Catholique, donne, comme de raison, un démenti à la colonne.

(1) Le Pudding est un plat de la Cuisine Angloise: ce n'est point exagérer, que de dire qu'il y en a plus de cinquante sortes différentes. Il est fait communément d'œufs, de farine ou de pain, de lait, de moëlle de bœuf, avec des raisins secs d'Espagne, ou de petits raisins de Corinthe, qui viennent cependant moins de la Ville de ce nom, que de l'Isle de Zante qui appartient aux Vénitiens.

(2) Le terme de *Fardin*, ce me semble, n'est point inconnu dans notre langue: &, si je ne me trompe, c'est un vieux mot que les François ont autrefois adopté des Anglois. Il est originairement Saxon, & signifie un quart, le fardin étant la quatrieme partie d'un denier sterling, ce qui fait cinq à six deniers monnoye de France.

trefois le bon Job. Mais le Diable eſt devenu plus habile qu'il n'étoit : lorſqu'il tente les hommes, ce n'eſt plus par la pauvreté, c'eſt en les enrichiſſant.

Des ouragans excités par le Prince des Airs, font écumer la vague, & enſéveliſſent le pere de Balam dans les abîmes de l'Océan. La mer de Cornouaille (3) enflée de nouveau, mugit; & par un heureux naufrage, fait échouer deux riches navires ſur le rivage de ſes terres.

C'eſt à-préſent le Chevalier Balam : il prend les airs du beau monde : il ſe délecte à boire ſa bouteille (4), & lâche ſon bonmot. *Vivez en homme de votre rang*, fut bientôt le mot favori de Miladi, & (5) d'a-

(3) Mr. Pope a placé la ſcene de ces naufrages en Cornouaille, non ſeulement parce que cette côte eſt fameuſe pour les naufrages, mais parce que les habitans le ſont encore plus à-cauſe de leur inhumanité envers ceux à qui ce malheur arrive. Si un Navire échoué ſur la côte à baſſe mer, ils ſont capables d'y faire des trous, pour l'empêcher de ſe remettre à flot, ils le pillent, & quelquefois ils maſſacrent les gens de l'équipage. Le Parlement d'Angleterre n'a pas encore pu ſupprimer entiérement cette honteuſe barbarie.

(4) La dépenſe du vin eſt regardée en Angleterre comme une dépenſe de luxe ; elle l'étoit encore plus autrefois. C'eſt ce qui ne paroîtra point extraordinaire à ceux qui ayant voyagé en ce pays en connoiſſent le prix. Le vin dur & groſſier d'Oporto, le moins cher de tous, ſe vend environ quarante-cinq ſous la bouteille; celui de Bourdeaux ſe vend près de ſix francs ; le Bourgogne & le Champagne ſont encore plus chers.

(5) Le Poëte avoit obſervé ci-deſſus, que quand

bord deux puissans Puddings (1) exhalent sur sa table une fumée exquise.

Tandis qu'un Indien presque nud étoit profondément endormi, un honnête Facteur lui dérobe un diamant. Il le met en gage chez le Chevalier; le Chevalier avoit de l'esprit; il garde le diamant, & dupe le fripon. Il s'éleve quelque scrupule dans son ame; mais il le fait taire, & calme tous ces petits remords. „ Au-lieu de quatre „ sous que je donnois aux pauvres, dit-il, „ j'en donnerai six; au-lieu de n'aller à „ l'Eglise qu'une fois, j'y irai deux: également régulier dans le reste, puis-je avoir quelque vice à me reprocher?

Le Diable vit que le tems étoit arrivé: il fait jouer tous ses ressorts. Les *Actions* &

ceux qui donnent dans un luxe relatif uniquement à eux-mêmes, ont acquis plus de biens qu'ils n'en savent employer, ils essayent de faire *plus que vivre*, au-lieu d'en donner quelque portion à ceux qui font *moins que vivre*. Ici il représente le ridicule d'un homme qui n'a pas encore appris l'art de déguiser la pauvreté de l'opulence par les rafinemens du luxe. Il débute par faire charger sa table de deux puissans Puddings.

(1) Voyez la note précédente.

(2) C'est une allusion aux affaires de l'année 1720. Les *Actions* & les *Souscriptions* de la Compagnie du Sud monterent à un prix extravagant: & dans le même tems il se forma un nombre prodigieux de différentes Compagnies, sous des prétextes & pour des projets plus chimériques les uns que les autres. Chaque intéressé souscrivoit une certaine somme, c'est-à-dire qu'il s'engageoit de la payer, & ces sommes ainsi souscrites formoient le fond de la Compagnie, qui suivant ses besoins devoit faire un appel sur les pro-

les *Souscriptions* naissent de toutes parts (2), & enfin il étale toute sa puissance & verse dans les coffres de Balam une pluye abondante de cent pour cent. Il y plonge le Chevalier, il s'empare de lui, le fait *Directeur* (3), & s'assure tout-à-fait de son ame.

Contemplez à-présent le Chevalier Balam : il a les sentimens nobles ; il attribue ce qu'il a gagné à ses talens & à son mérite (4). Ce qu'il appelloit autrefois une bénédiction, est à-présent un effet de son esprit ; les bienfaits de la Providence sont desormais un coup heureux. Les choses changent de nom avec les mœurs. Le Dimanche le voit passer toute la matinée à son bureau : il va rarement à l'Eglise, il est trop affairé : mais il y envoye régulierement sa femme & sa fa-

priétaires des Souscriptions, de tant pour cent, au *pro-rata* de leurs Capitaux. Ces premieres Souscriptions ne s'accorderent que par intrigue & par faveur, y en ayant eu peu que l'on n'ait pu ceder ou revendre avec un bénéfice de cent pour cent, & au-delà. Les *Directeurs* en avoient la principale disposition, ce qui les mettoit en état d'acquérir des richesses immenses.

(3) Voyez la note précédente.

(4) C'est un admirable tableau de la vie humaine. Tous ceux qui entrent dans le monde, à l'exception de quelques sots-nés, sont modestes, & regardent comme marques de bienveillance les graces de leurs Supérieurs ; mais s'il arrive que ces graces aillent en augmentant, alors, au-lieu de devenir plus reconnoissans envers nos bienfaiteurs, nous n'augmentons qu'en bonne opinion de nous-mêmes ; & le retour constant de ces sortes de faveurs ne nous les fait plus envisager comme des supplémens à nos besoins, ou comme le prix de nos services, mais comme des hommages dus à notre merite.

mille. Enfin, ainsi le Diable l'ordonne, sa bonne vieille femme attrape un rhume aux fêtes de Noël, & meurt.

Une Nimphe de qualité admire notre Chevalier, il en fait sa femme. Il va ramper à la Cour, devient homme poli & du grand monde. Il quitte les stupides habitans de la *Cité*, & pour plaire à sa Belle il va respirer du côté de *Saint James* (1) l'air du cocuage & du bon ton. D'abord il achete un brevet d'Officier pour son fils, qui s'enivre, court les mauvais lieux, se bat & est tué en duël. Sa fille épouse un brillant Vicomte: peu propre pour ce rang, ses galanteries lui font perdre sa réputation & sa santé. Le Chevalier parvient à être membre du Parlement, on voit en lui un nouveau pensionnaire (2). Miladi joue, & son malheur est si grand, que pour réparer sa fortune il se laisse corrompre par la France, & en reçoit un présent. Il est accusé de trahison, Coningsby (3) harangue, la Cour

(1) Voyez les notes (2) & (1) *pages* 248 & 258.

(2) Il y a dans l'original, *St. Etienne acquiert en lui un nouveau pensionnaire*, à l'imitation de ce passage de Juvenal.

——— *Atque unum civem donare Sibyllæ.*

L'endroit où s'assemble la Chambre des Communes, étoit autrefois une Chapelle dédiée à St. Etienne.

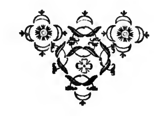
(3) Mylord Coningsby, créé Pair d'Angleterre, qui avoit été membre de la Chambre des Communes, lorsqu'il n'étoit encore que Pair d'Irlande. Il parloit avec beaucoup de facilité, mais il prostitua lui-mê-

l'abandonne & l'oublie, & Messire Balam est pendu. Femme, fils & fille, t'appartiennent, Satan; & (4) son bien, qui lui étoit encore plus cher, est dévolu à la Couronne. Le Roi & le Diable partagent la prise; & le malheureux Balam (5) maudit Dieu, & meurt.

me ses talens, par l'usage trop fréquent qu'il en fit, en parlant sur presque tous les sujets qui étoient offerts à la considération de la Chambre.

(4) Quoique ce trait paroisse satyrique, il est certain néanmoins que les Loix, en vertu desquelles les biens d'un homme qui se rend coupable de Haute-Trahison, sont dévolus à la Couronne, ont été reçues dans tous les Gouvernemens Monarchiques, & sont très-douces en *Angleterre*.

(5) Allusion au conseil que la femme de *Job* lui donna, suivant quelques Interpretes.



EPITRES MORALES.

EPITRE IV.

A Richard Comte de Burlington.

Sur le vain & le faux emploi des Richesses.

Vanité des dépenses dépourvues de goût.

IL est étonnant que l'Avare s'épuise pour accumuler des richesses dont il ne peut jamais jouir; mais l'est-il moins que le Prodigue dissipe son bien pour acquérir des choses dont il ne peut jamais goûter le mérite? Ce n'est pas pour lui qu'il voit, qu'il entend, qu'il mange : il faut que des artistes lui choisissent ses tableaux, sa musique, les plats de sa table. Il achette des dessins & des estampes pour Topham, des statues des Dieux de

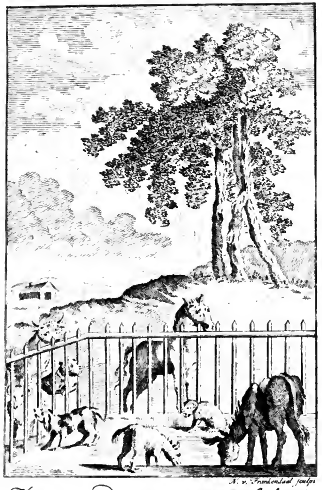
(1) Les différentes personnes dont Mr. Pope fait ici mention, se sont toutes distinguées dans quelque branche des Arts, des Sciences ou de la Littérature.

Mr. Topham, particulier Anglois, avoit un recueil d'Estampes fort curieux, & fort bien choisi.

Feu Milord Pembroke étoit savant Antiquaire: homme d'ailleurs qui avoit toutes les qualités convenables à son état, & qui a été universellement estimé.

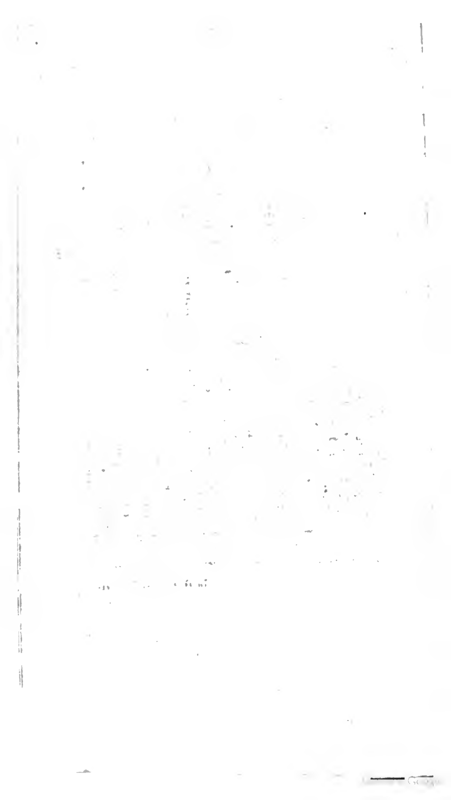
Mr. Hearne, de l'Université d'Oxford, a publié plusieurs anciens manuscrits sur l'Histoire Ecclésiastique & Civile de sa Patrie.

Mr. Mead & Mr. Hans Sloane Médecins fameux, dont l'un avoit une très-belle Bibliotheque, & l'autre le plus beau Cabinet de Curiosités Naturelles qu'il y eût en Europe : tous deux hommes savans, & remplis

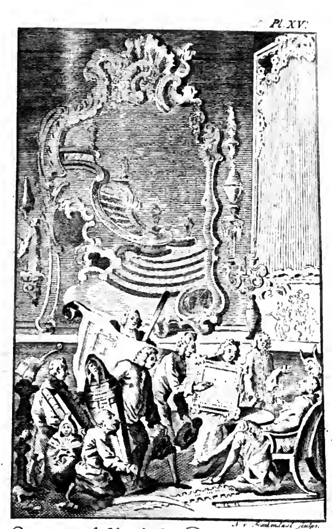


Hattéz-vous d'arriver, jours tant Souhaittés.

la Dunciade Liv. III.







Qui a engagé le Chevalier Visto à dissiper les richesses qu'il avoit si mal acquises? Quel Demon lui a soufflé de se donner pour homme de gout?

terre & des médailles pour Pembroke, d'anciens manufcrits de Moines pour le feul Hearne, des livres pour Mead, & des papillons pour Hans Sloane (1). Croyez-vous de bonne foi que toutes ces chofes foient pour lui? Hélas! (2) auffi peu que fa belle femme, ou que fa maîtreffe qui eft encore plus jolie.

Pourquoi Virro a-t-il fait peindre, bâtir & planter? Uniquement pour montrer combien il a peu de goût en tout genre. Qui a engagé le Chevalier Vifto à diffiper les richeffes qu'il avoit fi mal acquifes? Quelque démon lui a fouflé de fe donner pour homme de goût. C'eft une vanité que le Ciel départit aux fots opulens, & pour les punir il n'a pas befoin d'employer (3) d'autre fléau que Ripley avec fa regle. Le deftin qui veut s'égayer, ordonne à Bubo de bâtir; & pour châtier fon fot orgueil, Ripley eft le guide qu'il lui envoye. Un fat n'a jamais atteint la vraie ma-

Abus du mot de goût.

d'humanité. Le dernier a été Préfident de la Société Royale de Londres.

(2) Il paroît par la maniere dont l'Auteur met enfemble ces deux échantillons de *fauffe magnificence*, qu'à proprement parler, l'objet réel du goût moderne n'eft, ni une *femme*, ni une *maîtreffe*, mais fimplement la *beauté*. Et quiconque en eft pourvue, foit femme ou maîtreffe, il n'importe guere. Notre Poëte femble juger la derniere la plus digne de cette qualité, puifqu'il lui en donne la meilleure part: Satyre ingénieufe des mœurs de notre tems.

(3) Ce *Ripley* étoit un Charpentier employé par un premier Miniftre, qui lui conféra le nom d'Architecte fans lui en donner l'habileté.

gnificence; c'eſt une leçon qui ſe renouvelle ſans-ceſſe, & il n'y a pas d'année qu'il ne la confirme à ſes dépens.

Eloge de Mylord Burlington.

Vous nous faites voir que Rome ſavoit être magnifique ſans profuſion, & qu'il fut un tems où l'Architecte réuniſſoit la pompe & l'utilité (1). Cependant, Mylord, vos regles ſi juſtes & ſi nobles rempliſſent la moitié de l'Angleterre de ſots imitateurs : ils prennent au hazard quelques-uns de vos deſſins, & aucune beauté ne leur tombe ſous la main qu'ils ne la défigurent par quelque impertinence. Ils décorent une méchante Egliſe de vieux ornemens du Théâtre; (2) & métamorphoſent des arcs de triomphe en portes de jardin ; ils bouleverſent tous vos ornemens, les affichant à tort & à travers ſur quelque vieille mazure plâtrée, allongée de deux bouts de muraille, & adoſſée à quatre pilaſtres qui ſont entrecoupées de boſſages ruſtiques ; ils s'imaginent alors avoir élevé un frontiſpice parfait; ils font gronder les vents à travers une longue file

Abus des meilleurs préceptes & des meilleurs exemples.

(1) Cette Epitre a paru pour la premiere fois en 1731, vers le tems que Mylord Burlington publioit les deſſins d'Inigo Jones, & les Antiquités de Rome par Palladio. Le premier eſt le plus grand Architecte qu'ayent eu les Anglois. On voit à Londres pluſieurs de ſes Ouvrages qui ſont admirés de tous les connoiſſeurs, & entre autres la face de l'Hôtel de Sommerſet du côté de la Tamiſe. Palladio eſt un des plus fameux Architectes que l'Italie ait produits depuis le renouvellement des Sciences & des Beaux-Arts.

(2) Cette extravagance ſemble tirer ſon origine de

d'arcades, & font fiers de s'enrhumer par une porte à la Vénitienne; convaincus qu'ils ont bien fuivi la maniere de Palladio (3), & que s'ils fe morfondent, c'eft conformément aux regles de l'Art.

Vous avez fouvent touché à vos nobles confreres, une vérité que plufieurs d'entr'eux payent bien cher. Il y a quelque chofe de plus effentiel que la dépenfe, quelque chofe qui précede le goût; c'eft le bon-fens, pur don du Ciel, qui n'eft point une fcience, & qui feul les vaut toutes; c'eft une lumiere que l'on doit trouver en foi-même: *Inigo Jones* (4) & le *Notre* (5) qui l'eurent, ne pouvoient la communiquer à perfonne.

Le bon-fens principe & bafe du goût.

Que l'on bâtiffe, ou que l'on plante des parcs & des jardins, quelque deffin que l'on veuille tracer, foit que l'on forme des colonnades ou que l'on éleve des arcades, que l'on faffe des terraffes ou que l'on pratique des grottes, on ne doit jamais oublier la Nature. Il faut la traiter comme une Belle modefte; en couvrir la nudité fans la fur-

Premier principe; fuivre la Nature & confulter la difpofition du terrein.

ce que d'ignorans Architectes ont voulu faire paroître leur goût en imitant ce qui fe pratiquoit autrefois à la porte des anciens jardins de *Rome*. Mais ils ne confidéroient pas que c'étoient des *jardins publics*, donnés au peuple par quelque Grand-homme après un triomphe. Des arcs de triomphe convenoient à de pareils jardins.

(3) Voyez la note précédente.

(4) Voyez la note (1) ci-deffus.

(5) Mr. Le Notre vivoit du tems de Louis XIV. Il a tracé le plan des plus beaux jardins qu'il y ait en France.

charger d'ornemens ; (1) & n'en point découvrir toutes les graces, car la moitié de l'habileté consiste à savoir les cacher avec décence. Celui-là seul atteint au comble de l'art, qui sait mêlanger agréablement, surprendre, varier, unir avec goût toutes les extrémités & les dérober à la vue.

Consultez en tout la disposition ou le Génie du lieu. C'est lui qui vous dira, s'il faut élever ou précipiter les eaux, se prêter à une cime audacieuse qui menace les Cieux, ou disposer un théâtre dans la circonférence d'un vallon; donner dans le champêtre, éclaircir un bosquet, unir les bôcages, varier les ombres, prolônger ou couper une allée : il faut qu'il paroisse peindre à mesure que vous plantez, dessiner à mesure que vous travaillez.

Que le bon-sens, l'ame de tous les Arts,

(1) Car quand la curiosité n'est point excitée par quelque charme entrevu, ou simplement desiré, la nature perd les attraits qui lui sont propres, c'est-à-dire ceux d'une *beauté modeste*, & produit un dégoût approchant de celui qu'on sent pour une prostituée.

(2) C'est le nom d'une maison de campagne qui appartient à Mylord Cobham. Elle est située dans la Province de Buckingham. On y voit les plus beaux jardins qu'il y ait en Angleterre.

(3) N'est-ce point l'extrême magnificence qui a inspiré à plusieurs personnes du dégoût pour les jardins de Versailles? Ils ont toujours paru très-bien dessinés & très-variés. Peut être bien que les beautés y sont trop multipliées, ce qui en effet peut fatiguer. On fait aussi quelques objections contre la situation. D'ailleurs plus il y a de beautés, plus l'esprit de critique est excité à trouver des défauts; mais ceux qui

ſoit la baze de votre ouvrage. On verra un tout ſe former d'un aſſemblage de parties qui ſe correſpondront mutuellement : des beautés ſe placeront d'elles-mêmes ; elles naîtront du ſein des difficultés, & emprunteront du relief de la bizarrerie du hazard. La Nature ſe cordera vos travaux ; le tems fera croître un ouvrage qui excitera l'admiration, qui ſera peut-être un autre Stow (2).

Faute de goût, ta gloire s'éclipſe, ô ſuperbe Verſailles (3), & (4) les terraſſes de Néron déſertent leurs enceintes. De vaſtes parterres, le fruit de mille travaux, s'éleveront pour ne point durer. Un Cobham viendra & les noyera dans un lac (5). Après s'être ouvert une grande vue ſur la plaine, on regrettera l'abri que l'on s'eſt ôté, ou la montagne que l'on a applanie (6). En fait

ne goûtent pas ces jardins, ne peuvent pas au moins leur refuſer leur admiration.

(4) Il y a beaucoup d'énergie dans cette expreſſion. Si le Poëte avoit dit que les *enceintes abandonnent les terraſſes*, il auroit donné l'idée d'une deſtruction cauſée uniquement par le tems ; ce qui n'étoit nullement l'intention de notre Auteur. Son but eſt ſimplement, que les productions d'un faux goût ſont ſujettes à être ruinées, non ſeulement par de *méchans* hommes, mais auſſi par ceux qui méritent le titre de *bons*. Dans le premier de ces cas, *les terraſſes de Néron déſertent leurs enceintes*, ce qui marque du deſſein & de la violence dans leur ſubverſion.

(5) Le Poëte fait alluſion à un étang que Mylord Cobham a pratiqué à Stow. Voyez la note (2), à la page précédente.

(6) Un riche Négociant qui avoit une maiſon de campagne dans la Province d'Hertford, dépenſa près

d'ornement même, mettez tout à sa place.

Le trop ou le manque d'art également ennuyeux & blâmables.

Observez les ouvrages de Villario, le fruit de dix années de soins & de dépenses. Ses quinconces commencent à donner de l'ombrage, ses espaliers se garnissent, ses arbres couvrent la plaine, toutes les parties s'unissent, & la force de l'ombre le dispute à celle de la lumiere. Des lits de fleurs frappés par les rayons du jour, présentent un tableau varié qui surprend par sa beauté & par son éclat. Des ruisseaux d'une onde argentine, semblables au Méandre, serpentent dans ses jardins avec un doux murmure. Jouïssez de toutes ces beautés, car Villario ne le peut plus : ennuyé du spectacle que présentent les parterres & les fontaines, Villario trouve enfin qu'il aime mieux un champ.

Eviter le trop ou le trop peu d'ombrage.

Avec quel plaisir Sabinus ne s'égaroit-il point dans sa pépiniere de jeunes abres : là assis à leur ombre naissante, il sembloit rendre hommage aux bourgeons prêts à éclôre, & il contemploit avec ravissement les branches qui s'efforçoient de s'unir les unes aux autres. Son fils qui croit avoir un goût exquis, ennemi des Dryades des bosquets de

de quarante mille écus pour applanir une montagne, & se pratiquer une vue sur une plaine nue, simple & unie. Il exposa par-là sa maison & ses parterres au vent de Nord, & il se priva en même tems d'un bois qui couvroit cette montagne, & qui faisoit un très-bel ornement.

(1) Le Poëte comprend dans une description géné-

ſon Pere, aime une vue découverte, un gazon d'une étendue ſans bornes, un parterre de fleurs diviſé en mille compartimens, & entouré de toute la triſte famille des Ifs. Les jeunes arbres, changés ignominieuſement en manches à balais, nettoyent les allées auxquelles ils étoient deſtinés à donner de l'ombrage.

De la magnificence du mauvais goût.

Allons paſſer un jour à la campagne de Timon (1). Que d'argent perdu, s'écrie tout le monde! Quelle magnificence, quelle grandeur, quel prodige! Mais le gracieux & l'agrément n'y furent jamais connus. Les idées de Timon ſur la grandeur, rappellent à l'eſprit toutes celles du *Brobdignag* (2). En conſéquence, ſon édifice eſt une ville, ſon étang un océan, ſon parterre une vaſte prairie. Qui peut s'empêcher de rire, lorſqu'il en apperçoit le maître, ſemblable à un chetif inſecte qu'un zéphire fait friſſonner? Quel monſtrueux aſſemblage de petiteſſes! On croiroit que ſa maiſon eſt une carriere qui n'offre que des maſſes informes. A l'entrée on apperçoit deux amours qui piſſent; derriere eſt un lac qui redouble la rigueur du vent de Nord. On paſſe enſuite

rale tous les principes du mauvais goût. Il a raſſemblé un grand nombre d'exemples différens pour n'en former qu'un tableau, enſorte que le caractere de Timon ne déſigne perſonne en particulier; mais chaque trait a ſon original, & quelquefois plus d'un.

(2) Voyez les Voyages de Gulliver: *Brobdignag* eſt le nom que l'Auteur donne à la Nation des Géans.

dans les jardins, on s'attend à admirer: mais de quelque côté que l'on regarde, on en apperçoit les murs; on n'y voit ni ces heureux desordres, ni ces beautés champêtres quoiqu'artificielles, qui embarassent agréablement la vue; mais (1) chaque allée a sa sœur, chaque bôcage se replie vers un bôcage semblable, & une moitié du plan en retrace exactement l'autre moitié. L'œil souffre à voir la Nature renversée; des arbres taillés en statues, & des statues aussi mal dessinées que des arbres: là une cascade qui n'a jamais jailli, & ici un pavillon d'Eté isolé des ombrages: Amphitrite se joue au milieu d'un berceau de myrthe, & des gladiateurs combattent ou meurent au milieu des fleurs: un cheval marin languit & s'afflige de n'avoir pas une goute d'eau, & les oiseaux font leur nid dans l'urne poudreuse du Nil.

Mylord paroît: quel air de majesté! il est enivré du plaisir de se faire voir. Doucement — compassez votre approche — pas encore —. Il faut d'abord essuyer toute la

(1) C'est exactement la même chose que les *deux Puddings* du bourgeois dans la fable précédente, à un peu plus de magnificence près. Mais l'un & l'autre de ces traits de folie ont leur source dans le même principe de faux goût.

(2) Fameux Imprimeur de Venise, qui vivoit sur la fin du quinzieme siecle & au commencement du seizieme. Il étoit savant, & ses éditions sont fort recherchées à cause de leur beauté & de leur exactitude.

chaleur d'une terrasse brûlante, franchir dix talus escarpés ; enfin, harassé & tout en sueur, vous avez l'avantage de rencontrer Mylord à la porte de son cabinet.

Faux goût de Littérature.

Son cabinet ! De quels Auteurs est-il rempli ? Mylord est curieux en Livres & non pas en Auteurs. Il vous en fait parcourir tous les dos, chacun avec la date de sa publication. C'est Aldus (2) qui a imprimé ceux-ci, & du Sueil (3) qui a relié ceux-là. Admirez ces Livres de velin, ou ces livres de bois magnifiquement décorés : pour l'usage que Mylord en fait, ces derniers sont aussi bons que les autres. C'est envain que l'on y chercheroit Locke ou Milton : on ne trouve dans cette Bibliotheque aucun Livre moderne.

Indécence dans les prieres, & dans la musique & les peintures des Chapelles.

Le son d'une cloche d'argent avertit d'aller à la Chapelle, assister à la pompe orgueilleuse des prieres. Une musique légere & baroque éleve l'ame jusqu'aux Cieux par une sainte sarabande. On est dévotement émerveillé des peintures du plafond, où se trouvent les Saints de Verrio & de Laguerre (4), qui couchés nonchalamment, sur des nua-

(3) Du Sueil étoit le Relieur de Paris le plus fameux & le plus habile.

(4) Antonio Verrio a peint plusieurs plafonds à Windsor, à Hamptoncourt, &c. Et l'on voit des Peintures de Laguerre à Bleinheim, Château du feu Duc de Marlborough, & en plusieurs autres endroits. Les Peintures de l'un & de l'autre sont au-dessous du médiocre.

ges dorés, offrent à la vue une image complette du Paradis. Un large carreau invite au sommeil, de même qu'un Prédicateur bénin, qui ne fait jamais mention du mot d'Enfer devant une compagnie si polie (1).

Ornemens déplacés, & cérémonies fastidieuses.

Entendez-vous le carillon des pendules? C'est l'heure du dîner. On entre dans un salon spacieux, pavé de marbres rares, que cent domestiques foulent aux pieds. (2) Des Serpens représentés d'après Nature embellissent un riche bufet, & des Tritons y vomissent l'eau pour laver. Est-ce une salle à manger? Non, c'est un Temple: ce n'est point un dîner, (3) c'est une Hécatombe, un sacrifice solemnel fait avec pompe, avec apparat. On y boit, on y mange par mesure & par tems. Chaque service est enlevé avec tant de promtitude, qu'on jureroit que le cruel Médecin de Sancho Pança y préside avec sa baguette redoutable. Dans les entr'actes, depuis la soupe jusqu'au vin de li-

(1) C'est un fait réel. Un digne Ecclésiastique prêchant devant la Cour d'Angleterre, menaça les pécheurs de subir les châtimens les plus séveres, *dans un endroit qu'il croyoit indécent de nommer devant une assemblée si polie.*

(2) C'est encore une mauvaise imitation de divers Ouvrages des Anciens, parmi lesquels le serpent étoit un objet mystérieux & sacré.

(3) Par allusion aux cent domestiques dont l'Auteur venoit de parler.

(4) C'est un usage commun en Angleterre que de finir le dîner par la santé du Roi.

(5) Cette réflexion sert à justifier les voies de la Pro-

liqueur, les verres réguliérement présentés, font retentir les soucoupes, & l'on termine enfin la fête par la santé du Roi (4). Mourant de faim au milieu de cette abondance, éprouvant en grande cérémonie le sort de Tantale, servi avec complaisance de tout ce que je n'aime point, bien régalé, fort caressé, & encore plus fatigué, je prends congé de Mylord, las de sa politesse orgueilleuse; & je pars en protestant que de ma vie je ne passai un jour si desagréablement.

Utilité des folies de l'Homme: sagesse des dispensations de la Providence.

(5) Ce sont ces folies cependant qui habillent le pauvre, qui donnent du travail à l'ouvrier, & du pain à ses enfans. (6) Ce que la dureté de cœur auroit refusé, une vanité charitable l'accorde. La postérité verra l'or des moissons briller dans ces jardins, défigurer & ensévelir ces plans que l'orgueil avoit formés; & (7) Cérès d'un visage riant rentrer en possession de son domaine.

De la véritable magnificence.

A qui donc appartient-il de cultiver ou

Providence, lorsqu'elle donne les richesses à des hommes qui en font un pareil usage.

(6) Le mauvais goût engage à plus de dépenses, & employe plus de personnes que le bon goût. Ceci revient à ce que l'Auteur a dit dans l'Epitre précédente *page* 251. Voyez aussi l'*Essai sur l'Homme*, „ C'est Dieu qui contremine chaque folie, chaque caprice, *&c.*"

(7) Ce n'est pas une abondante récolte qui couvre ces jardins; c'est la Nature elle-même qui rentre en possession de son domaine, & qui *rit* des vains efforts d'une fausse magnificence qui vouloit l'en bannir pour jamais.

d'embellir un terrein? A celui qui plante ainsi que Bathurst, (1) qui bâtit ainsi que Boyle (2). C'est l'utilité seule qui sanctifie la dépense, & c'est du bon-sens que la magnificence doit emprunter son éclat.

Que celui qui jouït en paix de l'héritage de ses peres, dont les voisins voient avec plaisir l'agrandissement, dont le fermier gai, content, bénit le travail de son année, plus redevable encore à son Seigneur qu'au sol de la terre; que celui qui n'a point honte de nourrir dans son parc la genisse qui donne du lait, & le cheval qui mérite sa nourriture; dont les forêts naissantes ne servant ni à la pompe ni à l'ostentation, préparent à la postérité des matériaux pour ses édifices & ses navires; que celui-là, dis-je, forme des plantations qui s'étendent de plaines en plaines, qu'il couvre d'abord le pays d'arbres, & ensuite, s'il le veut, qu'il bâtisse une ville.

Et vous, Mylord, continuez: faites des

(1) Voyez le caractere de Mylord Bathurst dans l'Epitre précédente, *page* 262.

(2) C'est le nom de famille de Mylord Burlington, à qui cette Epitre est adressée.

(3) Voyez la note (1), *page* 280.

(4) Vitruve Pollion vivoit sous le regne de l'Empereur Auguste. Il composa un excellent Traité d'Architecture, divisé en dix Livres qu'il dédia à cet Empereur. Mr. Claude Perrault, de l'Académie des Sciences, en a fait une traduction qui est très-estimée.

(5) Dans le tems que cette Epitre a été écrite (en 1731) quelques-unes des nouvelles Eglises qui avoient été bâties à Londres, étoient prêtes à tom-

Arts qui penchent vers leur chûte, l'objet de vos soins; faites paroître à nos yeux de nouveaux prodiges, & réparez les anciens; rétablissez, rendez à eux-mêmes Jonez & Palladio, (3) & soyez aujourd'hui ce que Vitruve (4) fut autrefois; jusqu'à ce qu'enfin (5) les Rois puisent dans vos idées, glorieux d'accomplir des plans dessinés par de pareilles mains; qu'ils ordonnent aux ports de s'ouvrir, aux chemins publics de s'étendre, & qu'ils fassent élever des Temples plus dignes de l'Etre suprême. Rois, ordonnez: des ponts hardis contiendront la vague impétueuse, des môles s'avanceront dans la mer, en rompront les flots menaçans; la mer elle-même docile à ses Souverains se renfermera dans ses bornes, & les rivieres soumises couleront au travers des plaines. Paix, source de bonheur, ce sont-là les fruits glorieux que l'Angleterre attend de toi; nobles travaux, ouvrages dignes des Empereurs & des Rois!

Ouvrages dignes des Rois; temples, ports, canaux, ponts & grands chemins.

ber, soit que les fondemens portassent sur un mauvais terrein, ou que la fabrique en eût été mal faite par la connivence des Entrepreneurs & des Inspecteurs; le débordement de la Tamise à Dagenham en Essex avoit produit beaucoup de mal; on avoit rejetté la proposition de bâtir un Pont à Westminster, plusieurs des grands-chemins étoient impratiquables; ceux sur lesquels on avoit établi des barrieres avec des péages quoiqu'on y levât de grandes sommes, étoient réparés d'une maniere honteuse & qui paroissoit indiquer de la malversation, & cependant on avoit joui de la paix depuis vingt ans sans interruption.

EPITRES MORALES.

(1) EPITRE V.

A MR. ADDISON.

Sur son Traité des Médailles.

COnsidere les vastes débris de tant de siecles ! Rome semble ensévelie sous ses ruines, & n'offre aux yeux que des voûtes chancelantes & des temples renversés. Les tombeaux mêmes ont disparu avec les morts qu'ils renfermoient, & les chefs-d'œuvre de l'Art, formés des dépouilles de tant de Nations subjugées, sont détruits & confondus avec les cendres des Esclaves & des Martyrs. De vastes théâtres ont comblé les fleuves dont ils ornoient les bords, & se trouvent changés en bois solitaires : ces Temples, que les Dieux (2) auxquels ils avoient été consacrés, regardoient avec admiration & fierté, & ces Statues, presque aussi animées que les hommes qu'elles représentoient, ont éprouvé l'efficace puissante & insensible du tems,

(1) Cette Epitre fut composée l'an 1715. dans le tems que l'Auteur s'attendoit à voir paroître les Dialogues de Mr. Addison sur les Médailles. Mais cet illustre Ecrivain ayant été fait Secrétaire-d'Etat, son Ouvrage ne fut publié que l'an 1720.

(2) Ces Dieux étoient les Tyrans de Rome, auxquels l'Empire avoit consacré des Temples. L'action d'admirer qui leur est attribuée ici, marque dans

ou bien ont péri par l'aveugle ignorance des Barbares, par le zele plus aveugle encore de la Superftition, ou par le feu dévorant des Goths. Peut-être que quelqu'un de ces Monumens vénérables a été garanti des flammes par les monceaux de ruines dont il étoit comme enveloppé : un nom à demi-effacé s'y lit encore, & à force de fagacité les Savans, après de longues difputes, (3) donnent à Titus ce qui appartient à Vefpafien, & le confacrent à l'immortalité. L'ambition foupire à la vue de tant de colomnes brifées, & de tant de buftes réduits en poudre : des coloffes, dont l'ombre s'étendoit depuis un rivage jufqu'à l'autre, ont difparu, & le théâtre même de leurs ruines ne fe trouve plus. Convaincue de leur peu de durée, elle renferme fes vaftes projets dans une enceinte plus bornée, & refferre en une feule Médaille le fouvenir éternel de plufieurs conquêtes. La trifte Judée y pleure à l'ombre de fon palmier, & ces fleuves orgueilleux, le Nil ou le Rhin, y coulent aux pieds de leurs vainqueurs. Une foible ligne y trace le cours de l'Euphrate, & au-deffus paroif-

l'idée d'Horace leur ignorance & leur mifere:

Nil admirari properes, eſt una, Numici,
Solaque quæ poſſit facere & ſervare beatum.

L'*admiration* dont il s'agit, emporte notre ignorance des autres chofes ; & l'*orgueil*, notre ignorance de nous-mêmes.

(3) Pour repréfenter le mauvais goût de la plûpart des Antiquaires.

fent les aigles Romaines qui planent fur un champ d'or.

Fideles dépofitaires des objets & des noms qui leur ont été confiés, les Médailles raffemblent fous nos yeux dans un petit efpace tout ce que la Nature a de plus merveilleux ou de plus grand, des Dieux, des Rois, des Héros, de vieux Philofophes, & de jeunes Beautés. Le pâle Antiquaire, (1) examine une Médaille à l'aide du microfcope, il en révere l'infcription, mais il en adore la rouille: (2) rouille facrée, de quelque couleur que tu te pares, tu es l'heureufe production de deux mille années.

Celui-ci met en œuvre toute fon habileté pour acquérir un Pefcennius. L'autre eft extafié à la feule idée de fe voir poffeffeur d'un Cécrops. (3) Le pauvre Vadius, plongé dans une mélancholie auffi profonde que fa fcience même, ne goûte aucun plaifir depuis que fon bouclier a été écuré; & Curion, fur le point d'époufer fa Maîtreffe, ne fonge plus à elle, & foupire pour un Othon.

Ces faux Savans deshonorent un art,

(1) Les Microfcopes font proprement deftinés à découvrir les merveilles de la Nature, qui échappent à nos yeux par leur extrême petiteffe : cet ufage a quelque chofe de plus fenfé que celui de les employer à découvrir les défauts des Médailles contre-faites.

(2) Il y a dans l'original : *foit que la couleur bleue, ou la couleur verte, rendent cette rouille chere à fes yeux.* La rouille bleuâtre s'attache aux Médailles d'argent, & celle d'une couleur verte aux Médailles de cuivre.

dont il n'appartient qu'à toi de faire sentir toute l'excellence. La gloire de Rome sort de tes mains avec un nouvel éclat : tu offres à nos regards les Dieux & les Héros de cette Capitale du Monde ; & ses lauriers flétris refleurissent. (4) N'en rougis pas : ce genre d'études n'est pas indigne de ton attention, & ceux qu'Apollon inspire, ne l'ont jamais dédaigné. La Poésie & la Sculpture ont droit aux mêmes honneurs, & ces Arts s'entre-aident toujours comme deux Amis.

Quand la Grande-Bretagne, jaloufe de sa propre gloire, égalera-t-elle les merveilles de la Grece & de Rome? Quand verra-t-elle ses triomphes gravés sur des Médailles immortelles, & des Royaumes subjugués couvrir l'or qui en conservera le souvenir? Ici paroîtront les services respectés d'un vrai citoyen : là un guerrier vainqueur marquera de sa fierté jusques sur l'airain : la Postérité verra avec plaisir que Bacon & Newton avoient le même air, & qu'ils ressembloient l'un & l'autre à Platon : elle contemplera, à l'aide des Médailles, Virgile d'un côté, &

(3) Voyez son histoire, & celle de son bouclier, dans les Mémoires de Scriblerus.

(4) Quelques Auteurs, après s'être élevés par la beauté de leur génie à des postes distingués, ont eu l'impertinence de mépriser ces mêmes talens auxquels ils avoient l'obligation de leur fortune. Ce sont des enfans méchans & ingrats, qui mordent leur nourrice immédiatement après qu'elle leur a donné le sein.

Addiſon de l'autre. Alors l'illuſtre Craggs (ton ami, & que j'oſe nommer le mien) brillera comme un autre Pollion, il aura ce viſage riant & ouvert que tu lui connois, & la Poſtérité la plus reculée lira autour de ſa Médaille cette inſcription: (1) *Homme d'Etat, & cependant ami de la vérité! Sincere, d'une fidélité à toute épreuve, & inviolablement attaché aux loix de l'honneur. Jamais il ne manqua à ſa parole, & ne ſervit aucun intérêt particulier, il n'obtint point de titre, & ne perdit jamais un ſeul Ami. Il s'eſt ennobli lui-même, approuvé de tous, loué, pleuré, & honoré par ces mêmes Muſes, dont le commerce fait un des plus doux agrémens de ſa vie,* (2) *ſans qu'aucun Poëte jaloux en ait troublé la tranquilité.*

(1) Il faut ſe ſouvenir que ce Poëme a été compoſé avant l'impreſſion des Dialogues de Mr. Addiſon ſur les Médailles, dans leſquels cet Auteur blâme avec une extrême franchiſe l'exceſſive longueur des légendes: „ le premier défaut, dit-il, des légendes modernes eſt leur prolixité, ſouvent une des faces de la Médaille en eſt entiérement couverte. Cicéron même eſt moins diffus. — Mais quand les inſcriptions ne paſſeroient pas de juſtes bornes, pourquoi faut-il qu'elles ſoient en vers? Qui s'eſt jamais aviſé d'employer la rime dans le titre d'un Ouvrage ſérieux? Dialogue III.

(2) Il n'y a aucune apparence que quelque ſentiment envieux ait pu brouiller Craggs & Pope, qui n'aſpiroient pas à la même ſorte de gloire. C'eſt donc probablement au refroidiſſement dans l'amitié, qui avoit ſubſiſté pluſieurs années entre Pope & Addiſon, qu'il eſt fait ici alluſion.

MENTOR MODERNE.

N 5

MENTOR MODERNE.

N°. IV. *Le 16 Mars 1713.*

Quoique ces trois mots, *c'eſt la coutume*, ſervent d'excuſe à une infinité de choſes mauvaiſes par elles-mêmes, il en eſt cependant quelques-unes, dont les effets ſont ſi dangereux, qu'un homme de quelque ſens refuſera d'admettre à leur égard une pareille apologie. Je ne ſaurois m'empêcher de mettre au nombre de ces dernieres l'uſage établi des *Dédicaces:* uſage d'autant plus pernicieux, qu'il eſt pratiqué par des Gens de lettres, à qui l'étude auroit du inſpirer des ſentimens plus nobles & plus généreux. Par cette proſtitution de louanges on en impoſe non ſeulement au gros du Genre-Humain, qui juge du caractere des Hommes par les idées que lui en donnent les Savans; mais on éteint auſſi, au moins en partie dans ceux qui ont véritablement du mérite, ce deſir de la réputation ſi propre à porter à des actions généreuſes, quand ils voient les mêmes éloges prodigués indifféremment à la Grandeur & au Mérite. C'eſt ce qui fait que les Auteurs de ces ſortes de Pieces, quelque fondée que ſoit leur

admiration pour les Mécenes, se trouvent réduits à se servir d'expressions usées, & par cela même déja suspectes de flatterie. La Vérité même, quand un heureux hazard la transplante dans un séjour aussi étranger pour elle qu'une Dédicace, ressemble à un Honnête-homme déguisé en Fripon, & qu'on doit naturellement prendre pour ce qu'il paroît. Quoique le mérite du Héros de la Piece soit incontestable, il ne faut pas conclure de ce qu'il possede d'éminentes qualités, qu'un autre ait acquis pour cela le droit de lui donner d'impertinentes louanges. C'est précisément le contraire de ce que faisoient les anciens Romains, quand ils payoient de l'honneur du Triomphe les services rendus par leurs Généraux, Pour modérer l'orgueil qu'une distinction aussi éclatante pouvoit leur inspirer, ils les faisoient tourner en ridicule par des gens postés sur leur passage, & gagés expressément pour cela ; & chez nous il y a des gens qui, de leur propre mouvement, flattent des Personnages illustres, & prennent à tâche de les rendre aussi vains qu'il leur est possible. Supposons que l'Ecrivain ne soit point une ame basse & mercénaire, je ne vois pas que son Mécene lui ait plus d'obligation de l'avoir peint dans une Dédicace, qu'il n'en a au Barbouilleur qui a fait son portrait pour servir d'Enseigne à la boutique d'un Mar-

chand; à-moins qu'il ne foit plus pardonnable de toucher à la partie la plus facrée de lui-même, je veux dire à fon caractere, que d'ofer barbouiller les traits de fon vifage. Il me femble que rien ne me pourroit juftifier en tenant une pareille conduite, que la permiffion accordée par le Mécene, de le repréfenter du mieux qu'il me feroit pof-fible; au-lieu que la plûpart des Auteurs en agiffent comme ce Peintre de Taverne, qui, incapable de faifir aucune reffemblance, faifoit des portraits à tout hazard, & puis alloit chercher les originaux de ces merveilleufes Pieces, dans l'intention de vendre à chacun d'eux fa véritable effigie. Pour exprimer ma penfée fur ce fujet en deux mots, je dis que de donner à un homme, par quelque motif d'intérêt, plus de louanges qu'on ne croit qu'il en mérite, c'eft une action de Fripon; & que de faire la chofe fans intérêt, c'eft une action de Fou. Quiconque a réuffi dans une pareille entreprife, doit, de toute néceffité, fe regarder lui-même comme un Coquin, & fon Patron comme un Sot de l'avoir cru.

Je me fuis quelquefois diverti à confidérer les Epitres Dédicatoires fous un point de vue peu ordinaire. En obfervant les qualités que nos Ecrivains jugent devoir être les plus agréables aux autres, on peut deviner quelles font celles qui leur plaifent le

plus à eux-mêmes, & par conféquent ce qu'ils peuvent valoir. Ceux qui n'ont pas cette réflexion préfente à l'efprit, ne fauroient lire une Dédicace fans s'étonner qu'on ait le front de dire de pareilles chofes aux perfonnages que l'on veut louer. J'ai vu un Héros, qui étoit la douceur même, complimenté fur la noble fierté qui brilloit fur fon vifage après une victoire; & un Homme de qualité d'une vanité infupportable, applaudi fur fa condefcendance envers fes inférieures. J'en aurois été dans une furprife inconcevable, fi je n'avois pas connu les Auteurs. Celui qui avoit fait le premier compliment, étoit un Cavalier paffablement fuffifant, dont la démarche plus gaye & plus orgueilleufe qu'à l'ordinaire, annonçoit quelque Ouvrage de fa façon qu'il venoit de publier. Pour l'autre, il étoit fi humble, qu'il ne fe faifoit aucune peine de s'enivrer toutes les nuits avec les Garçons-Imprimeurs, quand ils travailloient à mettre au jour fes Ouvrages.

C'eft une chofe remarquable, que quand les Auteurs femelles *dédient*, elles portent les chofes (en cette occafion, comme dans toutes les autres) plus loin que les Hommes. Comme la beauté eft la diftinction dont elles fe piquent le plus, elles en parlent dans un ftyle plus élevé que nous. Elles adorent de la même maniere dont elles veulent être

adorées. C'eſt ainſi qu'une Dame, qui a compoſé un fameux Roman, demande à un jeune Seigneur la permiſſion de lui rendre l'hommage de ſes *adorations à genoux*. Je n'ai garde de blâmer l'expreſſion comme péchant contre les loix de la Grammaire ou du Bon-ſens, dès que je conſidere que les adorations rendues dans cette attitude, ſont le vrai hommage auquel une Dame s'attend. Quand le Sexe flatte, cela ſignifie qu'il ſouhaite d'être flatté.

Une Epitre Dédicatoire ſur laquelle j'ai par hazard jetté les yeux ce matin, a produit toutes ces réflexions. Il eſt bon que le Lecteur ſoit inſtruit d'un goût que j'ai, qui eſt de reſpecter tous les reſtes des vieux Livres, en quelque lieu que je les trouve, & ſous quelque forme qu'ils ſe préſentent. Cet amour pour les Belles-Lettres m'a valu des découvertes admirables, juſques dans la doublure des boëtes à chapeau. Ces Edifices de carton, ornés de fragmens de Littérature, ſont pour moi des objets auſſi vénérables, que peuvent l'être pour un Antiquaire d'anciennes mazures, dont les murs portent encore des inſcriptions qu'on chercheroit envain ailleurs. Ce matin, pendant qu'une des Demoiſelles Lizard examinoit avec attention les rubans & les dentelles qu'elle avoit dans une boëte, je n'étois pas moins attentif à examiner la boëte même. Elle étoit dou-

blée de quelques Scenes d'une Tragédie compofée, (comme le Titre, qui fubfiftoit encore en partie, le faifoit voir) par une femme Auteur. Ce qu'il y avoit de plus lifible, étoit la Dédicace, grace à la grandeur du caractere ; elle avoit moins fouffert que le refte de certains ornemens Gothiques de fleurs & de feuillages, fous lefquels les Architectes de ces boëtes ont l'envieufe malice d'enfévelir les Ouvrages des Savans. Je vais communiquer cette Piece au Lecteur, précifément telle qu'il m'a été poffible de la lire. * * *

,, Quoique ce foit une efpece de profana-
,, tion d'approcher de Votre Grandeur avec
,, une offrande auffi méprifable, cependant
,, quand je me rappelle avec quelle fatisfac-
,, tion le Ciel acceptoit les prémices des
,, fruits dans le premier & le plus pur âge
,, de la Religion, où elles étoient honorées
,, par des fêtes folemnelles, & confacrées à
,, l'autel par l'ordre exprès de Dieu * * *.
,, Fondée fur cette confidération, comme
,, fur une preuve de la grandeur de mon
,, zele, je dédie * * *. Il eft impoffible de
,, vous voir fans vous adorer ; cependant,
,, éblouis & portés au refpect par la gloire
,, qui vous environne, les hommes fentent
,, un pouvoir facré, qui épure leurs flam-
,, mes, & les rend femblables à celles dont
,, nous devons brûler pour la Divinité. * * * *.
,, Le Temple eft digne de la Divinité qui y

„ habite. Nous voyons en Votre Grandeur
„ ce que la Femme étoit avant sa chûte, &
„ jusqu'à quel point elle approchoit de la
„ pureté & de la perfection des Anges.
„ Nous t'adorons & te bénissons, Ouvrage
„ glorieux!"

Cette période, & plusieurs autres, qui entrent dans cette pieuse Dédicace, ne pouvoient que convaincre la Duchesse qui en étoit l'objet, de la vérité de la déclaration par laquelle l'Auteur femelle termine cette Epitre Dédicatoire, savoir, qu'elle est sa très-humble Servante avec la plus *fervente dévotion.* Je pense au-reste que c'est-là le modele d'un style nouveau, dont les Critiques n'ont point parlé encore, & qui est tellement au-dessus du Sublime ordinaire, qu'on peut l'appeller céleste : ainsi le style céleste consiste proprement à appliquer à quelque Mortel ou Mortelle d'une naissance distinguée, les louanges qui jusqu'ici ont été consacrées à la Divinité.

Comme j'ai naturellement beaucoup d'émulation, je voudrois bien, à l'exemple de la Dame qui a enrichi la République des Lettres d'une Piece aussi rare, être l'inventeur d'une nouvelle sorte de Dédicaces très-différente de la sienne & de toutes les autres, en ce qu'il n'y auroit pas un mot qui ne représentât exactement les sentimens de l'Auteur. Elles figureroient bien à la tête de

quelque Livre que ce soit, en vers ou en prose, déjà publié ou à publier encore. Voici quel en pourroit être le tour.

L'AUTEUR A LUI-MEME.

Mon très-honoré Monsieur,

JE suis convaincu, après un mûr examen, que cet Ouvrage vous appartient à plus juste titre qu'à tout autre. C'est vous seul qui m'avez engagé à le publier; & l'indulgence que vous avez marquée pour tout ce qui est de ma façon, m'assure que personne n'est plus porté que vous à prendre ce Livre sous votre protection, & à le défendre avec chaleur. D'ailleurs, qui en pourroit aussi aisément démêler les beautés, sans compter qu'il y a des passages dont le sens est inintelligible pour tout autre que pour vous? Soyez persuadé aussi, Monsieur, que mon amitié, mon estime, & mon respect pour vous, vont au-delà de tout ce que je puis dire, & que je surpasse à cet égard quelque homme que ce soit au monde.

Pour ce qui est des défauts que tels ou tels s'imaginent appercevoir en vous, je puis vous déclarer en conscience ne les avoir jamais remarqués; & je ne doute pas que ces gens ne soient animés contre vous de cet esprit de malice & d'envie, que ne manque

jamais de s'attirer un mérite auſſi éclatant que le vôtre a toujours paru à mes yeux. On me blâmera peut-être d'offenſer votre modeſtie, en vous diſant ces choſes d'une maniere ſi publique ; mais je puis vous aſſurer que c'eſt ainſi que j'ai mille fois penſé de vous en moi-même. S'il m'étoit permis de ſuivre les mouvemens de mon cœur, avec quel plaiſir ne travaillerois-je point à votre Panégyrique ! Mais comme, après tout, la modeſtie eſt une vertu reſpectable, je finirai en vous proteſtant que je ne ſouhaite rien avec plus d'ardeur que de vous connoître plus intimement que je n'ai eu le bonheur de faire juſqu'ici. C'eſt alors que je pourrois me flatter d'être en état de vous rendre quelque ſervice réel. En attendant cet avantage, je continuerai d'être plus qu'homme au monde, *mon très-cher Monſieur, votre affectionné Ami, & le plus grand de vos Admirateurs.*



N°. XI. *Jeudi, 24 Mars.*

Huc propius me,
Dum doceo insanire omnes vos ordine adite.
HOR. *L. II, Sat. III.* 80.

AU MENTOR MODERNE.

MONSIEUR,

„ COmme vous faites profession d'encou„ rager tous ceux qui contribuent en „ quelque maniere que ce soit au Bien-pu„ blic, je me flatte d'avoir un droit incon„ testable à votre protection. Je me donne „ le titre de *Médecin des Foux*, sans être „ pour cela de la classe de ceux qui ont pour „ but de guérir les phrénésies. Au-contrai„ re, ma principale occupation est de pro„ curer à ceux qui veulent bien avoir re„ cours à mon ministere, une charmante „ extravagance. Tous les Philosophes étant „ d'accord que le Bonheur & le Malheur „ consistent principalement dans l'imagina„ tion, rien n'est plus nécessaire au Genre„ Humain en général, que ce délire agréa„ ble, qui rend chaque Individu content „ de lui-même, & lui persuade que tous les „ autres sont pareillement contens de lui.

„ Je me suis livré entiérement à l'étude „ de cet Art, depuis plusieurs années, non „ seulement dans ma Patrie, mais aussi dans „ la plûpart des Cours de l'Europe; & je

„ l'ai réduit à une méthode ſi ſûre & ſi ai-
„ ſée, qu'il réuſſit également ſur les per-
„ ſonnes de tout ſexe, de tout âge, & de
„ tout tempérament. C'eſt principalement
„ par le ſecours de mon *Obſequium Catho-*
„ *licon*, ou *grand Elixir anodin*, que j'ai le
„ bonheur de faire de ſi merveilleuſes cu-
„ res. Cet Elixir a l'odeur du monde la plus
„ agréable. Il plaît également à tous les
„ ſens, & opere doucement : on peut le
„ prendre à toute heure du jour, ſans gar-
„ der la chambre; & il produit ſon effet
„ dans un Bal ou à la Comédie, tout auſſi
„ bien que dans la chambre du Malade. Il
„ releve les eſprits les plus humiliés, & ôte
„ tout ce qu'il y a de mortifiant dans la
„ connoiſſance de ſoi-même. Une ſeule pri-
„ ſe de cet Elixir merveilleux ſe fait ſentir
„ dans toutes les parties du Syſtême Ani-
„ mal, tarit pour jamais la ſource de la dé-
„ fiance, égaye le cerveau, & diſſipe ſi bien
„ cette ſombre triſteſſe, fruit trop ordinaire
„ de la réflexion, que les Patiens, convain-
„ cus de la ſupériorité de leurs talens,
„ éprouvent la ſatisfaction la plus parfaite
„ & la plus pure.

„ Quelque profondément que le mal, que
„ mon remede attaque, puiſſe être enraci-
„ né, j'oſe en promettre la guériſon. J'en-
„ treprends même de guérir des perſonnes
„ qui, après avoir été troublées depuis plu-

„ ſieurs années par des réflexions inquie-
„ tes, ſont parvenues enfin à ſe former une
„ Philoſophie mélancolique & habituelle.
„ Ceux qui ont été mordus par la ſatire,
„ trouveront dans mon Elixir un antidote
„ infaillible contre les reſtes du venin que
„ des cures palliatives ont laiſſés en eux.
„ C'eſt encore un préſervatif excellent con-
„ tre la malignité des Brochures, la poin-
„ te envenimée des Epigrammes, & la mor-
„ tification que cauſent des Vaudevilles.
„ J'en ai fait l'expérience ſur pluſieurs per-
„ ſonnes de l'un & de l'autre ſexe, dans la
„ ſaiſon des bains de *Tunbridge* & de *Bath*.

„ Je pourrois inférer ici, comme autant
„ de nouvelles preuves de l'excellence de
„ mon remede, un grand nombre de Cer-
„ tificats, qui m'ont été donnés par plu-
„ ſieurs Favoris & Confeſſeurs des premie-
„ res Têtes couronnées de l'Europe; mais
„ je me contenterai d'indiquer quelques-
„ unes des belles opérations, dont je ſuis
„ venu à bout par mon *Grand Reſtaurant*
„ *Univerſel* durant le premier mois de mon
„ ſéjour dans cette Ville.

„ *Cures faites pendant le mois de Février*
„ 1713.

„ *George Hemiſtiche*, *Ecuyer*, *Poëte*, &
„ Membre d'une fameuſe Société de Beaux-
„ Eſprits, fut attaqué d'un violent accès
„ d'hypocondrie par la vue d'un parterre

„ vuide à la troisieme représentation d'une „ de ses Pieces. Le bruit des sifflets l'avoit „ déja tellement effrayé aux deux premieres „ représentations, que la seule prononcia- „ tion d'une S lui paroissoit insupportable. „ Je démêlai d'abord la cause de son indis- „ position, & par une dose de mon *Obse-* „ *quium* préparé *secundum artem*, je le réta- „ blis dans son état naturel de folie. Il est „ vrai que j'ajoutai à mon remede quelques „ grains de certaines drogues appellées „ *mauvais goût de la Ville*, *caractere envieux* „ *des Critiques*, *déclamation impertinente des* „ *Acteurs*, &c. Il est à-présent si radicale- „ ment guéri, qu'il a promis de donner une „ autre Piece au Théâtre l'Hiver prochain.

„ *Une Prude de profession*, qui m'a de- „ mandé en grace de ne la pas nommer, „ choquée dans une compagnie par une „ phrase équivoque dont personne qu'elle „ n'avoit compris le sens peu honnête, eut „ sur le champ un frisson de modestie. Je „ lui donnai d'abord mon Spécifique, qui „ accompagné d'un éloge adroit de la rare „ vertu de la Dame, la plongea aussi-tôt „ dans une agréable rêverie sur le mérite „ de sa pudeur. La fermentation de son „ sang se calma, & devenue tout-à-coup „ charitable, elle regarda avec un air de „ bonté le Cavalier qui, par un mot équi- „ voque, avoit si fort allarmé sa chasteté.

„ *Hilaria*, *Maîtresse coquette*, ayant été
„ sévérement reprimandée par une vieille
„ Fille, se trouvoit réduite à prendre un air
„ grave en compagnie, & à n'oser faire au-
„ cun usage de son éventail. En un mot,
„ elle tomba dans une si profonde mélan-
„ colie, que deux ou trois fois étant à
„ l'Eglise, elle pensa avoir un accès de dé-
„ votion. Je lui prescrivis une dose hon-
„ nête de *libertés innocentes*, & de *baisers de*
„ *rencontre*; & pour rendre le remede plus
„ efficace par un peu d'exercice, je lui or-
„ donnai celui des yeux & de l'éventail.
„ La recette eut tout le succès possible: la
„ Malade retrouva d'abord ses souris fins,
„ & jetta des regards agaçans à la ronde:
„ pendant deux Dimanches consécutifs, on
„ ne l'a pas vue une seule fois à l'Eglise
„ dans une posture attentive, c'est ce que
„ les Marguilliers sont prêts à attester par
„ serment.

„ *André le Tapageur*, Etudiant en Droit,
„ ne faisoit plus l'impertinent, & portoit,
„ par le conseil d'un vieux Jurisconsulte,
„ un chapeau beaucoup moins guerrier qu'à
„ l'ordinaire. Son mal empira au point qu'il
„ se rendit un jour à l'Audience pour en-
„ tendre un Plaidoyer. Au-reste, bien loin
„ de chercher querelle à quelqu'un il avoit
„ même renoncé à l'esprit de contradiction.
„ En lui versant dans l'oreille quelques gout-
„ tes

„ tes de mon Elixir vivifiant, je l'ai fait „ sortir d'abord de sa léthargie, & lui ai „ rendu ensuite toute son insolence naturelle.

„ Je passerai sous silence un nombre pro„ digieux de cures étonnantes que j'ai fai„ tes depuis une vingtaine de jours, me „ bornant à exhorter toutes les personnes, „ de quelque âge, complexion ou qualité „ qu'elles puissent être, de se servir le plu„ tôt possible de mon *Huile intellectuelle.* „ C'est par l'oreille que ce remede doit être „ pris: il cause dans tous les sens un trou„ ble agréable, qui charme, non seule„ ment le Malade, mais aussi tous ceux „ qui ont la moindre relation avec lui. Ou„ tre sa vertu incroyable, mon *Huile in„ tellectuelle* a cette merveilleuse propriété, „ qu'elle opere avec d'autant plus de force, „ qu'elle est donnée par une personne stu„ pide, ou qui a du-moins l'art de paroître „ telle. Il est absolument nécessaire que les „ Dames se fassent distiller dans l'oreille „ une bonne quantité de ce Spécifique, „ avant de monter en carosse pour faire „ des visites. Mais je ne songe pas, Mon„ sieur, que c'est pêcher contre l'Intérêt „ public, comme disoit Horace, que de „ vous faire perdre la moindre partie de „ votre tems. Accordez-moi seulement la „ permission de vous faire présent de quel„ ques drachmes de mon Huile, quoique

„ j'aie lieu de craindre qu'elle ne produise
„ aucun effet sur vous. Aussi ne prétens-je
„ pas acheter votre faveur : votre amour
„ pour le Genre-Humain, & votre généro-
„ sité, suffisent pour m'assurer votre pro-
„ tection ; & je ne doute pas que vous
„ ne recommandiez à tout le monde les
„ efforts utiles de celui qui se dit

MONSIEUR

Votre très-obéïssant, très-fidele, très-dévoué, & très-humble Serviteur & Admirateur.

GNATHO.

NB. „ J'enseigne les secrets de mon Art
„ à un prix raisonnable aux Ecoliers des
„ Universités qui souhaitent d'apprendre à
„ composer des Dédicaces. J'offre aussi mon
„ secours aux jeunes Amans, & à tous ceux
„ qui visent à quelque grand mariage : d'ail-
„ leurs ils ne me payeront que le jour de
„ leurs nôces. J'instruis ceux qui ont quel-
„ que talent pour flatter eux-mêmes.

„ Je suis le premier Inventeur des Mi-
„ roirs de poche.



N°. XL. *Lundi, Avril 27, 1713.*

Continuation des Feuilles précédentes concernant les PASTORALES.

Compulerantque greges Corydon & Thyrſis in unum:
Ex illo Corydon, Corydon eſt tempore nobis.
VIRG. *Ecl. VII.* 1—70.

1. J'Avois réſolu de ne plus fatiguer mes Lecteurs de quelque autre Diſcours ſur l'Eglogue; mais ayant appris qu'on accuſe de partialité le ſilence que j'ai gardé au ſujet d'un Auteur, dont les Eglogues ont été publiées dans un même volume avec celles de Mr. Philips, je veux réparer cette omiſſion. Si j'en uſe avec la liberté qui doit être permiſe à un Critique, c'eſt que je connois le caractere de cet Auteur, qui prend tout le ſoin poſſible de ſes Ouvrages avant qu'ils ſoient publics, & qui après cela ne s'en embarraſſe plus du tout.

2. J'ai établi comme premiere regle de la Poéſie Paſtorale, qu'elle doit nous donner une image du Siecle d'or, & peindre des mœurs embellies par un air d'innocence & de douceur. En conſidérant les choſes ſous ce point de vue, il paroîtra que Virgile n'a fait que deux Paſtorales qui puiſſent porter ce nom: ſa premiere & ſa neuvieme doivent être rejettées, à cauſe qu'elles peignent les ravages des armées, & l'oppreſſion des

innocens. La paſſion criminelle de Corydon pour Alexis, ne nous permet pas d'admettre la ſeconde ; l'eſprit de diſcorde & de haine qui regne dans la troiſieme, ne convient nullement à la tranquilité de la Vie Champêtre; la huitieme indique des moyens illégitimes d'appeller des enchantemens à ſon ſecours pour ſe faire aimer, & introduit un Berger qui veut ſe tuer lui-même, en ſe précipitant du haut d'un rocher ; pour ce qui eſt de la quatrieme, de la ſixieme & de la dixieme, Heinſius (1), Saumaiſe, Rapin, & en général tous les Critiques, n'ont pas même ſongé à les défendre. Ces même Savans obſervent, que de toutes les Idyles de Théocrite, il n'y en a qu'onze qu'on doive reconnoître pour des Eglogues; encore la plûpart pourroient être excluës à juſte titre pour quelqu'une des raiſons qui viennent d'être alléguées. Deſorte qu'en affirmant dans un Diſcours précédent, que les Eglogues de Virgile, priſes en gros, ſont plutôt des Pieces choiſies que des Paſtorales, j'aurois été en droit d'en dire autant des Idilles de Théocrite. Aucun Critique n'en a aſſigné juſqu'ici la véritable cauſe, ſavoir, que ces anciens Auteurs n'ont jamais prétendu donner toutes ces Pieces pour des Paſtorales.

Or Mr. Philips ayant donné ſes Eglogues

(1) Vid. Rapin de Carm. Par. III.

pour telles,, il ſurpaſſe Théocrite & Virgile à cet égard.

3. La ſimplicité étant le caractere diſtinctif de la Paſtorale, on a lieu de reprocher à Virgile la pureté de ſon ſtyle; il oublie qu'il fait parler des Payſans. Je me ſuis ſouvent étonné que, connoiſſant très-bien les Ecrits d'Ennius, il n'ait pas imité ſa ruſticité, & employé des mots Latins hors d'uſage. Par exemple, n'auroit-il pas pu dire *quoi* au-lieu de *cui*; *quoijum*, au-lieu de *cujum*; *volt* pour *vult*? &c. Mr. Philips a été plus habile, & n'a pas manqué d'embellir ſes Paſtorales de cette eſpece d'agrément.

4. Mr. Pope a commis la même faute que Virgile. Ses Bergers n'ont rien moins que la ſimplicité propre à la Campagne. Les noms de ſes perſonnages ſont empruntés de Théocrite & de Virgile. Il repréſente Daphnis, Alexis & Thyrſis, comme faiſant leur ſéjour dans les Plaines Britanniques. Mais Philips, qui s'attache ſcrupuleuſement aux convenances, a choiſi des noms particuliers pour l'eſpece de perſonnages qu'il introduit, & par cela même ils doivent être plus agréables à un Lecteur délicat: tels ſont les noms de *Hobbinol*, de *Lobbin*, de *Cuddy*, & de *Colin Clout*.

5. Quoiqu'il paroiſſe facile de faire des Eglogues, en s'en tenant à cette ſimplicité

que nous venons de décrire, il faut néanmoins, pour réuſſir dans ce genre d'une maniere diſtinguée, avoir bien lu les Auteurs tant Anciens que Modernes qui ont marché dans la même carriere. Philips nous a donné à cet égard des preuves frappantes de l'étude qu'il a faite de ſes prédéceſſeurs. On ne ſauroit nier que ſon Rival Pope n'ait imité *quelques* vieilles réflexions aſſez paſſablement, ſi l'on conſidere qu'il n'a pas eu le bonheur de faire ſes études dans une Univerſité : mais il les a ſemées çà & là ſans cet ordre & cette méthode qu'obſerve Mr. Philips, dont la troiſieme Eglogue *toute entiere* eſt une preuve du ſoin avec lequel il a étudié la cinquieme Eglogue de Virgile, & avec combien de jugement, il a donné un habit Paſtoral aux penſées de Virgile. Sa diſpute de *Colin Clout* & du Roſſignol fait voir, d'un autre côté, avec quelle exactitude il a ſu imiter Strada.

6. Quand j'ai dit que c'étoit une faute groſſiere de faire croître dans notre Pays des fruits & des fleurs qui n'y ont jamais été, je ne prétendois pas que cette obſervation dût s'étendre juſqu'aux Animaux ; car c'eſt avec un ſens exquis que Mr. Philips, dans ſa premiere Paſtorale, a mis des loups en Angleterre. Et je ſerois bien fâché qu'un Poëte ſe bornât ſervilement, comme Pope, à une ſaiſon particuliere de l'année,

à un certain tems du jour, & à une ſcene unique dans chaque Eglogue. Spencer n'eſt point tombé dans une pareille pédanterie, puiſque dans ſa Paſtorale du mois de Novembre il fait mention des accens plaintifs du Roſſignol: *La triſte Philomele*, dit-il, *trempe ſes chants dans ſes larmes*. Et Mr. Philips, par une création poétique, a dreſſé de plus belles couches de fleurs que n'a jamais fait le plus habile Jardinier; ſes roſes, ſes chicorées, ſes lys, & ſes aſphodeles, fleuriſſent dans la même ſaiſon.

7. Mais pour mieux apprécier le mérite de nos deux Auteurs contemporains, dont les Eglogues ont paru depuis peu, je me propoſe de filer un parallele, en plaçant quelques-unes de leurs penſées particulieres dans le même jour, ce qui prouvera combien Philips eſt ſupérieur à ſon Concurrent. Avec quelle admirable ſimplicité celui-ci n'introduit-il pas deux Bergers chantant tour-à-tour?

Hobbinol. *Viens, Roſalinde, ô viens; car ſans toi quel charme peut avoir pour moi la Campagne? Viens, Roſalinde, ô viens; mes vaches rouſſâtres, mes moutons blancs comme de la neige, ma ferme, & tout ce que j'ai, eſt à toi.*

Lanq. *Viens, Roſalinde, ô viens; il y a ici des berceaux où l'on eſt à l'ombre, une onde*

de fraîche, & des fleurs naissantes. Viens, Rosalinde, restons toujours ici, & passons-y doucement tout le tems de notre vie.

Le Rival de Philips, en exprimant la même pensée, s'est jetté dans des écartes poëtiques.

Streph. *Au Printems j'aime nos Prairies, en Automne les Collines, au matin les Plaines, & à midi l'ombre des Forêts; mais pour Délie, je l'aime toujours: dès que je cesse de la voir, ni les Plaines le matin, ni l'ombre des Forêts à midi, n'ont plus d'agrémens pour moi.*

Daph. *Sylvie réunit les beautés de l'Automne & celles du mois de Mai: elle a l'éclat du Soleil & la fraîcheur de l'Aurore. Le Printems même déplait, quand elle n'est point ici; mais dans quelque Saison qu'elle revienne, le Printems revient avec elle.*

Dans le premier de nos Auteurs deux Bergers décrivent ainsi innocemment le manege de leurs Maîtresses:

Hobb. *Je passai l'autre jour près de Marion, qui se baignoit: elle rougit, & après m'avoir regardé de côté, elle tâcha, mais envain, de cacher son beau corps dans le cristal de l'onde.*

Lanq. *Me baignant un jour qu'il faisoit fort*

fort chaud, je trouvai Lydie qui lorgnoit entre les joncs. La folâtre se mit à rire, & parut vouloir fuir avec viteſſe; cependant elle s'arrêta plus d'une fois, & plus d'une fois elle tourna les yeux.

L'autre Moderne (dont les vers pourtant ne laiſſent pas que d'avoir un air de Poéſie) dit:

Streph. *Ma charmante Délie me fait ſigne de la Plaine, puis ſe cache dans quelque endroit ombragé. Auſſi-tôt je la cherche avec empreſſement de tous côtés: elle voit mon embarras, & feint d'en rire: ſon rire me découvre où elle eſt.*

Daph. *Sylvie traverſe à pas précipités la verte Prairie; elle court, mais de façon à pouvoir eſpérer d'être apperçue, & me regarde en paſſant. Que ſon coup d'œil eſt peu d'accord avec ſes pieds!*

Le goût favori de ceux qui compoſent des Eglogues, eſt de décrire les préſens que s'entrefont les Héros de leurs Pieces. Voici la deſcription que Philips fait d'une Houlette.

Le bois en étoit d'ormeau; on y liſoit marqué en cloux de cuivre, le nom de celui qui l'avoit donnée, auſſi-bien que l'année & le mois; le fer en étoit d'un acier poli, & l'art du Sculpteur en avoit richement chargé le manche d'ornemens.

Pope introduit Daphnis peignant une Coupe embellie de quatre bas-reliefs, *qui représentoient différentes Saisons de l'Année* ; & comme il ne sauroit désigner par un seul mot les douze Signes Célestes, le Poëte lui met à la bouche une interrogation d'une naïveté admirable:

Et comment s'appelle cette Bande où douze Signes se suivent dans un si bel ordre?

La simplicité du Berger qui oublie ici le nom du Zodiaque, est une assez heureuse imitation de Virgile. Philips auroit exprimé la même pensée d'une maniere plus simple:

Qu'est-ce qui est là-haut qui environne le brillant Firmament, où douze Signes joyeux paroissent rangés dans un ordre si convenable.

Si le Lecteur a la curiosité d'étendre ce parallele à d'autres exemples, il pourra comparer la premiere Pastorale de Philips à la seconde de son Contemporain. Il trouvera pareillement divers traits analogues dans la quatrieme & dans la sixieme du premier de ces Auteurs, comparées avec la quatrieme & avec la premiere de l'autre.

Après avoir cité quelques endroits où l'on peut mettre ces deux Ecrivains en opposition, il est juste d'alléguer ceux où Mr. Philips n'est absolument comparable qu'à lui-même. Admirons d'abord cette belle rusticité, dont je citerai seulement deux traits, choisis d'entre une centaine d'autres, qui n'ont jamais été cités.

O malheureux jour! O jour de malheur! & que je suis malheureux de vivre pour voir ce jour!

La simplicité de la diction, le son mélancholique des mots, & le tour aisé de cette Chanson funebre (comme notre Auteur l'appelle) sont tout-à-fait remarquables.

Dans une autre Pastorale un Berger gémit à peu près dans le même goût.

Que je suis à plaindre! Moi! jour malheureux! malheureux Berger! je devrois plutôt dire, pauvre innocent que je suis! plus innocent que mes moutons, que je gardois autrefois dans les Plaines fleuries.

Passons à ses Proverbes qui sont un des articles dans lesquels il excelle: par exemple.

Une pierre qui roule n'amasse point de mousse.

Celui qui se couche tard, ne se leve pas de bonne heure.

La prévoyance ne sert de rien à ceux que le malheur poursuit.

Il ne faut rien craindre, quand on fait son devoir.

Enfin, admirons l'élégance de son Dialecte, qui suffit seul pour démontrer qu'il est le fils aîné de Spencer, & notre seul vrai Arcadien. Je conseillerois volontiers à tous ceux qui se mêlent d'écrire des Pastorales, de s'attacher uniquement à bien parler le langage du lieu qui les a vu naître. Spencer semble avoir été dans la même idée, puis-

qu'il plaça la Scene d'une de ses Eglogues dans la Principauté de Galles. Après tout ce que je viens de dire, j'ose me flatter qu'on ne me taxera pas d'injustice, de n'avoir pas mis Mr. Pope dans la classe des Auteurs qui ont fait des Eglogues, puisqu'après tout nous en avons agi de-même à l'égard de Moschus & de Bion; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse dire des Eglogues de Pope, aussi bien que de quelques-unes des Eglogues de Virgile, que, (suivant la notion que nous avons donnée de cette sorte de Poésie) elles ne sont rien moins que des Pastorales, mais quelque chose de meilleur.



N° LXI. *Mai* 21. 1713.

Primoque à cæde ferarum
Incaluiſſe putem maculatum ſanguine ferrum.
OVID.

JE regarde comme un principe très-conforme à la Raiſon, que, toute proportion gardée, les hommes ſont auſſi reſponſables de l'abus qu'ils font de leur empire ſur les Brutes, que du pouvoir tyrannique qu'ils exercent ſur leurs ſemblables. Plus la dépendance où les Animaux d'un ordre inférieur ſont à notre égard, eſt abſolue, & plus nous ſommes obligés de les traiter ſagement & avec bonté. Ce qui ajoute un nouveau degré de force à cet argument, c'eſt que les Brutes ne ſauroient recevoir dans une autre Vie aucune récompenſe qui les dédommage des traitemens injuſtes qui leur ſont tombés en partage dans celle-ci.

Une choſe qui mérite d'être obſervée, c'eſt que les Animaux qui pourroient nous nuire, évitent naturellement les Hommes, & ne nous attaquent jamais, à moins qu'ils n'y ſoient provoqués, ou forcés par la faim. L'Homme, au-contraire, cherche & pourſuit juſqu'aux Animaux abſolument incapables de lui faire aucun mal, dans le deſſein de les aſſaillir & de les détruire.

Montaigne remarque, comme une particularité qui ne fait guere honneur à la Natu-

re Humaine, que peu de gens prennent plaisir à voir des Animaux s'entre-careſſer ou jouer enſemble, & que la plûpart des Hommes aiment à voir les Bêtes combattre & s'entre-déchirer. Je ſuis bien fâché que ce reproche tombe davantage ſur notre Nation que ſur aucune autre, & que les Etrangers qui voyagent chez nous, remportent tous dans leur Païs l'opinion, que nous ſommes cruels envers les Animaux, & que nous nous faiſons un jeu de les voir ſouffrir. Nous ſerions bien embarraſſés de juſtifier le droit que nous nous arrogeons d'ôter la vie à quelque Etre vivant, uniquement pour nous divertir; cependant nous élevons nos enfans dans le principe que cela eſt très-permis; & un des premiers plaiſirs que nous leur permettons, eſt la licence de tourmenter de pauvres Animaux. A peine commençons-nous à ſentir ce que c'eſt que la vie, que nous nous faiſons un cruel amuſement de l'ôter à d'autres créatures. Cependant il me ſemble qu'il y auroit moyen de tirer avantage du goût que les enfans ont pour les Inſectes, par exemple, & pour les Oiſeaux. Locke nous parle d'une Mere (1) qui donnoit à ſes enfans autant d'Oiſeaux qu'ils en vouloient, mais qui les récompenſoit ou les puniſſoit ſuivant qu'ils traitoient bien ou mal

(1) Dans ſon *Traité de l'Education des Enfans*, p. 272. 273. de la Traduction Françoiſe. Ed. d'Amſterd. 1721.

ces pauvres Animaux. Elle formoit ainſi ſes enfans à la bonté par un exercice continuel, & faiſoit d'un de leurs jouëts un moyen de les rendre meilleurs.

Je m'imagine auſſi qu'on pourroit profiter du préjugé généralement reçu, que de détruire des Hirondelles, ou des Martinets, eſt une choſe qui porte malheur. Cette opinion tire apparemment ſon origine, de ce que ces Oiſeaux font leurs nids ſous nos toits, deſorte que c'eſt en quelque ſorte violer les Loix de l'Hoſpitalité que de les tuer. Pour ce qui eſt des *Rouge-gorges* en particulier, je penſe qu'ils doivent leur ſûreté à l'ancienne Ballade des (1) *deux Enfans dans le Bois*. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais ſi de pareilles notions ne pourroient pas être dirigées de façon à garantir une infinité de pauvres Animaux des effets de notre dureté.

Il y a certaines Bêtes qui, ſans qu'on en puiſſe deviner la raiſon, ſont traitées en ennemies du Genre-Humain. Le Proverbe Anglois, qui donne neuf vies à un Chat, coûte la vie à neuf Chats d'entre dix: à peine y a-t-il un ſeul poliſſon dans nos rues, qui à cet égard n'ait renchéri ſur un des travaux d'Hercule, ſi célebre pour avoir tué un Monſtre dont les vies ne ſe réduiſoient qu'au nombre de trois. Je ne déciderai pas

(1) Voyez le Spectateur. T. VII. p. 247.

si notre inexcusable animosité contre cet utile domestique, n'est pas cause de la persécution générale qu'essuyent de notre part les Hiboux, qui sont une espece de Chats emplumés; ou bien si cet acharnement n'a pas sa source dans l'aversion peu raisonnable que notre siecle a conçue contre les physionomies graves. J'incline néanmoins davantage vers le premier de ces sentimens, ayant observé que l'unique motif de la destruction des *Grenouilles*, est qu'elles ressemblent à des Crapauds. Encore est-ce un bonheur pour tous les Animaux persécutés, que la fantaisie de les manger ne nous ait pas pris jusqu'ici: car pour peu que nos compatriotes voulussent rafiner sur le *Cuisinier François*, il n'est pas concevable à quels tourmens les Grenouilles, les Hiboux & les Chats se trouveroient exposés.

Devenus hommes, nous avons d'autres amusemens sanguinaires, & en particulier la Chasse. Je n'oserois me déclarer contre un plaisir autorisé par la coutume de tant de siecles; mais on me permettra bien de dire que l'agitation de cet exercice, joint à l'exemple & au nombre prodigieux des Chasseurs, ne contribue pas peu à étouffer la voix de la compassion, qui doit naturellement se faire entendre en faveur de l'Animal poursuivi. Je n'avancerai pas avec Mr. Fleury, que ce divertissement est un reste

de Barbarie Gothique; mais je ne faurois m'empêcher de blâmer une coutume en ufage parmi nous, & affez barbare pour tirer fon origine des Goths, ou même des Scythes: je veux parler de la politeffe féroce qui oblige nos Chaffeurs de préfenter le couteau à quelque Dame de qualité qui fe trouve préfente à la mort du Cerf, & de la prier de vouloir bien couper la gorge à un Animal réduit aux abois, tremblant, & les yeux remplis de larmes.

Quefluque cruentus,
Atque imploranti fimilis.—

Mais fi nos plaifirs font cruels, notre gourmandife eft plus cruelle encore. Se peut-il un luxe plus inhumain, que de faire mourir des Porcs à coup de fouët, & de rôtir des Ecrevices toutes vives? Ceux qui, comme s'exprime Seneque, partagent leur vie entre les remords d'une confcience allarmée & les dégoûts d'un palais blafé, trouvent la punition de leur fenfualité dans les maladies qu'elle leur caufe. Semblables aux autres Bêtes féroces ils rencontrent des pieges dans leurs alimens. Y a-t-il un fpectacle plus hideux que celui qu'offrent les cuifines de nos gens du bon ton? On ne voit que du fang, & on n'entend que les cris d'animaux, qui expirent dans les tourmens. C'eft précifément l'image d'une caverne habitée par des Ogres, où l'on voit

les membres encore palpitans de ceux qui viennent d'être immolés.

Plutarque, qui dans ses Ouvrages nous donne plus de marques d'un bon naturel qu'aucun autre Auteur que je connoisse, cite un excellent mot de Caton sur ce sujet: *Ce n'est pas une chose aisée que de faire entendre raison à un ventre qui n'a point d'oreilles. Cependant*, ajoute-t-il, *si nous avons la mauvaise honte de ne pas oser être humains de peur de pêcher contre la Mode, que du-moins notre cruauté ait des bornes, & qu'elle soit accompagnée de quelque modération. Tuons des animaux, puisque nous nous sommes accoutumés à faire dépendre notre vie de leur mort; mais, en les tuant, ayons quelque pitié de leur triste condition, & ne nous donnons pas l'abominable plaisir de les laisser languir longtems. Songeons qu'il y a toujours une sorte de dureté à détruire une créature vivante; adoucissons-la autant qu'il est possible. Si ce ne sont pas des hommes, ce sont du-moins des êtres qui ont du sentiment, & une espece d'intelligence.*

Le même Auteur, parlant de l'extrême sévérité de Caton le Censeur, ajoute: „ Les „ hommes devroient s'estimer heureux, de „ ce que la sphere de l'Humanité s'étend „ plus loin que celle de la simple justice. Il „ suffit que nous soyons hommes pour être „ tenus d'observer les loix de l'Equité à l'é- „ gard de ceux de notre espece: mais l'Hu

„ manité embraſſe les créatures vivantes de „ tout ordre. La charité qu'on exerce en„ vers elles, eſt comme l'épanchement d'un „ bon naturel, qui ſe répand ſur tout ce qui „ eſt au-deſſous de nous. Tout homme qui „ a le cœur bien fait regardera comme une „ partie de ſon devoir de prendre ſoin de „ ſes Chiens & de ſes Chevaux, non ſeule„ ment quand ils ne viennent que de naî„ tre, & qu'il les ménage pour s'en ſervir „ dans la ſuite, mais auſſi quand l'âge les a „ mis hors d'état de lui être encore utiles."

L'Hiſtoire nous parle d'une Nation ſage & polie, qui refuſa la place de Juge à un homme de la premiere qualité, ſimplement parce qu'étant enfant il avoit pris plaiſir à déchirer ou à tuer des Oiſeaux. Un autre Peuple chaſſa du Sénat un citoyen, à-cauſe qu'il avoit jetté contre terre un Oiſeau qui s'étoit réfugié dans ſon ſein.

Tout le monde ſait juſqu'où les Turcs portent leur charité envers les Animaux. Je me ſouviens d'un Auteur Arabe qui a compoſé un Traité exprès, pour montrer juſqu'où un homme, qui paſſeroit ſa vie dans un Déſert ſans voir jamais aucune créature humaine, pourroit s'avancer dans la connoiſſance de la Philoſophie & de la Vertu, uniquement par le ſecours de ſes lumieres naturelles. Une des premieres choſes qu'il lui fait obſerver, eſt cette bienveillance uni-

verſelle de la Nature, en protégeant & en conſervant ſes créatures; d'où il infere que ſon Anachorete (qu'il ſuppoſe doué d'un bon eſprit & d'un bon cœur) ſe ſentiroit d'abord porté à ſubvenir aux beſoins, & à ſoulager les miſeres des Animaux dont il ſeroit environné.

Il y a quelques paſſages d'Ovide très-pathétiques, & qui reviennent admirablement à notre ſujet.

Quid meruiſtis, oves, placidum pecus, inque tegendos
Natum homines, pleno quæ fertis in ubere nectar?
Mollia quæ nobis veſtras velamina lanas
Præbetis; vitaque magis quam morte juvatis.
Quid meruere boves, animal ſine fraude doliſque,
Innocuum, ſimplex, natum tolerare labores?
Immemor eſt demum, nec frugum munere dignus,
Qui potuit, curvi dempto modo pondere aratri,
Ruricolam mactare ſuum —
Quam male conſuevit, quam ſe parat ille cruori
Impius humano, vituli qui guttura cultro
Rumpit, & immotas præbet mugitibus aures;
Aut qui vagitus ſimiles puerilibus hædum
Edentem jugulare poteſt! —

Peut-être que les gémiſſemens, qui, dans pluſieurs eſpeces d'Animaux, ont beaucoup de rapport avec les nôtres, ne ſont tels que pour exciter notre pitié, & pour prévenir les cruautés que nous ne ſommes que trop diſpoſés à exercer ſur des Etres qui ſont l'ouvrage du Créateur auſſi-bien que nous.

Il y a un paſſage dans l'Ecriture, qui prouve bien clairement, que la conſerva-

tion des Animaux destitués de raison, trouva place parmi les motifs qui engagerent la Divinité à épargner Ninive: *N'épargnerois-je pas Ninive, cette grande ville, où il y a plus de six-vingt mille personnes..... & une si grande quantité de bétail?* Et nous avons dans le Livre du Deutéronome un trait qui attache des bénédictions temporelles à l'observation du devoir dont il s'agit. *Si tu rencontres en ton chemin un nid d'Oiseaux, tu ne prendras pas la Mere avec les petits; mais tu laisseras aller la Mere, afin que tu sois heureux, & que tes jours soient prolongés sur la Terre.*

Il est incontestable que nous devons une certaine reconnoissance aux Animaux qui nous rendent quelque service: pour ceux qui sont mortels ou nuisibles à l'homme, nous avons le droit de les détruire: enfin quant à ceux qui ne sont ni bien, ni mal, nous n'avons aucun droit de leur ôter une vie que leur Créateur & le nôtre leur a donnée.

La plûpart des réflexions que nous venons de faire, ont servi de sujet à l'Apologue suivant, qui est du fameux Pilpay.

„ Un homme, qui traversoit un bois, „ alla se reposer dans un endroit d'où une „ Caravane venoit de partir, & où elle a„ voit laissé du feu, dont quelques étin„ celles poussées par le vent, enflammerent

„ un buiſſon, où il y avoit une couleuvre. „ Ne ſachant comment ſortir, elle pria „ l'homme de lui ſauver la vie. Le Voya- „ geur, touché de pitié, attacha un ſac „ qu'il avoit au bout de ſa lance, & le ten- „ dit à la couleuvre, qui ſe jetta auſſitôt „ dedans. Après avoir retiré le ſac, il lui „ donna la liberté, en lui diſant qu'elle „ pouvoit aller où elle voudroit, pourvu „ qu'elle ne nuisît plus aux hommes après „ en avoir reçu un ſi grand ſervice. Mais „ elle répondit: en rendant le mal pour le „ bien, je ne ferai que ce que vous faites „ tous les jours. L'homme nia que ceux „ de ſon eſpece en agiſſent ainſi. Hé bien, „ repartit la couleuvre, interrogeons la va- „ che que voilà. L'homme y ayant con- „ ſenti, il s'approche de la vache, à qu „ la couleuvre demanda comment il falloi „ reconnoître un bienfait. Par ſon contrai- „ re, répondit elle, ſelon la loi des Hom- „ mes; & je ſais cela par expérience. J'ap- „ partiens à un homme à qui je donne tou „ les ans un veau; je fournis ſa maiſon de „ lait, de beurre, & de fromage; & à-pré „ ſent que je ſuis vieille, il m'a mis dan „ ce pré pour m'engraiſſer, dans le deſſein „ de me faire couper la gorge par un Bou- „ cher, à qui il m'a *déja vendue*. Le Voya „ geur reſta confondu; mais ne voulant pa „ encore céder, il propoſa de s'en remet

„ tre au jugement définitif de la premiere „ Bête qui se préſenteroit. Ce fut le Re„ nard, qui ayant oui toutes les ciconſtan„ ces du procès, ne concevoit pas que la „ couleuvre eût pu entrer dans un ſac ſi „ étroit. Pour le convaincre, elle s'y gliſſa „ de nouveau. Là-deſſus, le Renard dit à „ l'homme qu'il avoit actuellement ſon en„ nemie en ſon pouvoir; en diſant ces „ mots, il ſerre le ſac & la met en pieces.

N°. XCI. *Juin* 25, 1713.

Ineſt ſua gratia parvis:
VIRG.

A NESTOR IRONSIDE.

MONSIEUR.

„ JE me ſouviens de vous avoir entendu „ dire en parlant des gens d'une ſtature „ au-deſſous de la médiocre, que ſouvent „ on ne prendroit pas garde à leur petiteſ„ ſe, ſi toutes leurs manieres ne donnoient „ pas à connoître qu'ils ſentent combien „ ils ſont petits. La remarque qu'on a faite, „ qu'aucun homme n'eſt pas ridicule pour „ être ce qu'il eſt, mais par l'affectation „ d'être quelque choſe de plus, eſt égale„ ment vraie, ſoit qu'on l'applique au corps „ ou à l'ame.

„ Vous ne ferez , j'efpere , pas fâché „ d'apprendre, que nous avons formé une „ Cotterie, & que nous fommes liés par „ ferment d'ofer être petits fous la mouſta- „ che de ces coloffes du Genre-Humain, „ de ces hyperboles de notre efpece, de ces „ géans qui nous regardent de haut en bas.

„ Le jour de notre établiffement a été „ le 21 Décembre, jour le plus court de „ l'année, & dont nous avons réfolu de „ célébrer l'anniverfaire, en mangeant en- „ femble un plat de chevrettes. La fale du „ feftin fera dans la *petite place*, dans le „ voifinage de l'*Opéra des marionnettes*, „ pour les Acteurs duquel nous fentons „ tous une tendreffe fraternelle. La pre- „ miere fois que nous nous y trouvâmes en „ corps, une femme déja fur le retour nous „ amena fon fils, en difant qu'elle feroit „ bien aife qu'il fût élevé dans notre éco- „ le, parce qu'il y avoit des enfans fi fages. „ Bien loin que ce petit accident nous ait „ découragés, nous avons invité à être des „ nôtres tous ceux dont la ftature n'exce- „ de pas cinq pieds. Mais la plûpart nous „ ont envoyé faire leurs excufes, fous pré- „ texte qu'ils n'étoient point affez qualifiés „ pour devenir membres de notre Cotterie.

„ L'un nous fit dire, qu'à-la-vérité il „ n'avoit pas actuellement cinq pieds, mais „ que fon Cordonnier & fon Perruquier

„ com-

„ combinés lui avoient promis trois pouces
„ de plus.

„ Un second allégua que malheureuse-
„ ment une de ses jambes étoit plus lon-
„ gue que l'autre; & que ceux qui avoient
„ accusé son individu de n'être haut que de
„ cinq pieds, l'avoient mesuré dans le tems
„ qu'il s'appuyoit sur la plus courte de ses
„ jambes, mais que monté sur l'autre jam-
„ be il avoit pour le moins cinq pieds deux
„ pouces & demi. Il y en a qui ont révo-
„ qué en doute l'exactitude de notre me-
„ sure; & d'autres, au-lieu de venir, nous
„ ont indiqué certaines personnes plus pe-
„ tites qu'eux. En un mot, la plûpart des
„ Nains de cette Ville ont recommandé
„ quelqu'une de leurs connoissances. Quel-
„ le honte que des gens atteints & con-
„ vaincus par leur barbe d'être hommes
„ faits, se rendent coupables d'autant de
„ tricheries, qu'on en voit faire à des en-
„ fans ridiculement ambitieux, qu'on veut
„ mesurer l'un contre l'autre? Nous avons
„ achevé depuis peu d'arranger la sale de
„ notre Assemblée, & d'en proportionner
„ les meubles à notre taille. D'abord nous
„ en avons fait ôter tous les fauteuils, chai-
„ ses & tables, qui avoient servi à des hom-
„ mes ordinaires pendant plusieurs années.

„ Les embarras que nous avions essuyés,
„ dans le tems que nous en faisions usa-

„ ge, ſont inexprimables. Tout le corps „ de notre Préſident étoit perdu dans ſon „ fauteuil; & lorſqu'il étendoit les bras de „ côté ou d'autre, il reſſembloit (au grand „ détriment de ſa Dignité) à un enfant qu'on „ renferme dans une machine roulante, „ pour qu'il apprenne à marcher. Ce fau„ teuil, d'ailleurs, étoit ſi large qu'un mau„ vais Plaiſant en prit un jour occaſion de „ ſoutenir, que quoique le Préſident y fût, „ c'étoit toujours un *ſiege vacant.*

„ Notre table étoit ſi haute, qu'un hom„ me entrant par hazard dans la ſale lors„ que nous étions ſur le point de ſouper, „ & voyant nos mentons preſque colés ſur „ nos aſſiettes, s'imagina que nous atten„ dions une demi-douzaine de Barbiers pour „ nous faire raſer.

„ Il arriva une autre fois, qu'un mem„ bre de notre Société s'aviſa de médire de „ notre Préſident, qu'il crut abſent, quoi„ qu'il ne fût qu'éclipſé totalement par une „ groſſe bouteille de vin de Florence.

„ Ainſi nous avons changé tous les meu„ bles de notre ſale en proportionnant le „ tout à notre taille. La porte eſt ſi baſſe, „ que tout homme qui excede cinq pieds n'y „ pourroit paſſer ſans ſe caſſer la tête. De „ cette maniere elle ne convient qu'à des „ gens qui ont la petiteſſe requiſe pour être „ membres de notre corps.

„ *Voici quelques Statuts de la Société.*

I. „ Si un Membre, quelque cathégori„ que qu'il soit d'ailleurs, tâche de s'élever „ au-dessus de lui-même, par la maniere „ de s'étendre ou de trousser son chapeau; „ si dans une grande foule il marche sur la „ pointe des pieds pour paroître aussi grand „ qu'un autre, ou s'il met furtivement sous „ son coussin quelque chose qui le hausse, „ il sera condamné à ne porter pendant „ tout un mois que des souliers sans talons.

II. „ Si quelqu'un de nous tire avantage „ de sa perruque, de son chapeau, ou de „ quelque autre partie de son ajustement, „ pour paroître plus grand ou plus gros „ qu'il n'est, il sera obligé de porter des „ talons rouges, & un plumet de la même „ couleur, afin que sa stature réelle soit li„ mitée par des bornes remarquables, & „ qu'on puisse le trouver aisément entre ses „ souliers & son chapeau.

III. „ Si un Frere achette pour son pro„ pre usage un cheval de main, haut de plus „ de quatorze paumes & demie, le-dit che„ val sera vendu: on lui donnera à la place „ un petit Coureur Ecossois, & le surplus „ de l'argent sera employé à régaler la „ compagnie.

IV. „ Si l'on viole les loix fondamenta„ les de la Société, au point d'avoir des

„ talons de plus d'un pouce & demi, le dé-
„ linquant fera regardé comme coupable de
„ crime de Leze-petiteffe, & on le chaffera
„ de la Cotterie fur le champ. NB. Le
„ Formulaire dont on fe fervira en bannif-
„ fant un des membres, fera conçu en ces
„ mots: *Sors d'entre nous , & fois grand,*
„ *fi tu peux.*

„ Le fentiment unanime de la Société
„ eft, que puifque, de l'aveu de tout le
„ monde, la Race Humaine eft diminuée
„ en ftature depuis la Création jufqu'à-pré-
„ fent, l'intention de la Nature doit être
„ que l'Homme foit petit; & nous croyons
„ que tout le Genre-Humain baiffera enfin
„ jufqu'au point de la perfection, c'eft-à-
„ dire, deviendra *de notre taille.*

N°. XCII. *Juin* 26, 1713.

Homunculi quanti funt, cum recogito!
PLAUT. *Rud. Act. I. Sc. II. vs. 66.*

MONSIEUR,

„ VOus êtes à-préfent au fait de la na-
„ ture & du but de notre Etabliffe-
„ ment: il ne me refte qu'à vous informer
„ du caractere des membres de notre Cot-
„ terie, & des fujets de nos converfations.

„ Les principaux perfonnages de la Com-
„ pagnie font un petit Poëte, un petit Con-

„ teur de fleurettes, un petit Politique, &c.
„ un petit Héros. Le premier, qui s'appelle
„ *Théodore Hémiftiche*, a été élu Préfident.
„ Il mérite cette Dignité, non feulement
„ parce qu'il eft le plus petit de nous tous,
„ mais principalement parce qu'il eft affez
„ charmé de fa ftature pour s'habiller tou-
„ jours de noir, afin de paroître encore
„ plus petit. Son mérite va même jufqu'à
„ fe courber quand il marche dans les rues.
„ On ne fauroit guere imaginer de figure
„ plus grotefque. C'eft un petit homme
„ extrêmement vif, avec de grands bras,
„ & de grandes jambes. Il ne reffemble pas
„ mal à une Araignée, & on l'a pris de loin
„ pour un petit Moulin à vent. Ce qui,
„ d'ailleurs lui a concilié notre eftime, eft
„ fon grand talent pour la Poéfie; car il
„ nous a promis de compofer un grand
„ Poëme en petits vers, pour célébrer les
„ Héros de notre taille. Stace eft fon Au-
„ teur favori pour avoir dit de Tydée,

Major in exiguo regnabat corpore virtus.

„ Il a même réfolu de traduire toute la
„ Thébaïde, uniquement par tendreffe pour
„ ce petit Guerrier.

„ Mr. *Thomas Dameret* eft un beau petit
„ Brun, & le Damoifeau le plus galant de
„ fon fiecle. Il eft extrêmement propre
„ dans fes habits, & pour qu'ils foient du

„ bon ton, il se sert du même Tailleur qui „ habille les Princes & les Héros de *Marionettes* du voisinage. La petulance de „ son caractere le porte assez souvent à se „ donner pour homme à bonnes fortunes. „ L'autre soir il s'excusa de ne pas rester à „ l'Assemblée, à cause d'un rendez-vous „ qu'il avoit avec une Belle, & même avec „ une Belle de riche taille.

„ Pour notre *Politique*, c'est un homme „ né grave, & qui se pique d'habileté. La „ gravité d'un homme de sa stature, com„ parée avec celle d'un homme ordinaire, „ est comme la gravité d'un Chat mise en „ parallele avec celle d'un Lion. Il a pris „ l'habitude de s'apostropher lui-même „ quand il est seul; & un jour qu'il pensoit „ ne parler qu'à lui-même, on l'a entendu „ se comparer à un petit Cabinet, qui ren„ ferme tous les secrets de l'Etat, & les „ projets les mieux concertés des Princes.

„ Son visage est pâle & décharné, ce qu'il „ faut attribuer à ses veilles, & aux efforts „ d'imagination qu'il fait pour le bien de „ l'Europe. C'est à cette même cause qu'il „ faut imputer son extrême petitesse; car il „ a ruiné sa propre constitution pour sauver „ celle de sa Patrie. Il est ce que Balzac ap„ pelle un *grand Distillateur des maximes de* „ *Tacite*. Quand il parle, il pese chaque „ parole, comme s'il craignoit de nous en-

„ richir trop vîte de ses sublimes observa-
„ tions, & l'on pourroit le comparer à un
„ Alambic, qui donne goutte à goutte le
„ peu qu'il contient. Le dernier dont je fe-
„ rai mention, est le *Chevalier Breteur*. Il
„ se distingue surtout par la longueur de son
„ épée, qui coupe sa figure par une ligne
„ oblique en deux parties à peu près éga-
„ les, ce qui lui donne l'air d'une Mouche,
„ qui percée d'une épingle au travers du
„ corps, ne laisse pas de marcher. Il ap-
„ pella un jour en duël un grand homme,
„ qui lui avoit donné de sa manche dans
„ les yeux. La chose qui flatte le plus son
„ orgueil, c'est que dans toutes ses cam-
„ pagnes, jamais boulet de canon ne lui a
„ fait baisser la tête. Je ne dois pas oublier
„ une particularité curieuse, c'est qu'à l'âge
„ de quatorze ans, il étoit tout aussi grand
„ qu'aujourd'hui. S'il savoit que je vous ré-
„ vele tout cela, il s'en fâcheroit peut-
„ être; car rien n'est plus colérique que les
„ petits Héros.

„ Voilà les Membres qui animent le plus
„ nos conversations. Les accidens, heureux
„ ou malheureux, que notre taille nous at-
„ tire tous les jours, en forment la matie-
„ re; nous nous communiquons ces acci-
„ dens, comme autant de sujets de plaisan-
„ terie ou de consolation mutuelle. Notre
„ Président fit l'autre jour une chûte, parce

„ qu'il ne pût tenir contre un violent coup „ de vent. Cette disgrace lui donna occa- „ ſion de nous dire, que la même choſe „ étoit arrivée à un ancien Poëte, qui étoit „ ſi léger, que pour éviter à l'avenir de pa- „ reilles chûtes, il ſe *leſtoit* avec du plomb „ d'un côté, & ſes ouvrages de l'autre. „ Notre Amoureux nous avoua hier, qu'il „ s'étoit guéri de la paſſion qu'il avoit eue „ pour une grande femme, en prenant trois „ matins de ſuite avec ſon thé *une doſe de* „ *Roman Comique*, dont *Ragotin* eſt un des „ plus grands Héros.

„ Notre Guerrier nous fait rarement part „ des aventures dont il ne s'eſt pas tiré à ſon „ honneur. Quant au Politique, qui eſt en- „ nemi déclaré du burleſque, il ne rit ja- „ mais. Son front auſtere ne ſe déride pas „ au récit de nos infortunes; & l'on peut „ juger par-là s'il eſt homme à nous in- „ ſtruire des ſiennes, & ſur-tout à les pla- „ cer dans un jour qui pourroit leur don- „ ner un air riſible. S'il nous communique „ quelques cataſtrophes de ſa vie, ce n'eſt „ qu'en forme de plainte, & nous n'en rions „ jamais qu'en ſon abſence.

„ Nous avons un ſoin particulier de raſ- „ ſembler tous les traits d'Hiſtoire, & tous „ les caracteres d'Hommes illuſtres, qui „ ſont propres à relever la gloire des peti- „ tes figures humaines, Mr. *le Breteur*, qui

„ a

„ a affez de lecture pour un homme de „ guerre, ne ceffe de parler du petit David, „ qui vainquit le grand Goliath, & du pe- „ tit Luxembourg, qui a rendu Louis XIV „ un *grand Monarque:* il n'a garde furtout „ d'oublier *le petit Alexandre le Grand.* „ Pour ce qui eft d'*Hémiftiche*, il croit ne „ pouvoir affez célébrer l'équité d'Augufte, „ qui appelle Horace *lepidiffimum homunciolum;* & il témoigne une affection „ particuliere pour Voiture & pour Scaron, qui ont fi bien décrit à la Poftérité „ leur petite figure. Il décide hardiment „ contre un grand Littérateur, & contre „ tous fes partifans, qu'Efope n'étoit ni „ plus grand ni plus joli qu'on le repréfente d'ordinaire. Mais le Guerrier adopte „ hautement le fyftême du Savant que je „ viens de citer, & foutient que la Guerre „ des Rats & des Grenouilles (Ouvrage attribué à Efope) eft une Satire fanglante „ contre les petits Héros, & par cela même que ce ne peut être l'Ouvrage que de „ quelque Coloffe impudent. Quant à notre „ Politique, il eft tout fier d'un certain Roi „ d'Egypte, nommé Bocchor, qui, à ce „ que Diodore attefte, fut extrêmement „ petit, & furpaffa néanmoins en prudence & en habileté tous ceux qui avoient „ vécu avant lui.

„ Comme j'ai l'honneur d'être Secrétaire

„ de notre Société, c'eſt mon devoir de „ recueillir tout ce qui ſe dit, & tout ce „ qui ſe fait de remarquable dans notre „ Aſſemblée. C'eſt ce qui me met en état „ de vous communiquer les particularités „ que vous venez de lire, & de vous don- „ ner encore dans la ſuite d'autres Mémoi- „ res. Je dois vous dire auſſi que nous avons „ des Eſpions dans tous les quartiers de la „ Ville, pour être informés de la conduite „ des Pygmées rebelles, qui refuſent d'ob- „ ſerver nos loix & nos ſtatuts. Qu'ils pren- „ nent garde à eux. Les grands airs qu'ils „ pourront ſe donner dans leurs amours, ou „ dans leurs combats, afin de paſſer pour „ des hommes formels, viendront ſûrement „ à notre connoiſſance; & nous ne manque- „ rons pas d'en inſtruire le Public, dans le „ deſſein de les punir & de les corriger.

„ Notre Préſident m'a accordé le privi- „ lege excluſif d'expoſer au mépris de tou- „ te la Ville les Nains intraitables, qu'une „ condition aiſée garantit de la mortifica- „ tion d'être portés dans des boëtes de Foi- „ re en Foire. Il ne s'eſt réſervé à lui-mê- „ me en qualité de Poëte, que certains „ ridicules marqués & propres à aiguiſer la „ pointe d'une Epigramme. Adieu, Mon- „ ſieur, je vous ſalue au nom de toute la „ Société.

Denys le petit. Secrétaire.

N°. CLXXIII. *Sept.* 29, 1713.

Nec fera conantem
Narcissum aut flexi tacuissem vimen Acanthi,
Pallentesque hederas, & amantes littora Myrtos.
VIRG. *Georg. IV.* 123.

IL y a quelques jours que je priai un de mes meilleurs Amis de venir me voir à ma Campagne. J'avoue pourtant, qu'en faisant cette invitation, je craignois qu'un endroit aussi peu orné ne fût guere propre à amuser un homme de goût, qui, en fait d'Architecture & de Jardins, avoit vu tout ce qu'on peut imaginer de plus grand & de plus beau. Mais je fus étrangement surpris, de lui entendre dire à plus d'une reprise, qu'il avoit trouvé dans ma petite retraite cette vraie beauté, qui lui avoit toujours paru manquer dans les plus fameuses Maisons de campagne d'Angleterre. Il m'exprima sa pensée, en citant ces vers, qui servent de début à une Epigramme de Martial:

Baiana nostri villa, Basse, Faustini,
Non otiosis ordinata myrtetis,
Viduaque platano, tonsilique buxeto,
Ingrata lati spatia detinet campi;
Sed rure vero, barbaroque lætatur.

Il y a dans l'aimable simplicité de la Nature sans ornemens quelque chose, qui verse dans l'ame une tranquilité plus douce, & une plus noble sensation de plaisir, que ne

peuvent faire toutes les merveilles de l'Art.

C'étoit-là le goût des Anciens dans leurs Jardins, comme il paroît par les descriptions qu'ils nous en donnent. Deux des plus beaux Génies du Monde nous ont laissé chacun la description d'un Jardin. Or comme ces grands Maîtres ont fait leurs tableaux à plaisir, il y a lieu de croire qu'ils ont rassemblé tout ce que leur sujet pouvoit avoir d'excellent dans ce genre, quoique pour le dire en passant, ils se soient bornés à la seule partie utile des Jardins, & qu'ils n'ayent parlé que d'Arbres fruitiers, de Légumes, d'Eaux, &c. Les Pieces que j'ai en vue, sont la description que Virgile fait, dans sa quatrieme Géorgique, du Jardin cultivé par le Vieillard de Coryce, & celle qu'Homere nous a donnée du Jardin d'Alcinoüs, au septieme Livre de l'Odyssée.

Le Chevalier Temple remarque que le Jardin d'Homere a toutes les beautés possibles. Son étendue étoit de quatre arpens, ce qui, dans ces tems de simplicité, formoit un terrain assez vaste, même pour un Jardin Royal. Enclos de toutes parts pour la sûreté, il étoit attenant aux portes du Palais, de sorte qu'on pouvoit s'y rendre commodement.

Le Poëte Grec fait ensuite mention des Arbres qu'on laissoit librement croître. La belle description des Fruits qui ne manquoient jamais, & des Zéphirs dont l'haleine se faisoit toujours sentir, n'est qu'une

maniere plus noble & plus poétique d'exprimer la ſucceſſion continuelle d'un fruit après un autre, durant tout le cours de l'année.

La Vigne ſemble avoir été hors du Jardin, de-même que les couches de Légumes, qu'Homere met au bout de l'enclos, dans l'endroit que nous aſſignons ordinairement à nos Jardins potagers.

C'eſt une choſe remarquable, que la maniere dont les deux Fontaines étoient diſpoſées. Elles avoient leur ſource dans l'enclos, &, par le moyen de divers aqueducs, l'une apportoit de l'eau à toutes les parties du Jardin, tandis que l'autre paſſoit par deſſous le Palais dans la Ville, pour le ſervice du Public.

Que nos Jardins modernes ont peu de cette charmante ſimplicité! Il ſemble que l'on s'attache à s'éloigner de la Nature, non ſeulement en coupant la verdure de la maniere la plus bizarre, mais encore par l'entrepriſe extravagante de porter l'Art à un point auquel il ne lui eſt pas poſſible d'atteindre: on donne dans la ſculpture, & il faut, pour ſatisfaire notre goût groteſque, que les Arbres reſſemblent à des Hommes ou à des Animaux.

Hinc & nexilibus videas è frondibus hortos,
Implexos latè muros, & mœnia circum
Porrigere, & latas è ramis ſurgere turres;
Deflexam & myrtum in puppes, atque ærea roſtra:
In buxiſque undare fretum, atque è rore rudentes.
Parte aliâ frondere ſuis tentoria caſtris;
Scutaque, ſpiculaque, & jaculanta citria vallos.

J'ai eu plus d'une fois occasion d'observer, que ceux qui ont le plus de génie, & qui sont le plus en état de tirer parti de l'Art, aiment & suivent toujours la Nature, l'Art le plus parfait n'étant qu'une imitation imparfaite de la Nature, qui est l'unique modele de toute beauté. Au-contraire, les Esprits médiocres, & les Sots, sont principalement enchantés des minuties de l'Art, & s'imaginent qu'une chose est plus admirable à proportion qu'elle est moins naturelle. Un Bourgeois n'est pas plutôt propriétaire de deux ifs, qu'il forme le projet d'en faire des Géans, comme ceux de Guildhall. Je connois un Cuisinier du premier ordre, qui a embelli sa Campagne d'un diner tel qu'on en sert à la Cérémonie d'un Couronnement: on y voit à un bout de la table le Champion monté sur un Coursier verd, & à l'autre la Reine, parée d'une jeunesse éternelle. Par zele pour tous mes compatriotes qui sont curieux de cette sorte de merveilles, j'ajouterai ici un Catalogue de *sempervivums* qui doivent être vendus dans peu par un Jardinier de la Ville. Cet homme s'est adressé à moi pour se faire connoître, & m'a représenté que pour distinguer les Jardins d'autour de Londres de ceux qu'on voit dans les Contrées barbares de la grossiere Nature, on auroit besoin d'un Jardinier qui fût en même tems

Sculpteur. C'eſt une idée heureuſe, que les Anciens n'ont probablement jamais eue. Quoi qu'il en ſoit, voici ſa liſte.

Adam & Eve en Ifs. Adam eſt un peu endommagé par la chûte de l'Arbre de la ſcience du bien & du mal, abbattu par la grande tempête. Eve & le Serpent ſont, on ne peut pas mieux.

L'Arche de Noé en Houx: les côtés ſont en aſſez mauvais état faute d'eau.

La Tour de Babel : elle n'eſt pas encore finie.

St. George en Bouïs : ſon bras n'eſt pas tout-à-fait aſſez long, mais il pourra tuer le Dragon au mois d'Avril prochain.

Un Dragon verd auſſi en Bouïs, avec une queue de Lierre, qui rampe pour le préſent. N. B. Ces deux articles ne doivent point être vendus ſéparément.

Le Prince EDOUARD *le Noir* en Cyprès.

Un Ours de Laurier ſauvage en fleurs, avec un Chaſſeur de Génevrier en bayes.

Une paire de Géans rabougris, à grand marché.

Une Reine ELISABETH en Tilleul, tirant un peu ſur les pâles-couleurs, mais à cela près croiſſant à merveille.

Une autre Reine ELISABETH en Myrthe, qui ne croît pas comme il faut pour avoir été trop près d'un Savinier.

Une vieille Fille-d'honneur en bois vermoulu.

Un magnifique Ben. Johnfon en Laurier.

Plufieurs grands Poëtes modernes, un peu gâtés: le prix eft d'un fol.

Un Cochon de Haie vive, devenu Porc-épic, pour avoir été laiffé à la pluye pendant une femaine.

Un Verrat de Lavande, avec de la Sauge qui pouffe dans fon ventre.

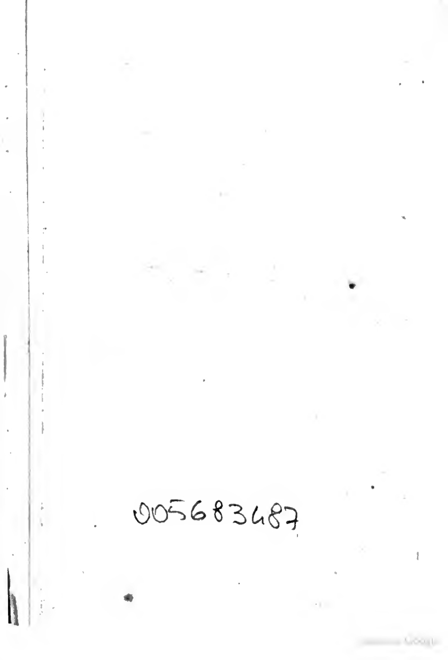
Deux Vierges en Sapin; elles font prodigieufement avancées.

On taille auffi des Pieces de famille, Hommes, Femmes, ou Enfans, fi bien que tout Mari peut avoir l'effigie de fa femme en Myrthe, & la fienne propre en Cornouillier.

Ta Femme fera comme une vigne feconde, & tes Enfans comme des branches d'Olivier autour de ta table.

Fin du Tome troifieme.




005683487





